

# **Fils du ciel**

**Wingrove, David**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



**David  
Wingrove**



# **FILS DU CIEL**

**L'ATALANTE**

David Wingrove

# FILS DU CIEL



TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MIKAEL CABON



L'ATALANTE  
Nantes

Pour Susan.  
Toujours pour Susan.

# PREMIÈRE PARTIE

Automne 2065

## LA DERNIÈRE ANNÉE DU VIEUX MONDE

Comment construire un immense édifice, de mille et dix mille travées,

Qui abriterait les pauvres lettrés du monde entier, où tous vivraient joyeux,

Et que ni pluie ni vent n'ébranleraient, solide comme roc ?

Ah ! quand verrai-je devant mes yeux surgir cette demeure ?

Que ma chaumière soit détruite alors, que le froid me tue : je mourrai content.

Du Fu, *Chanson du toit de chaume abîmé par le vent d'automne*  
(VIII<sup>e</sup> siècle), traduction Zhang Fu-rui et  
Yves Hervouet (Gallimard, 1962).

# CHAPITRE PREMIER

## UN CHANCEUX

Une fine couche de brume nappait les prés jusqu'aux roseaux qui suivaient en contrebas le tracé sinueux de la rivière. Dans la pâle lueur de l'aube, effeuillés par l'automne, les rares arbres surgissant du demi-jour paraissaient d'un noir de fer. À peine quelques années plus tôt, la lande dominait encore le paysage, de Corfe jusqu'à la baie de Poole, mais la mer avait envahi ces antiques pâtures, faisant disparaître les terres les plus basses sous un mètre d'eau salée.

Du haut d'une colline, Jake scrutait ce panorama, son fusil calé sous le bras. Il s'était habillé pour la saison, avec un épais manteau en peau de mouton, un pantalon chaud, une casquette de chasseur et des cuissardes noires. À côté de lui : Peter, son fils, quatorze ans et le portrait craché de son père, jusqu'au fusil. Au pied de Peter : Boy, leur border collie de huit ans, le pelage noir et luisant, l'œil vif et l'oreille à l'affût du moindre mouvement.

Un coucou chanta ; peut-être le dernier de l'année. L'espace d'un instant, seul régna le silence, brisé bientôt par un barbotage et un battement d'ailes, bruits retentissants dans la quiétude du petit matin. Sous leurs yeux, l'oiseau s'envola. Le regard de Jake le suivit puis s'arrêta sur les ruines de la vieille chaumière.

Il y avait six ans, c'était encore une demeure animée grouillant d'activité. Jed Cooper y vivait avec sa famille. D'un naturel joyeux, Jed partageait ce toit avec Judy, son épouse tout aussi gaie, et leurs jumeaux, Charlie et John, de l'âge de Peter. Mais la maladie était arrivée et les avait emportés avec des dizaines d'habitants des villages voisins. La toiture s'était effondrée l'an passé et les murs commençaient à se désagréger. La terre avalait peu à peu les briques humides, la nature reprenant ses droits.

Jake baissa les yeux et poussa un soupir. Dans son dos, un kilomètre et demi à l'ouest, le terrain s'élevait en pente raide pour former une crête au sommet de laquelle se dressait le château ; son donjon ravagé se détachait sur le fond du ciel. Cela faisait près de mille ans qu'il tenait debout. À leur arrivée, les Normands l'avaient bâti pour soumettre les autochtones et s'imposer sur ce territoire. Plus

tard, au cours des guerres civiles du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, il avait été partiellement démoli. Pourtant, il continuait de dominer l'horizon, ses vestiges témoignant encore d'une histoire vivante.

Boy se raidit. Peter se pencha et lui lança gaiement : « Va chercher, Boy ! Va chercher ! »

Le chien partit comme une flèche, traînée obscure fendant la brume. Jake épaula son fusil. À côté de lui, Peter l'imita. Tous deux attendirent patiemment que Boy rabattît le gibier vers eux.

Deux coups de feu simultanés résonnèrent dans la prairie. Boy ralentit puis se mit à aboyer, assis à côté de l'un des lapins abattus.

« Bon chien », dit Jake avec un sourire pour son fils.

Ils se mirent en marche et Peter se dirigea droit vers Boy. Il s'agenouilla pour lui ébouriffer le cou et le serrer contre lui en lui rappelant sans cesse quel bon chien il était.

Jake se baissa à deux reprises pour ramasser les lapins morts et les glisser dans l'épaisse sacoche de cuir qu'il portait en bandoulière. Il se releva. Les détonations avaient dû faire fuir tout le gibier alentour mais ils avaient tout leur temps. Au-delà de la rivière, les champs étaient criblés de terriers.

« Papa ?

— Oui, fiston ?

— Tu crois qu'un jour tout redeviendra comme avant ? »

Jake y réfléchit un instant. « Je ne sais pas... Tu vois... si tout devait redevenir comme avant, ce serait déjà arrivé, je crois. Seulement...

— Seulement quoi ? »

Jake regarda son chien. Boy aimait les caresses. Il leva un regard adorateur vers son maître, la queue frétilante.

*Seulement rien.* Mais il s'abstint de le dire. C'était fini. L'ancien monde. Il ne reviendrait jamais. Bon débarras ! N'était la fascination de Peter pour cet univers qu'il n'avait pas connu.

« Alors ? » insista le garçon en se redressant.

Jake éclata de rire. « Tu aurais détesté.

— Pourquoi ? Enfin... tous ces trucs géniaux que vous aviez... »

C'était une conversation récurrente entre eux et, comme cela arrive souvent, elle ne menait jamais nulle part. Le passé – la grande ère informatique – était mort, et l'essentiel des « trucs géniaux » avec lui. Il n'en subsistait plus que quelques débris.

« Allez, on y va. » Refusant de se laisser gagner par la mélancolie, Jake se remit en route. « Le passé, c'est le passé, mon garçon. Le regretter ne sert à rien.

— Mais, papa... »

Un regard, un haussement de sourcil, et Peter se tut.

« Viens, Boy ! » fit-il en chargeant son fusil sur son épaule.



Ils firent halte devant les ruines, ôtèrent leur couvre-chef pour rendre hommage aux disparus puis reprirent leur route. Cooper et sa famille reposaient au cimetière paroissial. Depuis longtemps, avec tous ceux qui étaient morts cet hiver-là. Cela faisait six ans. Mais le temps était vite passé. Pour Jake, c'était hier.

Sans compter qu'il existait une autre vérité. Dans l'ancien temps, ils auraient survécu. La plupart, en tout cas, sinon tous. Une piquêre, une semaine au lit, et ils auraient été sur pied.

Mais l'ancien temps n'était plus.

Jake repoussa cette pensée et posa de nouveau les yeux sur son fils.

« Allez, mon gars. Tâchons d'en attraper encore quelques-uns avant le petit-déj'. »

Deux heures s'étaient écoulées et ils venaient de tourner les talons quand Jake aperçut les étrangers, assez loin au nord-ouest, sur la route de Wareham.

Sa gibecière était désormais bien rebondie, ce qui l'avait décidé à rebrousser chemin. La vue des intrus acheva de le convaincre. Il fallait rentrer. Tout de suite, avant de se faire repérer.

Une vieille grange se dressait à mi-pente. Ils s'y dissimulèrent, Jake perché à la fenêtre de pierre béante, les yeux collés à ses jumelles de poche – des Bresser Hunter achetées par son père une bonne cinquantaine d'années plus tôt – pour examiner les inconnus.

C'était bien ce qu'il pensait. Des réfugiés. Peu nombreux : ils étaient huit. Cinq adultes et trois enfants, l'ensemble de leurs possessions sur leur dos ou sur un traîneau que halait l'un d'eux.

Il promena le regard d'un individu à l'autre, lut ici la fatigue, là l'effroi. L'air émacié, presque hagard, ils formaient une bien piteuse compagnie. Autant que Jake pût en juger, leur chef était un homme trapu et nerveux à la calvitie naissante ; il parlait sans arrêt. Beaucoup plus grande, la femme qui marchait près de lui avait la mine hâve et souffreteuse, le cheveu terne, et portait sur le nez des lunettes cassées qui lui conféraient un petit air d'intellectuelle. Ils étaient accompagnés de deux hommes, des types quelconques au crâne rasé et aux traits ordinaires, de ces visages qu'on oublie aussitôt. *Des ouvriers*, se dit Jake en les voyant. Du moins l'auraient-ils été à une époque. Pourtant, ces deux-là n'avaient qu'une trentaine d'années. Ils devaient avoir à peine dix ans quand tout s'était effondré.

Le dernier des adultes, une femme, était sans doute le plus intéressant, aussi Jake prit-il le temps de l'étudier. Elle n'avait pas l'air de faire partie du groupe. Visiblement déconcertée, hésitante, mal à l'aise, elle semblait s'être jointe à l'équipée en cours de route. En quête de protection, peut-être. Son allure – la qualité de ses habits –

tranchait avec celle de ses compagnons. Et ce n'était pas tout. Elle était jolie.

Jake reporta son attention sur les enfants. L'aîné était un adolescent filiforme vêtu de hardes manifestement trop légères. Il gardait les bras croisés pour se protéger de la fraîcheur matinale. Ce qui frappait surtout, cependant, c'étaient ses yeux : des yeux clairs entourés de cernes noirs, effrayés, comme au sortir d'un cauchemar.

Son frère et sa sœur, si tel était le lien les unissant – un garçon d'environ cinq ans et une fille de huit ou neuf ans –, partageaient la même mine abattue.

Jake en vint à se demander depuis combien de temps ils étaient sur la route. Trois jours ? Quatre ? Avaient-ils rien mangé de tout ce temps ? Avaient-ils faim ?

Cela crevait les yeux. Ils avaient faim et peur. Au fond de lui, comme toujours, il compatit à leur désespoir et voulut les aider. Mais cela lui était impossible. C'était une leçon qu'il avait apprise il y avait longtemps : ne jamais faire confiance à personne en ces temps de perfidie. Pas à des inconnus, en tout cas.

Pourtant...

Jake se réintéressa au chef, le petit nerveux, pour essayer d'y voir plus clair. Beaucoup de gens prenaient la route vers l'Ouest. L'existence y était plus facile, disait-on. Néanmoins, ces vagabonds n'avaient pas l'air motivés par le désir d'une vie meilleure. Non. Ils donnaient plutôt l'impression de fuir devant le danger.

Jake baissa ses jumelles.

« Ils ne représentent aucune menace, chuchota-t-il. Dépêchons-nous tout de même de rentrer pour avertir les autres, au cas où. »

Peter acquiesça puis se tourna vers Boy, allongé en silence à ses pieds. L'animal bondit, de nouveau tout excité.

Peter se pencha pour lui chuchoter à l'oreille : « Du calme, Boy. On rentre à la maison, d'accord ? »

En temps normal, Boy lui aurait répondu par un aboiement enthousiaste, mais Peter l'avait bien dressé. Quand il lui parlait ainsi à voix basse, Boy devait garder le silence.

Jake sourit en les regardant. C'était un chien adorable. Exceptionnel. Il ignorait tout du bonheur d'avoir un chien avant d'adopter celui-là. Il tendit la main et Boy s'approcha. Il renifla ses doigts et entreprit de les lécher avec le plus discret des gémissements.

« Allez... »

Ils se mirent en marche d'un pas vif et décidé sur le sentier de grande randonnée et gravirent l'abrupte pente verdoyante en direction du château, droit devant, masse imposante de pierre fauve désagrégée dont des blocs impressionnants semblaient enchâssés à flanc de colline. Au-delà des ruines et de la vaste enceinte herbeuse attenante,

niché au creux de la vallée, se devinait Corfe, amoncellement en V de maisons brun-gris à deux étages blotties le long des deux branches de la fourche que décrivait la route autour de l'église paroissiale dont le clocher carré dominait l'agglomération. Jake ne se lassait pas de ce spectacle. Comme d'habitude, il marqua une pause pour s'en imprégner, conscient d'un lien qui dépassait sa propre existence. Il ignorait pourquoi, mais il était ici chez lui. C'était là que son instinct l'avait poussé quand tout avait périclité. Là et nulle part ailleurs. Parce que sa place était ici.

Malgré l'heure encore matinale, les gens du pays commençaient déjà de s'attrouper au Bankes Arms, cette importante auberge où ils avaient entrepris de décharger les charrettes et d'en transporter le contenu dans le jardin à l'arrière. Ils se préparaient pour la soirée à venir, ce jour étant celui de la réunion mensuelle des habitants de tous les villages environnants. Tous avaient pris l'habitude de célébrer de la sorte la vie et l'amitié, de même que le passé et la chance extraordinaire qu'ils avaient eue de survivre à ces quelque vingt ans.

Le meilleur ami de Jake, Tom Hubbard, était arrivé avec sa benjamine, Meg, qui avait l'âge de Peter. Ce dernier se précipita vers l'adolescente, Boy sur ses talons, et Jake s'approcha tranquillement de son vieux camarade.

Tom croisa son regard. « Un problème ? »

Il s'exprimait avec le même accent du Dorset que Peter. En lui répondant, Jake se rendit compte de l'absence de cette richesse dans sa voix. Alors qu'il vivait là depuis plus de vingt ans, il restait d'une certaine façon un intrus. Ce terroir, si familier qu'il lui fût désormais, lui demeurerait étranger.

« Des inconnus... sur la vieille route de Wareham. Pas dangereux, à mon avis – ils ont plutôt l'air de vagabonds –, mais il vaudrait mieux faire passer le mot. »

Tom acquiesça puis se retourna et siffla entre ses dents. « Alec ! Petit Billy ! »

Deux jeunes têtes surgirent de derrière la charrette. « Ouais ? »

— Laissez ça pour l'instant. Des inconnus arrivent sur la route de Wareham. Il faut prévenir les gens de Stowborough et de Furzebrook... Oh ! et puis ceux d'East Holme, tant que vous y êtes. »

Il se tourna de nouveau vers Jake. « Combien tu as dit qu'ils étaient, Jake ? »

— Huit, pas plus. Trois hommes, deux femmes et trois gosses. Seulement, ils ont l'air affamés. Et la faim peut faire de nous tous des voleurs. »

Tom pivota sur lui-même et fit signe aux deux jeunes, qui détalèrent. Se tournant une nouvelle fois vers Jake, il désigna sa besace bien remplie. « C'est incroyable qu'il reste encore des lapins,

avec toi et ton gars. »

Jake sourit à pleines dents. « Je me suis dit qu'une dizaine feraient l'affaire pour la fête de ce soir.

— Et les autres ? »

Il était inutile de répondre. Tom savait pour qui Jake les avait abattus. Mamie Brogan, d'East Orchard. S'il ne lui apportait pas un ou deux lapins de temps à autre, elle ne mangerait jamais de viande, maintenant que son fils était parti.

« Comment va Mary ? »

Tom releva les yeux.

« Ça va. Elle a hâte pour ce soir. Une vraie ado ! Il n'y a rien à en tirer, pas plus que de nos deux grandes. On se croirait à Noël ! »

Les deux hommes éclatèrent de rire puis retombèrent dans le silence. Une ombre voilait tout ce qu'ils disaient désormais.

Leurs jours étaient comptés, ils le savaient tous les deux. Cependant, la vie devait être vécue, non pas crainte. Il fallait continuer en dépit de l'avenir. Parfois, cela suffisait. Mais il était difficile de faire des projets, de se projeter au-delà de l'immédiat, ce qui les privait, comme s'en rendaient compte les plus perspicaces d'entre eux, d'un aspect précieux de l'existence. Quand on n'a pas de lendemain, que reste-t-il ?

Jake tourna sur lui-même pour tout embrasser du regard – le château, le village, immuables depuis des siècles – et il sentit un frisson le parcourir. Il avait parfois l'impression de vivre dans le vide. Il avait Peter, bien sûr, et ses amis, mais pour quoi faire ? À quoi bon s'accrocher à la vie si tout pouvait être balayé en un instant ?

Il tapota sa sacoche ventrue, conscient de l'odeur de viande morte qui l'entourait.

« Enfin... je ferais mieux d'aller remettre ça à qui de droit. »

Tom sourit. « Tu sais quoi ? Je suis content que ce soit arrivé... Parce que, sinon... »

Il serra le bras de Jake.

Il ne lui ressemblait guère d'évoquer le passé. Pas plus que de chercher le contact physique.

« Parés pour demain ? »

— Les sacs sont prêts, et nous avec.

— Impeccable. »

Jake s'éloigna. Il se baissa pour franchir l'étroite porte basse menant au jardin. En retrouvant la lumière du jour, il interpella les quelques femmes assemblées autour des longs tréteaux alignés dans l'herbe à mi-pente.

« Bessie... Mell... Qui veut se charger d'écorcher ces mignons-là ? »

Quelques éclats de rire retentirent et, l'espace d'un instant, l'ombre se dissipa. Pourtant, en s'engageant sur le chemin du retour avec Peter

à son côté et Boy sur leurs talons, il revit le visage de Tom et décela au fond de ses yeux une émotion qu'il ne parvint pas à identifier.

Mamie Brogan était à l'œuvre dans son potager quand Jake arriva.

En redressant sa maigre carcasse usée par les ans, elle mit la main en visière au-dessus de ses yeux, qu'elle plissa pour identifier son visiteur. De fines mèches de cheveux gris tombaient sur sa figure sillonnée de rides profondes. De la boue maculait ses souliers et l'ourlet de sa longue jupe de velours vert. *Elle n'a plus son élégance d'autrefois*, se dit Jake en l'examinant avant de soulever le loquet du portillon.

« Tout va bien, la mère. Ce n'est que moi.

— Ah, Jake, mon chéri. Viens m'embrasser. Ça fait longtemps. »

Il s'approcha, la serra dans ses bras et déposa un baiser sur sa joue. Ensuite, il recula de quelques pas pour admirer son travail. Si fragile qu'elle parût, son potager n'en montrait aucun signe. Ce n'étaient que rangs bien droits et luxuriants de carottes et de haricots. Les derniers de la saison.

« Je vous ai apporté quelques lapins, Ma. Je les ai écorchés et vidés. Je vous les mets où ? »

Un sourire éclaira la figure de l'ancêtre. Cette femme avait dû être belle dans sa jeunesse, se dit Jake.

« Ah ! tu es bien bon avec moi, Jake Reed ! Un meilleur fils que l'a jamais été le mien, ce bon à rien... »

— Allons, Ma... Il avait ses raisons.

— Ses raisons ! cracha-t-elle avec mépris. Tu es beaucoup trop indulgent avec lui. Il se laisse guider par sa queue, oui ! »

Jake sourit. Il était habitué à la grossièreté de mamie Brogan. Par ailleurs, elle n'avait pas tort. Son fils, Billy, s'était entiché d'une jeune fille de la moitié de son âge. Il avait répondu à l'« appel de la chatte », comme l'avait formulé sa mère à l'époque, et c'était exact. Quand la petite était partie, il l'avait suivie en laissant la pauvre vieille subvenir seule à ses besoins. C'était cruel mais ainsi allait la vie.

« Alors... où voulez-vous que je les mette ? »

— Suis-moi, dit-elle en tournant les talons et en le précédant sur le chemin de briques menant à la porte de derrière. Tu viens ce soir, fiston ?

— Bien sûr. » Il sourit encore. Il aimait bien se faire appeler « fiston » comme s'il avait à nouveau l'âge de Peter. Il aimait bien se faire mater, aussi. Plus encore, il aimait l'approche irrévérencieuse que mamie Brogan avait de la vie. Elle ne plaisait pas à tout le monde, mais à lui, oui.

À la porte de la cuisine, elle le regarda par-dessus son épaule. « Tu veux une infusion, mon garçon ? »

— Avec plaisir, Ma. Si vous m'accompagnez.

— Oui. Pose donc ces lapins et assieds-toi. Repose un peu tes jambes pendant que tu me racontes les derniers potins. »

Il s'y employa durant une heure, assis dans cette cuisine sombre et basse de plafond, au milieu du désordre et des étagères surchargées.

À l'ancienne époque, il n'aurait sans doute vu dans cette conversation qu'une perte de temps. À présent, il savait. C'était à cela que servait la vie. Pas à amasser des richesses ni à laisser son empreinte. À cela. Cette vieille dame – « Margaret », insistait-elle d'un air charmeur – le faisait rire. Elle lui donnait à réfléchir, aussi. Si elle avait eu trente ans de moins, il se serait peut-être même glissé dans son lit.

Il en savait beaucoup sur sa vie, sur son travail de peintre et de céramiste, sur les enfants qu'elle avait élevés pour ne plus jamais les revoir. Mais certains aspects de son histoire lui demeuraient mystérieux, même après douze mois de visites régulières.

« Margaret ? »

— Oui, mon chéri ?

— Je peux vous poser une question très personnelle ? »

Elle le regarda dans les yeux. « Je t'écoute.

— Combien d'amants avez-vous connus ? »

Le sourire de la vieille femme s'élargit, étirant le fin parchemin de sa peau. « Petit impertinent ! C'est très personnel, effectivement. Mais puisque c'est toi... »

Elle hésita, fouilla dans sa mémoire. Son sourire s'atténua puis réapparut comme elle se remémorait quelque chose ou quelqu'un. « Mon Dieu, cela fait des années que je n'y avais pas pensé... » Elle haussa légèrement les épaules. « Vingt ? Trente peut-être. »

Stupéfait, Jake feignit l'indignation, ce qui la fit rire.

« Tu voulais une réponse honnête. Eh bien, tu l'as ! »

— Et je vous en remercie. Maintenant, je voudrais savoir autre chose. Qui fut l'amour de votre vie ? »

Elle lui renvoya son regard et, l'espace d'un instant, ses yeux semblèrent rajeunir au cœur de ce visage ravagé par les ans. Ils évoquèrent à Jake le vieux dicton selon lequel les yeux sont le miroir de l'âme.

« Qu'est-ce qui te prend aujourd'hui, mon garçon ? »

— Je ne sais pas... Elle me manque beaucoup depuis quelques jours.

— Ah... »

Un sourire nostalgique se dessina sur ses lèvres. Elle croisa de nouveau son regard.

« Il s'appelait Matthew. Mattie, que je le surnommais. Mon beau Mattie. Ah ! il savait alimenter la flamme, celui-là.

— C'était votre mari ?

— Seigneur, non ! Mon mari ? Ha ! J'en ai eu trois, des maris, et ils ne valaient pas mieux les uns que les autres, surtout le dernier ! D'abord, c'est lui qui est parti, et ensuite son fils ! » Elle renifla en signe d'exaspération puis, après une longue inspiration, elle reprit plus calmement : « Non, mon chéri... Mattie était mon secret. Nous nous retrouvions aussi fréquemment que possible. Chez lui, de temps en temps, mais le plus souvent à l'hôtel. Il avait seize ans de moins que moi. Ça ne pouvait pas durer, je le savais, seulement... »

Jake fronça les sourcils en constatant combien la douleur demeurerait intense et il regretta d'avoir lancé cette conversation. « Écoutez... Excusez-moi, je...

— Non... ne t'inquiète pas. Ce n'est pas ce qui s'est passé. Il ne m'a pas quittée. Enfin, si, mais pas de son plein gré. Il m'a dit qu'il m'aimerait toujours. Mais il est mort. Dans un accident de voiture. C'était horrible. Je ne savais pas comment réagir. Sa famille ignorait jusqu'à mon existence, tu vois. Même dans le cas contraire, je n'aurais jamais été acceptée. Et alors, les obsèques... Oh ! c'était affreux, Jake. Je n'ai pas arrêté de sangloter. Et personne ne me connaissait. Personne n'a même pris la peine de demander qui était assise là, au fond de l'église, à pleurer toutes les larmes de son corps. Personne. »

Il eut envie de la serrer dans ses bras, de la réconforter pour ce qui demeurerait visiblement une blessure encore vive, même après toutes ces années.

« Quel âge avait-il ? »

Elle s'essuya les yeux. « Vingt-six ans. »

Jake en eut le souffle coupé. C'était l'âge qu'il avait quand tout s'était écroulé.

« Pardonnez-moi. Je n'aurais jamais dû vous poser cette question. »

Elle posa la main sur son bras. « Non. Non, tu as bien fait. J'aime parler du passé, même si ça fait mal. Même si... » Elle secoua la tête.

« Quoi ? fit-il avec douceur.

— Oh ! ce n'est rien, Jake. Il me semble parfois que je suis aux prises avec une illusion terrible, c'est tout. Que rien de tout cela n'est arrivé et que j'ai tout imaginé. Tout rêvé. »

Il hocha la tête, compréhensif. C'était précisément ce qu'il ressentait lui aussi certains jours. Ce qu'éprouvaient sans doute la plupart des rescapés, ceux qui avaient survécu à la désintégration du monde. Être encore là aujourd'hui semblait relever du miracle.

Jake se mit debout.

« Tu t'en vas ? »

Il opina. « Il me reste beaucoup à faire avant ce soir. Vous

viendrez ? »

Elle éclata de rire. « Pas moi, non, mon garçon. Mes vieux os ne me le permettent plus. Rien que m'y rendre à pied suffirait à m'épuiser.

— Et si je venais vous chercher ? Vous pourriez vous asseoir dans la charrette...

— C'est très gentil, mon chéri, mais non. Il faut que tu t'amuses. Comment ferais-tu si tu devais garder un œil sur moi, hein ?

— Mais, Ma...

— Margaret, insista-t-elle. Et non. Ne t'en fais pas pour moi. »

Jake l'embrassa, la serra un moment dans ses bras puis s'éloigna vivement avant de voir les larmes monter aux yeux de son amie.

À mi-chemin de la longue côte qui menait à Church Knowle, toutefois, il se retourna. Avec son toit du même brun que les champs tout autour, le cottage semblait se fondre dans le paysage.

Il se détourna. Il ne lui avait pas menti. Il pensait beaucoup à Anne depuis peu et il fallait y remédier. Il avait l'impression d'être hanté et l'homme rationnel qu'il était s'en accommodait mal.

*Je devrais aller la voir. Lui parler.* Oui. Mais il lui fallait tout d'abord préparer ses bagages pour le lendemain.

Le corps de ferme était un long bâtiment trapu bâti à l'écart de la grand-rue, avec un toit d'ardoises moucheté de vert et d'orange. C'était une demeure robuste et rustique, plus fonctionnelle que beaucoup d'habitations des environs. Elles étaient plus pittoresques, plus jolies, mais Jake ne regrettait pas son choix. Sa maison était bien chaude l'hiver et sa toiture ne fuyait jamais. Par ailleurs, elle ne lui avait rien coûté.

La porte n'était pas verrouillée. Elle ne l'était jamais. C'était devenu inutile. Si on ne pouvait plus faire confiance à ses voisins, alors à qui se fier ? Jake entra, plongeant dans la profonde obscurité. La cuisine donnait sur le jardin à l'arrière. Le salon se trouvait sur la gauche ; les deux chambres à l'étage.

Il avança. Des deux côtés de l'entrée, de longs rayonnages débordaient de livres. Comme la maison, il en avait « hérité ». Comme pour la maison, là encore, il en était venu à apprécier au fil des ans le soin avec lequel ils avaient été choisis.

La cuisine était propre et en ordre. Les lapins écorchés et lavés par les femmes avaient été pendus au cellier. On avait débité et empilé du bois sec, essuyé la table de chêne, lavé et rangé la vaisselle du petit-déjeuner.

Jake sourit. Peter était un bon garçon. Un garçon sérieux. Il travaillait dur et ne se plaignait jamais.

Il traversa la pièce, se tint un moment devant l'évier pour regarder



par la longue fenêtre, curieux de savoir où était passé son fils. *Va-t'en savoir...* Il tourna les talons et remarqua d'emblée l'absence du seau à son crochet.

Jake se lava les mains, les essuya puis sortit dans la cour. Il y jouissait d'une bonne vue sur l'allée menant au puits. Il entendit les cochons grogner sous leur abri dans son dos, les poules glousser sans relâche. Bessie, leur jersiaise, était dans l'étable, sans doute endormie.

Jake se protégea les yeux du soleil.

Peter était assis sur la margelle du puits, Meg à son côté. Ils se tenaient la main, les yeux dans les yeux, éperdus d'amour, comme ils en avaient coutume depuis peu. Boy était allongé tout près, une paupière ouverte, attentif à son maître.

Une fois de plus, Jake sourit. Là aussi, ils avaient de la chance. D'avoir rencontré des gens comme les Hubbard, là, à la fin des temps.

D'ordinaire il aurait laissé les tourtereaux tranquilles un moment, mais il restait encore beaucoup de travail. En outre, ils auraient tout leur temps un peu plus tard pour se contempler avec adoration.

Il descendit l'allée dans leur direction, le gravier crissant sous ses lourdes semelles. À ce bruit, leurs mains se séparèrent. Meg s'empara de son seau et disparut en gratifiant Jake d'un sourire.

Géné, Peter bondit de la margelle. Il saisit son seau et s'en vint à la rencontre de son père, Boy aussitôt sur ses talons.

Le visage de Jake s'illumina. « Ce n'est pas interdit, tu sais... de se tenir la main. Vous pouvez. Il n'y a aucun mal à cela. »

Peter ne le regarda pas. Il rougit. Jake, en étudiant son fils, s'avisa qu'il avait beaucoup grandi, que peu de temps le séparait encore de l'âge adulte.

Que sa mère en aurait éprouvé du bonheur.

Ils atteignirent le portail. Jake regarda Peter soulever d'une main experte le vieux loquet et pousser le battant, son lourd seau d'eau oscillant au bout de son bras.

« Tu sais quoi, fiston ?

— Quoi ?

— J'avais dans l'idée d'aller voir maman, plus tard. Quand tout sera prêt. »

Le garçon fit volte-face, croisa le regard de son père. « Ça va, papa ? »

Jake se détourna. C'était à son tour d'être gêné. « Ça va...

— Sûr... ?

— Sûr... » Mais il n'avait pas à le dire. Peter l'observait désormais, une lueur de compréhension dans les yeux.

« Je cueillerai des fleurs pour elle.

— Ce serait gentil. »

Seulement, il n'aurait su exprimer par des mots ce qu'il ressentait à

ce moment. Cette chance et cette malchance qu'il avait eues. L'avoir trouvée pour la perdre ensuite. Non. Parfois les mots – même par tombereaux – ne suffisaient pas.

Austère et robuste édifice de pierre grise, l'église Saint-Pierre se dressait sur une butte à un tournant de la grand-route d'où elle n'avait pas bougé depuis le début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Pourtant, malgré son grand âge, elle ne faisait que remplacer l'ancienne église saxonne qui avait donné son nom au village : Church Knowle. Les prêtres d'antan y célébraient leurs offices en latin bien avant la construction du grand château à un kilomètre ou deux vers l'ouest et un recteur y était établi en permanence depuis 1327. C'était là que les habitants des environs se réunissaient toutes les semaines, non pour chanter des hymnes ou dire des prières à la façon de leurs ancêtres, mais pour parler : exprimer leurs griefs, demander de l'aide, soulever un problème quelconque ou, plus généralement, « faire tourner la machine », comme ils disaient. Peu d'entre eux croyaient beaucoup en Dieu. Cependant, tous partageaient un attachement à la terre d'une intensité quasiment païenne. Un sentiment d'appartenance.

C'était là, au-delà de cet herbage foisonnant, près du mur de derrière, qu'ils avaient enterré toutes les victimes de l'épidémie survenue six ans plus tôt. C'est là que se rendirent alors Jake et son fils pour déposer des fleurs sur le monticule bien entretenu sous lequel reposait Anne.

Jake avait sculpté de sa main la stèle funéraire dans un bloc de chêne massif auquel il avait donné la forme d'un arbre. Cela lui avait pris trois mois, mais c'était du beau travail et il en ressentait une immense fierté. Dans l'ancien temps, il aurait eu toutes les peines du monde à achever un tel ouvrage. Tout était tellement plus facile, tellement « jetable » à l'époque... Mais ce projet était différent. C'était une œuvre réfléchie : son modeste monument érigé pour combattre le Temps. Il avait mis dans ces lignes simples tout ce qu'il éprouvait pour elle. Quant à l'inscription...

Jake secoua la tête de façon imperceptible. Il n'avait jamais connu de choix plus difficile que celui des mots à graver dans le vernis de cette surface polie. Après tout, que disait-on en général ? « Partie dans son sommeil » ? Non, c'était faux. Elle avait souffert jusqu'à son dernier souffle. Ç'avait été un supplice – un véritable enfer – de la voir agoniser ainsi. Dès lors, qu'écrire ? Comment exprimer la radicalité de sa douleur, de son chagrin ? Et il fallait aussi prendre en compte la peine de Peter. C'était sa mère qui lui avait été arrachée si brutalement. Jake s'était senti le devoir de veiller à ce que son fils ait également son mot à dire. C'était important. La façon dont on honorait

les morts, dont on se souvenait d'eux après leur départ, tout cela comptait. Il le comprenait à présent.

Ainsi, à eux deux, ils avaient ciselé la formule pour la réduire aux mots les plus simples. Des mots dans lesquels pourraient se déverser toute leur peine, tous leurs souvenirs douloureux :

« À notre amour. Regrets indicibles. »

Jake s'agenouilla un instant pour suivre du bout du doigt le tracé des lettres gravées dans le bois. Ensuite, il sortit de la poche de sa veste ses ciseaux spéciaux et entreprit de couper l'herbe recouvrant le monticule.

Il était en train de passer un dernier coup de chiffon humide sur la stèle quand il sentit une autre présence à proximité. Il se retourna et leva les yeux dans la lumière du soleil.

« Mary... ? »

Debout derrière lui, elle regardait la stèle par-dessus son épaule, le visage empreint d'une mélancolie voilée. Elle était la sœur d'Anne, de trois ans son aînée. En l'observant, Jake retrouva dans ses traits des réminiscences de ce qu'il avait perdu : ses yeux ; ses longs cheveux bruns et bouclés ; sa posture, tout son poids sur le pied gauche, la tête légèrement inclinée. C'était ainsi qu'Anne se tenait toujours.

Elle portait un petit bouquet. Du lilas. La fleur préférée d'Anne.

« Le temps n'efface rien, n'est-ce pas ? »

— Non... Non, je... »

Il n'acheva pas sa phrase. Voyant qu'il en avait fini avec ce pour quoi il était venu, il se releva en se frottant les genoux pour les débarrasser des brins d'herbe qui y restaient accrochés.

Mary reprit la parole plus bas. « Tu sais... j'avais toujours cru que je serais la première. Je pensais que ce serait elle qui entretiendrait ma tombe.

— C'est vrai ? » Pourtant, en prononçant ces mots, il comprit ce qu'elle voulait dire. Anne avait toujours été la plus robuste, la plus vigoureuse des deux. Même si Mary n'avait pas déjà épousé Tom, c'était Anne qu'il aurait choisie, et ce pour sa seule vitalité. Il y avait tant de vie en elle... Et pourtant c'était Anne qui avait succombé à la fièvre, pas Mary.

« La décision est prise ? » lança-t-il pour changer de sujet.

Le visage de Mary s'illumina. Elle avait aussitôt compris à quoi il faisait allusion.

« *Loin de la foule déchaînée.* Tu sais, la première version, avec Alan Bates, Terence Stamp et Julie Christie. »

Une fois par mois, comme ce serait le cas ce soir-là, ils sortaient le vieux générateur, ils le remplissaient d'essence et ils projetaient un film. Un témoignage du passé. « Qui a choisi ? »

— Les femmes. On voulait quelque chose de romantique pour

changer. »

Il acquiesça et commença à s'éloigner en appelant Peter et Boy. Arrivé au portail, toutefois, il jeta un coup d'œil en arrière et il la vit, agenouillée devant la tombe, en train de parler à sa sœur ainsi que lui-même le faisait si souvent, en tenant ses lilas devant elle comme pour les montrer à Anne ; un amour singulièrement fragile s'exprimait dans les muscles de son visage.

Si fragile et pourtant si fort. Jake se tourna vers son fils et s'avisa, comme souvent, qu'il portait lui aussi les gènes de ses ancêtres.

« Je suis le visage de la famille<sup>1</sup>...

— Papa ? »

Jake sourit. « Des mots d'autrefois, fiston. Rien que des mots d'autrefois. »

La nuit était tombée. Entre les hauts murs du long jardin de l'hôtel Bankes Arms, un gigantesque feu de joie éclairait la scène de sa chaude lueur vacillante en enveloppant la foule d'un voile insaisissable de noir et d'or.

Par-dessus le teuf-teuf-teuf de l'antique générateur à essence, de la musique luttait pour se faire entendre dans le brouhaha d'une centaine de voix.

Les longs bancs alignés autour des tables étaient tous occupés. Des familles entières étaient venues de partout dans un rayon de plusieurs kilomètres. Détendus, le visage rayonnant, les convives mangeaient, buvaient et bavardaient tandis qu'autour d'eux leurs enfants couraient et jouaient, insouciantes et heureux.

Jake et Peter partageaient la table la plus proche du générateur avec Tom, Mary et leurs filles, Cathy, Beth et Meg. Boy s'était allongé en dessous, comme à son habitude ; ses yeux d'un noir de jais reflétaient la lumière du feu au cœur de l'obscurité. Entre deux coups de langue sur ses côtelettes, il laissait parfois échapper un gémissement discret en reniflant pour s'imprégner du fumet alléchant de la viande rôtie qui, mêlé à la forte odeur d'hydrocarbures brûlés, nourrissait chaque inspiration.

La musique était beaucoup plus forte à leur place près des enceintes mais cela ne dérangeait pas Jake. Il avait pour la musique – surtout celle d'autrefois – une passion qu'il partageait avec le vieux Josh Palmer, le père du propriétaire. Âgé de plus de quatre-vingts ans, Josh était encore en bonne santé et plein d'allant. Il vivait au grenier de l'hôtel, dans deux vastes pièces mansardées envahies du sol au plafond, en dehors de son lit et d'un lavabo dans un angle, par sa « collection ». C'étaient des extraits de cette collection qu'ils écoutaient en ce moment. Même autrefois, elle aurait fait la fierté de

n'importe qui. En ces temps d'après l'Effondrement, ses boîtes remplies d'antiques CD sous plastique et de vinyles, encore plus vénérables, représentaient de par leur rareté un trésor incomparable. Jamais on ne verrait ni ne rêverait de voir leur pareil au marché. Ces disques appartenaient déjà au passé avant la naissance du vieux Josh. Désormais, ils semblaient encore plus précieux car ils étaient les derniers vestiges d'une ère plus douce. D'une ère définitivement révolue et dont, sans ces témoignages, Jake n'aurait jamais soupçonné l'existence.

Un de ses morceaux préférés, *Erin Go Bragh*, passait en ce moment ; la guitare acoustique jouée staccato soulignait l'accent écossais prononcé, délicieux, du chanteur Dick Gaughan. Jake se renversa dans son siège, sa chope de bière à moitié pleine à la main, et ferma les yeux pour écouter la flûte jaillie des enceintes, douce et aiguë, en chantonnant du bout des lèvres.

Lorsqu'il rouvrit les paupières à la fin de la chanson, il vit les regards converger sur lui, une hilarité réprimée manifeste sur tous les visages. Au spectacle de sa mine stupéfaite, l'éclat de rire fut général.

« Quoi ? »

Il se tourna vers Tom en quête d'une explication.

« C'est toi, Jake. Cet air que tu as parfois. Perdu. Complètement paumé.

— Ah oui ? » Il sourit et haussa les épaules. « Eh bien... »

Il n'allait pas se laisser abattre. En vérité, il vivait pour ces soirées où l'air chaud et parfumé s'emplissait de musique. Annie les adorait, elle aussi. Assis à sa place, il l'imaginait parfois encore présente à côté de lui.

*En esprit, en tout cas*, se dit-il en repoussant ce souvenir. Dans le même temps, toutefois, l'introduction d'une nouvelle chanson lui coupa la respiration.

« Oh ! bien joué, Josh... »

Il jeta un coup d'œil à son ami, assis aux manettes de sa vieille table de mixage, et il applaudit de façon exagérée, ce qui arracha au vieillard un sourire édenté.

*River Man*. Oh ! qu'il aimait cette chanson ! La voix suave du chanteur anglais, Nick Drake. La retenue de ses paroles.

Mais, surtout, le touchait particulièrement l'émotion douce-amère qui s'en dégageait. L'idée même du temps des lilas. D'une époque de parfaite insouciance.

« Papa ? »

Il pivota, croisa le regard de son fils. « Oui, mon gars ?

— Ces chansons...

— Quoi, ces chansons ?

— C'est juste que... »

Peter haussa les épaules. Jake le savait bien, son fils n'aimait pas cette musique autant que lui. Il préférait les rythmes plus énergiques, plus lourds. Plus modernes aussi. Malgré tout, Jake se sentit le devoir de le récompenser d'une certaine façon. Il lui était d'une aide précieuse depuis peu. Il farfouilla dans sa poche et en extirpa une poignée de pièces de monnaie ornées du menhir symbole du Wessex. Il en tendit une à Peter.

« Tiens... Va demander un disque au vieux Josh. Mais rien de trop outrancier, hein ! »

Peter rayonna de joie. Il se leva et courut vers la console, par-dessus laquelle il se pencha pour crier quelques mots à l'oreille du vieil homme.

En le regardant, Jake sentit une chaleur se répandre au creux de son ventre. Parfois, ce qu'il ressentait pour son fils le surprenait lui-même.

Il se retourna et rencontra le regard de Mary. Elle était en train de l'observer. Il s'en rendit compte aussitôt. Mais pourquoi ?

Sa question dut se lire dans ses yeux car elle se pencha vers lui et posa la main sur la sienne avec un sourire.

« J'étais en train de penser... Je me souviens de tes premiers jours parmi nous. Tu as changé, tu sais.

— Ah oui ?

— Tu es méconnaissable. »

Jake détourna les yeux. Tom le regardait, lui aussi. Comme si Mary et lui partageaient un secret. Il entreprit de siroter sa bière puis, voyant revenir Peter, il l'appela. « Qu'est-ce que tu lui as demandé ? »

Peter sourit à pleines dents. « Tu verras...

— Mon Dieu... »

Le garçon se rassit à sa place et se mit à caresser Boy avant de relever les yeux vers son père.

« Non, papa... Tu vas aimer. Je t'assure. »

Jake allait protester quand les premiers accords, reconnaissables entre tous, retentirent.

Hendrix ! Putain, c'était Hendrix !

Tout autour d'eux, les gens se levèrent et adoptèrent une posture vouëtée en empoignant une guitare imaginaire tandis que *Voodoo Chile* fusait des haut-parleurs.

Jake se tourna de nouveau vers son fils, tout sourire. « Mon garçon, je t'ai vachement bien élevé. »

Faisant fi de l'expression écœurée de Peter, il se leva à son tour pour jouer avec les autres. À la fin de la chanson, il rouvrit les paupières et découvrit les yeux de Tom et de Mary encore braqués sur lui, étincelants.

« Ça t'a plu, hein ? fit Tom en se mettant debout et en faisant signe

à Jake de lui tendre son verre vide.

— Je veux, oui !

— Ça fait plaisir à voir.

— Ah bon ?

— Ouais. »

Jake baissa les yeux. Il devinait à demi-mot ce que Tom voulait dire. Il ne devait pas être très agréable à fréquenter après la mort d'Annie. Il était si abattu, si morose... et cela en permanence. Il avait oublié comment s'amuser. Sans Peter... qui sait ce qu'il serait devenu ? Désormais, la douleur persistait mais il arrivait à s'en accommoder.

Comme Tom s'éloignait pour aller chercher de nouvelles bières, Jake se tourna vers Mary. « Tu veux ma photo ? »

Elle sourit.

« Alors ? insista-t-il devant son silence. Tu ne me quittes pas des yeux ce soir, on dirait.

— C'est vrai ? » Son sourire s'élargit. « Il est bon de te voir de nouveau gai, voilà tout. Je pensais que... »

Elle s'interrompit en changeant d'expression. Une nouvelle chanson avait commencé. Encore une vieille ballade, plus nostalgique. Jake ne la reconnut pas mais elle était d'inspiration résolument celtique.

« Tu dances ? »

Sa question le surprit. « Je... Non.

— Tu aimais ça, avant. Avec Annie. »

Nouvelle différence. Avant ce soir-là, il était tacitement convenu de ne parler ni d'Annie ni de la vie avec elle. Mais la règle avait changé, apparemment.

« Ça cause, on dirait, entre Tom et toi... »

— Bien sûr ! On se cause quand on est mariés, non ?

— De moi, je voulais dire. »

Elle haussa les épaules, l'air soudain amusé. « Tu es notre meilleur ami. Évidemment qu'on parle de toi.

— Ah oui ? Qu'est-ce que vous dites ? »

Il prit brusquement conscience des enfants à leur écoute. Eux qui semblaient mourir d'ennui un peu plus tôt avaient désormais l'air attentifs. Mary parut s'en rendre compte à son tour. Elle les fit déguerpir d'un geste.

« Allez, filez... C'est une conversation d'adultes. »

Quand ils se furent éloignés, suivis de Boy, Mary se tourna de nouveau vers lui.

« Alors ? reprit-il. Pourquoi suis-je devenu soudain si intéressant ?

— Tu l'as toujours été. »

Il secoua la tête. « La vérité, s'il te plaît. »

Mary baissa les yeux. Sous ses airs taquins, elle paraissait chercher le courage de dire quelque chose. Mais Tom réapparut et Jake sentit que le moment était passé. Il ne savait pas trop pourquoi. Il ignorait de quoi il s'agissait, peut-être de rien, mais elle ne se comportait pas ainsi avec lui d'ordinaire. Tom non plus.

« Tu es prêt pour demain matin ? » s'enquit ce dernier en lui tendant sa bière.

Jake opina sans cesser de fixer Mary d'un air pensif.

« Ta femme... commença-t-il.

— ... est une très, très, très belle femme. »

Tom passa un bras autour de la taille de l'intéressée et l'attira contre lui.

« Sans doute... Seulement, j'ai l'impression qu'elle veut se mêler de ma vie.

— Non ? fit Tom, surpris. Comment cela ? »

Il venait de comprendre. Ce à quoi elle s'employait.

« D'après moi, elle voudrait trouver une nouvelle maman à Peter. »

Tom regarda Mary puis son ami. Il sourit. « Serait-ce si terrible, Jake ? Enfin... tu as besoin d'une femme dans ton lit. »

Comme ça. Droit au but. « Tu crois ?

— Tu le sais », répondit Mary. Mais elle baissa les yeux et rougit.

« Si j'avais besoin de baiser...

— Ce n'est pas pareil », dit-elle en affrontant son regard d'un air de défi.

*Non*, se dit-il en pensant à Annie. *En effet*. Pourtant, il se passait quelque chose d'anormal. Il n'avait qu'à regarder Tom pour le deviner. Il avait un secret, or il n'était homme à cacher la vérité à personne. Mary avait dû lui faire jurer de se taire. Quel que fût l'objet de ce silence.

Jake leva les yeux en reconnaissant le morceau qui passait à ce moment. C'était *Who Knows Where the Time Goes* ? de Sandy Denny.

Il sourit avec une bouffée de tristesse suave. Annie avait toujours adoré cette chanson.

« Tu es une femme délicieuse, Mary Hubbard, dit-il en lui renvoyant son regard. Mais il faut me laisser tranquille. Je suis comme je suis. Si j'aimais trop ta sœur, il ne faut pas me le reprocher. Je ne suis pas encore prêt, d'accord ?

— D'accord. Je ne t'embêterai plus. »

Mais elle dit ces mots sans animosité, avec des intonations semblables, aux oreilles de Jake, à celles qu'aurait eues Annie si elle avait été là.

Une brise légère agita l'immense écran de fortune où l'image



ondula comme pour arracher à ce vieux film son aura onirique et rappeler ce qu'il était en réalité. Une chimère. Une fiction sur une vie qui semblait désormais relever elle-même de la fiction.

Pourtant, rien en cet instant ne paraissait plus réel, plus vrai que ce qui se déroulait sur cet écran.

Assis parmi les gens qu'il aimait le plus au monde, le visage dissimulé dans la pénombre, Jake essuya les larmes qui coulaient à flots le long de ses joues. C'était absurde, il le savait, mais cette scène – où le sergent Troy se penchait sur le cercueil de son amour, Fanny Robin, pour embrasser ses lèvres froides sans vie – avait toujours raison de lui. Rien n'avait le pouvoir de l'émouvoir davantage. En la regardant, il comprenait le désespoir de Troy. Il comprenait ce qui pouvait le pousser à adresser ces paroles terribles, destructrices, à la femme encore en vie qu'il avait épousée à la suite d'un caprice du destin si cruel.

Préférer l'idéal mort à la réalité vivante. C'était absurde... mais juste.

À côté de lui, Peter tremblait d'émotion en silence. Ils étaient, comme souvent, assis trop près l'un de l'autre pour être à l'aise. Jake aurait voulu lui prendre la main mais ils étaient séparés comme toujours par une horrible pudeur, leur incapacité à évoquer le problème. Dès lors, tous deux en souffraient seuls.

Lorsque s'éteignit la dernière image et que se mit à défiler le générique, Jake se dirigea vivement vers l'arrière de l'auberge et joua des coudes pour se frayer un chemin à travers la salle de bar bondée – où les hommes s'étaient réunis pour bavarder et fumer la pipe autour des tables – et gagner les toilettes.

Il était encore en train de se soulager quand Tom Hubbard le rejoignit et se dressa à côté de lui.

« Et j'épousai la plus fortunée... » chantonna-t-il.

Jake sourit. C'était un vers d'une vieille complainte irlandaise qui exprimait à la perfection, comme souvent, ses pensées. Il n'avait personnellement rien d'un Troy. Ce n'était pas un aventurier. Oh ! peut-être à une époque, mais c'était fini. Non. Désormais, il tenait davantage d'un Gabriel Oak, robuste et fiable. Mais pour ce qui était de l'amour...

Il jeta un coup d'œil à son vieil ami. « La boucle est bouclée, non ? »

Tom haussa les épaules. « Sais pas. En regardant ces images... Enfin, tout ce fichu vingtième siècle aurait très bien pu ne pas exister. Assis devant l'écran, je me disais... ça parle de nous, maintenant. Pourtant, si rien de tout cela ne s'était produit – tout ce qui s'est passé entre ces deux époques –, nous n'aurions jamais eu ce film. Tu vois l'ironie ? »

— Nous vivons des temps d'une grande ironie.

— Peut-être. Cela dit, on vit plutôt pas mal, tu ne trouves pas ? »

Jake se reboutonna. « Une autre bière ? »

Tom secoua la tête. « Pas pour moi, mon ami. Je vais me coucher. Il faut que je me repose un peu avant le voyage de demain. Les filles restent, par contre. » Il lorgna Jake du coin de l'œil et sourit. « Nous ne t'abandonnons pas. »

Là encore, ces mots étaient lourds de sous-entendus, mais Jake avait l'esprit trop embrouillé pour percer le mystère. Il boirait une dernière bière et rentrerait lui aussi. Tom avait raison, après tout. Il fallait avoir les idées claires sur la route.

Ils regagnèrent la longue salle arrière de l'auberge. Un attroupement s'y était formé autour de la table centrale où Geoff Horsfield, un grand sexagénaire historien de profession qui dirigeait l'école de Corfe depuis plus de vingt ans, monopolisait l'attention.

« J'étais en train de dire, lança-t-il à Jake en posant la main sur son bras, il faut que ça change. Notre façon d'être... de vivre... cela ne peut plus durer. Nous avons besoin en tant qu'espèce d'évoluer, tant sur le plan social que sur le plan biologique. Ce pays... Cette petite bulle de chaleur où nous subsistons... elle n'est pas viable. Pas à long terme, en tout cas... Ce n'est rien d'autre qu'un intermède. L'attraction principale est encore à venir, selon moi. Tu n'es pas d'accord, Jake ? »

Mais Jake n'avait aucune envie de s'exprimer là-dessus. La même idée couvait en lui depuis une semaine. Un pressentiment que la présence des inconnus sur la route de Wareham avait alimenté à la façon de petit bois sur la flamme. Une impression étourdissante d'incertitude. Comme s'ils se trouvaient tous au bord d'une falaise. Il leur suffisait d'une poussée pour basculer de nouveau et tomber dans le vide.

« Je sais pas trop... commença-t-il, mais Tom profita de son hésitation pour l'interrompre.

— Notre mode de vie, ici, en Purbeck... Je le trouve plutôt civilisé, moi. Pas vous ? Regardez cette soirée. Qui parmi nous y changerait quelque chose ? Auriez-vous oublié comment c'était avant l'Effondrement ?

— Personne ne l'a oublié, affirma Will Cooper, assis à l'autre bout de la table, le visage rubicond et les yeux noirs, ses cheveux gris clairsemés aplatis sur son crâne tanné par le soleil. Personne ici ne le regrette. Mais Geoff a raison. On ne peut pas rester immobiles. Faut avancer ! C'est bien gentil, tout ça, mais ça me donne l'impression de rester assis à rien foutre en attendant la mort. »

Un intense murmure accueillit ces paroles. Certains invités étaient d'accord avec Will mais la plupart protestèrent. Ce sujet de discussion n'avait rien d'original, bien entendu. Il leur arrivait souvent de se

réunir tard le soir, à la lueur du feu de bois, pour siroter la meilleure bière de l'aubergiste et ressasser cette préoccupation. Ce soir-là, toutefois, la conversation semblait empreinte d'une gravité inhabituelle.

« La situation évolue, marmonna Dick Grove en secouant la tête avec appréhension. Le bruit court le long de la route que ça bougerait à l'est.

— Des rumeurs, affirma Tom. Rien d'étayé.

— Peut-être, insista Geoff, mais il se passe bel et bien quelque chose. Et je me demande s'il n'était pas grand temps. Nous nous complaisons trop dans notre petit confort.

— Tu crois ? fit Tom. Tu nous trouves trop mous ?

— Pas tant mous que résignés.

— Résignés ?

— Oh ! je ne prône pas le retour au passé. Dieu m'en préserve ! C'était Sodome et Gomorrhe, vous vous souvenez ? L'ère du gâchis. Toute une société vivant au-dessus de ses moyens. Oui, ça va beaucoup mieux depuis. Mais l'humanité doit évoluer. C'est dans notre nature. Dans nos gènes. Comme l'a dit avec tant d'éloquence notre cher ami Will, nous ne sommes pas faits pour rester assis à ne rien foutre !

— Tu dis ça, intervint John Lovegrove en pointant un long doigt osseux vers son ami, mais c'est parce que tu es historien. Je ne suis que fermier, moi, et j'aime bien que rien ne bouge. C'était nul, avant la Chute. Sodome et Gomorrhe, comme tu dis, et le tout en direct à la télé ! »

La boutade fut accueillie par des éclats de rire. Quand ils s'atténuèrent, Jake reconnut la musique qui venait de dehors. C'était Coldplay. *Everything's Not Lost*. « Tout n'est pas perdu. » L'ironie le fit sourire. Il se retourna et balaya du regard le cercle formé par ses amis en scrutant leurs visages l'un après l'autre. Ils regardaient Geoff, leur mine rougeaude absorbée, leurs yeux luisants dans la lumière chaude et vacillante du foyer. C'étaient de braves types, tous autant qu'ils étaient, mais ils avaient peur. Il le devinait. Quelque chose avait changé. Aucun d'entre eux ne le savait mais cela se sentait dans l'atmosphère.

Le changement. Il arrivait. Mais nul ne savait d'où il viendrait.

Tom se pencha pour lui glisser à l'oreille : « Il faut que j'y aille. À demain ? »

Jake acquiesça, regarda Tom faire ses adieux, puis il ressortit dans l'air frais de la fin de soirée.

Le feu de joie s'était éteint. Dans l'espace dégagé devant la console et les enceintes du vieux Josh, des couples dansaient le slow, perdus dans la musique, tandis qu'au-dessus d'eux brillait la lune, immense et

pleine dans un ciel sans nuage, disque de nacre sur fond d'encre.

Jake sourit. Même si le monde venait à s'écrouler, les hommes continueraient à danser.

« Jake... ? »

Il traversa la cour. La table était plongée dans l'obscurité. Une seule silhouette y était assise, recroquevillée sur elle-même comme pour se protéger du froid.

« Mary ? Où sont les autres ? »

— Partis. » Elle lui sourit puis tapota le banc à côté d'elle. « Viens t'asseoir. »

Il obéit et la sentit se glisser plus près, perçut sa chaleur contre lui.

« Alors, on refait le monde ? »

Il sourit. « Tom est rentré. »

— Je sais. » Elle s'empara de son bras et le fit passer autour de ses épaules.

« Mary ? »

— J'ai froid, c'est tout. »

Il ferma les yeux en la sentant se blottir contre lui. C'était agréable. Chaud et amical.

« Jake ? »

— Oui ? »

— Ce qu'on t'a dit tout à l'heure. Sur ton besoin de femme... »

Il se tourna vers elle, vit avec quelle intensité elle le dévisageait.

« Qu'est-ce que vous avez ? Tom et toi. Vous êtes bizarres, ce soir, tous les deux. »

— Bizarres ? » Elle fit semblant de s'offusquer avant de sourire à nouveau. « Ce n'est rien... Tu dances ? »

— Je n'aime pas danser. »

— Non ? » Elle poussa un soupir. « Oh ! allez... S'il te plaît, Jake. Pour moi. Juste une fois ? Je danserais volontiers avec Tom mais il n'est pas là... »

Jake haussa les épaules. « D'accord. Mais seulement ce soir. Parce que Tom est absent. »

Elle lui tendit la main et ils gagnèrent la piste. La chanson prit fin. Quand la suivante commença, il prit Mary dans ses bras. C'était *The Verve. Lucky Man*.

« Oh ! Jake... J'adore cette chanson... »

En la tenant tout près, il ferma les yeux, se laissa succomber à sa chaleur, se permit d'apprécier sa façon de se serrer contre lui, de se balancer doucement, de chanter à voix basse les paroles de cette vieille ballade.

« Tu sais quoi ? »

— Quoi ? susurra-t-elle paresseusement dans son cou, son souffle chaud sur sa peau.

— J'ai l'impression d'être tombé dans un traquenard. »

Elle éclata de rire, s'écarta de lui pour le regarder droit dans les yeux. Elle eut l'air de vouloir ajouter quelque chose mais elle se ravisa. Elle baissa les yeux en tournant la tête.

Il ralentit puis s'arrêta. « Quoi ? demanda-t-il sans méchanceté. Qu'y a-t-il ? »

— Rien... » Elle croisa de nouveau son regard et sourit comme pour le rassurer, mais une ombre se cachait derrière ce sourire.

« Quoi ? Dis-moi.

— Ce n'est rien. Je t'assure. Serre-moi fort, Jake. Danse avec moi. »

Peter écarta son visage de celui de Meg avec un léger frisson. Sa bouche était si douce, si tendrement humide, si délicieusement ouverte à la sienne. Et ses yeux...

Il serra ses mains blotties dans les siennes et il sourit.

Ils étaient appuyés au mur du château, au sommet de la longue côte. Les ruines de la tour du roi se découpaient sur le ciel dans leur dos. En contrebas, sur leur gauche, ils distinguaient l'auberge, son long jardin clos luisant telle une vaste brèche d'or dans l'obscurité de la campagne environnante. De là où ils se tenaient, ils voyaient les gens aller et venir. Ils entendaient même la musique monter jusqu'à eux.

« Tu crois qu'on vivra toujours ici ? lança-t-il.

— Sais pas. J'imagine. À moins qu'on se trouve un nid à nous.

— C'est ce que tu veux ?

— Pas toi ?

— Si... je suppose. Seulement... »

Il détourna les yeux pour les porter sur les champs obscurs du côté de la mer.

« Vas-y, l'encouragea-t-elle. Seulement quoi ?

— Seulement, j'aimerais tout voir. Tu sais... »

Elle lui sourit avant de secouer la tête. « Non, idiot. J'en sais rien. Dis-moi.

— Tout, quoi... D'autres horizons. Enfin, c'est débile. Je ne suis jamais allé ne serait-ce qu'à Dorchester !

— Tu iras. Quand tu seras plus vieux.

— Ouais, mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Je veux voir des tas de villes différentes. Londres, par exemple.

— Looondres ? » Elle lui adressa un regard horrifié. « Quelle idée ? C'est horrible, là-bas. On n'y trouve que des cadavres ambulants.

— À ce qu'il paraît, oui. Mais si c'était faux ?

— C'est vrai. J'ai parlé à des gens qui y sont allés. Il y a des cannibales, là-bas... Ouais, et même pire ! »

Il se détourna, soudain agacé contre elle, mais il finit par se calmer. Ce n'était pas sa faute. C'était ce trou. Comme l'avait dit son père, les habitants des environs se repaissaient de rumeurs. Plus elles étaient extravagantes, plus ils y croyaient. Mais il n'allait pas se disputer avec Meg là-dessus.

Il se leva et porta les doigts à sa bouche pour siffler. « Ici, Boy ! »

Aussitôt, le chien surgit de l'obscurité et se coucha aux pieds de son maître pour réclamer des caresses.

Peter se tourna de nouveau vers son amie. Elle le regardait, contrite.

« Excuse-moi... »

— Non, c'est moi. » Il se redressa, se rapprocha et plaça doucement les mains sur ses épaules. Ils échangèrent un nouveau baiser, un long et lent baiser.

Il recula avec un sourire. « Je ferais mieux de rentrer. Il se fait tard. »

Meg imita son expression. « Le dernier en bas... »

Il rit et acquiesça d'un signe de tête. « Interdit de tricher, par c... »

Ils détalèrent en poussant de petits cris. Ils plongèrent dans la cuvette enténébrée de la cour intérieure et franchirent le vieux portail à toute vitesse, Boy aboyant sur leurs talons. Leurs rires d'enfants résonnaient dans le noir.

À la première danse en succédèrent une dizaine. Lentement, les villageois étaient rentrés chez eux les uns après les autres jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'elle et lui sur la piste, loin des regards.

Quand le vieux Josh annonça le dernier titre de la soirée, Jake soupira profondément et déposa un baiser sur le bout du nez de sa cavalière.

« C'était gentil, ça, dit-elle en se blottissant contre lui. Tu te... »

— Vous êtes saoule, Mary Hubbard. »

Elle pouffa de rire. « Je sais. Je... »

Il posa un doigt sur ses lèvres. « Une dernière danse et je te ramène. Tom va se demander où tu es passée. »

— Il sait très bien où je suis passée. Avec toi. »

Son élocution n'était plus très claire mais elle n'était pas encore ivre morte. Jake n'avait de toute façon aucune intention de la laisser s'écrouler.

« Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda-t-il à voix basse comme s'élevaient les premières mesures. Qu'est-ce qu'il y a, ma jolie ? »

Elle partit d'un rire rauque et se serra plus près. « J'aime bien que tu m'appelles comme ça. Et cette chanson... »

Le vieux Josh leur avait fait honneur en enchaînant les classiques

mais il avait choisi de finir en apothéose avec *Nights In White Satin*.

Jake ferma les yeux. En temps normal, il ne dansait jamais. Même du vivant d'Annie, il ne s'y laissait aller qu'à contrecœur. Mais avec Mary...

Peut-être parce qu'il était resté si longtemps sans femme, cette heure avait été magique. La proximité de Mary l'avait privé de sa raison. Son parfum, la chaleur de son corps si féminin contre le sien... c'était enivrant.

Il la serra, soudain pris d'une véritable tendresse pour elle.

« Merci, Mary. J'ai passé un moment plus agréable que tu ne saurais l'imaginer. »

Elle plongea de nouveau son regard dans le sien. « Je t'en prie, mon amour. Quand tu veux. »

Il éclata de rire. « Tu es vraiment bourrée, toi, non ? »

Elle hocha la tête d'une façon exagérée. « Complètement, complètement bourrée. »

— Quoi qu'il en soit, je vous remercie. Tom et toi. D'être de si bons amis. De... »

Elle posa à son tour un doigt sur ses lèvres. « Chut ! » Elle lui sourit à nouveau. « Tu es bon danseur, tu sais. Tu as le sens du rythme. »

— C'est vrai ?

— Puisque je te le dis. Et je parie que tu embrasses bien, aussi.

— Ah ouais ?

— Ouais. »

Quand elle lui adressa encore un sourire, il ne put que détourner les yeux car il avait effectivement envie de l'embrasser. Elle appartenait à Tom, oui, et il ne ferait jamais de mal à un ami. Mais il avait tellement envie de l'embrasser. Plus que tout. Mais s'il passait à l'acte... qu'advviendrait-il ensuite ?

« Jake ? Tu vas bien ? »

Du bout des doigts sur sa joue, elle l'obligea à se tourner vers elle, à la regarder. Il étudia son visage, constata combien elle ressemblait à Annie et en était à la fois très différente. Plus belle par certains côtés, tandis que par d'autres...

« Elle me manque, Mary. Tous les jours. »

Son visage se plissa d'un air compatissant. « Je sais. À moi aussi, elle me manque. »

— Ouais... mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Au lit. Tu avais raison.

— Ah... » Elle baissa les yeux, soudain dégrisée.

« Ce soir... » Il prit une longue inspiration frissonnante. « Ça été magique. Je suis content que tu sois restée avec moi. Je... »

Elle approcha son visage du sien et déposa sur ses lèvres un baiser doux, chaud et généreux auquel, après avoir dansé si longtemps avec

elle, il se révéla incapable de résister. Il l'embrassa à son tour avec passion et ils s'enlacèrent vigoureusement, pressés l'un contre l'autre.

Il brisa leur étreinte, hors d'haleine. Il aurait voulu la prendre, là, sans attendre. Et il savait qu'elle l'aurait laissé faire, qu'elle avait envie de lui. Il n'aurait eu qu'à la prendre. Mais ça n'aurait pas été correct. Elle appartenait à Tom. Depuis toujours. Or il devait tout à son ami.

« Mary... Je... »

Elle se tint debout devant lui un instant, l'air déboussolée, puis elle recula d'un pas. Elle détourna les yeux, les leva au ciel puis les reposa sur lui. « Tu ferais mieux de rentrer... »

Il se rapprocha d'elle. « Excuse-moi. Vraiment, je...

— Jake ! Bon Dieu, va-t'en ! »

Cela le refroidit aussitôt. Il la dévisagea, la vit au désarroi, dans tous ses états. Alors il tourna les talons et prit la fuite. Il s'éloigna d'elle aussi vite que ses jambes purent le porter. Pourtant, alors même qu'il courait sur le sentier sinueux marqué à la craie avant de bifurquer sur la gauche pour emprunter la route de Knowle, il ne cessa de revoir son visage, de sentir ses lèvres humides et brûlantes sur les siennes, la douce pression de ses seins sur sa poitrine, et il comprit qu'il ne trouverait pas le sommeil.

« Oh ! mon Dieu... Oh ! merde, Tom... Pardonne-moi... »

Le plus terrible, c'est qu'il voyait encore ses yeux... des yeux semblables à ceux de sa chère Annie.

« Oh ! mon Dieu... Oh ! non ! »

*Trop tard, se dit-il. Trop tard !*

<sup>1</sup> « Je suis le visage de la famille ; / La chair meurt, je survis, / Je projette le trait et la marque / Depuis la nuit des temps, / Et passant d'un endroit à l'autre / J'efface l'oubli. » Thomas Hardy, *Hérédité* (trad. Marie-Hélène Gourlaouen et Bernard Génies), in *Poésies*, éd. Les Formes du secret, Paris, 1980. (Toutes les notes sont du traducteur.)



## CHAPITRE II

### NATURE DE LA CATASTROPHE

Jake dormit mal. Il se réveilla dès les premières lueurs et, incapable de rester allongé, il descendit allumer un feu dans l'âtre de la cuisine. Ensuite, il s'assit et entreprit de nettoyer son fusil sans pouvoir s'empêcher de revenir sans cesse aux événements de la veille.

Il n'allait pas trop mal jusqu'alors. Du moins, il tenait le coup. L'essentiel du mérite en revenait à Tom et à Mary. Quand il était encore au plus profond de son désespoir, au cours des horribles premiers mois ayant suivi la mort d'Annie, c'étaient eux qui l'avaient aidé à s'en sortir.

Un baiser, et tout avait changé.

Il ignorait pourquoi c'était arrivé et c'est ce qui l'agaçait le plus. De toute évidence, Mary n'était pas malheureuse. Il n'avait qu'à la revoir, la veille au soir, accrochée au bras de Tom, en train de rire à ses blagues vaseuses pour se rendre compte qu'elle était toujours amoureuse de lui. Cela crevait les yeux. Pourquoi, dans ces conditions, s'être montrée si aguicheuse ? Cela venait-il de Tom lui-même ? Son amitié était-elle à ce point désintéressée qu'il lui avait offert sa femme ? Mais alors pourquoi maintenant ? Qu'est-ce qui avait changé pour le rendre soudain si généreux ?

C'était tout le problème. Jake n'imaginait pas comment, à la place de Tom, il aurait pu ne fût-ce qu'envisager de partager la femme qu'il aimait. C'était contre nature.

Alors quoi ? Qu'est-ce qui avait attiré Mary vers lui ? Pourquoi lui avait-elle demandé de danser avec elle alors que jamais cela ne leur était arrivé ? Fallait-il y voir un effet de l'alcool ?

Non, il le savait. Il l'avait déjà vue beaucoup plus saoule. Ivre morte. Or elle ne lui avait jamais fait d'avances. Jamais elle ne lui avait donné le moindre signe de nourrir pour lui des sentiments inavouables. Jusqu'à la nuit passée.

Jake soupira et reposa son fusil.

Et maintenant ? Devait-il faire comme s'il ne s'était rien passé ? Saluer Tom avec chaleur ? Lui taper dans le dos sans tenir compte des élans que Mary avait éveillés en lui ?

C'était ce qui le perturbait le plus. Il avait aimé cela. Il l'avait voulu. Et beaucoup plus qu'un simple baiser. Dans le tréfonds de ses pensées, il pouvait désormais l'admettre. Le contact de son corps et de ses lèvres l'avait profondément ému. Dans le noir, il avait rêvé d'elle. Il avait rêvé de s'allonger nu à son côté. D'embrasser son cou et ses seins. De lui faire l'amour.

Il ferma les yeux. Dans un coin, couché dans son panier, Boy remua, laissa échapper un grondement grave puis un aboiement.

Peter se tenait dans l'embrasement de la porte.

« Tu n'avais pas à te lever si tôt, mon garçon. »

Peter se frotta les yeux de ses poings et bâilla. « Il fait encore nuit. Ça va ? »

Jake sourit. « Un peu mal aux cheveux. Tu as passé une bonne soirée, toi ? »

— Ouais, répondit Peter, radieux. On a traîné un peu sous les remparts.

— Toute la bande ? » Bien entendu, Jake connaissait la réponse. Peter, habitué aux taquineries de son père, esquiva la question d'une manière experte.

« Je prépare le petit-déj' ? »

— Ce n'est pas la peine, fiston. On s'arrêtera à Wareham pour y avaler un morceau.

— Du thé, alors ?

— Un café, si tu en prends. »

Peter lui adressa un regard surpris. Le café était une denrée de luxe. Ils s'offraient rarement ce plaisir. Il hocha la tête puis remplit la bouilloire et la posa sur la grille au-dessus du feu tout en sifflotant.

« Tu aimes cet air ? »

Peter tourna la tête. « Quel air ? »

— Celui que tu siffles. Josh a passé le disque hier soir.

— Ah ! d'accord. C'est vrai ? »

Encore un de leurs jeux. Peter prétendait ne pas aimer la musique de l'ancien temps. Pourtant, il chantonnait ou sifflotait sans cesse de vieilles mélodies.

« Tes bagages sont prêts ? »

Peter fit oui de la tête puis saisit la boîte à café sur son étagère au-dessus de l'évier. Chaque fois que Jake se lançait dans une de ses excursions jusqu'au marché, Peter et Boy séjournèrent chez les femmes Hubbard. Ainsi en allait-il depuis six ans.

Jake baissa les yeux. « Tu veux que je te ramène quelque chose de spécial ? On a un peu de marge. Enfin, on devrait en avoir si le troc fonctionne bien. Un besoin particulier ? »

Peter, qui était en train de verser les granules dans les tasses, arrêta son geste en entendant la proposition de son père. « Je... »

Il rentra soudain la tête dans les épaules, gêné. Il avait bel et bien besoin de quelque chose.

« Je t'écoute, mon garçon. Si c'est dans nos moyens. »

Peter prit son courage à deux mains puis se retourna face à son père. « Je... J'avais envie d'offrir quelque chose à Meg... Une bague.

— Une bague. » Jake le comprit, ce n'était pas le moment de se moquer. Il lut sur le visage de son fils ce qu'il lui en coûtait de lui faire cette demande. « C'est tout ? »

L'espace d'un instant, Peter parut surpris. Très vite, il hocha la tête.

« Oui, oui... C'est tout... »

Jake sourit. « D'accord, fiston. J'en choisirai une jolie. »

Un éclair de gratitude illumina un instant le regard du jeune homme. Il se retourna aussitôt pour s'affairer en espérant que son père n'avait pas remarqué le rouge de ses joues. Mais il n'avait pas échappé à Jake.

Celui-ci se leva pour s'approcher de la fenêtre. Le ciel s'éclaircissait. L'obscurité dans la cour était encore profonde une ou deux minutes plus tôt mais on commençait désormais à discerner des formes familières.

Jake pivota sur lui-même et jeta un coup d'œil à la vieille pendule en noyer posée sur le manteau de la cheminée. Il lui restait encore une heure pour se rendre à Corfe mais peut-être ferait-il mieux d'arriver en avance. Un peu avant Tom, pour avoir le temps de s'expliquer avec lui.

« Tout va bien, papa ? »

Jake fit volte-face, surpris de trouver Peter derrière lui, un café à la main à son intention. L'expression de son visage l'avait-il trahi ? Il accepta la tasse.

« Ouais, tout va bien, fils. Merci pour le jus. Je me disais que je pourrais nous chercher du cacao. Histoire d'améliorer l'ordinaire, hein ? »

Le regard du garçon pétilla. « Du cacao... Excellent ! »

Jake acquiesça. C'était au-dessus de leurs moyens. Comme tout. Le thé restait la moins chère des boissons mais tendait aussi à devenir un luxe avec sa raréfaction. Cependant, sans ces menus plaisirs, la vie ne valait pas d'être vécue.

« Papa ? »

— Oui ?

— Ces gens qu'on a vus sur la route hier. Tu crois qu'il s'est passé quelque chose ? Tu sais... à Londres ? »

Jake haussa les épaules. « J'en sais rien, mon fils. Rien du tout. On en apprendra davantage au marché. Ça grouille de rumeurs, là-bas. Et aussi de vraies nouvelles, à l'occasion. S'il y a un endroit où se mettre au courant, c'est bien là-bas. »

Cependant, Jake n'était pas certain de vouloir savoir ce qui se passait à Londres. Ni nulle part en dehors de Purbeck, d'ailleurs. Il s'était trouvé au centre de tout à une époque et il voyait bien où cela l'avait mené ! Non, sa vie était ici désormais, sur cette péninsule arrachée à l'Angleterre par les caprices de la géologie. Ici, avec ces gens.

Voilà pourquoi il devait parler à Tom. Lever toute ambiguïté ou, du moins, veiller à l'absence de ressentiment entre eux. Parce que, sinon...

Il sirota son café agréablement sucré et ferma les paupières en savourant, un sourire aux lèvres, ce bonheur rare.

« Ça, mon fils, c'est ce que j'appelle un bon caoua. »

Pour changer, il dédaigna la route et passa par-derrière à travers champs, sac à dos sur les épaules et fusil en bandoulière. À cette époque de l'année, la terre était souvent imbibée d'eau à cause des fortes pluies. Voilà pourquoi, avec les chariots, on privilégiait la grand-route du nord pour aller à Wareham. Loin d'être boueux, toutefois, le sol se révéla ferme sous ses pieds.

Il s'agissait de la route touristique et, l'été, il l'empruntait souvent pour profiter du calme et de la beauté du paysage. Ce jour-là, néanmoins, ses motivations étaient tout autres : il voulait éviter de tomber nez à nez avec Tom. Pour l'instant. Il n'avait pas encore mûri sa stratégie.

Son instinct l'incitait à tout lui raconter – à lui exposer les faits et à implorer son pardon – mais comment avouer à son meilleur ami qu'on a passé la nuit à rêver de coucher avec sa femme ? C'était hors de question. Il valait mieux se taire. Faire comme s'il ne s'était rien passé. Cela le mettait mal à l'aise, cependant. Cela lui donnait l'impression désagréable de trahir son ami, même si ce n'était que dans sa tête.

*Crime de pensée*, se dit-il en se souvenant du fameux classique. D'aucuns, bien sûr, ne s'en soucieraient guère. Mais il n'était pas de ceux-là. La seule idée de blesser Tom l'horrifiait. Cela revenait à faire du mal à Peter, ou même à Annie, si elle était encore en vie.

Tout en marchant, il s'imprégna de la beauté du panorama. Il lui arrivait d'avoir l'impression d'être mort et monté au paradis. En tout cas, cela y aurait ressemblé si Annie avait été près de lui. En émergeant des sous-bois du côté du sentier de grande randonnée, il se retrouva enfoncé jusqu'à la taille dans une prairie envahie de fleurs sauvages dont les vives couleurs naturelles s'étendaient jusqu'au muret gris de l'ancien cimetière blotti à l'ombre du château.

Jake ralentit pour admirer le spectacle, qui le ragailardit.

Il n'avait fait aucun mal à Tom. Oui, il avait embrassé sa femme,

mais il n'était pas allé loin. Que représentait un petit baiser entre deux amis ? En outre, Tom était sans doute déjà au courant. Elle avait dû rentrer et le lui raconter. Il avait dû rire et s'écrier : « Pauvre vieux Jake ! Il a besoin d'une femme dans son lit. » C'était la vérité mais...

Il s'arrêta pour cueillir un brin de lavande. Il l'étudia un moment, soudain conscient de la fragilité de toute chose, de la facilité avec laquelle tout avait été anéanti. Tout était éphémère. Et donc insignifiant, d'un certain point de vue. Pourtant, c'était bien cette brièveté qui conférait à la vie sa beauté et tout son sens. C'était comme Annie. Même s'il l'avait perdue, en aucun cas il n'aurait choisi de ne l'avoir jamais rencontrée, malgré toutes les souffrances endurées. Ne jamais avoir eu – ne jamais l'avoir risqué – était pis. Bien pis.

Son chemin détourné le fit arriver par la longue côte sinueuse de West Street. Au pied de la croix des martyrs attendaient deux modestes attelages chargés à ras bord de marchandises. Assis sur les marches du vieux monument de pierre, les charretiers fumaient la pipe.

En avisant Jake, le plus petit des deux se leva pour le saluer.

« Jake ! Ça va-t-y ? »

Jake sourit à pleines dents. Ted Gifford était un quinquagénaire trapu et robuste. Il était né à Corfe et y avait toujours vécu, aussi son accent était-il tout ce qu'il y avait de plus local. Il était accompagné de son fils, Dick, beaucoup plus grand et doté d'une épaisse tignasse rousse. Il paraissait que Dick était intelligent mais, puisqu'il ouvrait rarement la bouche, il était difficile d'en juger. En tout cas, Jake était sûr d'une chose : c'était le meilleur tireur de tout Purbeck. En outre, il ne l'avait jamais vu reculer ni hésiter devant une bagarre, même perdue d'avance. Il était donc enchanté de le voir des leurs ce matin-là.

« Comment ça va, vous deux ? Je ne vous ai pas vus hier soir !

— On a préféré pioncer, répondit Ted. C'est un long voyage. Et la route, cette année... »

Il n'eut pas besoin d'achever sa phrase pour se faire comprendre : cette équipée ne serait pas sans danger. Jake était d'accord. Voilà pourquoi il s'était muni d'un chargeur supplémentaire.

Tout à coup, le vent changea de direction. Avec lui leur parvinrent des aboiements.

« Les v'là », fit Ted en tendant sa pipe vers le Bankes Arms. À peine eut-il prononcé ces mots que trois traîneaux tirés par des chiens apparurent. En même temps, deux silhouettes surgirent à l'angle de la rue sur la gauche : Tom Hubbard et Jack Adams, un barbu bien en

chair d'une trentaine d'années qui vivait de l'autre côté du village. Les attelages canins étaient conduits par Eddie Buckland, de Corfe, Dougie Wilson, un homme mince et taciturne de Kimmeridge, et Frank Goodman, de Langton Matravers, sur la route de Swanage.

Les deux troupes se rejoignirent avec de joyeuses salutations. Les portes et les fenêtres des maisons voisines s'ouvrirent comme les habitants se levaient pour voir les voyageurs se préparer au départ.

En s'approchant, Tom avisa Jake et lui adressa un signe de tête, un sourire à peine perceptible sur les lèvres.

« Tu as mauvaise mine, mon ami.

— Je me fais vieux. Je tiens moins bien l'alcool. »

Le sourire de Tom s'élargit. « Ne t'en fais pas. La marche va te faire du bien. »

Et ce fut tout. Jake avait eu tort de redouter une scène. Quand Tom tourna les talons avec un parfait naturel, il poussa un soupir de soulagement. Tom n'avait rien d'un acteur. S'il n'avait rien remarqué de spécial dans le comportement de Mary, c'est qu'il n'y avait sans doute rien à remarquer.

*Il l'aura laissée dormir pour se remettre*, se dit Jake.

Pourtant, si c'était lui qui avait quitté sa femme pour une expédition de quatre jours, il aurait pris soin de la réveiller. Comme il l'avait toujours fait avec Annie.

Les gens commençaient à sortir de leur maison pour leur apporter de nouveaux articles à échanger au marché. Des idées de dernière minute. Des objets dont ils n'avaient plus besoin. Le vieux Josh était du nombre. Ayant repéré Jake, il se dirigea vers lui.

« Jake, mon garçon... tu sais ce que je recherche. Si tu trouves quelque chose, achète-le-moi, on s'en fout du prix. Mais fais quand même preuve de bon sens, hein ! Il faut que ce soit écoutable. »

Il déposa une bourse de cuir dans la main de Jake.

« Bon Dieu, Josh... il doit y avoir la moitié de tes économies là-dedans ! »

Josh se pencha et baissa la voix. « Il y a tout, mon gars. Jusqu'à la dernière couronne. Avec tous ces étrangers sur la route, je sens que tu vas trouver. Mais tu sais ce que je veux. Pas de cochonneries, hein ! Reviens avec un album de Kylie et je ne t'adresse plus la parole ! »

Jake éclata de rire. « Tu peux me faire confiance. Si je vois quelque chose, je veillerai à ce que ce soit à toi. D'accord ? »

— T'es un bon gars, Jake Reed. Un fils pour moi.

— Tu as passé de la bonne musique hier soir, Joshua. La crème de la crème. »

Le vieillard hocha la tête, rayonnant. « Y a rien de tel que les classiques, pas vrai, fiston ? »

Jake glissa la bourse dans sa poche intérieure. Une fois les

dernières marchandises arrimées, il se hissa à côté de Ted Gifford à bord du premier chariot. Une véritable foule – cinquante personnes, voire davantage – les entourait désormais. Lorsque Tom, prenant la tête du convoi, s'engagea sur le sentier qui descendait vers la barrière, les villageois suivirent les attelages ; la matinée résonnait du brouhaha de leurs conversations.

Devant eux, les deux gardiens – Dick Sims et John Gurney – pesèrent de tout leur poids sur la lourde barrière, autrefois affectée à un passage à niveau, pour la rabattre contre le mur. Ensuite, ils se tinrent sur le côté et se joignirent aux gestes et aux acclamations d'adieu de la foule.

Quand l'équipage contourna la butte du château et disparut de la vue des villageois, Jake se pencha derrière lui pour récupérer son fusil là où il l'avait rangé de façon provisoire puis il y inséra un nouveau chargeur.

Ils avançaient au pas, les deux poneys dodelinant de la tête tandis qu'ils halaient péniblement leur chariot débordant de marchandises.

Jake appréciait toujours beaucoup cette portion du trajet qui les faisait suivre l'ancienne voie de chemin de fer – débarrassée depuis longtemps de ses rails – et traverser la lande de Middlebere Heath en direction de la vieille ville saxonne de Wareham en contrebas. Il régnait dans ces bruyères un parfum d'éternité et d'innocence qui l'émouvait aux larmes. Ça et là, une ou deux fermes émergeaient de part et d'autre de la piste mais on les remarquait à peine tant elles faisaient partie du paysage.

Jake tendit le cou pour examiner derrière lui le reste du convoi. Ted et lui étaient suivis du chariot de Dick Gifford, qui menait ses deux poneys au rythme des leurs. Eddie Buckland était assis à côté de lui sur le long banc de cocher. En voyant Jake se retourner, il porta la main à son chapeau et lui lança gaiement :

« Belle journée, hein, Jake ?

— Ça s'annonce bien, oui ! » lui répondit l'intéressé en imitant son geste.

Les trois traîneaux suivaient les chariots, sous les coups de collier des chiens dont l'enthousiasme était encore intact en ce début de voyage. Enfin, en queue de convoi, Frank Goodman et Tom marchaient d'un bon pas pour ne pas se laisser distancer.

Jake ne connaissait pas très bien Goodman. Il n'y avait pas longtemps que son village s'était associé à Corfe et, la seule fois où Frank était venu, Jake était resté chez lui. Cependant, Tom disait du bien de lui et il s'agissait en tout cas d'un robuste gaillard.

Ayant lui aussi remarqué le regard de Jake, Tom lui fit de grands gestes et lui cria : « Ouvre l'œil, Jake ! Interdit de s'endormir, hein ! Tu pourras piquer un roupillon à notre arrivée ! »

Une fois de plus, le ton aimablement taquin de la voix de Tom le rassura.

Il regarda au-delà du cortège. De là où ils cheminaient, on ne voyait plus que le vert de l'immense rempart de terre qui formait une barrière naturelle contre les envahisseurs. Ce ne serait qu'un peu plus loin qu'ils verraient de nouveau le château, altier et élégant malgré sa ruine, qui dominait le paysage à des kilomètres à la ronde.

Il se retourna dans le sens de la marche et en profita pour jeter un coup d'œil à Ted Gifford. Mais celui-ci était très loin, perdu dans ses pensées ; des bribes de vieilles chansons – pour la plupart non identifiables – lui échappaient de temps à autre.

Jake remarqua sur le banc, à portée de main de Ted, son pistolet. Un Smith & Wesson M327 de calibre .357 Magnum. Huit coups. L'un des meilleurs revolvers jamais fabriqués.

« Tu crois qu'on nous attaquerait en pleine route ? »

Ted se tourna vers lui. « Pas ici. Pas en terrain découvert. Mais y a certains secteurs... Faut se montrer prudent, mon ami. Ça bouge, en ce moment. »

Et voilà, encore. Cette impression qu'ils éprouvaient tous. Quelque chose avait changé mais nul ne savait précisément quoi. À part que cela les rendait un peu nerveux.

« Tu as des besoins particuliers, cette fois-ci ? » demanda Jake pour changer de sujet.

Ted haussa les épaules. « J'achèterais bien un miroir si j'en trouve un. Tu sais, un avec les bords biseautés. Ça ferait plaisir à Betty. On a cassé l'ancien, tu vois. Sinon, à part ça... »

Il eut le même mouvement des épaules puis se retourna.

Leur sentier commençait à décrire une courbe vers l'ouest. D'ici peu, le tertre monumental disparaîtrait dans leur dos, sur la gauche, et ils chemineraient au milieu d'une lande basse, un peu marécageuse, qui s'étendrait à l'infini. Wareham elle-même ne se trouvait plus qu'à cinq kilomètres. Avec de bons yeux, on pouvait la distinguer dans le lointain au nord-ouest.

Cette terre n'avait jamais été hospitalière. Elle était trop dure, trop brute et trop sauvage pour susciter l'admiration dans le sens traditionnel du terme. Pourtant, elle était d'une beauté indéniable. L'homme y vivait depuis des milliers, voire des dizaines de milliers d'années sans l'avoir jamais conquise.

Devant eux, le large sentier plongeait sur la gauche : l'ancienne voie ferrée se glissait sous ce qui était autrefois la principale voie d'accès à Corfe, l'A351. Ted ralentit les poneys et les fit tourner devant un alignement de vieilles chaumières abandonnées de longue date avant de les engager sur un raidillon menant à la grand-route. Ce ne fut pas une mince affaire à cause du poids du chariot et Jake dut



sauter pour conjuguer ses efforts à ceux des bêtes afin de les aider à franchir l'obstacle.

Au sommet, ils marquèrent une pause pour reprendre haleine. Devant eux, l'ancienne route se déroulait en ligne droite à travers la lande, son revêtement crevassé de toutes parts recouvert d'une belle épaisseur de mauvaises herbes, de fleurs sauvages et de fougères. Malgré tout, son tracé demeurait visible, telle une fine et longue cicatrice au milieu du paysage.

Les habitants des environs s'y donnaient parfois rendez-vous pour tenter de débroussailler la route. C'était le prétexte à une journée de retrouvailles en plein air – une sorte de pique-nique – mais la nature reprenait vite ses droits. Au bout d'une ou deux semaines, malgré la détermination des volontaires, tout avait déjà repoussé. Néanmoins, la voie restait ainsi carrossable. Pour bien des aspects de leur vie, ils se contentaient de ce qu'ils avaient, et c'en était un exemple.

Quand le convoi s'engagea sur la route, les deux chariots en prirent la tête pour permettre à leurs occupants de débayer le passage à l'aide de longues faux là où la végétation se révélait trop dense.

Ils avancèrent lentement tandis que, tout aussi lentement, le soleil s'élevait dans le ciel, témoin de leurs efforts, au-dessus de la baie de Studland sur leur droite.

« Commence à faire chaud, murmura Eddie en s'arrêtant pour s'essuyer la nuque. Je pensais qu'il ferait beaucoup plus froid.

— Pense à la pinte qui t'attend... suggéra Tom en riant.

— Avec une bonne friture, ajouta Frank, tout sourire, en jetant des regards alentour. Allez ! au boulot, les gars... On ne va tout de même pas y passer la journée ! »

Ils se remirent à l'ouvrage en tranchant tout ce qui se dressait sur leur chemin. Lentement, ils progressèrent, chariots et traîneaux, s'approchant peu à peu de leur première étape. Une heure plus tard, couverts de sueur, les voyageurs abandonnèrent leur pénible tâche juste au-dessus du fleuve, non loin de la vieille ville.

« Il existe forcément un moyen plus facile, se plaignit Frank Goodman en s'épongeant le front de son mouchoir.

— S'il y en a un, je ne le connais pas, répondit Tom. Ce que je sais, c'est que cela nous a évité bien du malheur toutes ces années. Si on a du mal à sortir, les bandes de pillards en ont tout autant à entrer. »

Jake détourna le regard. Si c'était vrai, c'était loin d'être idéal. Beaucoup d'hommes avaient été victimes de maraudeurs au fil des ans. Oui, de même que des femmes et des enfants. Mais c'était bien pire ailleurs.

« Allez ! fit-il en se tournant vers ses compagnons. Allons nous rafraîchir. Vous, je ne sais pas, mais, moi, je meurs de soif ! »

Wareham s'étendait de l'autre côté du Frome et ses maisons les plus au sud se dressaient au bord de l'eau. Il s'agissait à l'origine d'une ville fortifiée érigée par les rois saxons et le tracé de ses rues n'avait pas changé depuis cette époque. À l'instar de la presqu'île de Purbeck où elle était bâtie, c'était une cité riche en histoire. À cause de son isolement géographique, toutefois, elle déclinait depuis longtemps, au point de n'être plus désormais qu'un trou perdu que l'on ne faisait que traverser pour aller vers l'est. Quoi qu'il en fût, Wareham avait ses compensations, à commencer par la meilleure table des environs.

Le Quay Inn, dont la longue terrasse donnait sur le fleuve, se trouvait sur la droite en entrant en ville, juste au bout du pont. Lorsque les voyageurs s'arrêtèrent dans la cour, deux des fils du tenancier sortirent à leur rencontre, les saluèrent en les appelant par leur nom et leur demandèrent ce qui leur ferait plaisir.

Tandis que leurs camarades passaient commande pour le petit-déjeuner, Tom et Jake entrèrent parler au patron.

Jack Hamilton était un homme grand et jovial qui venait de dépasser la soixantaine mais n'en débordait pas moins de vitalité. Il était le propriétaire de cet établissement depuis près de trente ans. Au lendemain de l'Effondrement, il avait participé à la protection de Wareham contre les bandes de meurtriers et de voleurs qui infestaient alors le pays. Maintenant que la situation s'était apaisée, il avait tout le temps de se livrer à ce qu'il appelait son « autre distraction favorite » : bavarder.

Ce matin-là, toutefois, il ne s'agissait pas de parler pour ne rien dire. Jack voulait quelque chose au marché et il était prêt à payer un bon prix pour se le procurer.

« Je sais pas... fit Tom, mal à l'aise. Des marchandises, pas de problème. Mais là...

— Tom... tu devrais le savoir mieux que personne... Et toi, Jake... Un homme a besoin d'une femme. Où voulez-vous que j'en trouve une dans ce patelin ? Non. Il faut chercher là où il y en a. À Dorchester.

— Mais, Jack... si je choisisais une fille qui ne te convienne pas ? Et si... »

Jack lui coupa la parole. « Taratata ! Tu as l'œil, je le sais. Regarde ta Mary... Et toi, Jake... ton Annie, que Dieu la bénisse... Vous savez reconnaître une bonne épouse.

— Peut-être, dit Jake, aussi gêné que Tom. Mais pourquoi ne pas y aller toi-même ? Ou nous accompagner ? Enfin, si c'est ce que tu veux...

— Oh ! non. » Jack se renfrogna, ennuyé. « Moi ? Je choisirais la première venue et je paierais sûrement deux fois le prix ! Non... j'ai besoin de quelqu'un qui sache marchander. Qui saura m'obtenir une

filles de qualité, fraîche... intacte, si vous voyez ce que je veux dire. Une fille capable de faire les chambres et de servir une pinte ou deux de temps en temps. »

Tom jeta un coup d'œil à Jake et haussa les épaules.

« D'accord, céda Jake. Mais si personne ne nous semble convenir, ce ne sera pas notre faute, hein ! Et il n'est pas question de ramener quelqu'un contre son gré. Compris ? Ce n'est ni une servante ni une esclave que tu achètes, Jack Hamilton, mais une épouse. Vu ? Quelqu'un que tu devras respecter. »

Le grand aubergiste sourit. « Voilà ce que j'appelle des amis ! Je vous apporte l'argent tout de suite. Allez donc vous reposer en profitant d'un bon repas et d'une bière fraîche. C'est pour la maison, les gars. Tout le plaisir est pour moi. »

Tom se tourna vers Jake. « Tu es sûr ? Enfin, je veux dire... si jamais elle s'enfuyait ?

— Nous en choisirons une qui ne s'enfuira pas. Qui voudra se poser. Qui y verra sa chance de mener une vie décente.

— Comment ferons-nous pour le savoir ? Si elle nous ment ?

— On s'en rendra compte. »

Tom le dévisagea un moment.

« Quoi ?

— Je me demandais... Tu vois, tant qu'à nous occuper du vieux Jack... »

Jake soupira. « Je te l'ai dit hier soir. Ça ne m'intéresse pas.

— Vraiment ? »

Mais Tom avait recommencé à le taquiner, Jake s'en aperçut. Son visage s'illumina d'un sourire. « Allez, viens. J'ai faim.

— Tu es en manque. »

*C'est vrai*, se dit-il. Il détourna le regard de crainte que son meilleur ami ne le perçât à jour et lût dans ses pensées, si fugitives fussent-elles.

Ils étaient assis à la longue table près de la fenêtre quand Eddie, chargé de monter la garde, passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

« Tom... Jake... Il y a deux étrangers qui fouinent... »

Tous se levèrent aussitôt comme un seul homme pour empoigner leur fusil et se ruer dehors. Les chariots n'avaient pas bougé de là où ils les avaient garés, près des traîneaux, au milieu de la cour, les poneys attachés à l'abreuvoir. Couchés à l'ombre des véhicules, le ventre plein, les chiens se reposaient.

« Où ? lança Tom en balayant les alentours du regard.

— Ils ont dû déguerpir, répondit Eddie. Ils m'auront vu entrer. »

Tom escalada les quelques marches menant à la route et scruta les environs. Jake le rejoignit juste à temps pour aviser deux hommes qui disparaissaient dans une ruelle, visiblement pressés. Tom se tourna vers lui.

« On va voir ? »

Jake acquiesça.

Tom fit volte-face vers leurs compagnons. « Finissez de manger et attelez les bêtes. Départ dans vingt minutes. Entre-temps, Jake et moi allons jeter un coup d'œil à ces deux oiseaux-là.

— T'es sûr ? lança Ted Gifford, l'air inquiet. Et s'ils étaient dangereux ?

— On va s'approcher un peu, c'est tout, intervint Jake. Histoire de se renseigner. De vérifier qu'ils ne représentent aucune menace.

— Ils ne sont pas d'ici, dit gravement Eddie. Du moins, je ne les ai pas reconnus.

— Mais ils nous observaient, non ?

— Ils avaient l'air curieux, c'est sûr. »

Tom lorgna Jake du coin de l'œil. « Prêt ?

— Je te suis. »

Jake débloqua le cran de sûreté de son fusil et emboîta le pas à son ami.

Ils marchèrent d'un pas vif en regardant partout, soucieux de ne rien laisser leur échapper. À leur approche, les passants s'éparpillaient, cherchant un abri dans les boutiques ou les ruelles. Quand ils atteignirent la rue où les deux intrus avaient disparu, Tom et Jake s'arrêtèrent.

« Couvre-moi, fit Tom. Je traverse. Je vais voir s'il y a quelque chose. »

Jake épaula son fusil et, tandis que Tom courait de l'autre côté, il se pencha à l'angle du bâtiment pour braquer son arme vers la rue.

Elle était déserte.

Jake jeta un coup d'œil à Tom, qui s'était arrêté à découvert, en plein milieu de la chaussée.

*Alors ?* articula-t-il.

Tom lui fit signe de le rejoindre. Jake obtempéra sans attendre. « L'Antilope ? »

Tom hocha la tête. Une autre auberge se trouvait à l'autre bout de la rue. L'Antilope. Ils en connaissaient le propriétaire. Un fanfaron doublé d'une brute. De surcroît, sa bière était infecte.

« Et s'ils sortent en nous voyant arriver ?

— On détale comme des lapins. »

Jake grimaça un sourire. « Tu nous crois obligés d'y aller ?

— Je ne tiens pas à ce que ces salopards nous suivent jusqu'à Dorchester. Je veux savoir qui ils sont et ce qu'ils veulent. »

C'est alors qu'un tintamarre retentit derrière l'auberge. Le bruit de lourdes semelles battant le pavé à toute vitesse. Brièvement, ils surprirent un mouvement au bout de la rue : une bonne dizaine d'hommes qui décampaient. Jake voulut se lancer à leurs trousses mais Tom le retint par le bras.

« Eh bien, voilà... nous sommes fixés. Ce ne sont pas des amis. » Il adressa à Jake un regard soucieux. « On ferait mieux de se mettre tout de suite en route. On a intérêt à prendre de l'avance sur ces enfoirés.

— D'accord. Mais, avant tout, une petite chose : allons parler au propriétaire. Tâchons de découvrir ce qu'il sait. Combien ils sont. À quoi ils ressemblent.

— Tu crois qu'il nous renseignera ?

— Je saurai l'en convaincre. »

Tom l'étudia un instant puis il hocha la tête. « D'accord. Allons lui toucher un mot. Mais, Jake...

— Oui ?

— Ne te fâche pas contre ce type. J'aimerais autant éviter de me battre avec lui si c'est possible. »

À leur retour, Eddie et Ted les attendaient en haut des marches. Ils avaient l'air angoissés.

« Alors ? lança Ted. Du nouveau ?

— Ils sont au moins une dizaine, répondit Tom en s'adressant à l'ensemble des voyageurs par-dessus l'épaule des deux qui avaient gravi l'escalier. D'après le patron de l'Antilope, ce ne seraient que des marchands. Mais vous en connaissez beaucoup, vous, des marchands qui voyagent aussi léger ? Non. Ce sont des pillards. Et ils se déplacent dans la même direction que nous. Il faut donc rester vigilants et garder en permanence une arme à portée de main. Si vous voyez l'un de ces enfants de salauds, vous ne lui posez pas de question. Vous lui faites sauter la cervelle ! Compris ?

— Avec plaisir, affirma Frank Goodman. Je m'en délecte d'avance ! » La compagnie éclata de rire.

« Parfait, déclara Tom. Dans ce cas, en route ! »

Debout au sommet de la plus haute tour, au point culminant des ruines, Peter se pencha pour scruter la campagne vers le nord-ouest. Autant il appréciait de se rapprocher de Meg et de ses sœurs, autant il détestait savoir son père loin de lui. Il détestait l'état dans lequel le plongeait son absence, comme si tout devenait soudain plus fragile. Il détestait l'impression de doute oppressant qu'il ressentait alors, l'angoisse qui l'étreignait en permanence, la peur de ne plus jamais revoir son père. C'était horrible, et rien de ce que disait ou

entreprenait Meg ne suffisait à l'apaiser. Mais elle ne pouvait pas comprendre. Elle ne connaissait pas la douleur de perdre un proche. Elle ne se rendait pas compte de la précarité de l'existence.

Il regrettait que Jake ne lui eût pas permis de l'accompagner. Au moins, il aurait été au courant de ce qui se passait.

« Peeeee-ter... Peeeeeeee-ter... »

Il fit demi-tour et baissa les yeux sur la pente coupée en deux du château en ruine. C'était Beth, qui l'appelait pour déjeuner.

« J'arrive ! »

Il jeta un dernier regard inquiet vers le nord, puis il dévala l'escalier irrégulier et crevassé en sautant par-dessus les failles.

L'espace d'un instant, il se demanda à quoi ressemblait la vie dans l'ancien temps, avant la Chute. Son père le lui avait raconté un jour, certaines personnes possédaient de minuscules communicateurs, des « puces » semblables à de minces éclats de métal argenté que l'on implantait dans leur cerveau pour leur permettre de se parler entre elles où et quand elles le souhaitaient. Lui-même en avait eu un, au demeurant, mais il l'avait fait retirer des années plus tôt, bien avant la naissance de Peter. Il en conservait une cicatrice, une fine ligne violette sur le cou sous son oreille droite, mais rien de plus.

Si ces appareils existaient encore, il aurait pu parler à Jake et savoir ce qu'il faisait, comment il se sentait. Mais ce n'était qu'un vœu pieux. Quand le monde s'était effondré, tout cela avait disparu avec lui. Tous ces trucs pratiques.

Beth l'attendait devant la barrière fermant le jardin inférieur du château.

« Ça va ? »

— Ouais.

— Tu as cet air, pourtant, parfois... »

Beth était la cadette des Hubbard. Âgée de dix-sept ans, elle avait tout d'une femme. Par certains côtés, elle était beaucoup plus jolie que Meg, mais elle tenait davantage d'une grande sœur que d'autre chose pour lui.

« Ah bon ? »

— Ouais. Comme si tu étais tout triste. Tu l'es ? »

*Ça ne te regarde pas*, voulut-il rétorquer. Mais ç'aurait été malpoli. Par ailleurs, elle s'inquiétait pour lui, voilà tout.

« Où est Meg ? »

— En train d'aider maman. »

Beth entreprit de descendre la pente. Il la suivit à deux ou trois pas derrière.

Elle se retourna, lui jeta un nouveau regard. « T'es un sacré petit bougon, toi, hein ? »

— Tu trouves ?

— Tu vois bien ! s'esclaffa-t-elle. Allons, souffle un peu ! Détends-toi... »

Il crut entendre sa mère, Mary, dans sa façon de parler. N'était-ce pas naturel, après tout ? Ne se surprenait-il pas lui-même, parfois, à parler comme son père ?

« Pardon », dit-il en baissant les yeux, soudain honteux de se montrer si stupide. Si bougon. Évidemment que son père reviendrait. Ne revenait-il pas toujours ?

Beth se tourna de nouveau vers lui et sourit. « Je me disais qu'on pourrait jouer à un jeu de société, ce soir. Au Scrabble, peut-être. Ou alors au Monopoly. Ou bien... Enfin, tu n'auras qu'à choisir. »

Il lui renvoya son regard et sourit à pleines dents. « Beth ?

— Oui ?

— Tu ferais une excellente belle-sœur.

— Ah oui ? » Mais elle comprit alors ce qu'il voulait dire et elle écarquilla les yeux. « Ah oui ?

— Ouais... Ne le dis pas à Meg mais j'ai demandé à mon père d'acheter une bague... tu sais, au marché.

— Oh ! Pete... » Elle se pencha, lui tint le visage entre ses mains et l'embrassa. « Tu es un amour. Maman et papa sont au courant ? »

Peter rougit en regardant le bout de ses chaussures. « Pas encore. Je comptais leur demander... au retour des hommes. »

Ils avaient atteint la porte du bas. Il ralentit et releva les yeux vers elle.

« On n'est pas trop jeunes, hein ? d'après toi ? »

Beth afficha un sourire éclatant. « Pas si tu es sûr de toi. Si tu n'as aucun doute. »

Il y réfléchit un instant puis sourit à son tour. « Aucun. »

De nouveau sur la route, ils avançaient à bonne allure en direction de l'ouest. La route était plus ou moins déserte depuis Wareham, sans trace des inconnus, mais les arbres commençaient à se resserrer de part et d'autre du bitume craquelé. Dans une centaine de mètres, les voyageurs se retrouveraient en pleine forêt.

Tom resta immobile un long moment pour examiner la brèche ouverte entre les arbres en se frottant le menton. Il fallait traverser. Ils n'avaient pas le choix. Malheureusement, si les étrangers devaient attaquer, ce serait là et nulle part ailleurs.

« Alors ? lança Frank Goodman en s'approchant. Tu as un plan ?

— Moi ? J'emplis mes poumons du bon air pur, Frank. Je profite de la vie tant que ça dure.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On laisse tomber et on rentre ? On attend un mois avant de repartir ? Ou alors on passe en force ? »

Tom sourit. « Je n'ai pas de meilleure idée. Et toi, qu'en penses-tu,

Jake ?

— Nous l'avons déjà fait et pas un d'entre nous n'aurait peur de recommencer. Comme l'a dit Frank, la seule autre solution serait de nous laisser poursuivre par ces salopards. »

Jake se tourna vers les autres. « Tous ceux qui sont pour rentrer... »

Il n'y eut pas un mouvement. Pas un battement de cils.

« Bon... Tous ceux qui sont pour passer en force... »

Six mains se levèrent, puis une septième et enfin huit.

« Parfait, dit Jake. C'est décidé. » Il jeta un coup d'œil à Tom. « Tu crois qu'ils nous observent ?

— Ils seraient assez stupides sinon.

— Dans ce cas, ils doivent être à peine à l'orée du bois. Ils comptent sans doute nous déstabiliser. Frapper dès notre entrée sous le couvert des arbres.

— Ou juste avant, renchérit Dick Gifford à la grande surprise de ses compagnons, peu habitués à entendre le son de sa voix. Et si nous laissons toutes nos affaires ici pour ramper vers eux comme des soldats et les affronter d'homme à homme ? Nous pourrions revenir chercher notre barda après nous être débarrassés d'eux. »

Jake regarda Tom, radieux tout comme lui. Tom hocha la tête puis se tourna vers Dick Gifford.

« Putain de bon plan, Dick. Ils ne s'y attendront pas du tout. On fait comme ça, alors ? Et puis on les débusque un par un. »

Jake sentit son cœur s'emballer. Pourtant, il n'avait pas peur. Il s'était livré trop souvent à cet exercice pour cela. Tandis que Tom fixait les détails de l'offensive, Jake balaya ses compagnons des yeux et les vit affronter son regard sans broncher. Dans les premières années d'après l'Effondrement, ils avaient dû lancer de telles opérations trois ou quatre fois par an – surtout l'été – pour repousser des pillards ou défendre leur peau contre des bandes de désespérés qui leur auraient tout pris : leurs vivres, leurs femmes et leurs enfants. Cela leur avait appris à se montrer sévères mais justes, en usant de la force si nécessaire. Tous avaient dû risquer leur vie au moins une dizaine de fois.

Enfin, il braqua les yeux sur ceux du nouveau, Frank Goodman.

« Tu te sens d'attaque, Frank ? »

Goodman acquiesça de la tête. Son regard était d'acier.

« Très bien, fit Jake. On applique l'idée de Dick. Au moindre mouvement, vous visez. Par contre, je vous propose un petit changement de stratégie. On n'entre pas dans le bois. On reste dehors, sans se montrer, jusqu'à ce qu'on en ait la plupart en joue. D'accord ? On n'entrera qu'en dernier recours : une fois à l'intérieur, il sera impossible de différencier un ami d'un ennemi. Ça vous va ? »



Des hochements de tête approbateurs accueillirent la suggestion.

« Parfait. Dans ce cas, que chacun prenne son arme. C'est parti. »

Les neuf villageois marchèrent vers les arbres en file indienne, espacés à la manière de fantassins, le fusil levé. Tom donna le signal à trente mètres de la lisière et tous se mirent à plat ventre pour ramper d'une façon toute militaire, en tenant leur arme devant eux. Ainsi qu'ils s'y étaient entraînés des années plus tôt.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quinze mètres du bois, les premiers coups de feu retentirent. Les projectiles sifflèrent à leurs oreilles comme des frelons furieux et soulevèrent de petites mottes de terre.

Dick Gifford fut le premier à riposter. Son tir bien ajusté suscita un hurlement de douleur parmi les arbres. À quatre ou cinq pas de Jake, sur sa droite, Frank Goodman s'esclaffa puis ouvrit le feu à son tour.

Une certitude se fit jour d'emblée : les pillards n'étaient pas très bien armés. À l'évidence, seuls la moitié d'entre eux étaient équipés de fusils, et de facture assez médiocre de surcroît.

*C'est trop facile*, se dit Jake en tirant trois coups rapides dans la direction d'un mouvement aperçu sur sa gauche. Un cri retentit, suivi peu après d'un vagissement abominable qui ne voulait pas s'arrêter.

Une balle fendit l'air près de son oreille à titre de réponse.

Dick tira une courte rafale et le vagissement cessa.

Pendant quelques instants, la fusillade se fit sporadique, prit la forme de tirs isolés, ajustés avec soin, puis tous firent feu en même temps, en pressant leur gâchette sans discontinuer. Les pillards répondirent de façon timide puis, voyant que la partie était jouée, ils tournèrent les talons et prirent la fuite.

Du moins, ils essayèrent.

Loin sur la droite de Jake, Tom mit un genou à terre pour mieux viser les fuyards. Dick Gifford l'imita, de même qu'Eddie et Frank. Peu après, tous étaient à genoux, occupés à abattre tout ce qui bougeait.

Dans le silence qui suivit, une fine nappe de fumée se répandit tandis qu'une forte odeur de cordite imprégnait l'air. Jake sentit la chaleur du canon de son fusil contre sa paume. Une veine de son front palpitait.

Il se leva sans hâte, toujours aux aguets, son fusil encore pointé vers la forêt. Plus un signe de vie n'en émergeait. Plus un chuchotement ni un soupir.

Jake avala sa salive. Il allait falloir s'aventurer là-dedans par acquit de conscience. Il jeta un coup d'œil à Tom et lui sourit, mais c'était un sourire contraint. Il n'avait jamais aimé cette phase.

Il s'approcha des arbres en balançant lentement son fusil de gauche à droite puis de droite à gauche, prêt à tirer au premier mouvement, mais il pouvait déjà constater combien leur offensive s'était révélée dévastatrice.

Il entendit un gémissement chétif. Un ou deux pillards étaient encore en vie, quoique à peine, juste sur sa droite.

Trois d'entre eux s'étaient effondrés les uns sur les autres à trois mètres de l'orée du bois. Leur mort ne faisait aucun doute. Derrière eux, un autre était étendu face contre terre, comme endormi. À ceci près qu'il ne laissait échapper aucun mouvement mais beaucoup de sang.

Jake tourna à trois cent soixante degrés sur lui-même pour compter les corps. Il en dénombra au moins une dizaine.

Tom s'approcha de lui. « Ça va ? »

Il acquiesça. Dick Gifford et Frank Goodman les rejoignirent et se tinrent à leurs côtés, fusil baissé.

« Ça leur apprendra, à ces salopards, lâcha Goodman en jetant alentour des regards méprisants. Ils croyaient peut-être qu'on se laisserait faire ! »

Jake prit une longue inspiration. Il sentait l'odeur des morts. Leur sang, leurs excréments. Sur la fin, ils avaient eu peur. À juste titre. Ils étaient loin d'imaginer à qui ils avaient affaire.

Jake le savait, il ne fallait pas faire de sentiments. Pourtant, il n'arrivait jamais à s'en empêcher. Il avait toujours pitié de ses victimes. Il avait beau s'efforcer de se convaincre que c'était « eux ou nous », comme le répétait Tom à l'envi, cela ne changeait rien. Il s'agissait malgré tout d'êtres humains qui vivaient et respiraient. C'était du moins le cas quelques instants plus tôt. Voilà pourquoi il ne pouvait partager le mépris et le cynisme de Goodman.

Le même gémissement s'éleva de nouveau. Goodman pivota vers le bruit et avança dans sa direction. Un coup de feu retentit puis, quatre ou cinq secondes plus tard, un autre.

C'était logique, une fois de plus. Il ne fallait rien laisser au hasard et on ne pouvait pas se permettre de s'encombrer d'un ennemi gravement blessé. Même Jake n'aurait pas discuté. Néanmoins, cela lui paraissait un peu trop cruel.

Goodman revint, le visage fermé. Il passa devant eux en silence.

« Il a perdu un frère de la main de pillards, murmura Tom à la seule intention de Jake. Il y a dix ans. Son frère avait soigné le type. Il lui avait sauvé la vie. À la première occasion, cet enfoiré lui a tiré dessus. Dans le dos. Maintenant, Frank ne prend plus aucun risque. »

Tom se redressa, balaya les alentours du regard puis éleva la voix. « Autant en profiter pour leur faire les poches. »

Cette phase aussi, Jake la détestait. Dépouiller des cadavres. Cela lui semblait indécent. S'il n'en avait tenu qu'à lui, il serait reparti sans les toucher, mais cela tombait sous le sens. La vie tenait davantage de la survie que d'autre chose, désormais. Il fallait saisir tout ce qui pouvait faire peser la balance du bon côté. La petite collectivité ne

pouvait plus compter que sur elle-même.

Il se dirigea vers la silhouette étendue face contre terre. Il s'arma de courage et retourna le corps.

« Bon Dieu... »

C'était une fille. Une adolescente. Son visage livide était couvert de sang séché et ses cheveux étaient coupés à hauteur des épaules, mais cela ne faisait aucun doute.

Tom s'approcha et fit la grimace. « Merde... »

Jake étudia sa physionomie et y lut ses pensées.

Cette fille aurait très bien pu être l'une des siennes.

« Laissez-la, murmura Tom avant de jeter un nouveau regard alentour. Nous n'avons pas le temps de les enterrer. Mais nous ne pouvons pas non plus les abandonner là. Qui sait quelles maladies ils répandraient ? Entassons-les et brûlons-les, d'accord ? »

Ses compagnons lui répondirent par des hochements de tête.

« Regardez ça ! s'exclama Frank Goodman, le visage illuminé par un sourire, en se redressant au-dessus du cadavre qu'il était en train de fouiller. Une montre. Et en or, la toquante ! »

Tom avança d'un pas vers lui.

*Pan !*

Jake avait toujours les yeux rivés sur le corps de la fille. Il ne comprit pas tout de suite. Cela ressemblait à un coup de fusil. Pourtant, ils avaient cessé le feu quelques minutes plus tôt et tous les pillards étaient morts.

*Pan !*

Des éclats d'écorce tombèrent d'un arbre tout proche.

Tom poussa un grognement et tomba à genoux.

« Tom... ? »

Derrière lui, Frank Goodman se précipitait à grand fracas entre les troncs pour s'enfoncer dans la forêt. Peu après, deux autres coups de feu retentirent, puis un troisième.

Un glapissement retentit, suivi d'une nouvelle agitation des sous-bois.

Jake s'agenouilla près de son ami. « Tom... où es-tu touché ? »

Le blessé chercha sa respiration puis laissa échapper un léger gémissement. « Mon épaule... mon épaule droite. »

Jake se tourna vers les Gifford, qui observaient la poursuite entre les troncs.

« Ted... Dick... filez-moi un coup de main. Il faut tout de suite ramener Tom aux chariots. On doit nettoyer et bander sa blessure. »

Du fond de la forêt, la voix de Frank Goodman leur parvint. « Qu'est-ce qui t'a pris, pauvre abruti ! Tu avais réussi à te barrer ! Putain, tu t'en serais sorti ! Regarde où ça t'a mené ! »

Ils entendirent le déclic du mécanisme d'armement puis une

explosion discrète, comme assourdie.

Jake ferma les yeux. Il valait mieux ne pas visualiser la scène.

« Ce n'est rien, dit-il en prêtant main-forte à Dick et à Ted pour aider Tom à se lever. On va te mettre un peu de teinture d'iode là-dessus et tout recouvrir de bandages bien propres. Ensuite, on te ramènera chez toi. »

Tom secoua la tête. « Non, Jake. Il faut continuer. On n'a pas le temps de rebrousser chemin. Ne t'inquiète pas. C'est superficiel. Quelques calmants et tout ira bien. »

Sur ces entrefaites, Frank Goodman arriva. Il avait la mine hargneuse. « Il en restait trois un peu plus loin dans la forêt. J'en ai eu un mais les deux autres se sont échappés. » Il regarda Tom. « C'est grave ? »

Tom fit la grimace. « Ça fait un mal de chien mais je m'en sortirai. Il a raté ma tête, c'est déjà ça. »

Goodman acquiesça. « Moi, je n'ai pas manqué la sienne, en tout cas. Tu aurais dû voir ses yeux quand j'ai enfoncé le canon dans sa bouche...

— Ce ne sont que des gamins, intervint Eddie en s'approchant. Aucun d'eux n'avait plus de vingt ans.

— Des citadins, visiblement, ajouta Jake. Des gars des bidonvilles, je dirais. Mais que font-ils si loin à l'ouest ? »

Quant à la fille...

Ils avaient atteint l'orée du bois mais le moindre mouvement arrachait à Tom une grimace de souffrance.

« Asseyons-le, décida Jake en prenant les choses en main. Nous allons approcher le chariot. »

Ce qu'ils firent. Dix minutes plus tard, c'était terminé. La blessure était propre et bandée. Une forte dose de morphine avait endormi la douleur de Tom.

Jake s'accroupit à côté de lui en regardant les autres empiler les corps dans une clairière jouxtant la route.

Frank Goodman s'empara d'un bidon d'essence et le vida sur les cadavres. Ensuite, il jeta un coup d'œil à Jake. « À toi l'honneur, Jake ? »

Ils étaient tous là. Les quatorze morts. Et Eddie avait raison. Pas un n'avait plus de vingt ans et la plupart étaient plus jeunes encore. Beaucoup plus jeunes. Sans oublier la présence de cette fille...

*Pas de sentiment, se répéta-t-il. Il ne faut pas faire de sentiment.*

Il gratta une allumette et la laissa tomber. Il recula quand les flammes montèrent en rugissant.

*Ils nous auraient tués. Ils auraient offert nos dépouilles à l'appétit des oiseaux.*

Mais cela ne changeait rien. C'étaient des enfants. Rien que des

enfants.

Peter était assis avec les Hubbard au bout de leur vieille table de cuisine, sur ce que Tom se plaisait à appeler la « chaise de l'homme ». Il se sentait bien dans cette maison. Il appréciait la façon dont ses habitants le mettaient toujours à l'aise, comme s'il était non pas un cousin mais un frère.

Il mangeait toujours bien chez les Hubbard. Beaucoup mieux que chez lui. Non pas qu'il eût à se plaindre. Son père faisait de son mieux. Mais il n'arrivait pas à la cheville de Mary Hubbard en matière de gastronomie.

Surexcitées, les filles gloussaient et chuchotaient en aparté. Elles préparaient visiblement un mauvais coup mais, pour une fois, Peter se moquait d'ignorer ce qui se tramait.

Mary leur avait mitonné un ragoût. Elle apporta le fait-tout brûlant, les paumes protégées par ses maniques. Il s'en dégageait un fumet délicieux. Du bœuf de premier choix et sa garniture. Mary, toutefois, avait l'air distraite. Son corps était là, animé de mouvements machinaux, mais son esprit était ailleurs. Peter voyait bien qu'elle pensait à autre chose. Elle répondait aux regards par une expression aimable, comme toujours, mais son sourire disparaissait très vite, comme s'il n'avait pas la force de se maintenir.

Il mangea en s'efforçant d'apprécier son repas et en glissant de temps en temps un petit bout de viande à Boy sous la table. Lui aussi était ailleurs, à présent. Plus il observait la mère de Meg, plus il sentait que quelque chose n'allait pas. Il ne s'agissait pas seulement de sa distraction apparente mais d'un mal plus profond. Elle avait l'air triste. Il n'y avait pas de raison, pourtant. Il avait déjà séjourné des dizaines de fois chez les Hubbard, lors des expéditions de Tom et de Jake au marché, et elle avait toujours considéré ces occasions comme des sortes de jours de fête qu'il convenait de célébrer en conséquence. Ils s'amusaient toujours beaucoup. Cette fois-ci, en revanche, Mary avait visiblement le moral dans les chaussettes, et ce sans explication apparente.

En aucune façon il n'aurait pu lui demander ce qui se passait, bien sûr, mais cela le tracassait. Quand tous sortirent au jardin après le déjeuner, il refusa de participer aux jeux des filles, préférant rester debout près du mur du fond, le regard braqué vers le nord, Boy couché à ses pieds.

Ils devaient être loin désormais, se dit-il. Du côté d'East Stoke sans doute, ou à mi-chemin de Wool. S'ils n'y étaient pas déjà arrivés.

« Peter ? »

Il fit volte-face et vit Meg s'approcher de lui en courant. « Ouais ? »

— On va à Corfe. Tu nous accompagnes ?

— Nan... Peut-être plus tard. »

Meg eut l'air déçue mais elle ne chercha pas à discuter. Quand elle repartit au même train, il baissa les yeux sur Boy puis s'agenouilla pour le caresser et lui ébouriffer le poil.

« Tu es un bon chien... Tu as aimé le ragoût de tante Mary, hein ? Tu en aurais bien mangé toute une gamelle à toi tout seul... »

Il se tut, se redressa. Il croyait avoir entendu un bruit.

« Boy, chuchota-t-il. Ne bouge pas. Je reviens dans une minute. »

Boy obéit et Peter traversa le jardin en se déplaçant d'un pas lent et silencieux. Arrivé à la porte de derrière, qu'il trouva entrouverte, il s'arrêta.

Mary lui tournait le dos, penchée sur l'évier, la tête inclinée. Il crut tout d'abord s'être trompé mais il s'aperçut alors qu'elle tremblait et il entendit le même bruit.

Des sanglots. Les mains dans l'eau savonneuse, elle pleurait à chaudes larmes.

Peter se détourna. Il se passait quelque chose d'anormal.

Comme il revenait sur ses pas, Boy courut à sa rencontre. Sentant son désarroi, le chien pressa son museau contre lui comme pour le reconforter.

« C'est bien, mon beau, murmura-t-il en se baissant pour caresser de nouveau l'animal. C'est... »

Les premiers coups de feu ne l'auraient pas inquiété. Peut-être un chasseur quelque part dans la prairie. Mais ce qui suivit n'avait rien d'anodin. Peter pensa plutôt à un feu d'artifice. Il crut même entendre le bruit caractéristique d'une carabine semi-automatique. Or il savait Dick Gifford équipé d'une telle arme. Une Browning .338.

*Oh ! merde...*

Ils étaient tombés dans une embuscade. Il en était sûr.

Il courut vers la maison. « Tante Mary ! Vite ! Il se passe quelque chose ! »

Elle sortit en s'essuyant la figure dans son tablier puis elle scruta la campagne vers le nord, l'oreille tendue. Il n'y avait plus aucun bruit. Une brève rumeur retentit encore puis le silence retomba.

« Ce sont eux, dit-il. C'est sûr.

— Pas forcément. »

Mais il voyait bien qu'elle pensait le contraire.

« Tante Mary ?

— Quoi ?

— Tout à l'heure... dans la cuisine... »

Au regard qu'elle lui jeta, il sut qu'elle n'allait pas lui répondre.

« Tu ferais mieux de courir à Corfe. Dis à tout le monde que les hommes ont peut-être eu des ennuis sur la route. On pourra leur

envoyer des renforts. On découvrira ce qui se passe... Et, Peter... ne dis rien aux filles. »

Il acquiesça puis détala, Boy à ses troussees.

*Sois prudent*, songea-t-il tandis que s'imposait clairement à son esprit le portrait de son père. *Je t'en prie, sois prudent.*

La décision concernant Tom était difficile. S'ils avaient été sur le chemin du retour, il n'y aurait pas eu de dilemme. Ils l'auraient étendu à l'arrière d'un chariot où il se serait reposé. En l'espèce, il fut obligé de s'asseoir entre Eddie Buckland et Jake, qui enveloppait son vieil ami du bras pour l'empêcher de basculer.

Ils avaient décidé de s'arrêter à Wool. Ce n'était pas loin, à deux ou trois kilomètres de l'embuscade, et cela correspondrait à la moitié de leur voyage. En temps normal, ils auraient poursuivi leur chemin pour atteindre Dorchester en une journée. Il leur faudrait donc se mettre en route très tôt le lendemain pour arriver au marché dès son ouverture.

Tout au long de leur pénible progression, Jake força Tom à parler. La morphine, au-delà de ses effets anesthésiants, entraînait chez lui un état de somnolence, mais Jake ne voulait pas qu'il s'endormît avant leur arrivée à Wool, où ils l'installeraient dans un lit digne de ce nom. Ils s'employèrent donc à évoquer l'ancien temps.

« À l'époque, on t'aurait correctement soigné, dit Jake d'un ton joyeux. On t'aurait donné un implant qui aurait fait pousser de nouveaux tissus en une semaine. Tu n'en aurais gardé aucune cicatrice. Comme neuf.

— Tu crois que tout ça existe encore, Jake ? Je veux dire en Amérique ou je ne sais où ?

— Possible... De toute façon, on ne désinventera pas ce qu'on a inventé. Mais il faudra sans doute des années avant que ça revienne. Quand tout s'est effondré, ça n'a pas fait semblant. J'étais là, tu te souviens ? Quand tout se casse la figure à cette échelle, il est difficile de reconstruire. Très difficile. J'ai lu quelque part... oh ! ça fait un bail... que les ressources propres du Royaume-Uni ne lui permettaient de nourrir que dix millions de personnes. Tout le reste devait être importé. Alors... quand tout s'est arrêté... quand ont cessé les transports de biens alimentaires et autres... les gens ont commencé à mourir. Par millions. Par dizaines de millions. » Il soupira. « Des fois, je m'étonne qu'un seul d'entre nous ait pu survivre. »

Les commissures des lèvres de Tom se soulevèrent en un sourire pâle et endolori. « Tu sais quoi, Jake ?

— Quoi ?

— Je me demande parfois ce qui se passe ailleurs. Tu sais... en Amérique, en Afrique, sur le continent. Quelqu'un doit bien essayer de

remettre de l'ordre, non ? Enfin... on ne peut quand même pas tout laisser en l'état... »

Jake haussa les épaules. « Non, sans doute. Mais alors ils prennent sacrément leur temps, tu ne trouves pas ? Quelqu'un aurait quand même pu monter une station de radio, tu sais, pour communiquer les nouvelles à tout le monde. Cela fait plus de vingt ans, merde !

— Ouais, mais à quoi bon ? intervint Eddie. On n'a plus de jus pour allumer les postes.

— C'est vrai. Enfin, il reste ces vieux transistors à manivelle... On en voit au marché de temps en temps. »

Tom poussa un gémissement discret. Jake se tourna aussitôt vers lui.

« Ça va, Tom ? »

Le blessé déglutit douloureusement. « Ça fait mal. Et ça suinte, j'ai l'impression. »

Jake jeta un bref coup d'œil. Tom avait raison. Le bandage était imbibé de sang. Il scruta la campagne. Wool ne se trouvait plus qu'à un kilomètre ou deux.

« Tu tiendras le coup, Tom ? On n'en a plus que pour un quart d'heure, pas davantage. »

Tom ferma les yeux et hocha la tête. Il eut l'air soudain épuisé, le visage gris.

« Dick ! appela Jake en direction du chariot qui roulait devant lui. On pourrait accélérer un peu, tu crois ?

— C'est parti ! » cria Dick en levant le bras pour joindre le geste à la parole. Aussitôt, ses poneys pressèrent le pas.

Jake regarda son ami. « On va te mener à bon port, ne t'inquiète pas. Tu seras bientôt au fond d'un bon lit douillet. »

Tom afficha un pauvre sourire. « Merci... »

Jake garda le silence un moment. « Tu sais ce que je pense, Tom ? Je crois qu'il faudra vachement d'efforts pour tout rétablir. Pour l'heure, eh bien... il est tellement plus simple de continuer comme ça... des tas de petits royaumes en conflit les uns avec les autres. Il faudrait un grand homme pour tout remettre en place.

— Un autre Gengis Khan ?

— Ou un Hitler.

— Tu crois ? » Tom remua un peu en quête d'une position plus confortable.

« Oui. Enfin, celui qui y arrivera ne pourra pas être un tendre, hein ? À quoi le mènerait la tendresse ? Non. Les gens sont plus durs, plus méfiants. S'ils adhèrent à un quelconque projet de renouveau, ce ne pourra être que sous la contrainte. Sans compter les petits rois et les soi-disant "empereurs" qui refuseront d'abandonner les rênes de leur fief... Je vois d'ici le bain de sang qu'il en coûtera d'édifier ce



nouveau monde.

— Et ce sont nos enfants qui en feront les frais. C'est ce que tu crois ? »

Jake acquiesça. Il le regrettait mais c'était vrai. Des heures noires s'annonçaient et ce serait à leurs proches, à leurs amours, de les affronter. Tom et lui ne pouvaient que les aider à s'y préparer. « Regarde notre prétendu roi du Wessex, William Branagh. Nul ne l'imaginerait abandonnant tous ses avantages sans se battre. Sauf, bien sûr, s'il en garde la jouissance, pour la forme. Mais ce ne serait pas mieux. Non... si quelqu'un veut établir un ordre nouveau, il lui faudra tout déblayer et repartir de zéro. Qui sait combien de temps cela prendra ? »

Tom fit oui de la tête. Il avait les yeux clos à présent mais il restait à l'écoute.

« Vous voulez que je vous dise ? commença Eddie en tirant un petit coup sur les rênes. Pour moi, c'est une bénédiction que tout se soit écroulé. Je veux dire... regardez la direction que prenait la société. C'était une sale époque, Jake, tu le sais bien. Si nous y avons perdu, nous y avons aussi beaucoup gagné. »

Jake ne put le nier. Sa vie en était l'exemple parfait. Il n'était pas à plaindre, du temps où il suivait le système. Pas à plaindre du tout. Il touchait en récompense de son travail des sommes indécentes. À tout point de vue, il était riche comme Crésus. Il l'admettait pourtant, c'étaient un monde et un mode de vie qui méritaient d'être détruits. En y repensant, il se rendait compte désormais combien ses semblables étaient avides, gaspilleurs et égoïstes. Malgré tout, il n'arrivait pas à oublier l'horreur des premières années qui avaient suivi l'Effondrement, la sauvagerie et le mal absolu dont il avait été témoin. Il ne voulait plus jamais rien revoir de tel. Il refusait que son fils et les enfants de ses amis en souffrissent à leur tour. Malheureusement, peut-être était-ce inévitable. Peut-être des jours sombres menaçaient-ils, qu'il le voulût ou non.

Ils avaient entrepris l'ascension d'une légère côte. Wool se trouvait juste devant eux.

« Tom ? »

Il avait fini par s'endormir. Il ronflait, une expression de quiétude sur le visage.

Eddie éclata de rire. « Il va se remettre. Il a besoin de repos, c'est tout. Juste un peu de repos. »

Le patron du Wessex Arms, Billy Haines, était un vieil ami. Ils lui avaient souvent donné un coup de main, aussi leur renvoya-t-il l'ascenseur en préparant une chambre pour Tom. Par un heureux

hasard, l'un de ses clients, un certain Padgett, était médecin avant l'Effondrement. Il avait pris sa retraite depuis longtemps mais on l'envoya chercher tout de même.

C'est ainsi qu'une heure après l'arrivée du convoi Tom se retrouva assis dans son lit tandis que le docteur, l'examinant en spécialiste, retirait lentement son bandage.

L'épaule était enflée et méchamment meurtrie mais la blessure elle-même paraissait nette. La balle était visiblement ressortie sans toucher l'os.

« Vous avez eu de la veine, déclara Padgett en redressant le buste. Si des éclats d'os vous avaient été arrachés, ç'aurait été différent, mais, là, vous avez de bonnes chances de guérir tout seul. Je vais nettoyer la plaie et refaire votre pansement. Ensuite, vous pourrez vous reposer. Je suis sûr que ce bon vieux Billy acceptera de veiller sur vous en l'absence de vos amis.

— Pas question ! protesta Tom. Je vais avec eux. Je me trouverai un lit là-bas. Bourrez-moi de médocs si vous voulez mais je ne raterai pas le marché. Il y a des trucs dont j'ai besoin.

— Je pourrais te les trouver », suggéra Jake, mais Tom lui jeta un regard d'avertissement. Jake haussa les épaules et se détourna.

« Personnellement, je vous conseille de rester, dit Padgett en refermant sa mallette. Après un traumatisme pareil, le corps a besoin de repos. Par ailleurs, il serait bon que je jette un coup d'œil là-dessus plusieurs fois par jour. Pour vérifier que ça ne s'infecte pas.

— Il y a des docteurs à Dorchester, insista Tom. C'est très aimable de votre part, toubib, et de la tienne, Billy, mais il faut que j'y aille. Si j'avais voulu rester chez moi, je ne serais pas parti. Je ne ferai pas trop d'efforts, ça, je vous le promets. Mais je dois y aller.

— Dans ce cas, je ne vous retiendrai pas. Mais soyez prudent. Ce que je vois là ne m'inquiète pas outre mesure mais faites-vous examiner de nouveau à Dorchester. Et encore une fois avant de prendre le chemin du retour. Il faut absolument éviter la septicémie. Si une infection venait à se généraliser, nous ne pourrions plus rien pour vous. C'est compris ? Ce n'est plus l'ancien temps. Même à Dorchester... »

Tom leva la main avec lassitude. « Je sais. Je ferai attention. Mais il faut que j'y aille. Pas de discussion. »

Plus tard, seul avec Tom, Jake lui demanda ce qu'il avait en tête.

« Pourquoi tiens-tu à ce point à nous accompagner ? Depuis quand est-ce si impératif ? Je pourrais te rapporter ce que tu veux. Tu n'aurais qu'à m'en dresser la liste. »

Tom détourna le regard pour éviter celui de son ami. « Je dois absolument voir quelqu'un là-bas. Une affaire urgente. Je ne peux pas t'en parler, Jake. Tu me fais confiance ?

— Te faire confiance ? À propos de quoi ? Depuis quand avons-nous des secrets l'un pour l'autre ?

— Je ne peux rien te dire. Je... J'ai promis à Mary. »

Jake fronça les sourcils. Que diable se passait-il ? Tom ne lui dirait rien. Il le voyait.

« Tu as intérêt à ce que ça en vaille la peine.

— Quoi ? » fit Tom d'un ton irrité. Jake s'avisa de la fatigue de son ami et finit par céder.

« Ne t'en fais pas... je te soutiendrai. Comme toujours. »

Tom sourit. « Merci. Maintenant, fous le camp s'il te plaît. J'ai besoin de dormir.

— Attends... je vais t'aider. »

Tom se laissa allonger et grimaça quand Jake exerça une infime pression sur son épaule. Le docteur Padgett lui avait donné quelques comprimés – des analgésiques et des sédatifs – mais leur effet demeurait limité. Tom souffrait encore.

« Je te laisse maintenant, d'accord ? Mais je reviendrai dans une heure pour voir si tout va bien.

— Merci... Oh ! Jake ?

— Oui ?

— C'est... Ça va. On s'en est tirés à bon compte. Comme toujours, pas vrai ? »

# CHAPITRE III

## OMBRES LOINTAINES

Dans la vive clarté du petit matin, le convoi avait repris sa route. Sur sa gauche, le renflement vert des Downs dissimulait la mer, plus au sud, tandis que les voyageurs dépassaient le village endormi d'Owermoigne.

Six heures venaient de sonner. Si aucun contretemps ne les retardait, ils arriveraient largement en avance au marché, une demi-heure avant l'ouverture.

Ils avaient loué à l'aubergiste de Wool une charrette qu'ils avaient attelée à l'arrière du premier chariot. Tom y gisait sur une pailleasse, enveloppé dans des couvertures censées lui tenir bien chaud malgré la fraîcheur matinale. Jake marchait à sa hauteur à l'allure paisible de la caravane en gardant un œil sur lui.

Cette portion de l'A352 reliant en un long arc de cercle Wool à Dorchester était régulièrement débroussaillée par les patrouilles de Branagh, aussi son bitume craquelé restait-il presque toute l'année exempt de végétation. À cette proximité de la capitale du comté, ces mêmes patrouilles avaient également pour mission d'arrêter et de fouiller quiconque leur était inconnu ou se révélait incapable de justifier de son identité. C'était une source d'ennuis potentiels mais les soldats évitaient en général de s'en prendre aux marchands. En effet, si Branagh venait à l'apprendre, ils risquaient à leur tour d'avoir à en répondre. Par conséquent, ils se contentaient en temps normal de guetter les bandits et les voleurs sans chercher noise aux citoyens honnêtes.

Ç'aurait pu être pire. Même si bien des fonctionnaires de Branagh étaient corrompus jusqu'à la moelle, leur avidité connaissait malgré tout des limites. Ils savaient précisément quelles exactions ils pouvaient commettre sans être inquiétés, et à l'encontre de qui.

Tom s'était rendormi un kilomètre ou deux plus tôt, laissant Jake à ses pensées. Celui-ci réfléchissait à ce que Tom lui avait dit la veille. Selon lui, ils s'en étaient « tirés à bon compte ». Ce n'était pas vrai. Frank Goodman n'était pas le seul à avoir perdu un frère. Rares étaient les familles à n'avoir perdu de fils ni de frères ou dont aucune

femme ou fille n'avait été violée ni battue. S'ajoutaient à ces drames les victimes de maladies, d'accidents et de toutes sortes de malheurs. Dans l'ensemble, la vie était très dure depuis une vingtaine d'années. Plus dure qu'il n'aurait jamais pu l'imaginer. Et pourtant très enrichissante par rapport à celle qu'il avait connue avant.

Il poussa un soupir. Comme toujours, il préférait ne pas y penser. Il valait mieux s'en tenir au présent. Vivre dans l'instant.

La compagnie s'était couchée tard après avoir passé la soirée à discuter avec les gens du cru. Wool avait été attaquée à deux reprises au cours des mois précédents, la dernière fois à peine dix jours plus tôt. À l'évidence, les coupables étaient les canailles qu'ils avaient rencontrées dans les bois, mais c'était loin d'être une bonne nouvelle. Le groupe dont ils avaient eu raison appartenait manifestement à une bande de maraudeurs beaucoup plus nombreuse, de l'ordre de quarante à cinquante individus. Les habitants de Wool ne devaient qu'à leur excellent système de défense de ne s'être pas laissé déborder. Sans compter, à l'instar de leurs amis de Corfe, la supériorité de leurs armes.

Jake ne voyait pas les pillards récidiver tout de suite. Les deux qui en avaient réchappé avaient dû raconter à leurs camarades ce qui les attendait. Dès lors, il eût été surprenant de les voir revenir à la charge. Par ailleurs, les patrouilles étaient très efficaces dans ce secteur du comté.

Si nouvelle tentative il y avait, elle aurait lieu le lendemain, sur leur chemin du retour.

Sauf si...

Sauf s'ils avaient décidé de tenter leur chance à Corfe.

Cette éventualité lui était apparue au cours de la nuit. Inquiet d'avoir vu juste, il avait demandé à l'aubergiste, moyennant une couronne, d'envoyer l'un de ses fils alerter les habitants de Corfe et leur donner des nouvelles de Tom.

Il avait rédigé à l'intention de Mary une courte lettre que lui remettrait le garçon et dans laquelle il l'exhortait à ne pas s'inquiéter : ce n'était qu'une égratignure et Tom était bien soigné. Il avait signé d'un sobre « Ton ami sincère, Jake », sans rien de plus.

Tom, lui, avait passé une assez bonne nuit. Grâce à ses cachets et à la dose de morphine reçue plus tôt, il avait dormi comme un loir et s'était réveillé frais et dispos, avec de bien meilleures couleurs. Le médecin était revenu juste avant leur départ pour examiner la plaie et la panser à nouveau en prévision du voyage. Il s'était dit satisfait de sa cicatrisation, mais Jake n'était toujours pas rassuré. C'était plus fort que lui. Il en avait été trop souvent témoin : une blessure anodine en apparence pouvait tuer un homme en l'espace de quelques jours par suite de la gangrène ou d'une septicémie. C'était l'un des plus terribles

inconvéniens de la vie à l'ère post-technologique. Cela étant, il y avait un hôpital à Dorchester, très bon de surcroît. Jake entendait y faire examiner Tom dès que possible. Le docteur Padgett était un brave homme mais il n'avait rien d'un spécialiste.

Ils avaient encore parcouru un kilomètre et demi. Le petit hameau de Warmwell se dessinait désormais sur leur droite. Devant eux, à deux kilomètres environ, les attendait Broadmayne, où se dressaient les premières tours de guet entourant Dorchester. Deux ou trois kilomètres plus loin, ce serait la ville.

Ce fut au niveau du village de Conygar, où rouillaient les antiques pylônes qui s'étaient effondrés dans les champs de part et d'autre de la route, qu'ils rencontrèrent leur première patrouille. Six hommes à cheval commandés par leur « chef », un colosse répondant au nom de Hewitt, qui avait été bien souvent leur invité à Church Knowle.

Ted Gifford fit ralentir puis s'arrêter les poneys. Reconnaisant les voyageurs, Hewitt fit signe à ses subordonnés de l'attendre. Il mit pied à terre et s'approcha.

« Salut, les gars... Comment va ? »

Ils se réunirent autour de Hewitt en laissant à Jake le soin de parler en leur nom.

Hewitt avisa Tom et demanda à Jake ce qui s'était passé.

« On est tombés sur une bande de pillards. Sur les seize, on en a tué quatorze. On a empilé leurs corps au bord de la route, au niveau de West Holme, pour les brûler. Tom a été touché après coup. On pensait les avoir tous eus mais trois d'entre eux s'étaient planqués un peu plus loin.

— J'ai réglé son compte à l'un de ces connards », déclara Frank Goodman en riant.

Hewitt rayonna. « Putain de bonne nouvelle, les gars. Quatorze morts, c'est ça ? »

— Ouais, répondit Jake. Le problème, c'est qu'ils appartenaient à un groupe beaucoup plus nombreux qui a attaqué Wool il y a une semaine ou deux. Les habitants les ont repoussés – ils leur ont même mis une sacrée trempe, de l'avis général – mais il en reste encore une bonne trentaine. »

Hewitt avait perdu le sourire. « Une trentaine ? Bien armés ? »

Jake secoua la tête. « Ce ne sont que des gamins. Des ados. Issus des bidonvilles, on dirait. Maintenant, que font-ils si loin à l'ouest à l'approche de l'hiver ? Je n'en ai aucune idée.

— Moi non plus... » Hewitt se lissa la barbe d'un air pensif. C'étaient de bien fâcheuses nouvelles.

« J'ai repéré une autre troupe, reprit Jake. Sur la route de Wareham, il y a deux jours. Une poignée de vauriens en guenilles. Cinq adultes et trois gosses. Ils avaient l'air affamés. »

Hewitt hochait la tête en ruminant ces informations. Puis il se pencha et baissa la voix comme pour leur faire une confidence.

« Un mot d'avertissement, messieurs. Vous allez au marché, à ce que je vois. Eh bien, sachez que la situation a changé depuis votre dernière visite. Tout est plus cher. Beaucoup plus cher. »

Des murmures mécontents s'élevèrent du groupe de voyageurs.

« Que veux-tu dire ? Comment ça, plus cher ?

— Les prix ont augmenté, dame ! Vous vous en rendrez compte vous-mêmes. Du coup, vous demanderez vous aussi davantage pour vos propres marchandises, j'espère. Personne ne vous fera de fleur, je vous préviens. Des heures noires approchent, les gars. Noires. »

*Des heures noires, hein ?* se dit Jake une fois la patrouille partie et le convoi de nouveau en mouvement. *Mais pourquoi ?*

L'avertissement de Hewitt le préoccupait. Il avait espéré garder suffisamment d'argent pour couvrir les frais d'hôpital de Tom. Ce serait déjà passé de justesse à l'origine. Si les prix s'étaient envolés, cela risquait de poser problème.

En tant qu'ancien courtier en opérations à terme, il savait d'instinct où cela les menait.

*À des ennuis. Nous allons au-devant de graves ennuis. Ça commence toujours par une augmentation des prix. C'est le premier signe.*

Oui. Mais quel genre d'ennuis ?

La réponse se trouvait sans nul doute droit devant eux, dans les tavernes de Dorchester. Là-bas, quelqu'un serait au courant. Quelqu'un aurait entendu parler de ce qui se tramait.

La vieille capitale du comté n'était plus qu'à cinq kilomètres au nord-ouest et ses palissades émergeaient peu à peu de la prairie. La forteresse préhistorique de Maiden Castle était désormais visible également à un kilomètre et demi au sud-ouest, avec au sommet de cette butte d'un vert luxuriant les murs de pierre du « palais » de Branagh.

C'était une ville fortifiée, protégée au nord par le Frome, où avaient siégé les autorités locales pendant trois, voire quatre millénaires. Quand ils étaient arrivés en 43 avant J.-C., les Romains avaient conquis les terres environnantes et bâti un fort en bois sur ce site, le transformant dès lors en ville frontalière. Durnovaria, l'avaient-ils appelée. Au cours des deux siècles suivants, ils avaient transformé leur modeste camp juché sur sa colline en une véritable cité de bâtiments en pierre, avec son forum, son marché, ses bains publics et de belles maisons pour les nantis. Ils avaient aussi érigé un amphithéâtre et un grand aqueduc à l'ouest de la ville. Au IV<sup>e</sup> siècle, des murs de pierre remplaçaient déjà la palissade en bois. Néanmoins, les Romains étaient repartis comme ils étaient venus ; leurs villes, dont Durnovaria, avaient été brûlées et pillées par les envahisseurs

saxons. Quelque temps après, c'était là qu'Arthur avait fondé son royaume. Arthur, roi des Bretons. Ce titre dégageait une aura que celui de « Branagh, roi du Wessex » n'avait jamais vraiment acquise, peut-être parce que Branagh, désormais sexagénaire, n'était que représentant de commerce avant l'Effondrement.

Jake sourit à cette idée.

« À quoi tu penses ? » lui lança Tom en se redressant un peu sur sa paillasse.

Jake se tourna vers lui. « À rien. Je me remémorais l'histoire de la région, c'est tout. Comment tu te sens ? »

— Pas trop mal. Je déraille, mais... » Il voulut se toucher l'épaule mais Jake lui tapa sur la main comme à un enfant.

« Laisse ça tranquille.

— Où sommes-nous ?

— À une heure de l'arrivée. Pas loin de Broadmayne. »

Il ne lui parla pas de la patrouille. Encore moins de ce qu'ils avaient appris la veille au soir à Wool ni de ce que leur avait confié Hewitt. Il ne voulait pas l'inquiéter, que rien ne vint perturber sa convalescence. Pour ce qui était de ses frais d'hospitalisation, il en serait réduit à faire de son mieux.

« Tu sais à quoi je pense, Jake ? »

— Je t'écoute...

— Je me disais que je pourrais rapporter quelque chose à Mary et aux filles. Des babioles. J'avais repéré un étal la dernière fois... »

Jake sourit. « Je comptais y passer moi aussi. La marchande avec un œil qui dit merde à l'autre. Becky, si je me souviens bien... »

— Un œil qui dit merde à l'autre... » Tom rit. C'était la première fois qu'il riait depuis plusieurs jours mais ce fut douloureux.

« Oh ! bon Dieu... Voilà que ça se remet à pisser... »

— On est presque arrivés, ne te fais pas de bile. »

Jake, pourtant peu convaincu lui-même, afficha un sourire rassurant. Il ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter. Si Tom tombait malade – gravement malade –, comment l'expliquerait-il à Mary ?

« Tu vas te remettre. J'y veillerai. D'accord ? »

Tom lui renvoya un regard de gratitude. « D'accord, murmura-t-il avant de fermer les paupières. Réveille-moi quand on y sera. »

Ils avaient déchargé toutes leurs marchandises dans l'entrepôt de McKenzie, garé les chariots et conduit les poneys à l'écurie. Tandis que Frank Goodman s'occupait des chiens, Ted et Eddie étaient allés se renseigner sur le prix qu'ils pourraient tirer de leurs biens.

Hewitt avait raison. Tout était beaucoup plus cher. Le forfait d'entrée – exigé pour chaque chariot, charrette ou traîneau – avait



doublé. Même les frais d'écurie avaient augmenté, quoique dans une moindre mesure. Enfin, d'après ce que les voyageurs avaient pu voir des prix affichés au marché, il allait leur falloir lésiner sur un ou deux articles.

Mais pas sur Tom, décida Jake en aidant son ami à parcourir la longue ruelle menant à l'hôpital. Il entendait s'assurer qu'il obtînt le meilleur traitement possible durant leur séjour, même si cela impliquait de renoncer à des denrées de luxe comme le thé ou le café.

« Tu ne devrais pas faire tant d'histoires, protesta Tom. Je vais bien. Ça guérira tout seul.

— Peut-être, mais je ne prendrai aucun risque. D'ailleurs, ce serait une fausse économie. Que dirait Mary si tu devais rester longtemps malade ? Comment s'en sortirait-elle ? Non, Tom. Elles ont besoin de toi. »

Tom baissa les yeux. Son silence semblait lourd de sens mais Jake ne comprit pas pourquoi.

« Écoute... nous allons te faire examiner. Pour nous assurer que tu vas bien, d'accord ? Ensuite, nous irons à cet étal dont nous parlions tout à l'heure. Pour acheter un joli souvenir à tes femmes. »

Tom releva les yeux et sourit. « Tu crois qu'on en a encore les moyens ?

— Qui sait ? On pourrait puiser dans l'argent que nous a confié Jack Hamilton pour lui acheter une épouse. »

Tom lui adressa un regard de travers. « Mais, Jake... »

Jake sourit à pleines dents. « Je blague ! Loin de moi cette idée. Cela dit, si jamais il en restait... On pourrait le rembourser plus tard. Jack ne nous en voudrait pas. »

Tom y réfléchit puis haussa les épaules. « J'imagine... »

Ils émergèrent sur une place animée. L'entrée principale du vieux bâtiment abritant l'hôpital se dressait en face d'eux, de l'autre côté. Le vrai centre hospitalier avait brûlé au cours d'une attaque, aussi avait-on reconverti cette ancienne usine. Ce n'était pas l'idéal mais c'était mieux que rien.

Étant donné qu'il s'agissait d'un jour de marché, il leur fallut patienter un moment mais on finit par les inviter à entrer dans un box. Au bout d'un instant, un jeune médecin apparut, vêtu d'une longue blouse blanche, un support de prise de notes à la main.

« À nous, messieurs. Je... » En voyant Tom, il se tut. « Ah... Je pensais...

— Je suis blessé, dit Tom en lui coupant la parole comme pour l'empêcher d'en dire davantage. La balle m'a traversé l'épaule de part en part sans toucher l'os. La plaie est nettoyée et bandée mais on voulait s'assurer qu'elle ne soit pas infectée. »

Le regard de Jake oscilla entre les deux hommes. Le médecin ne

s'était pas présenté. Pourtant, Jake n'en douta pas un instant, Tom le connaissait et inversement. Mais comment avaient-ils pu se rencontrer auparavant ?

Il regarda le praticien ôter le bandage et étudier la blessure. L'épaule de Tom avait l'air moins meurtrie, moins enflée. Après l'avoir nettoyée et pansée à nouveau, le jeune homme se tourna vers Tom et lui sourit.

« Tout va bien, monsieur Hubbard. Je ne sais pas qui a nettoyé cette plaie, mais il a fait du bon boulot.

— C'est le docteur Padgett, à Wool », répondit Jake, brûlant de curiosité désormais.

Il aurait voulu s'enquérir de ce qui se passait mais Tom avait l'air impatient de repartir, maintenant qu'il s'était plié aux exigences de son ami.

« Aurez-vous besoin d'analgésiques ?

— Non, répondit Jake. On a tout ce qu'il faut.

— Parfait... » Le médecin parut avoir une question sur le bout des lèvres mais il ne comptait visiblement pas la poser. Pas en la présence de Jake, en tout cas.

Tom se leva. « Combien vous dois-je ? »

Le jeune homme prit une profonde inspiration. « Disons cinq couronnes. Ça vous va ? »

*Cinq couronnes !* Jake plissa les yeux. Qu'est-ce que c'était que ce cirque ? Il s'était attendu à en payer dix au bas mot, peut-être même vingt.

Tom déposa une à une cinq grosses pièces dans la main du jeune docteur puis il lui adressa un signe de tête.

« Merci. »

Dehors, dans la rue, Jake obligea Tom à se retourner pour lui faire face.

« Dis-moi ce qui se passe.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce toubib. Il te connaissait. Il t'avait déjà vu.

— Ouais, enfin...

— Allez... dis-moi tout. »

Tom détourna les yeux, incapable de soutenir le regard de Jake. « La dernière fois que nous sommes venus, je... je suis allé le voir. J'avais un problème, tu vois.

— Un problème ? » Il comprit soudain ce que Tom voulait dire. « Tu... »

Tom hocha la tête. « Ça devait dater de la fois d'avant. J'avais vu une fille. Là, tu sais...

— Chez Flynn ? »

Il acquiesça une fois de plus avec désormais sur le visage une

expression de honte. « Je... J'avais une rougeur.

— Bon Dieu, Tom... ces établissements...

— Je sais... » Tom lui jeta un coup d'œil en coin puis détourna de nouveau le regard. « Le pire, ç'a été de le dire à Mary.

— Tu le lui as dit ? » D'une certaine façon, cela le choqua.

Tom hocha la tête. « Fallait bien. Ç'aurait pas été correct de le lui taire. J'allais quand même pas lui refiler la même cochonnerie !

— Et maintenant ? Ça va mieux ?

— Ouais. Il m'a donné un traitement. Une crème et des comprimés. Je... »

Jake leva la main. « Suffit... Je ne veux pas en savoir plus. »

C'était faux. Il voulait demander une explication à Tom. Il le croyait heureux avec Mary. Il pensait...

Merde ! Que s'imaginait-il ? Que Tom était un saint ?

« Bon sang, murmura-t-il en se figurant la scène. Ça n'a pas dû être facile... Mary... »

À ce souvenir, Tom eut l'air abattu. « Ce que j'ai eu à faire de plus dur. Ça lui a brisé le cœur...

— Mais elle t'a pardonné ? »

Tom esquissa un sourire glacial. « Ouais. Mais plus rien n'est comme avant, Jake. Plus rien... »

Jake détourna les yeux, l'esprit en ébullition. Voilà donc l'explication qu'il cherchait. Il avait flairé une bizarrerie. Mais jamais il n'aurait rien imaginé de tel. Jamais, au grand jamais.

« Allons chercher cet étal, dit-il en empoignant le bras de son vieil ami, visiblement affaibli par son aveu. Pas un mot de tout ça à notre retour, d'accord ?

— D'accord », répéta Tom. Il y avait pourtant dans sa physionomie l'empreinte d'une blessure plus profonde, plus cruelle que celle subie dans l'embuscade, d'un mal qui échappait complètement à Jake tant il était perdu dans ses pensées. Une préoccupation qui rongait son aîné. Un fardeau non partagé.

Un secret.

Pour l'instant, cependant, tout allait bien. Un nouvel équilibre avait été trouvé.

Pour l'instant.

Le marché couvert occupait une halle spacieuse non loin de Maumbury Road. Ses centaines d'étals formaient un labyrinthe assourdissant qui, les jours d'ouverture, grouillait d'activité. On trouvait pratiquement tout sous ces auvents. Tout ce qui se fabriquait ou poussait encore, en tout cas. On pouvait même s'offrir certaines vieilleries d'avant l'Effondrement, à condition d'y mettre le prix.

Certains marchands se spécialisaient dans les CD et les vinyles, d'autres dans les livres et les magazines de l'ancien temps. Plusieurs éventaies proposaient des articles de cuir (ceintures, vestes, harnais, sacoches de selle), d'autres des produits chimiques domestiques (mort-aux-rats, détergent, savon, shampoing). Deux ou trois promettaient des sucreries maison et une bonne demi-douzaine débordaient de légumes divers et variés. Des fruits, des habits, des bougies, des pneus, des lunettes, des couvertures, du papier peint, des montres et des pendules, des graines, des jouets, du fil et des aiguilles... tout cela changeait de mains sous les bannes à rayures multicolores du marché, sans oublier les couteaux et les épées, le papier à lettre et les stylos. Deux échoppes exposaient de vertigineux amoncellements de mécanismes hors d'usage pour les amateurs de pièces détachées. On pouvait acheter dans les boutiques voisines des armes et des munitions, de même que des alcools forts, du vin et du cidre. On pouvait s'offrir une paire de bottes résistantes ou de délicats escarpins. Des cassettes audio ou vidéo, de même que de simples bandes magnétiques, étaient disponibles sous la bannière Technologies dépassées SARL. De la peinture et des bijoux, des chapeaux et des souvenirs aux couleurs d'équipes de football... On trouvait absolument de tout. Enfin, au beau milieu du marché, une petite foule faisait la queue devant deux stands adjacents pour se faire couper les cheveux ou recevoir des soins dentaires de base.

Pour l'heure, Jake et Tom s'intéressaient avant tout aux marchandises de l'étal à babioles tenu par une jeune femme à l'œil paresseux prénommée Becky. Elle se démenait pour les aider à choisir.

« Celle-ci est ravissante, dit-elle avec un fort accent du Dorset qui arrondissait chacune de ses syllabes. Une véritable affaire par les temps qui courent. Regardez ce travail de gravure ! Et c'est de l'argent massif. Voici le poinçon. »

Tom étudia la broche en forme de feuille pendant quelques instants puis il se tourna vers Jake.

« Qu'en penses-tu, Jake ? Tu crois que ça lui plaira ?

— J'en suis sûr. C'est dans tes prix, par contre ? »

Tom prit une longue inspiration. Il avait déjà choisi trois colliers pour ses filles. Ce dernier achat était pour Mary et, dans le contexte de son récent aveu, Jake comprenait pourquoi il mettait tant de temps à se décider. Il ne voulait pas se tromper.

« Une petite remise pour achat en gros, Becky ? » lança Jake avec un clin d'œil.

La marchande était une jeune femme plantureuse à la silhouette appétissante. Sans sa « coquetterie dans l'œil », un garçon des environs se serait jeté sur elle depuis belle lurette. Les choses étant ce qu'elles étaient, elle ne se marierait sans doute jamais.

« Ce serait avec plaisir, dit-elle en rougissant. Hélas ! les cours de l'argent se sont envolés. Je vous le dis, messieurs, des temps difficiles approchent.

— Même pas deux petites couronnes, ma jolie ? »

Il le sentit, la commerçante n'était pas insensible à la flatterie et commençait à se laisser fléchir.

« Écoutez, dit-elle en extirpant de sous son étal une vieille serviette en cuir noir. Vous disiez que vous cherchiez une bague... pour ton fils... Eh bien, j'en ai de jolies là-dedans. » Elle ouvrit la serviette et la présenta à plat devant Jake. « Donnez-moi ce que je demande pour la broche et les colliers. De mon côté, je vous offre une ristourne de deux couronnes sur le prix de la bague de votre choix. Vous n'aurez plus qu'à vous arranger entre vous. »

Jake voulut insister mais, au même instant, il la vit. « Celle-ci, dit-il en désignant un anneau en or tout simple en haut à gauche du présentoir en velours noir. C'est ce qu'il lui faut. »

Becky saisit le bijou et le lui tendit.

Jake l'étudia un instant puis se tourna vers Tom. « Qu'en dis-tu ?

— Elle est jolie. Un peu petite pour Peter, cela dit, tu ne trouves pas ? »

Jake regarda son ami dans les yeux et éclata de rire. « Elle n'est pas pour lui ! Enfin, ce n'est pas lui qui la portera. »

Tom lui renvoya un regard inexpressif. Enfin, il eut le déclic. « Oh... tu veux dire... Meg ? »

Jake opina lentement.

Tom écarquilla les yeux, la compréhension se faisant jour en lui. « Tu crois... ?

— Je le sais. Du moins, avec ta permission. »

Tom s'esclaffa mais reprit très vite son sérieux. Il pivota sur lui-même pour regarder Jake en face. « C'est une très belle bague, Jake, mon cher ami, et je serais enchanté que ton fils joigne son destin à celui de ma fille. Je... » Une larme coula sur sa joue. « Merde, Jake. Tu sais quoi ? Je ne vois pas qui pourrait me rendre plus heureux pour elle.

— Tu ne la trouves pas trop jeune, donc ?

— Trop jeune ? » Tom secoua la tête et essuya une autre larme. « Non, Jake. Pas du tout. On le sent, tu sais. Peu importe qu'on soit trop jeune ou trop vieux. On le sent. »

Jake afficha un sourire radieux. « Dans ce cas, payons ce qu'on doit à Becky et allons retrouver les autres. On pourrait boire un verre ou deux pour fêter ça, non ? »

Il se retourna vers la marchande, qui avait les yeux humides à l'idée qu'une de ses bagues fût l'occasion d'un tel bonheur.

« Becky, ma belle, c'est d'accord. Marché conclu ! »

Il se pencha pour l'attirer vers lui et déposer sur sa joue un baiser qui la fit rougir comme une pivoine.

« Tout le plaisir est pour moi, dit-elle en jetant à Jake un regard mélancolique tandis que Tom lui tendait son argent. Revenez quand vous voulez, messieurs... Quand vous voulez... »

Peter débitait du bois à l'arrière de la maison quand Meg arriva en courant. À sa vue, Boy bondit à sa rencontre.

« Salut, Boy », dit-elle en s'agenouillant pour le caresser avec vigueur ainsi qu'il l'aimait. Elle leva les yeux vers Peter et sourit.

« Tu ne devineras jamais... »

Peter posa une bûche en équilibre vertical et se tourna vers elle.  
« Quoi donc ?

— J'ai entendu par inadvertance une indiscretion de maman.

— Ah ouais ? »

Il abattit sa hache sur la bûche, qu'il fendit en deux. Boy aboya comme pour applaudir.

« Ouais... Jack Hamilton se chercherait une femme.

— Une femme ? » Amusé, il prépara une autre bûche. « Continue...

— À ce qu'il paraît, il aurait donné à ton père de quoi lui en acheter une à Dorchester. »

Peter était sur le point de lever sa hache mais il s'interrompit pour fixer Meg du regard. « Il veut s'acheter une femme ?

— Ouais... pour cuisiner, faire les chambres et servir au bar.

— Une boniche, quoi. C'est ça ? » Il abattit sa hache tellement fort que les deux moitiés du rondin s'envolèrent en virevoltant. Boy aboya de nouveau.

« Moi, je trouve ça romantique. Même s'il a plus de soixante ans et qu'il est obligé de payer. Il vit seul depuis beaucoup trop longtemps. »

Peter la regarda du coin de l'œil, cherchant à deviner si elle faisait allusion à son père, mais rien ne semblait se cacher sous ses paroles. Il disposa une nouvelle bûche sur le billot.

« Remarque... dit-elle en s'approchant pour poser la main sur son bras nu, ça donne à réfléchir.

— Sur quoi ?

— Eh bien... Imagine que tu doives m'acheter... Combien donnerais-tu pour moi ? Jusqu'où irais-tu pour m'avoir ? »

Il la dévisagea, estomaqué. Elle éclata de rire et lui serra le bras.  
« Je plaisante !

— Ah ouais ?

— Ouais... » Meg s'approcha du mur et scruta les champs par-dessus. « Je veux dire... L'argent, ça compte, mais... » Elle haussa les épaules puis fit volte-face et lui sourit. « Tu sais quoi ? Si j'étais

quelqu'un d'autre... tu sais, une jeune fille sans avenir coincée dans une ville atroce du genre de Dorchester... eh bien... je sauterais peut-être sur l'occasion malgré son âge.

— C'est vrai ? » Le visage de Peter se décomposa.

« Mais non, imbécile. Je ne parle pas de moi ! Je veux dire... Oh ! tu verrais ta tête ! Je n'aurais jamais dû te le dire, je le savais. »

Il posa sa hache et se redressa. « Repose-moi la question.

— Hein ?

— Vas-y. Redemande-moi combien je donnerais pour t'avoir. »

Meg fronça les sourcils puis, avec un mouvement des épaules, obtempéra.

Il n'hésita pas. Il répondit d'une manière limpide et pas seulement en pensée. « Jusqu'au dernier de mes sous, Meg Hubbard. Jusqu'au dernier. »

Jake aurait pu assassiner une pinte dès leur retour mais il fallut patienter pour se désaltérer. Ted Gifford les attendait à la porte. Il avait de mauvaises nouvelles.

« C'est de la folie, Tom. Complètement dingue !

— De quoi tu parles ? »

Tom s'assit sur le premier banc venu. Il avait l'air épuisé.

« Des prix, qui ont littéralement explosé. On a réussi à obtenir un peu plus de marchandises en échange de notre chargement mais on est loin du compte. On n'a plus le choix, Tom : il va falloir emprunter. »

Tom se pencha. Il ferma les paupières un instant puis releva les yeux vers Ted. « De combien on aura besoin, d'après toi ?

— Je sais pas. Cent ou deux cents couronnes... trois cents peut-être ? Rien que le mazout a triplé. Quant aux balles et aux chargeurs...

— Vous êtes passés à l'armurerie Hardy ? » s'enquit Jake.

Ted acquiesça. « Frank y est allé. D'après lui, les prix sont démentiels ! »

Jake poussa un long soupir. « Trois cents ? Même si quelqu'un acceptait de nous prêter une somme pareille, nous serions sur la paille en un mois ou deux à ce train-là. Il n'y aurait pas moyen de réduire nos dépenses ?

— C'est ce qu'on a fait. Tu as vu comment c'est. »

Jake n'avait rien vu mais il comprenait. En temps de crise, les produits de première nécessité, ce dont nul ne pouvait se passer, prenaient énormément de valeur, surtout quand de rares dépositaires les accumulaient sans les mettre en circulation. À l'inverse, les articles de luxe, que les gens ne désiraient qu'en période d'abondance, quand ils pouvaient se les offrir, perdaient, eux, de la valeur. La plupart des étals où s'étaient rendus Tom et lui ce jour-là – outre celui de Becky

car les cours de l'or et de l'argent demeuraient généralement stables – proposaient des marchandises de luxe dont les prix n'avaient, logiquement, pas beaucoup bougé.

Jake se rassit. « Qu'est-ce que t'en dis, Tom ? On va demander au vieux Harry ? Ou à Liam, peut-être, aux écuries ? »

— Tu crois que l'un ou l'autre aura de quoi nous prêter une telle somme ?

— Aucune idée. Qui ne tente rien n'a rien. Ils savent qu'on les remboursera. On est de vieux amis, après tout, et ça fait près de vingt ans qu'on achète chez eux.

— Vas-y, dans ce cas », décida Tom.

Néanmoins, Jake sentit dans sa réponse que cette idée ne lui plaisait pas. Il n'avait pas envie de se livrer à la merci de quelqu'un d'autre, fût-ce à court terme. Il préférerait encore se priver qu'emprunter.

Tom le regarda. « Je pourrais rapporter nos achats... »

Jake se montra inflexible. « Non. Pas question.

— Mais il nous faut des munitions, Jake. Nous devons rester capables de nous défendre.

— Alors achetons-en.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, Tom. Je vais voir Harry sur-le-champ. Il doit être dans l'arrière-salle de son pub. Je vais demander la moitié à Harry et l'autre à Liam. Comme ça, ce ne sera un trop gros effort ni pour l'un ni pour l'autre. Je vais faire en sorte que ça vaille le coup pour eux : je vais leur proposer dix couronnes d'intérêts chacun. Pas mal comme rapport ! Et je reviendrai en personne les rembourser dans trois jours.

— Mais, Jake...

— Pas de protestations. C'est décidé. Quant à toi, Tom Hubbard, tu vas te reposer dans un bon lit. » Jake se tourna vers Gifford. « Ted... donne-moi un coup de main, tu veux ? »

En fait, Jake n'avait pas l'intention d'aller voir Harry, ni même Liam. Il avait eu une idée. Rien ne garantissait sa réussite, loin de là, mais il entendait tenter le coup malgré tout.

« Donne-moi une demi-heure, dit-il à Ted Gifford une fois Tom installé. Si je n'ai pas l'argent d'ici là, nous trouverons un autre moyen de nous le procurer. Je te retrouve devant chez Hardy. D'accord ? »

— D'accord... » Mais Ted hésita. Jake sentit qu'il voulait ajouter quelque chose.

« Un problème ? »

— Oui : le climat dans cette ville, voilà le problème. J'arrive pas à m'empêcher d'y penser... ou de le sentir, plutôt... Ça me rappelle l'ambiance qui régnait la première fois. Tu sais... quand tout s'est



écroulé. Seulement... qu'est-ce qui pourrait encore nous tomber dessus ? On en est réduits à l'essentiel. Dans ces conditions, pourquoi ça se détraquerait davantage ?

— Très honnêtement, je l'ignore. La rareté joue beaucoup mais je ne vois pas pourquoi. Rien ne manquait le mois dernier. Peut-être Branagh a-t-il commencé à faire de la rétention de marchandises. Ce qui est sûr, c'est qu'il a augmenté les taxes.

— Je lui ai jamais fait confiance, à ce salaud.

— Moi non plus... Cela dit, écoute... réglons déjà ce problème, d'accord ? Procurons-nous ce dont nous avons besoin et rentrons chez nous. On s'inquiétera du reste plus tard. »

Jake s'était lui aussi laissé gagner par l'inquiétude. En traversant la halle bondée, il lut sur tous les visages la même appréhension. Des gens aimables en temps normal se chamaillaient, chicanaien sur des queues de cerise. Jusque-là, c'était un espace agréable où commercer, résonnant de rires et de plaisanteries bon enfant. Désormais, tout le monde semblait irritable. Il le devinait dans le ton des conversations. Plus d'une fois, en passant devant un étal, il surprit un marchand et un acheteur à se quereller avec irritation et amertume. Avec beaucoup de gestes et de cris également. « Va te faire foutre ! » lâchait l'un d'eux avant de faire un doigt d'honneur à son interlocuteur, ce qui relançait l'altercation.

Plus Jake s'enfonçait au cœur du marché, plus la rumeur hargneuse semblait s'accroître. Nul n'en venait jamais aux mains – les hommes de Branagh, présents en nombre, y veillaient – mais la colère latente était telle qu'elle menaçait de dégénérer à tout moment.

Le plus grave aux yeux de Jake était que personne ne paraissait en avoir conscience. Tout le monde avait l'air trop préoccupé pour rien remarquer. Il s'arrêta un instant avec l'impression d'être soudain le seul point immobile en ce tourbillon d'humanité. En regardant les gens vaquer à leurs occupations, il vit leur hâte à aller d'étal en étal, comme si la fin du monde était pour demain et qu'il leur fallait s'approvisionner pour s'en garantir. Il régnait une atmosphère de désespoir matiné de panique, de celles qui naissent quand nul ne sait très bien ce qui se passe, sinon qu'un désastre est imminent.

Ce qui ne faisait qu'épaissir le mystère car il n'avait encore entendu aucune rumeur sensée.

Dans l'immédiat, toutefois, il avait un projet à accomplir. Un projet qui, s'il portait ses fruits, lui permettrait de faire d'une pierre deux coups.

Becky leva les yeux en le voyant se planter devant son étal. Son expression vaguement nerveuse se mua en un sourire rayonnant

quand elle le reconnut.

« Jake ! Quel plaisir de vous revoir. Vous avez besoin d'autre chose ?

— On pourrait le présenter ainsi... » Il hésita. « Écoutez... C'est beaucoup demander, je le sais, mais croyez-vous pouvoir fermer pendant une demi-heure ? Il faut que je vous parle. Je... Enfin, je me disais que nous pourrions aller dans une taverne... au calme, pour échanger quelques mots. »

Elle eut l'air surprise.

« Je sais pas... Une demi-heure...

— Je vous paierai. Un bon prix. »

Elle plissa les yeux. « J'espère que vous ne vous êtes pas mis en tête de... »

Il leva les mains dans un geste défensif. « Non, non, rien de tel. Cela dit, j'ai effectivement une proposition à vous faire. Une proposition à laquelle vous pourriez trouver intérêt...

— Sans blague ? » Mais il la devina intriguée. « D'accord. Une demi-heure. Mais vous me devrez dix couronnes pour le manque à gagner. »

Jake sourit. « Entendu. » Alors il se demanda ce qui attirerait le plus l'attention de Jack Hamilton : son œil qui changeait de direction de façon déconcertante ou sa silhouette voluptueuse. Quoi qu'il en fût, ce serait une bonne opération pour l'un comme pour l'autre, et elle garderait son indépendance.

Il la regarda couvrir ses marchandises et demander à son voisin de les surveiller. Ensuite, et ensuite seulement, elle fit le tour de son étal et lui prit le bras en souriant.

« Très bien, Jake. Allons discuter, dit-elle en se pressant contre lui. Tu as éveillé ma curiosité, tu sais ?

— Je sais », répondit-il, radieux, désormais certain de la réponse à sa proposition.

Ted attendait à l'endroit convenu, devant l'armurerie Hardy, à l'extrémité sud du marché. Frank Goodman, Eddie, Dick et les autres l'accompagnaient.

« Tu as l'argent ?

— Deux cent quatre-vingt-dix couronnes. » Il leur tendit la lourde bourse de cuir que lui avait confiée Jack Hamilton à Wareham.

« Mais c'est...

— ... à nous jusqu'à ce que nous revoyions Jack. Je lui ai trouvé une femme, comme il voulait, mais pour pas un rond. Elle reviendra avec nous. Entre-temps, nous nous servirons des économies de notre ami pour acheter ce dont nous avons besoin. Nous le rembourserons la

prochaine fois que nous le verrons. »

Ils le dévisagèrent, les yeux écarquillés.

« Une femme ? répéta Ted. Pour pas un rond ? »

Jake ne se laissa pas entraîner. « Vous verrez. Maintenant, allons faire nos courses. Frank... prends cent quatre-vingts couronnes. Ça devrait suffire, non ?

— Ça ira, répondit Goodman en se tournant vers Ted, qui avait entrepris de compter la monnaie.

— Que nous manque-t-il ?

— Des lunettes pour Ginny Harris...

— Et des chaussures pour le petit Sam Webber...

— On aurait grand besoin de semences...

— Et de ciseaux... »

Jake leva la main. « Bon. On va établir une nouvelle liste par ordre de priorité. Voyons ce qui nous est vraiment indispensable. Des semences, oui. Des bougies... Du fioul pour le générateur... Quoi d'autre ? »

Ainsi, d'un seul coup, leur anxiété s'évanouit.

« Je ne les ai jamais vus comme ça, raconta-t-il à Tom deux heures plus tard, quand il fut de retour à l'auberge, assis au chevet de son ami. Une petite contrariété – cette hausse soudaine des prix – et on aurait dit que tout leur univers s'écroulait sous leurs pieds.

— Oui, mais ce n'est pas la seule raison. Il y a aussi ce pressentiment qui flotte dans l'air. Nous l'avons eu tous les deux, je le sais, ces dernières semaines. Et ici... eh bien... il doit être exacerbé. »

Jake hocha la tête. « Tu ne crois pas si bien dire. On dirait une sorte d'hystérie collective. Tout ce que j'espère, c'est que ça finira par se calmer. L'hiver approche. Avec un peu de chance, il mettra un terme à cette ambiance de folie. Au printemps, peut-être nous sentirons-nous mieux.

— Nous nous la coulons douce depuis trop longtemps, murmura Tom.

— Tu crois ? Je ne trouve pas notre vie si facile. »

Tom pouffa de rire. « Tu as la mémoire courte, Jake Reed !

— Tu trouves ? »

Jake balaya la chambre du regard. Comme toujours en période de marché, le propriétaire, Harry Mason, avait entassé six lits dans la pièce pour répondre à la demande. Celui de Tom se trouvait tout contre le mur, sous la fenêtre, par où entrait le tumulte du marché, qui fermerait dans deux heures.

Jake se leva. Pour se donner une contenance, il se pencha sur Tom et posa la main sur son front. Il avait chaud sans être fiévreux. Et il avait de bien meilleures couleurs.

« Je vais demander à ce médecin s'il pourrait venir.

— Pour quoi faire ? Nous serons de retour chez nous demain soir.

— Oui. Quand nous y serons, Mary sera aux petits soins pour toi, autant qu'elle voudra. En attendant, c'est moi le chef. Et je veux que ce toubib t'examine à nouveau. »

Tom eut l'air soudain agité.

« Non, Jake. Ce serait du gaspillage. L'argent nous est compté en ce moment. Je me sens bien, je t'assure.

— Je m'en fiche. Il va venir t'examiner, un point c'est tout.

— Jake...

— Je vais demander au petit serveur d'aller le chercher. Pas tout de suite : plus tard. Au dernier moment. Il pourra te donner un cachet pour t'aider à dormir. »

Tom voulut se redresser mais il était manifestement plus faible qu'il ne l'imaginait.

« Jake...

— Quoi ?

— D'accord... Fais venir ce docteur si tu le dois... mais laisse-moi descendre un moment. Je veux vous rejoindre au bar. Je n'ai pas envie de me retrouver ici tout seul toute la soirée. »

Jake lui aurait dit non, il lui fallait se reposer, mais il vit que c'était important pour lui.

« C'est d'accord. Une heure, pas plus. »

Tom sourit. « Merci. Tu peux y aller, maintenant.

— Je te remercie. »

Dans l'embrasure de la porte, Jake se retourna. Tom avait fermé les paupières. Il semblait apaisé dans les dernières lueurs du jour mais sa blessure l'avait visiblement épuisé. Cette force de la nature qu'il était depuis toujours paraissait désormais diminuée, presque fragile.

*On est trop vieux pour ces conneries*, se dit-il en sortant dans le couloir. *On s'est usés beaucoup trop vite.*

Ce qui valait aussi pour le monde dans lequel ils vivaient.

Une fois dehors, il regagna le marché, où il entreprit de déambuler entre les étals, conscient d'avoir une dernière tâche à accomplir. Il avait promis à Josh de lui ramener une rareté. Un nouveau bijou à ajouter à sa collection. En jouant des coudes sous la pression de la foule, Jake se surprit pourtant à penser, plutôt qu'à cette mission, à Tom et à ce qui lui était arrivé lors de sa précédente visite. Avait-il vraiment couché avec une fille sans se protéger ? C'était difficile à croire, connaissant Tom, lui qui se montrait toujours si prudent, si... fiable. Par ailleurs, il ne voyait pas quand il aurait pu en trouver le temps. Ils ne s'étaient pas quittés d'une semelle.

Et pourtant c'était arrivé.

La boutique de disques de Rory se trouvait à son emplacement

habituel, dissimulée au plus sombre du marché, entre un marchand de boutons et un étal proposant des cadres à photos et des bougies parfumées.

Rory était un homme de belle taille à la barbe noire, vêtu de cuir noir d'une autre ère. Il afficha un large sourire en reconnaissant qui s'approchait et il interpella son visiteur dans son dialecte prononcé du sud de Londres.

« Jake, vieille branche... C'est bon de te voir. »

Ils se serrèrent chaleureusement la main.

« Tu as quelque chose pour moi ? »

Le sourire de Rory s'élargit. « J'espérais que tu te pointerais. Tu viens de la part de Josh, j'imagine ? »

Des années plus tôt, Rory était descendu au Bankes Arms alors qu'il était de passage. Il avait alors juré n'avoir jamais vu de plus belle collection que celle de Josh. Depuis, il connaissait les goûts du vieil homme.

« Je lui ai promis d'essayer de lui trouver quelque chose de spécial.

— Tu es venu à la bonne adresse, mon ami. Tiens... » Il fouilla sous son comptoir et lui tendit un vieux vinyle encore protégé par son enveloppe en polyéthylène. « Il doit déjà l'avoir mais...

— Non ! murmura Jake en examinant la pochette de l'album, émerveillé. Bon Dieu, Rory ! Où as-tu déniché pareil trésor ? Ça n'a pas de prix !

— Je sais. C'est un gamin qui me l'a apporté. Il n'avait aucune idée de sa valeur. Il prétendait l'avoir trouvé mais il avait dû le chouraver. »

Jake ne l'écoutait plus que d'une oreille distraite. Il contemplait l'image noir et blanc à gros grain qui occupait toute la surface de la pochette de trente centimètres de côté. Cinq jeunes gens descendaient un escalier à côté d'une vieille cabine téléphonique. Sur la droite, une large inscription sur la devanture d'un hôtel miteux vantait des chambres à six dollars la nuit. Il retourna l'objet. À l'arrière, le batteur du groupe, Ed Cassidy, levait la main en signe de paix. Son crâne chauve caractéristique cherchait l'anonymat derrière une paire de lunettes noires. Au-delà s'étendait ce qui ressemblait à une terre dévastée.

Josh cherchait ce disque depuis des années. Et voilà que Jake le tenait entre ses mains. L'apogée du rock de la Côte ouest.

Il se tourna vers Rory. « Combien en demandes-tu ?

— Rien du tout. C'est un cadeau. Pour Josh. Vous êtes de fidèles clients, tous les deux. De vrais gentlemen. Mais l'heure est venue pour moi de tourner la page. Une fois que j'aurai tout ramassé, je m'arrache en Cornouailles. Si autre chose te fait envie, je te le cède à moitié prix. Liquidation de stock. Dernier jour. »

Il partit d'un rire chaud bienveillant, si différent de ce qu'avait entendu Jake tout le long de cette journée qu'il ne put s'empêcher de l'imiter.

« Merde ! Rory... dit-il en tenant l'album contre lui avec précaution, Josh va faire sous lui quand il le verra. Tu es sûr ? »

Rory sourit à pleines dents. « Plus sûr que sûr, et encore un peu plus. Il pourra le ranger avec ses Quicksilver, ses Dead, ses Airplane et tous les autres. Je te le ferais bien écouter mais j'ai peur de le rayer.

— En effet... Tu as du punk ?

— Fin des années soixante-dix ou des années vingt ?

— Le vrai de vrai.

— Désolé. J'avais un quarante-cinq tours des Vapors, mais il est parti. J'en ai tiré dix couronnes.

— Tant mieux pour toi.

— Ouais... » Le sourire de Rory s'atténua. « Cette fois, c'est la fin, on dirait.

— On dirait... » Mais c'était trop morbide. Jake posa de nouveau les yeux sur la pochette. Josh possédait d'autres albums de Spirit – *Clear* et *Twelve Dreams* – mais *The Family That Plays Together* était vraiment ce qu'ils avaient fait de mieux.

« “La famille qui joue ensemble”... excellent titre, non ? »

Le visage de Rory s'illumina encore. « Pas mal. Mon préféré reste *Bless Its Pointed Little Head*<sup>3</sup>, de l'Airplane. Non pas que j'en aie jamais vu un exemplaire...

— Hé ! tu voudrais pas venir boire un coup avec nous ce soir ? »

Rory s'excusa d'un haussement d'épaules. « J'aimerais bien, mais il faut que je ramasse tout avant de mettre les bouts. Je dois retrouver ma fille sur la route de Helston.

— Tu as une fille ? » Toutes ces années, et il ne s'en était jamais douté...

« Ouais... Roxanne. Prénom à la con, je sais, mais sa mère n'a rien voulu savoir. Elle aura vingt ans dans un mois. Elle est adorable. Elle veut que j'aille vivre avec elle... maintenant que sa mère est morte.

— Oh... » Jake dévisagea le disquaire, stupéfait. Depuis combien de temps se connaissaient-ils ? Quinze ans ? Et ils n'avaient jamais eu de vraie conversation. Ils ne parlaient que de musique. De rien d'autre.

Jake repartit avec deux articles supplémentaires : un CD du premier album de JakPak, *Suture*, de 2027, et un vieux quarante-cinq tours de Captain Sensible, *Glad It's All Over*, qu'il comptait offrir à Josh, surtout pour rire.

Sur son chemin du retour à l'auberge, il tomba sur Frank Goodman.

« Jake...

— Frank... tout va bien ? »

Goodman acquiesça. « Les chariots sont chargés et sous clé dans l'écurie pour la nuit. Je suis venu voir s'il y avait des affaires de dernière minute à ne pas rater.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Quelque chose pour la femme. Un bracelet peut-être.

— Va donc voir Becky... Oui, laisse-la t'arranger ça. Si tu viens de ma part, je suis sûr qu'elle te fera un bon prix.

— Ah oui ? » Il esquissa un sourire. « Indique-moi le chemin, Jake, et je verrai ce qu'elle peut faire pour moi... » Il hésita. « Il ne me reste plus que sept couronnes... Tu crois que ça suffira ?

— Largement. Vas-y. On se retrouve chez Harry... »

Après avoir rendu visite à Tom, Jake se lava et se changea puis descendit. Le bar était déjà bondé, l'atmosphère lourde de fumée de cigarette et du brouhaha des conversations.

Il avait une faim de loup. Il n'avait rien avalé depuis le petit-déjeuner. Étant donné qu'ils avaient payé Harry d'avance pour la pension complète, il lui suffisait de commander ce dont il avait envie sur le menu. En revanche, la boisson n'était pas comprise. Or, à cause de l'augmentation des prix, il serait difficile de trouver de quoi se payer quelques bières. Il prit Harry à part et lui demanda si, pour une fois, il pourrait leur faire crédit.

L'instant d'hésitation de Harry fut éloquent. Jake n'était manifestement pas le premier à solliciter cette faveur.

« Entendu, dit-il avec un hochement de tête. Vous êtes de bons clients. Mais vous me réglerez sous huitaine, d'accord ?

— Sous huitaine ? » Jake y réfléchit. « Marché conclu ! »

Les deux hommes crachèrent dans leur paume et se serrèrent la main.

*Comme dans le film*, pensa Jake en regardant l'une des filles du patron, Jessie, lui verser une pinte de blonde mousseuse.

Ted Gifford et quelques camarades s'étaient installés sur l'une des longues tables disposées à l'autre bout de la salle. Jake s'en approcha.

« Une petite place pour moi ? »

Des chopes et des verres se levèrent en signe de bienvenue. Quelqu'un se décala un peu et Jake se glissa entre Dick et Brian Leggat, le vieux copain de Ted venu d'Abbotsbury.

La discussion portait sur la hausse des prix et les dernières rumeurs arrivées par la route. Tout le monde était dans le même bateau quand il s'agissait d'inflation. Il n'y avait eu aucun avertissement et beaucoup d'entre eux étaient désormais à court d'argent.

« Dieu sait comment on s'en sortira la prochaine fois, fit Dick

Cooke, de Cerne Abbas. Là, j'ai pu acheter que la moitié de ce dont j'avais besoin. Du coup, si l'hiver est rude... »

C'était leur crainte à tous. De se retrouver sans le nécessaire pour survivre à la saison froide.

« Le prix des vaccins...

— Carrément au-dessus de mes moyens...

— Il va falloir débiter un sacré tas de bois pour tenir le coup...

— Putain ! le prix du sel... incroyable ! »

Et ainsi de suite. Jake, lui, garda le silence. Il avait constaté le problème. Ce qu'il voulait savoir, c'était ce qui en était à l'origine. Or la réponse ne lui viendrait pas de ses amis, tant ils étaient inquiets de la situation.

« Alors... lâcha Eddie en se tournant vers lui, où est la femme du vieux Jack, dis-moi ? Je croyais qu'elle était censée revenir avec nous.

— C'est le cas. Mais il faut d'abord qu'elle prépare ses bagages.

— Une fille du coin, donc ?

— Tout à fait. »

Ted Gifford poussa un grognement. « Bon sang, Jake... dis-nous ! Je ne supporte plus ce suspense... »

Jake ne fit pas attention à lui. Il termina sa pinte et posa son verre. « Qui en prend une autre ?

— Eh bien... c'est-à-dire que... » commença Eddie.

Jake se pencha dans une attitude de confiance. « Harry nous accorde une ardoise pour la soirée. Commandez ce que vous voulez, les gars... »

Une acclamation salua la nouvelle. Eddie et Dick se levèrent pour prendre les commandes puis se dirigèrent vers le bar pour les transmettre au patron.

Il était à peine 17 h 10.

« La nuit sera longue, dit Leggat, assis à la droite de Jake. Les gars vont boire pour oublier. »

Jake opina. C'était la vérité. Et ils avaient tout le temps de perdre la mémoire.

« Comment va ta Jane ? s'enquit-il au bout d'un moment. Bien ? Et les enfants ? »

Leggat sourit et sortit son portefeuille. Il fouilla à l'intérieur et tendit à Jake une petite photo en couleur qui le représentait avec sa femme et leurs deux enfants.

« Ouah ! Où tu as trouvé ça ?

— Un rétameur qui passait au village. Cinq couronnes la photo. Je te dis pas la file d'attente ! J'avais rien vu de tel depuis des années. Le truc se développe tout seul à l'arrière de l'appareil. D'après le gars, c'était un système courant il y a cinquante ou soixante ans. »

Jake étudia longuement la photo puis la rendit à son propriétaire.



« Merde alors...

— Ça va, Jake ?

— C'est tellement chouette d'avoir une photo de vous quatre. »

Leggat rit en secouant la tête. « Ouais... ouais, c'est vrai.

— Écoute, il faut que j'aille aider Tom à se préparer. Je lui ai dit qu'il pourrait nous rejoindre une petite heure. À tout de suite... »

Dehors, sur l'escalier de derrière, il s'arrêta en se cramponnant de toutes ses forces à la rambarde.

Cette photo l'avait ému.

Il prit une longue inspiration tremblotante. Il avait été au bord des larmes, là-dedans, rien que d'y penser. Quel trésor... Putain ! quel trésor inestimable... Cela lui avait donné des idées. *Si seulement j'avais l'équivalent. Une image d'elle.* Parce que les seules qu'il conservait étaient dans sa tête.

Tom était réveillé. Quand Jake entra dans sa chambre, il bâilla et commença à s'étirer, ce qui lui arracha une grimace.

Jake sourit. « Tu avais failli oublier, hein ? C'est bon signe. Ça veut dire que c'est en voie de guérison. »

Le jour déclinait dehors et la pièce était désormais plongée dans la pénombre. Jake alluma la bougie posée au chevet de Tom puis se pencha par-dessus le lit et tira les rideaux.

« Quelle heure est-il ?

— Cinq heures et quart.

— J'avais l'impression qu'il était plus tard... »

Jake baissa les yeux sur son vieil ami. Dans la lueur de la flamme, il paraissait plus vieux. Peut-être s'agissait-il d'un effet d'optique mais il avait l'air éreinté. Pas à la façon d'un jeune homme après une rude journée, toutefois. C'était plutôt une fatigue de vieux. Une sorte d'usure.

Il aida Tom à s'asseoir puis toucha son front à nouveau. Il était froid.

« Comment tu te sens ?

— Mieux.

— La douleur... ?

— Supportable. C'est une douleur sourde à présent, la plupart du temps.

— Bon. Mais je vais tout de même faire venir le docteur. Vu ? »

Tom n'essaya pas de protester.

« Très bien, conclut Jake. Je vais t'aider à t'habiller. »

En haut de l'escalier, Tom s'arrêta et regarda Jake. « Laisse-moi descendre seul.

— Je veux bien, mais accroche-toi à la rambarde.

— J'ai quel âge ? Huit ans ? »

Jake pouffa de rire. « D'accord. Mais fais attention, c'est raide.

— Je vois bien.

— Laisse-moi passer devant.

— Quoi ? Pour que je te tombe dessus ? On serait bien, tiens, tous les deux à l'hôpital.

— Reste au lit, dans ce cas.

— Cesse de faire des histoires, tu veux ? »

Il cessa de faire des histoires. Mais il ne fut rassuré qu'une fois Tom en sécurité au pied des marches. Là, le blessé accepta de nouveau l'aide de son ami, qui plaça un bras autour de sa taille pour l'accompagner au bar.

« Le v'là ! » s'écria Ted Gifford en se levant pour accueillir Tom.

Tous les visages de la compagnie s'illuminèrent d'un sourire.

« Qu'on lui apporte une bière ! clama Frank Goodman en se tournant vers Eddie, qui s'était déjà levé pour s'en occuper.

— Une pinte de blonde, Tom ?

— Sans mouche dedans, cette fois ! » tonna Tom en faisant référence à l'insecte à demi noyé qui avait gâché sa première gorgée d'un des rafraîchissements savourés cet été-là.

Il se glissa sur un banc entre Ted Gifford et Dick Cooke, le représentant de Cerne Abbas. Jake s'assit en face d'eux.

« Comment te sens-tu, mon gars ? s'enquit Ted en touchant le bras valide du blessé. Ça ne saigne plus, hein ?

— Non. Ça va. Le docteur y jettera un coup d'œil demain.

— Ah... bien... »

Jake regarda Tom accepter une chope des mains d'Eddie et, après l'avoir levée à la santé de l'assistance, la porter à ses lèvres pour la déguster.

*Comme au bon vieux temps*, se dit Jake. Non, pas tout à fait. Ils étaient détendus, certes, mais pas autant qu'à l'époque. Il régnait encore une atmosphère pesante. Un certain malaise.

« Alors, quand est-ce qu'elle arrive, cette femme ? lança Frank Goodman à Jake.

— Bientôt, répondit ce dernier, amusé par l'insistance de ses camarades. Un peu de patience !

— Je suis sûr qu'elle n'existe pas, relança Frank sans quitter Jake des yeux. Je parie que Jake se paie notre poire. »

L'intéressé sourit sans se vexer. « C'est vraiment ce que tu crois ?

— Eh bien... Où l'aurais-tu trouvée, déjà, pour commencer ?

— Au marché... voilà où ! »

Tous se retournèrent, une expression de surprise mêlée de stupeur sur le visage. C'était Becky, maquillée et sur son trente et un. Œil paresseux ou non, elle était tout en beauté.

« Becky, dit Jake en se levant pour lui céder sa place. Les gars, je crois que vous connaissez Becky. La future Becky Hamilton.

— Eh ben, je veux bien être... commença Ted Gifford.

— Rien du tout, le coupa son fils. Pas si elle devient la légitime de Jack Hamilton ! »

Tous éclatèrent de rire, à commencer par Becky.

« Qu'est-ce que tu bois, Becky ? lança Eddie. On mettra ça sur notre ardoise... »

La jeune femme s'assit en se tortillant – au grand plaisir de ses voisins – pour se ménager plus de place. « Une pinte de blonde, ce sera parfait, Eddie, mon chou.

— Un sacré changement de carrière », lui glissa Brian Leggat, tout sourire.

Becky pivota et braqua son bon œil sur lui. « Oh ! je reviendrai encore de temps en temps au marché, tu peux me croire. Être la légitime de Jack Hamilton n'y changera rien !

— S'il veut bien de toi, la taquina Leggat.

— Oh ! il voudra de moi ! »

Elle lui adressa du bon côté un clin d'œil provocateur qui suscita l'hilarité générale.

Peter tendit l'oreille dans le silence du couloir obscur. Outre le tic-tac régulier de la vieille horloge à balancier et le discret halètement de Boy, aucun bruit ne se faisait entendre. La maison était calme, déserte.

Il gagna la cuisine, lumineuse en comparaison. La pièce était éclairée de l'extérieur par la lune, large disque blanc sur fond noir, à mi-chemin de son ascension dans le ciel de Kimmeridge, au sud-ouest.

Boy le suivit à pas de velours et laissa échapper un léger grognement.

« Chut ! Boy... »

Malgré tout, il ouvrit la porte du garde-manger et leva la main pour s'emparer d'une longue lanière de couenne qui y pendait. Il jeta alors au chien sa part du dernier cochon tué. Boy bondit pour l'attraper au vol et s'installa par terre pour mâchouiller sa friandise avec bonheur.

Peter s'approcha de la fenêtre pour observer la cour. Tout avait l'air normal. Le bois se trouvait là où il l'avait entassé plus tôt. Le couvercle de la citerne était bien en place, protégé par son verrou. Un bruissement discret monta du poulailler, qui retomba aussitôt dans le silence.

Il regarda Boy. « C'est bon, le chien... Tout va bien. Allons jeter un coup d'œil à la grange. »

Il regagna le couloir. Son arme était là où il l'avait laissée, dans son

armoire fixée au mur. Il fit jouer la clé dans la serrure pour ouvrir la porte grillagée et s'empara du fusil. Il le cassa, constata qu'il était bien chargé, puis il le referma.

« Viens, Boy... Allons voir s'il y a des renards... »

L'animal gronda en entendant ce mot mais garda les crocs serrés sur sa lanière de couenne en suivant son maître à pas de loup.

Une légère brise d'orient soufflait en provenance de la baie de Poole et de Studland. Peter entendit une chouette hululer dans le lointain. C'était une belle nuit pour chasser.

La grange se trouvait en contrebas, adossée au mur imposant du New Inn. Dans l'ancien temps, lui avait-on dit, c'était un établissement très prisé. Tous les soirs d'été, le grand parking de derrière était bondé de véhicules à moteur. On y faisait la fête jusque tard dans la nuit pendant toute la belle saison, sous les éclairs aveuglants de la lumière électrique et la musique qui envahissait les champs enténébrés.

Il soupira. Nul n'avait vu de voitures rouler depuis vingt ans et tout indiquait qu'elles ne reviendraient jamais. Ce qui n'était pas plus mal, d'après son père. Pourtant, Peter se surprenait parfois à rêver d'en conduire une, rien qu'une fois. Histoire de savoir comment c'était.

Il leva la tête pour explorer les champs du regard. De là où il se tenait, au sommet de la longue pente, il distinguait la mer, semblable à une feuille de métal frémissante dans le lointain.

Boy s'était arrêté brusquement. Soudain, il se mit à gronder. Bientôt, il lâcha sa friandise et se mit à aboyer. Un aboiement comme il en lâchait en présence d'un inconnu.

Peter leva son fusil. Il portait autour de son cou un sifflet pendu à une ficelle. Quand un incident de ce genre se produisait, il était censé souffler dedans très fort pour appeler les villageois à la rescousse. Mais il s'en abstint.

Il continua de marcher d'un pas lent et silencieux en s'éloignant peu à peu des habitations et de la grange.

« Chut ! Boy », souffla-t-il.

Aussitôt, le chien se tut. Il demeura aux aguets, toutefois, les oreilles tendues, le ventre à ras de terre, comme s'il avait repéré du gibier.

Lentement, Peter décrivit de larges cercles pour découvrir qui ou ce qui se cachait là. Tout d'abord, il ne distingua rien. Boy avait dû se méprendre. Ou alors il s'agissait d'un petit animal. C'est alors qu'il aperçut quelque chose.

Il débloqua le cran de sûreté et entreprit de s'approcher.

Ils étaient trois, étendus sur des paillasses à l'arrière de la grange. Du moins, deux d'entre eux étaient allongés. Le troisième était assis, adossé au mur du fond. Peter déduisit des légers mouvements de sa tête qu'il était réveillé, au contraire de ses compagnons.

Il montait la garde.

Peter s'accroupit pour se dissimuler.

Ils n'avaient pas l'air armés mais rien ne le lui garantissait. Même s'il ne distinguait aucune arme, ils pouvaient très bien en avoir par terre à côté d'eux ou les cacher sous leurs vêtements.

Un grognement infime retentit. L'un des dormeurs supposés venait de se retourner en gémissant comme s'il était blessé. Le veilleur se pencha sur lui en prononçant quelques mots que Peter ne put distinguer.

Il s'approcha en rampant, suivi de près par Boy, qui se déplaçait en même temps que lui en observant son maître de ses grands yeux lumineux enthousiastes.

Il pourrait les abattre facilement de là où il était. Deux d'entre eux seraient morts avant d'avoir pu faire un geste. Mais sa curiosité était piquée. Qui étaient-ils ?

Il balaya les alentours du regard. Derrière lui, sur sa droite, près de là où se trouvait autrefois l'ancien centre d'accueil pour animaux, se dressait la maison des Hubbard. Les filles se demanderaient bientôt où il était passé. Il aperçut la lueur d'une bougie à l'une des fenêtres de l'étage, sans savoir qui l'avait allumée. Beth, sans doute. C'était sa chambre.

Il se retourna vers la grange et sentit son estomac se soulever.

Il avait disparu ! Le veilleur s'était envolé !

Peter pivota sur lui-même pour regarder partout. Subitement lui parvint de derrière la grange le bruit de quelqu'un qui urinait.

Il laissa échapper un long soupir de soulagement.

Quand l'homme réapparut en se reboutonnant, Peter l'examina dans le clair de lune. C'était un solide gaillard, dans la trentaine, la barbe hirsute. Un type tout ce qu'il y avait de plus ordinaire, exception faite de l'expression de son regard.

Il avait peur. Et il avait bien raison. On ne courait pas la campagne en ces temps troublés sans craindre pour sa vie. Tout vagabond représentait un problème. Un problème qui se résolvait le plus souvent d'une balle dans le crâne.

En voyant l'inconnu si près et avec une telle clarté sous la lune, Boy rompit son silence absolu pour émettre un gémissement à peine perceptible. Aussitôt, le guetteur se figea et scruta le secteur où Peter s'était recroquevillé avec son chien.

« Japhet... Japh... »

Cet appel avait pris la forme d'un chuintement grave et insistant. La réponse, indistincte et ensommeillée, jaillit peu après de l'obscurité de la grange.

« Que... ? »

Le fusil de Peter était pointé droit sur la poitrine de la sentinelle. Il

glissa la main gauche sous sa chemise et en sortit son sifflet. Il ne lui restait plus qu'à souffler dedans.

Seulement, s'il le faisait, les intrus risquaient de déguerpir et les villageois passeraient la nuit à courir après eux à travers champs. Or il les tenait à sa merci. À condition de bien s'y prendre.

Toute la question était de savoir ce qu'aurait décidé son père à sa place.

Il le sut sans avoir à demander.

Il se leva, épaula son fusil et avança de deux pas en direction du veilleur.

« Si vous fuyez, je vous abats comme un chien ! dit-il d'une voix forte et claire. Je suis une fine gâchette : je ne vous manquerai pas. Les mains en l'air, que je les voie ! »

À sa grande surprise, l'inconnu s'agenouilla en gémissant, les mains levées en signe de capitulation. Dans la grange, une plainte angoissée et quelques mots se firent entendre sur le même ton.

« Oh ! merde... Oh ! putain de merde... »

C'était là qu'il lui fallait user de prudence. Si un seul des deux intrus cachés dans la grange était armé...

Mais il savait que ce n'était pas le cas. Ils n'auraient pas si peur de lui.

« Boy ! Va les surveiller ! Allez, Boy... Empêche-les de s'enfuir ! »

Boy bondit aussitôt et se précipita dans la grange en aboyant sur les deux hommes tapis à l'intérieur. L'un d'eux resta étendu, comme indifférent à ce qui se déroulait autour de lui. L'autre se redressa sur son séant, les mains au-dessus de la tête.

*Bien.* Peter porta le sifflet à sa bouche et souffla dedans. Un coup. Deux coups. Un troisième.

Il y eut un instant de silence, suivi bientôt par un remue-ménage de portes claquées et de semelles battant le pavé. L'homme agenouillé – le veilleur – se mit à geindre. Il savait la partie jouée.

Peter ne bougea pas, sans se montrer entièrement. Les reflets de la lune sur le canon de son fusil ne pouvaient pas échapper à l'inconnu, toutefois. Il savait que Peter ne plaisantait pas.

Quand les premiers villageois arrivèrent en courant, Peter leur désigna la grange d'un geste.

« Il y en a deux à l'intérieur... en plus de celui-ci. Selon moi, ils ne sont pas armés. »

Il avisa le boucher, Matthew Hammond. Derrière lui, Jack Randall et sa femme, Jenny, dévalaient la pente, leur manteau jeté sur les épaules, tous les deux armés de fusils de chasse.

Hammond adressa un signe du menton à Peter et passa devant lui pour s'approcher de l'homme agenouillé. Il pointa son arme sur la tête de l'inconnu.

« Très bien... Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous foutez chez nous ? »

D'autres villageois arrivèrent, avec parmi eux Mary et ses filles. Elles aussi avaient enfilé un manteau à la hâte. Mary brandissait un fusil et ses filles des bâtons et des couteaux.

L'homme agenouillé voulut répondre mais il ne put que bégayer : « N-nous sommes juste de p-passage. »

À en juger par son accent, il venait de la région des Midlands.

Hammond se tourna vers la grange, où Jack Randall se dressait au-dessus de la silhouette allongée, tandis que son compagnon se recroquevillait contre le mur, le fusil de Jenny Randall pointé sur sa figure.

« Celui-ci est blessé, Matty... lança Randall. Gravement, on dirait. J'ai l'impression que nos amis ont participé à une rude bagarre.

— C'est vrai ? » s'enquit Hammond en pressant le bout du canon de son fusil contre le cou de son homme.

Celui-ci eut l'air pétrifié. De façon bien justifiée car la moitié du village était désormais dehors. Les hommes et les femmes déboulaient à flanc de colline, habillés à la va-vite, tous munis d'une arme quelconque.

« C-c'est vrai... N-nous faisons p-partie d'une b-bande... de B-b-b-Bromsgrove.

— Bromsgrove... Dans les Midlands ? »

Il acquiesça.

« Que faites-vous en Purbeck, alors ? Combien étiez-vous ?

— T-t-trois m-m-mille... p-peut-être p-p-plus. »

Un murmure de surprise accueillit cette précision.

« Trois mille ? » répéta Hammond, éberlué.

Une fois de plus, l'inconnu acquiesça.

« Qu'est-il arrivé aux autres ?

— Ils s-se sont f-fait refouler... sur la g-grand-route, plus au nord. Des t-troupes armées... v-venues de nulle part. C'est là que m-mon ami a été b-blessé.

— Sûrement les hommes de Branagh, commenta Randall. Je ne vois pas qui ça pourrait être d'autre. »

Charlie Waite, le patron du New Inn arriva sur ces entrefaites, accompagné de deux de ses fils, porteurs de torches. Dans leur lueur chancelante, les villageois distinguèrent pour la première fois le visage des inconnus et les habits ensanglantés du blessé.

« Mon Dieu... murmura Jenny Randall, horrifiée. Ce pauvre garçon est criblé de balles ! »

Hammond ne se laissa pas apitoyer. Il donna à l'homme agenouillé un nouveau petit coup du bout de son fusil.

« Que faisiez-vous sur la route ? Trois mille hommes... Qu'étiez-

vous ? Une armée ?

— D-d-des réfugiés », bégaya l'inconnu, les yeux écarquillés. Il craignait visiblement que la seconde à venir fût sa dernière.

« Réfugiés, mon cul ! » laissa tomber Charlie Waite en rejoignant Matthew Hammond. Les deux hommes dominaient comme deux colosses l'étranger agenouillé.

Waite se pencha pour l'empoigner par l'encolure et le secouer.

« Dis-moi la vérité, enfoiré ! »

À ce spectacle, Peter grimaça. Il avait déjà vu Charlie Waite se laisser aller. Il s'emportait facilement et ne connaissait pas la compassion. Son intervention ne pouvait qu'envenimer la situation.

« P-p-pas seulement des hommes... d-des femmes, aussi. Et d-d-des enfants. »

Le blessé gémit et ouvrit les yeux. Jenny Randall, inquiète, se tourna vers son mari.

« Il faut faire quelque chose... Ce pauvre garçon... »

Charlie Waite pivota dans sa direction, enragé par sa pitié. « S'il est dans cet état, Jenny, c'est parce qu'il le méritait ! Je vous parie une couronne contre un penny qu'il s'agissait de mercenaires. Pas une femme ni un enfant parmi eux !

— Dans ce cas, pourquoi n'ont-ils pas d'armes ?

— Parce que c'est ainsi qu'agissent les mercenaires. Dès que ça tourne au vinaigre pour eux, ils abandonnent leurs armes... » Il posa de nouveau les yeux sur l'homme qu'il continuait d'empoigner et il secoua la tête. « Ils auraient poursuivi leur route jusqu'ici si Branagh ne les avait pas interceptés. Et où en serions-nous alors ? Confrontés au même dilemme, mais avec mille fois plus de salopards en face ! Finissons-en avec ces trois-là, que je dis. »

Un bruyant déclic retentit lorsqu'il déverrouilla la sécurité de son fusil.

Peter agit d'instinct. Sans laisser le temps à Waite d'appuyer son arme contre le crâne du condamné, il s'approcha et dévia brusquement le fusil avant de se tenir entre Waite et sa proie, désormais affolée.

L'aubergiste eut l'air abasourdi. « Que... ? »

Peter le foudroya du regard. « Si j'ai sifflé, ce n'est pas pour que vous veniez les abattre. J'aurais pu m'en charger tout seul. Si vous voulez les tuer, il faudra commencer par moi ; ensuite, vous vous expliquerez avec mon père. Non. On les garde. Attachons-les et enfermons-les en sûreté jusqu'à l'arrivée des autres. Alors nous aviserons. Jenny a raison. Accordons-leur le bénéfice du doute et soignons le blessé. Dès lors, s'il meurt, ce ne sera pas notre faute. »

Waite lui adressa un rictus méprisant. « Tu crois que ça compte, gamin ? »



Peter ne se laissa pas intimider. Il n'avait pas peur de lui. « Oh ! ça compte, monsieur Waite. Ça compte plus que tout. »

Il était un peu plus de 20 heures quand Rory, le disquaire, arriva de façon inattendue avec une jolie jeune fille à son bras.

« Tom... Jake... Je vous présente ma fille Roxanne.

— Rory ! s'écria Jake, aux anges, en se levant d'un bond pour l'accueillir. Je te croyais en route pour les Cornouailles...

— Oui... j'allais partir quand Son Altesse a surgi de nulle part. Du coup, je me suis dit...

— Oh ! tu es le bienvenu. Vous l'êtes tous les deux ! Poussez-vous, tout le monde... Ménagez un peu de place à nos chers amis ! »

Jake avait abandonné l'idée de reconduire Tom au lit au bout d'une heure. Il n'avait qu'à le regarder pour constater le bien que lui faisait cette soirée. À lui et à eux tous, en vérité, car les tracasseries de la journée avaient été englouties sous une marée d'alcool.

« C'qu'on vous sert ? demanda Eddie en se levant difficilement. Une... pinte pour... toi, Ror ? Et ta... ta... ta fille ? »

Dick Gifford pouffa de rire. « Écoutez-le ! Il est rond comme une queue de pelle !

— Une pinte, ce serait au poil, répondit avec son plus bel accent cockney le nouveau venu, seul homme encore sobre de la compagnie. Et la même chose pour Roxie. En vous remerciant ! »

Eddie se pencha et fit un clin d'œil à la jeunette. « On... mettra ça... sur l'ardoise... »

Jake la regarda puis se tourna vers son père et secoua la tête. « Nan... C'est pas ta fille, Rory. Elle est beaucoup trop belle. »

Rory sourit à pleines dents. Il se moquait de ce qu'on pensait de lui mais tout compliment concernant sa fille le touchait visiblement au cœur. Elle était effectivement très jolie, du reste, avec ses belles formes et ses longues boucles châtain foncé. En la regardant, il n'était pas difficile de comprendre pourquoi Becky avait eu tant de mal à mettre la main sur un homme et à le garder. Roxanne, elle, ne devait avoir que l'embarras du choix.

« Que fais-tu dans la vie, Rox ? » s'enquit Tom. Il s'était rassisi et semblait nimbé d'une douceur automnale.

« De la gravure sur verre... des inscriptions... des motifs... des fleurs... » Accoudés à la table, les hommes buvaient ses paroles. Ils rayonnaient, heureux de recevoir parmi eux cette bouffée d'air frais.

« Il y a au marché un étal, dit Billy Leggat en agitant sa pipe, qui propose des articles de ce genre. Très jolis. Pas donnés, cela dit... »

Roxanne sourit. « Ce sont mes créations.

— Et ça te suffit pour vivre ? demanda le vieux Ted Gifford.

— Honnêtement, non. La demande n'est pas énorme, à vrai dire. Mais c'est mon truc. Et papa m'aide un petit peu de temps en temps, alors... »

Rory enveloppa sa fille de son bras et la serra contre lui.

Eddie réapparut alors avec les bières. Il en avait renversé un peu mais l'essentiel était sauvé.

« Ror... Roxanne... »

— Ça fait un peu Jap catarrheux sur les bords, non ? lança Frank Goodman en donnant un coup de coude à son voisin avant de tirer sur les coins de ses yeux pour les plisser. Rorrokosan, t'as toussé dans ton saké ! »

Il y eut un ou deux rires mais Tom et Jake se sentirent gênés.

« Ne fais pas attention à lui, murmura Jake sur un ton d'excuse. C'est un très joli prénom. Ta mère s'est inspirée de la chanson ? »

Roxanne lui adressa un regard inexpressif. Rory se pencha. « Sa mère n'aimait pas la musique. »

Tom éclata de rire. « Sans déconner, Rory... tu sais les choisir ! »

— N'est-ce pas ? » Il regarda de nouveau sa fille. « Remarquez... elle ressemble beaucoup à sa maman au même âge, quand je l'ai rencontrée. Nous étions sur la route, tous les deux. Réfugiés. Elle cherchait à rentrer chez elle... en Cornouailles... et moi... je voulais seulement m'éloigner le plus possible de Londres. On se serait cru chez les fous, là-bas. »

Autour de la table, les visages se rembrunirent à cette évocation. C'était la première fois depuis une heure ou deux que leur était rappelé ce souvenir. De ce qu'ils avaient vécu. Oui, et de ce qu'ils risquaient de revivre.

« En tout cas, elle est bien mignonne, dit Becky en souriant à sa rivale. De si jolis cheveux... J'en avais de pareils à une époque... »

— Jack Hamilton en avait aussi, à une époque », lâcha Ted Gifford, pince-sans-rire, provoquant l'allégresse générale, Becky incluse.

La conversation n'avait que peu avancé quand leur vieil ami Hewitt, le cerbère de Branagh, fit irruption. Luisant de sueur et la figure noire de poussière, il avait l'air de sortir d'une longue chevauchée.

« Jake... je peux te toucher un mot ? »

Hewitt le conduisit dehors, dans le froid. Sa patrouille patientait non loin, chevaux attachés. À l'instar de leur capitaine, les gardes avaient l'air de ne s'être pas lavés depuis des jours et une lueur de consternation brûlait au fond de leurs yeux éreintés, comme s'ils en avaient trop vu.

« Qu'y a-t-il ? »

— Je voulais te prévenir. Il y a eu un affrontement...

— Un affrontement ?

— Nous avons appris de la bouche d'autres voyageurs qu'il s'est passé quelque chose il y a quelques jours. Nous avons gardé la nouvelle secrète, bien sûr, de crainte que personne ne vienne au marché. Enfin... toujours est-il qu'une force d'interception a été envoyée vers le nord. Quatre cents hommes ont ainsi pris position à Sherborne, sur le pont de la Yeo. Nous avons frappé fort avant que l'ennemi ne se rende compte de ce qui lui arrivait et...

— Attends, l'interrompit Jake. Tu as parlé d'interception. Qu'y avait-il à intercepter ?

— Une force d'invasion. Trois, voire quatre mille hommes. Certains étaient armés mais la plupart ne brandissaient que des instruments de fortune. »

*Quatre mille hommes...* Jake ressentit un frisson de terreur à cette idée. Aucune armée de cette ampleur n'avait été mobilisée depuis des années.

« Et vous les avez battus ?

— Repoussés. On en a tué un bon nombre mais la plupart ont fui vers le nord, à travers champs, dans la direction de Glastonbury...

— Mais pas tous. »

Hewitt confirma d'un mouvement de tête. « Quelques-uns ont rebroussé chemin. La dernière fois qu'on les a vus, ils marchaient vers le sud-est, dans votre direction... Voilà pourquoi j'ai préféré t'avertir. »

Jake en eut la chair de poule. « Merci... Mais, dis-moi... qui étaient ces intrus ? Je veux dire... quatre mille hommes...

— Des gens des Midlands. Ils avaient été chassés de chez eux, apparemment.

— Des Midlands ?

— D'après ceux que nous avons interrogés, oui. Et cet accent... impossible de s'y tromper !

— Bon sang... Branagh est au courant ?

— Bien sûr. Il a agi en conséquence. »

Jake y réfléchit. Son instinct lui hurlait de prendre le départ sur-le-champ et de revenir chercher les chariots un autre jour si nécessaire, mais il n'en était plus question. Ses compagnons avaient trop bu.

Il rentra dans l'auberge, refroidi par ce qu'il venait d'entendre. Devait-il en faire part à l'assemblée ? Gâcher la fête ? Il décida de s'en abstenir. Ils auraient tout leur temps au petit matin pour décider d'une stratégie.

*Pourvu que je ne me trompe pas ! songea-t-il. Pourvu que huit heures n'y changent rien ! Oui, Dieu fasse que les nôtres soient en sécurité chez nous à notre retour...*

Jake s'efforça de ne pas se laisser abattre par la nouvelle, en vain. Il se trouva incapable de rester assis à discuter avec ses amis, à rire avec eux au moindre bon mot. Il n'avait pas le cœur à cela. Penser qu'ils lanternaient ainsi tandis que des inconnus armés se dirigeaient vers leurs foyers lui était insupportable. Il acheva sa bière – la dernière, décida-t-il – et se tourna vers Tom. S'il devait informer quelqu'un, c'était bien lui.

Il se pencha pour lui murmurer à l'oreille : « Je crois connaître la raison du malaise qui régnait aujourd'hui. »

Tom était moins saoul qu'il n'en avait l'air. Il pivota sur lui-même et croisa le regard de Jake. « Ça a un rapport avec ce que t'a dit Hewitt ? »

Jake opina.

« Je me demandais combien de temps tu attendrais. Quand tu es revenu... Ta tête... On aurait dit que tu avais vu un fantôme.

— Plutôt une légion de fantômes... »

Tom plissa les yeux en s'efforçant de comprendre. « Pardon ?

— Branagh a dépêché son armée vers le nord... à Sherborne. Une bataille a eu lieu là-bas.

— Merde...

— Ouais. Quatre cents hommes – bien armés et entraînés – contre une bande de maraudeurs...

— Je suppose qu'ils l'ont emporté ?

— Ouais.

— Pourquoi on ne fête pas ça, alors ? Pourquoi les cloches ne sonnent-elles pas ? »

Jake prit une longue inspiration. « La force d'invasion... D'après Hewitt, elle comptait près de quatre mille combattants. Venus des Midlands. Les hommes de Branagh les ont repoussés mais... Eh bien, la plupart ont fui vers le nord mais quelques-uns – il ignorait combien – ont poursuivi vers le sud. Le sud-est, plus précisément. »

Il vit Tom réfléchir avant de comprendre l'allusion. « Tu veux dire... ?

— Hewitt l'ignore. Tout ce qu'il sait, c'est qu'ils avaient l'air prêts à tout. Quelque chose les avait chassés de chez eux. Et qu'est-ce qui refoulerait une force de quatre mille hommes ? »

Une légère secousse se produisit. Sur la table, les verres s'entrechoquèrent. Les conversations se firent hésitantes puis moururent. Les compagnons s'interrogèrent du regard. La secousse enfla, se mua en tremblement. Plusieurs pintes tombèrent des tables et se fracassèrent tandis qu'en fond sonore éclataient des pétarades de moteurs.

Tout le monde s'était levé, en proie à la panique. Au-delà du comptoir, de l'autre côté de la salle, quelqu'un se mit à hurler

éperdument comme s'il avait perdu la raison.

Jake était debout, lui aussi. « Mais qu'est-ce que... »

Dehors, un soudain éclair aveuglant illumina la place au point d'envahir le bar. Les clients se protégèrent les yeux du bras en se cognant les uns aux autres. Des éclats de voix retentirent.

Jake joua des coudes pour figurer parmi les premiers à tituber dans l'espace inondé de lumière. Dehors, le vrombissement des moteurs était assourdissant. Il allait jusqu'à faire trembler l'espace environnant. À l'image de la clarté cruelle, impitoyable, il venait du ciel, à l'aplomb de la ville. C'était pourtant insensé. Cela faisait plus de vingt ans que nul n'avait vu de machine voler.

En outre, ce n'était ni un avion ni un hélicoptère. Non. Il s'agissait d'un appareil d'un nouveau genre ; totalement inconnu.

Jake mit sa main en visière au-dessus de ses yeux pour tenter de discerner la forme de l'engin, sa taille. La lumière était si intense, si aveuglante, qu'il ne distingua rien.

Un coup de feu retentit, puis un autre.

« Bande d'idiots ! vociféra-t-il. Ne tirez pas dessus ! » Mais ses paroles furent couvertes par le vacarme de l'appareil, le double ronflement de ses réacteurs, si fort qu'il semblait émaner de son corps.

Soudain, aussi brusquement qu'elle avait frappé, la lumière disparut. En ces premiers instants, l'obscurité se fit si profonde, si absolue, qu'un ample gémissement de terreur jaillit de la foule.

Jake serra fermement les paupières puis les rouvrit et tendit le cou pour scruter les cieux à la recherche de l'appareil. Tout d'abord, il ne vit rien. Comme s'il avait été aveuglé. Seule flottait au milieu des ténèbres la tache blanche née de la brûlure des projecteurs sur sa rétine. Comme elle commençait à s'atténuer, il entra perçut une image fugitive de la machine qui s'éloignait, une forme argentée au clair de lune.

Le ronronnement se tut. Peu à peu, l'atmosphère s'apaisa.

« Vous avez vu ça ? hurla quelqu'un. Vous avez vu ces motifs sur ses ailes ? Putain ! des extraterrestres ! »

Mais Jake les avait vus lui aussi, tout à la fin, à l'instant où l'appareil avait accéléré avant de disparaître.

Des dragons. Ces motifs... Il s'agissait de dragons.

Alors même que lui venait cette pensée, il sentit sur la peau de son visage le contact de fils de soie arachnéens, un goût à peine perceptible de soufre et de cannelle sur sa langue. Enfin, présence envahissante semblable à des volutes impétueuses de fumée cramoisie, le dessin d'un visage. Oriental. Brutal.

Jake tomba à genoux en reconnaissant ce souvenir déclenché, en comprenant sans l'ombre d'un doute de qui il s'agissait.

« Ce sont les Chinois, dit-il en se tournant vers Tom qui, non loin,

fouillait le ciel d'un air médusé. Ces saletés de Chinois... »

2 Allusion à la maxime religieuse « La famille qui prie ensemble reste ensemble », très populaire au cours des années cinquante dans le monde anglo-saxon.

3 Litt. « Dieu bénisse sa petite tête pointue ».

## DEUXIÈME PARTIE

Printemps 2043

### L'ORIENT EST ROUGE

Le vieillard à la tête blanche, depuis l'âge de cinquante ans,  
Au sud et au nord a fui les malheurs de ce monde  
Un tissu grossier enveloppe mes os desséchés  
Il m'est pénible de courir sans cesse, je ne puis me reposer  
Malade, je suis déjà tout décrépit  
Les quatre mers ont toutes sombré dans le feu  
Entre ciel et terre, sur dix mille li,  
Nul endroit où loger son corps [...]  
Le chemin du retour a ainsi disparu  
Sur la rive du fleuve Siang je fonds en larmes

Du Fu, *Fuyant la guerre* (VIII<sup>e</sup> siècle),  
traduction Cheng Wing-fun et Hervé Collet  
(Moundarren, 1995).

# CHAPITRE IV

## FUTURS

L'inforama explose sur ma peau. Dès mon immersion, des cascades de paillettes aubergine traversent en virevoltant un écheveau de fumée terre de Sienne. Non loin, un bouillonnement rougeoyant de magma cerise occupe le centre d'un paysage constitué de formes géométriques extravagantes aux couleurs tout aussi folles. Si je plisse légèrement les yeux sous mon masque, je distingue les couches fantomatiques sous-jacentes, dix niveaux de données supplémentaires, tous peinturlurés de couleurs vives, primordiales, tel le contenu d'un coffre à jouets renversé, animé d'une vie dénaturée, en mouvement perpétuel, en circulation constante.

Tout ici porte une signification. Nos sens sont affinés à des fins de distinction. La couleur désigne la marchandise ; la densité, sa valeur ; la fluidité, la cessibilité des titres.

C'est un marché, après tout.

L'immense courbe du dôme s'arrondit au-dessus de moi, piquée de tétines métalliques lumineuses secrétant par dizaines de milliers des fils délicats d'informations semblables à des brins de soie colorée qui viennent alimenter le flux, bâtissent et démolissent l'inforama d'une nanoseconde à l'autre à la façon de l'univers en une œuvre éternellement inaccomplie.

Des strates. Une succession infinie de strates qui s'amoncellent. L'inforama maîtrise le pouvoir de donner chair aux métaphores. C'est un système formidablement complexe de retour d'informations, la métonymie la plus puissante de l'univers électronique, capable de refléter avec une précision parfaite le monde des marchés. La moindre variation de couleur, de texture, de flux, tout a son importance car tout ici relève de l'expression mathématique. Dès lors qu'un phénomène existe, il y revêt une valeur monétaire précise.

Je continue, passe devant de colossales termitières d'un cyan dense, devant des amas globuleux palpitants d'un magenta éclatant. Des arbres squelettiques d'un noir argenté s'élancent vers le ciel, leurs branches ondulant telles les entrailles frémissantes d'un insecte transparent. Au-delà se dessinent d'imposantes collines de formes



géométriques multicolores : des tumeurs vivaces entassées au pied de cristaux miroitant de mille teintes aux subtiles variétés de tons d'où émergent à la façon d'excroissances parasitaires des feuilles dorées duveteuses et de gluantes sinuosités incarnates. Et tout cela est traversé par des torrents de couleurs agressives et lumineuses, fumantes et vaporeuses, tandis qu'une bourrasque sépulcrale de minuscules flocons scintillants trouble un instant ce festin sensoriel.

Une migraine à la Dalí. La rencontre du cyberart et du cybercommerce.

Un monde d'avatars et d'avarice. « À quoi cela ressemble-t-il ? me demande-t-on souvent. Que ressent-on à l'intérieur ? » Pourtant, ce ne sont ni la vue ni le toucher qui sont le plus sollicités. C'est l'odorat.

En effet, de même qu'une action, une obligation, une matière première ou une entreprise a sa couleur, sa forme, sa densité, sa viscosité et sa température, elle a aussi son odeur, qui peut être fraîche ou fétide. La couleur et la forme sont bien entendu des indicateurs précieux, mais c'est le parfum que je recherche en priorité, que je renifle en avançant.

La fraîcheur est déterminante. Du moins dans mon domaine.

Résultats d'exploitation, plus-values, investissements, recherche et développement, politique de recrutement, dépôts de brevets... tout cela se reflète dans l'odeur d'une action. Si l'entreprise est jeune, dynamique, prospère, ses titres dégagent un parfum agréable, vert et printanier. Elle émet pour ainsi dire sur le plan phéromonal. À l'inverse, une maison vieillissante dont les ventes baissent et dont le personnel s'éloigne, une affaire qui dépend de ses garanties financières, mettons. Eh bien... vous avez déjà senti de la viande avariée ?

Il m'arrive parfois de fermer les yeux – de façon métaphorique – et de me laisser guider par mon nez pour parcourir l'inforama en sentant sur ma langue l'acidité de quelque géant du plastique et sur les vibrisses de mes narines le chatouillis des actions d'un transporteur.

La primauté de l'olfaction est bien réelle. Les odeurs, au contraire des couleurs, ne mentent pas. On peut repeindre une surface mais on ne fait pas disparaître un effluve. On peut tenter de le masquer, de le désodoriser d'une façon que seul un nez d'exception peut déceler.

Voilà précisément ce pour quoi j'ai été formé. Je respire tout, voyez-vous, par le filtre délicat de mon masque. Des informations. Un flux infini d'informations. Non pas traitées comme par le biais d'un ordinateur mais sous une forme primale, instinctive, en prise directe sur le cerveau reptilien. Car mon métier consiste à lâcher. À soumettre au Marché.

Les meilleurs d'entre nous ne se contentent pas de jeter un coup d'œil alentour. Non, nous écumons le Marché. Nous nous en

imprégnons. Nous le laissons envahir nos pores et submerger nos sens, tels des chasseurs dans une obscure forêt primitive. L'aboutissement de cent cinquante mille ans de décisions instinctives, de choix de vie ou de mort, épurés et polis pour ce merveilleux monde nouveau.

Mais je vous induis en erreur. Vous pourriez me croire seul en cet espace. C'est loin d'être le cas. L'inforama grouille d'avatars : non seulement ceux des agents des huit grandes entreprises qui gèrent le Marché virtuel mais aussi des mille quatre cents courtiers de moindre envergure qui rôdent telles des baudroies des abysses dans ses profondeurs insondables.

Combien ? Cinquante mille peut-être, simultanément. Cela dépend. Certains « s'habillent » de façon conventionnelle, d'autres se déguisent en samourais ou en célèbres capitaines d'industrie, mais on croise aussi des pirates, des dragons et autres créatures mythiques, des dieux et des superhéros, des homards et des robots, des lions et des Lilliputiens, des trolls des montagnes et des hobbits, des taureaux et des ours, des araignées et des sages à barbe grise, Eurydice et...

Quoi que vous puissiez imaginer, vous le trouverez là, en train d'arpenter les neuf cercles de cet Erewhon, de ce nulle part, d'en graver les murs ou d'en sillonner les cieux intérieurs portés par leurs longs bras ailés.

Pour l'heure, toutefois, je m'intéresse à l'avenir. Avant que vous me le demandiez, permettez-moi de vous répondre. Oui, on peut marcher. Il suffit d'actionner ses jambes virtuelles pour trouver, à l'autre bout de la caverne, une porte ou, plutôt, une membrane. Ne reste plus qu'à la franchir. Là, de l'autre côté, dans un espace plus froid, moins surpeuplé, moins fatigant pour les yeux, attend le futur, silencieux et stérile, vaste entrepôt de ce qui sera.

Le futur est beaucoup moins encombré que le présent. À mesure que l'on progresse dans les semaines et les mois à venir, le paysage se dégarnit peu à peu de telle sorte que, à horizon d'un an environ, quelques zones vides apparaissent sous le pied. Là, on peut identifier titres et matières premières d'un seul coup d'œil.

C'est vrai. Et c'est là que j'effectue l'essentiel de mon travail : je repère ce qui monte et ce qui descend, ce qui relève ou non du risque acceptable ; je me sers des informations glanées dans l'« aujourd'hui » de l'inforama pour parier sur le « demain » de cet au-delà. J'achète à bas prix pour revendre cher dans un an. Je garantis les provisions de mes maîtres et je lubrifie les rouages du commerce pour les années à venir. Je fais en sorte que tout continue.

Les opérations à terme. Les *futures*. Voilà mon métier. Je négocie le futur.

Les caméras s'arrêtèrent. Derrière l'acteur suspendu dans son harnais, l'élégante courbe de l'écran bleu réapparut quand la

projection s'éteignit.

« C'est bon, Jake ! Impeccable... Le texte était nickel. Excellentes images aussi... »

Lentement, on le redescendit.

« Punaise... il fait chaud là-dedans... »

Il était déguisé en pierre de jeu de go géante : une grosse boule aplatie avec de tout petits bras et jambes et une tout aussi petite tête surgissant de la surface lisse et courbe.

« Arrêtez de vous plaindre, lui lança Carl, le réalisateur. Vous êtes payé deux fois plus cher que vous ne valez ! »

Ce n'était pas vrai mais cela n'avait pas d'importance. Il adorait se plier à de tels exercices.

Quand ses pieds touchèrent le sol, les accessoiristes s'empressèrent d'ouvrir son costume sur ses charnières pour l'en libérer.

« Allez vous doucher, Jake. Nous parlerons ensuite. »

Jake acquiesça. Il aimait bien Carl. Tous deux avaient le même sens de l'humour caustique. Par ailleurs, Carl savait très précisément où il allait. Il avait compris d'emblée les intentions de Jake.

En se lavant, Jake repensa au tournage. Quand il avait commencé son travail de *login*, aucun guide, aucune « immersion » pédagogique ne l'avait aidé à prendre ses repères. On l'avait tout de suite jeté dans le grand bain, où il n'avait eu d'autre choix que de nager ou de couler. Mais la situation avait évolué depuis. Le Marché virtuel était beaucoup plus restreint à l'époque, beaucoup plus facile à appréhender. Au cours des dix années passées, de plus en plus de sociétés s'y étaient inscrites, de sorte qu'il était devenu impossible de créer une entreprise sans figurer dans l'inforama.

On ne jurait plus que par la formation, dorénavant. Et c'était à lui, leur vedette, leur enfant prodige, que ses employeurs avaient confié leur dernière immersion pédagogique.

Il se plaça sous le flux d'air chaud pour se sécher. Le tournage lui avait donné le droit de prendre sa soirée. Il attendait des amis. Ils partageraient le dîner et regarderaient ensemble le nouvel épisode d'*Ubik*.

Chris et Hugo viendraient, de même que Jenny et Alex. Sans oublier, bien entendu, Kate.

À propos...

Jake enfila son caleçon puis appuya sur le minuscule implant glissé sous sa peau derrière son oreille droite. La liaison s'établit sans tarder.

« Passe-moi Kate. Voix seule. »

L'implant vibra doucement. Quand il s'arrêta, la voix de Kate envahit le crâne de Jake.

« Salut, chéri... Ça s'est bien passé ?

— À merveille. On a tout mis dans la boîte en une seule prise.

Toujours partante pour ce soir ?

— J'arrive à dix-neuf heures.

— Tu peux venir plus tôt si tu veux. »

L'hilarité de Kate le fit sourire. Elle avait compris où il voulait en venir.

« Je suis sérieux. Il faut juste que je voie Carl deux minutes ; ensuite, je rentre.

— Peut-être, dans ce cas... mais je ne te promets rien. J'ai quelques trucs à finir avant.

— D'accord... Je t'aime.

— Je t'aime aussi. »

Il interrompit la liaison.

En se retournant, il remarqua le domestique qui se tenait contre le mur en face de lui. Il baissait la tête en détournant le regard mais Jake se sentit observé.

« Toi...

— Oui, maître ?

— Réserve-moi un hoptère. Je le veux sur le toit dans vingt minutes. Compris ?

— Oui, maître. »

Jake le regarda s'éloigner. Un Chinois. Forcément. Ils étaient partout depuis quelque temps : employés de maison, agents d'entretien, réceptionnistes, portiers... Y avait-il une activité de service qu'ils n'eussent pas infiltrée ?

Il acheva de s'habiller et se rendit à l'étage. Carl l'y attendait, assis au bar le dos tourné à la grande baie vitrée donnant sur la Tamise et la masse dense des tours de la City.

« Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? lui demanda Carl en se levant pour aller à sa rencontre.

— Un Coca, c'est tout.

— Vous ne buvez pas ?

— Oh ! si... mais seulement quand j'ai un jour ou deux pour récupérer. On ne peut pas prendre de risques à l'intérieur. Il faut garder tous ses sens en éveil. »

Carl sourit à pleines dents. « De façon très littérale, si j'en crois ce que vous exposiez tout à l'heure... Va pour un Coca, alors. »

Ils s'approchèrent du bar.

Comme Carl commandait les boissons, Jake l'étudia.

« Ne m'en veuillez pas d'aller droit au but, mais qu'attendez-vous exactement de moi ? »

Carl se retourna et lui tendit son verre. « De vous ? Eh bien, je ne pourrai jamais m'aligner sur ce que vous paie Hinton mais... si vous avez envie de continuer dans cette branche... et je ne parle pas de la seule communication d'entreprise... eh bien... j'aimerais beaucoup

retravailler avec vous.

— C'est très flatteur...

— Non. Pas du tout. Vous êtes bon. L'un des meilleurs avec qui j'aie travaillé. Vous avez le don, Jake. Quant à votre texte... j'ai adoré...

— J'aimerais pouvoir en revendiquer toute la paternité mais mon ami Hugo m'a beaucoup aidé.

— Présentez-le-moi, dans ce cas. Voici ma puce. »

Jake s'en saisit, la glissa dans sa poche et leva son verre. « Peut-être... Je dois d'abord en parler à ma fiancée.

— Vous allez vous marier ?

— Elle n'est pas encore au courant mais... oui... »

Carl écarquilla les yeux. « Vous voulez dire... ?

— J'ai le permis, oui... Il est arrivé hier.

— La vache ! Alors, ça, ça s'arrose ! »

Jake sourit. « Ce serait avec plaisir mais... Une autre fois, d'accord ?

— Pas de problème. Gardez une copie de ma puce. N'hésitez pas à m'appeler quand vous voudrez, de jour comme de nuit. Mon avatar prend les appels de tous mes contacts.

— Merci. Je n'y manquerai pas. »

L'hoptère l'attendait sur le toit comme il l'avait demandé. Le domestique n'était nulle part en vue. Il n'avait rien à faire là, bien entendu, mais...

*Tu deviens paranoïaque...*

Peut-être, mais cela faisait tout juste une semaine qu'on les avait avertis d'une recrudescence de l'espionnage industriel. Cela étant, ce type venait de chez Bellini, une maison d'excellente réputation. On avait très certainement vérifié ses références avant de l'embaucher. Jake se détendit.

Quoi qu'il en fût, il fallait prendre garde à ce que l'on disait et en face de qui.

Il manipula du bout des doigts la puce dissimulée dans sa poche. Carl, par exemple, s'était montré particulièrement ouvert en lui donnant sa puce, d'autant plus qu'il s'agissait de leur première rencontre. C'était une marque de confiance. Pourtant, la confiance n'était plus un atout par les temps qui couraient. Dans certains milieux, on la tenait résolument pour une faiblesse.

Comme l'appareil se soulevait et s'inclinait au-dessus de la Tamise, Jake regarda sur sa gauche. Il adorait ce panorama, surtout à cette heure de la journée, quand le ciel transformait le fleuve en un serpent d'argent et d'or. Au-delà des enclaves, au début des quartiers pauvres,

de cette altitude, on distinguait les murs de séparation, le blanc cassé de leur marbre évoquant au soleil un paysage méditerranéen.

Une forteresse érigée au cœur de cette antique mégapole.

La lente ascension se poursuivait. Le trajet jusqu'à son appartement ne durerait que cinq minutes mais Jake n'était pas pressé. Il lui restait encore plusieurs heures avant l'arrivée de ses invités.

Devant lui, les nouvelles constructions commençaient à s'élever dans le ciel, aiguilles infinies de verre sombre entourant le « moyeu » bâti au centre et autour de l'ancien cœur de la City. Comme surgies de l'inforama. L'immeuble Hinton se dressait sur la vieille Eastcheap dans l'ombre de deux imposants édifices, sa structure en forme de H ajoutant une infime touche de vert au noir, au gris et au blanc des bâtiments voisins.

Ce n'était pas le siège social le plus impressionnant de la City, loin de là (ce titre revenait de droit à la gigantesque pagode de la Banque chinoise de construction), mais il était de plus en plus considéré comme le meilleur. En ces temps cruels et impitoyables, Hinton se trompait rarement. Or tout le mérite en revenait à Jake et à son équipe de *logins* triés sur le volet.

D'où l'immersion du jour. Car, si la maison voulait continuer son ascension jusqu'au sommet, il lui fallait recruter les meilleurs éléments et leur donner la meilleure formation possible.

L'appartement luxueux que Jake avait acheté au dernier étage de son immeuble donnait directement sur son lieu de travail. Tous les matins, dès son réveil, avant de prendre son petit-déjeuner, il sortait sur son vaste balcon et le regardait avec une sorte de fascination possessive. Il n'y avait rien de surprenant à cela. Hinton l'avait recruté à l'âge de quatorze ans parmi des milliers de candidats exaltés au teint frais. On l'avait envoyé à l'école d'entreprise, au fin fond du Cumberland. Avait alors commencé la période de formation intensive qui avait fait de lui tout d'abord un « coureur » puis un « câblé » et enfin un *login*. Un « danseur de la toile », comme on les appelait parfois.

Il avait reçu là un enseignement exhaustif et obtenu une mention très bien en histoire, en économie et en sciences politiques. Le monde lui appartenait. À condition de rester chez Hinton.

Jake sortit la petite puce noir et bleu argenté que lui avait donnée Carl et il l'examina un instant. Un minuscule hologramme du visage rayonnant du réalisateur levait les yeux vers lui à partir d'une incrustation octogonale ménagée en son centre.

La proposition que lui avait faite Carl de travailler pour lui – dans les médias, de surcroît – était flatteuse mais il aimait beaucoup trop son métier. En vérité, il lui arrivait parfois de s'arrêter et d'éclater de rire à l'idée qu'on le payât autant pour vivre sa passion.

Ses employeurs ne l'ignoraient certes pas mais ils étaient malgré tout aux petits soins pour lui. Ils cultivaient ses bonnes grâces, cédaient à ses moindres désirs.

C'était ce qui lui avait valu l'installation, au sein même de son appartement, de son propre port d'accès au Marché : une cellule voûtée spécialement aménagée pour lui. Elle n'était censée servir qu'en cas d'urgence mais il y entrait parfois quand un problème le tracassait.

Ce soir-là, toutefois, une tout autre préoccupation dominait ses pensées.

Le permis... Devait-il lui annoncer la nouvelle au cours de la soirée, devant tout le monde, et la demander en mariage ? Valait-il mieux attendre d'être seuls ?

Bien sûr, si elle arrivait en avance, il pourrait alors en profiter.

Quand l'appareil se posa sur le toit de l'immeuble, Jake se pencha vers le pilote.

« Merci, Matt. Comptez-moi donc l'équivalent de deux vols. J'ai eu une excellente journée...

— Merci, monsieur. Passez une bonne soirée.

— Oh ! elle sera bonne... je vous le promets. »

Il recula de quelques pas pour laisser l'hoptère redécoller, puis il tourna les talons et entreprit de descendre les quelques marches menant à son appartement, juste en dessous de la terrasse.

Tout était impeccable, comme d'habitude. Les fenêtres panoramiques brillaient, sans un grain de poussière ni une trace de doigt sur le verre. Jake aimait cela. C'était un homme très méticuleux. Il détestait le désordre. On se prenait les pieds dedans. Le seul « fouillis » qui lui fût supportable était celui de l'inforama. Celui-là, il s'en délectait.

Il vivait à cent quarante mètres d'altitude. Cinquante étages à peu près. La vue était spectaculaire. Il ne s'en lassait jamais.

« Trish... donne-moi les nouvelles, dit-il tout haut. Rien qui se rapporte au Marché. »

Aussitôt, un grand écran s'alluma sur le mur derrière lui.

« Bonsoir, monsieur Reed...

— Salut, Trish... Comment vont David et le fiston ? »

Trish était l'avatar de filtrage de Jake, son IA personnelle programmée pour gérer son calendrier, s'occuper de son appartement et prendre ses appels.

Une partie de son travail consistait à rechercher dans les médias les articles correspondant aux goûts de Jake ou susceptibles de l'intéresser. Elle n'existait pas vraiment mais il était plus agréable de se persuader du contraire. Jake lui avait donc donné un mari, un petit garçon et une cabine à deux lits dans l'une des stations orbitales. Il lui

avait attribué le même âge que lui, vingt-six ans, mais là s'arrêtait la comparaison. Jake avait le statut de « cadre ». Trish, non. Elle n'avait que le niveau « service ».

« Ils vont très bien, monsieur Reed.

— Tant mieux... Alors, dis-moi, quoi de neuf ?

— Ce qui vient en premier, c'est la nouvelle mission habitée vers Mars. »

En même temps que s'exprimait la voix apparut sur l'écran la colossale fusée *Shenzhou 41*, qui s'élevait dans le ciel limpide de la Chine du Nord au-dessus d'un nuage de flammes et de fumée tourbillonnante. L'engin rouge vif présentait sur son flanc une grosse étoile d'or entourée de quatre plus petites. Dans l'habitacle, les douze taïkonautes – six hommes et six femmes – affichaient un large sourire en levant le pouce à l'intention des caméras.

« Tu crois qu'ils arriveront avant les Américains ?

— Selon les Chinois, cela n'a pas d'importance. Il y a assez de place sur Mars pour tout le monde.

— C'est ce qu'ils disent aujourd'hui... Ensuite ? »

L'image changea et montra le Premier ministre britannique, le très honorable Andrew Isaiah Yates, qui s'adressait à la Chambre des communes.

Trish commenta la scène.

« Comme vous pouvez le voir, le Premier ministre a fait passer en force au Parlement une nouvelle série de lois contre le vagabondage au cours d'une longue session nocturne. Dans le même temps, il a annoncé un renforcement de la répression contre les non-protégés. »

Une fois de plus, l'affichage se modifia au profit des forces de la Sécurité sur leur trente et un, en tenue anti-émeute, matraque en main, qui chargeaient un alignement de citoyens jeteurs de pierres tandis que les canons à eau arrosaient les manifestants par-dessus eux. Des bâtiments brûlaient et les projecteurs de plusieurs hoptères de police balayaient la foule à proximité. L'atmosphère résonnait du *tac-tac* des fusil-lades.

Une nuit ordinaire en banlieue.

« Suivant... »

L'image changea et présenta ce qui était à l'évidence l'avatar d'une belle femme. Nue, le sein lourd, elle tendait une pomme rouge vif à la caméra avec un sourire. Derrière elle, au-delà d'une haie d'épineux noirs, un impressionnant âne de jais transperçait l'écran de ses yeux d'or d'une manière provocante, presque menaçante.

Une musique douce se faisait entendre en fond sonore.

« Sur le front des médias, la diva Eve Adams sort un nouvel album, le premier depuis quatre ans. Intitulé *Années noires*, il est disponible dès aujourd'hui dans tous les formats. »



Jake sourit. Il aimait bien Eve Adams. « Le jeu de mots est atroce... Vieilleseries ou inédits ?

— Inédits, répondit Trish. Comme vous l'aurez compris, cet album se veut autobiographique. D'après Adams, les chansons reflètent ce qu'elle a vécu au cours de sa vie. C'est assez sinistre...

— À l'image de sa vie, en somme... Suivant... »

Un nouveau visuel apparut : un Africain aux cheveux gris serrant la main d'un Han habillé de façon très chic. Les deux hommes se tenaient devant ce qui ressemblait à une immense usine chimique.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Un nouveau contrat d'une imp...

— Je croyais avoir précisé "rien qui se rapporte au..."

— En effet. Je me suis dit que cette information vous intéresserait cependant. Ce bâtiment en arrière-plan... c'est une station de forage.

— Je ne comprends pas...

— Apparemment, il serait question de puiser au plus profond de la terre. Jusqu'au cœur du magma...

— Que cherchent-ils ? Une nouvelle source d'énergie ?

— Précisément. Le but serait de générer de l'oxygène.

— De l'oxygène. » Jake s'esclaffa. « De l'air, tu veux dire ?

— C'est cela. L'atmosphère se serait appauvrie ces vingt dernières années. Alors, ils voudraient y remédier. C'est un programme pilote... »

Jake se rapprocha de l'écran. Il n'avait jamais entendu parler de ce projet. Que la Chine en fût à l'origine était pour le moins insolite.

« Suivant.

— Une nouvelle personne, cette fois... »

L'image changea. En reconnaissant le sujet de la projection, Jake sourit de toutes ses dents.

« Hé ! c'est Hugo ! Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— C'est un spectacle de solidarité organisé dans le cadre de la Campagne pour la représentation légale. Il a écrit une nouvelle pièce pour instruments électroniques et orchestre. Elle sera jouée la semaine prochaine. »

Jake ne savait pas trop que penser des activités de bienfaisance de son ami mais il le gardait pour lui. Si Hugo tenait à jouer les gauchistes, grand bien lui en fasse.

« Ça m'étonne qu'il ne m'en ait pas parlé...

— Vous êtes très pris en ce moment », dit Trish comme l'image disparaissait progressivement, les pixels se séparant à la façon de pièces de puzzle.

L'écran se trouva entièrement occupé par le panorama d'un champ d'herbe battu par le vent d'une nuance de vert que Jake jugeait particulièrement relaxante. Le même vert qui, dans l'inforama,

représentait l'argent « liquide ».

Il sourit. « Merci, Trish... On se reparlera plus tard.

— Avec plaisir, monsieur Reed. »

Jake se détourna. Il aurait dû parler au cuisinier pour fixer le menu du dîner mais cela ne lui disait rien.

Non, ce dont il avait envie, c'était de voir Kate. Hélas, elle avait « des trucs à finir ».

Il traversa le salon pour se rendre dans sa chambre, où il s'allongea sur son futon.

La décoration de sa chambre, comme de tout l'appartement, était minimaliste. Jake ne voyait pas l'intérêt de s'entourer de possessions quand il suffisait d'une simple commande pour louer et se faire livrer ce dont on avait besoin. Pourquoi conserver l'inutile quand un autre pouvait le stocker à votre place ?

En outre, vu son salaire, il pouvait désormais se permettre de se faire livrer tout ce qu'il voulait depuis n'importe où. Il ferma les yeux. La séance du jour s'était révélée exaltante. Cela faisait une éternité qu'il n'avait rien apprécié à ce point. Rien du « dehors », en tout cas.

Il pourrait très bien recommencer, du coup. Accepter la proposition de Carl. À condition que Hinton l'y autorisât, bien entendu.

Il ferma les yeux, se surprit à penser à la Chine.

Une peinture chinoise ornait son mur. Elle y était pendue quand il avait emménagé et il n'avait pas pris la peine de la décrocher. Autant qu'il sût, c'était un original, emprunté par Hinton Industries à l'un de ses clients.

Il parla tout haut.

« Trish... Quel est ce tableau ? »

L'IA comprit d'emblée à quoi il faisait allusion.

« C'est la copie qu'a effectuée l'empereur Huizong d'*Excursion printanière de la dame de l'État Guo*, peint à l'origine par Zhang Xuan au huitième siècle. »

Jake pivota vers la peinture. C'était très joli. Les chevaux stylisés, le rose pâle et le vert citron des robes des dames, tout portait la marque d'une extrême délicatesse et d'une grande sensibilité.

« Me l'as-tu déjà dit, Trish ?

— Plusieurs fois.

— Quand j'étais saoul, tu veux dire ?

— Je préfère m'abstenir de tout commentaire... »

Cependant, la légère pointe d'amusement qui transparut dans la réponse de Trish impliquait qu'il avait effectivement trop bu. Rien d'étonnant à cela, du reste. Jake l'avait programmée lui-même, après tout.

Des générateurs d'oxygène... Qu'est-ce que c'était que cette

histoire ?

Le dernier lancement de fusée l'intéressait davantage. Depuis que la course à l'espace avait repris sérieusement trente ans plus tôt, elle était devenue une question de fierté nationale. Quand il était étudiant, ses murs étaient couverts de photos d'astronautes. Américains, russes, chinois, européens... Même un ou deux Anglais de pure souche. Ils étaient les nouveaux héros. Quand il avait eu son diplôme à l'âge de dix-huit ans, il rêvait d'être astronaute. Pas *login*.

Le métier de *login* lui semblait si prosaïque. Si détaché de la réalité, à ce qu'il avait entendu dire. Il avait désormais revu son jugement. Ce monde dépendait entièrement des *logins*. Sans eux, tout se gripperait et s'arrêterait. L'exploration spatiale, si romantique qu'elle fût, était un luxe.

Hugo, bien entendu, n'était pas d'accord. Pour lui, les astronautes étaient les sauveurs de l'humanité. Ou du moins les pionniers de mondes nouveaux et meilleurs.

Jake n'en croyait pas un mot. Il n'y voyait qu'un monceau de sentimentalisme débile. Il avait vu de ses yeux ce qui se passait en réalité. Il avait vu les bénéfices des sociétés minières lunaires tripler, voire quadrupler au cours des dernières années.

« Merveilleux monde nouveau, mon cul, répétait-il. Une nouvelle rue vers l'or, oui ! »

La Lune pullulait déjà de colonies. Les Chinois en possédaient six, les Américains quatre et les Russes deux. L'Union européenne en avait fondé une mais tous ses occupants étaient morts à la suite d'un accident. Et voilà qu'on parlait de colonies sur Mars.

Jake s'étira pour se détendre en se demandant à quoi ressemblait la vie là-haut.

Et après Mars ?

Il sentit une infime vibration dans l'implant derrière son oreille. Il s'assit plus droit. « Kate ? »

Il y eut un instant de silence puis la voix de Kate se répandit dans son crâne. « Salut, chéri... J'arrive... Je serai là dans cinq minutes... »

— Je croyais que tu avais des trucs à faire ?

— C'est vrai. J'ai annulé. Tu avais l'air en manque.

— En manque ? » Il pouffa de rire. « J'aurais pu faire venir une fille de la boîte.

— Il aurait fallu d'abord me passer sur le corps. »

Il sourit. « À plus.

— À tout de suite. »

Ils coupèrent la communication.

Jack resta assis un instant en se demandant comment il allait amener le sujet. Devait-il la taquiner ? Non. C'était trop important. Dans ce cas, pourquoi ne pas se contenter de lui tendre l'enveloppe

fermée dans laquelle était arrivé le permis ?

Oui. Voilà.

Et ensuite ? Fallait-il lui demander sa main aussitôt ? L'emmener d'abord au lit ? Lui montrer combien il tenait à elle puis profiter des derniers instants de plénitude pour se déclarer ?

Jake souffla longuement. C'était le début. Ce permis les autorisait à se marier et à avoir des enfants. Sans ce document, leur liaison était vouée à l'échec. S'ils avaient eu un bébé, il se serait trouvé exclu de la protection offerte par la loi. Il aurait été « non-protégé ». Qu'on soit d'accord ou non – et nombreux étaient ceux qui s'opposaient à ce système, à commencer par Hugo –, c'était incontournable.

Oui, ce permis était la clé. Il ouvrait des portes.

« Salut, dit Hugo en sortant de l'ascenseur et en tendant les fleurs à Kate puis le vin à Jake. Il se passe quelque chose, je le sens. »

Kate regarda Jake.

« Pas encore, dit celui-ci. Attends que les autres arrivent. »

Hugo laissa Jake le débarrasser de son manteau. En se retournant, il avisa le sourire de son ami. « Quoi ?

— Je t'ai vu tout à l'heure aux informations...

— Oh ! la campagne... Tu désapprouves...

— Il faut bien que quelqu'un aide les NP. Non, ce qui m'a surtout frappé, c'est ton morceau. Tu ne m'avais pas parlé de cette nouvelle composition. »

Hugo haussa les épaules comme si ce n'était rien. Il s'agissait moins de modestie que de discrétion. Il avait toujours été ainsi, depuis l'enfance. Il fallait toujours lui arracher les mots de la bouche.

« Où est Chris ? demanda Kate en regagnant l'appartement. Je croyais qu'il viendrait avec toi.

— Il arrive. Une tracasserie de dernière minute. Tu sais ce que c'est... »

Chris était le compagnon de Hugo. Il était de dix ans l'aîné du couple et de dix ou vingt millions d'euros le plus riche, mais nul ne s'en serait douté en les voyant.

Quand la porte se referma à la manière d'un iris, Hugo renifla avec force mimiques. « Mon Dieu, ce que ça sent bon ! Tu as un nouveau cuisinier, Jake ?

— J'ai eu envie d'essayer celui de Bellini... J'y étais aujourd'hui.

— Chez Bellini ?

— Oui... J'ai tourné une nouvelle immersion pour la boîte. »

Hugo eut l'air impressionné.

« Tu te souviens de ce texte que tu m'avais aidé à rédiger... tu sais... sur ce que l'on ressent à l'intérieur de l'inforama ?

— Bien sûr.

— C'est ce que nous avons utilisé. Le réalisateur, Carl, a adoré. Au point qu'il m'a donné sa puce pour que je te la remette. Il aimerait travailler un jour avec toi. »

Jake lui tendit la puce. Il n'avait même pas trouvé le temps de la consulter.

Hugo l'examina un instant puis la glissa dans sa poche. « Extraordinaire. J'étais justement à la recherche d'un réalisateur... pour ma nouvelle création.

— Eh bien, Carl m'a tout l'air d'un type bien. Il est vif, intelligent...

— Homo ? »

Jake rit. « Non... Du moins, je n'en ai pas l'impression. »

Kate réapparut à cet instant avec des boissons. Elle s'était habillée pour la soirée d'une robe longue d'un bleu de glace et avait noué ses cheveux en chignon pour achever de se donner une allure classique, comme tout droit sortie de l'antiquité grecque.

« Tu es éblouissante, lui dit Hugo en acceptant un verre avec un signe de tête. Mais ce n'est pas tout. Tu ressembles à une fille porteuse d'un secret...

— Tout vient à point à qui sait attendre », dit Jake. Mais Kate était déjà toute rouge.

« Je ne dirai pas un mot », affirma Hugo comme s'il avait déjà tout compris.

La voix de Trish retentit. « De nouveaux invités sont en approche, monsieur Reed. Ils arriveront dans une minute environ. »

Jake se tourna vers Hugo et sourit. « Faisons confiance à Jenny pour soigner son entrée... »

Ils se rendirent sur le toit pour regarder l'hoptère se poser. Ce n'était ni un taxi ni un véhicule de fonction mais un gros appareil militaire hérissé d'armes lourdes évoquant ceux que Jake avait aperçus aux informations.

Quand Jenny et son compagnon, Alex, sortirent, deux gardes en uniforme saluèrent ce dernier puis se reculèrent pour laisser la porte se refermer dans un chuintement tandis que l'appareil redécollait en se fondant dans l'obscurité.

Le couple s'approcha. Jenny riait.

« Pardon pour cette arrivée en fanfare, déclara Alex. Je me suis arrangé pour nous faire déposer. »

Alex appartenait à la Sécurité. « En civil », se plaisait-il à préciser. Jake le savait pourtant employé par les forces spéciales. Jenny le lui avait confié au début de leur relation, trois ans plus tôt.

À l'intérieur, Kate apporta d'autres boissons puis se tourna vers Jake. « Faut-il absolument attendre Chris ?

— Oh ! non... dit Hugo. Vous le connaissez... Il est capable de se faire désirer pendant des années. Dites-nous maintenant...

— Nous dire quoi ? » s'enquit Jenny, intriguée. N'était le rouge de sa tenue, Kate et elle auraient pu se dire jumelles.

Jake regarda Kate. « Tu leur dis ou je m'en charge ? »

Elle rougit, baissa les yeux. « Vas-y... »

— D'accord... Mais, avant tout, un petit bonheur spécial s'impose : une bouteille de quatre-vingt-un, peut-être. Non... Soyons fous... Deux bouteilles ! »

Les convives éclatèrent de rire.

Jake se rendit à la cuisine et en revint avec un plateau de flûtes. Il avait visiblement tout préparé.

Comme chacun se munissait d'un verre, il adressa un clin d'œil à Kate.

Quand il lui avait annoncé la nouvelle un peu plus tôt, elle avait sombré dans le silence. Il l'avait crue tout d'abord contrariée. Mais il avait vite compris. Elle pleurait. De bonheur.

Ils avaient fait l'amour, avec douceur et tendresse, comme si c'était la première fois. Ils ne pouvaient pas concevoir d'enfant, bien sûr – Kate devrait se rendre à la clinique pour se faire retirer son implant –, mais ils avaient éprouvé des sensations différentes. Il ne s'agissait plus seulement de sexualité mais de procréation.

Ils avaient « procréé » encore une fois avant de se doucher et de se préparer pour recevoir leurs invités, mais Jake n'avait jamais vu Kate si heureuse, le regard si lumineux, les joues si roses. Hugo avait raison. Elle était éblouissante.

Il leva son verre et ses hôtes l'imitèrent. « À ma future épouse... lança-t-il.

— Le permis ! Vous avez le permis ! » couina Jenny en manquant de peu, emportée par l'enthousiasme, renverser sa flûte. Elle la posa et se précipita vers Kate pour la serrer dans ses bras.

« Oh ! mes chéris ! Mes petits chéris ! Je suis si heureuse pour vous ! »

Hugo affichait une mine réjouie catégorie « Je vous l'avais bien dit », comme s'il était au courant depuis le début, ce qui, connaissant Hugo, n'était pas exclu. Alex, lui, arborait un sourire plus posé. « Formidable, lâcha-t-il. C'est une excellente nouvelle. »

Kate rencontra le regard de Jake puis leva son verre à son intention. « À mon futur mari...

— Oh ! Jake... fit Jenny, les larmes aux yeux. Ne reste donc pas planté là comme un piquet... Embrasse-la ! »

Il s'exécuta. Les invités les acclamèrent et levèrent haut leur verre.

« À Jake et Kate, dit Hugo en regardant autour de lui. Santé, richesse, bonheur... et beaucoup d'enfants...

— Bravo ! » approuva Alex en opinant vigoureusement du chef. Mais Jake n'avait d'yeux que pour Kate.

Un jour, Jake avait participé à une fête organisée par son entreprise, qui avait loué le château de Hampton Court pour la soirée. Hinton, qui comptait des milliers d'employés à tous les niveaux, les avait acheminés le long d'un couloir aérien protégé par-dessus les ghettos de Wandsworth et de Wimbledon.

Il avait passé une heure à discuter avec des collègues, à se montrer, à « réseauter », comme on disait. Activité à laquelle il ne voyait, en bon rôdeur solitaire de l'inforama qu'il était, aucun intérêt. En vérité, il s'ennuyait. Ferme, il le préciserait plus tard en racontant cette histoire. Il avait décidé de retrouver son chef d'unité puis de prendre congé. Bien dormir et se lever tôt pour assurer quelques bénéfices à sa société avant le lever du soleil.

C'est alors, comme il traversait le salon après avoir repéré le vieux George Hinton, son supérieur direct, qu'il était tombé sur elle. Littéralement.

Elle avait reculé d'un pas en faisant demi-tour à l'instant même où il passait derrière elle dans la foule. Comme il le raconterait plus tard, elle ne lui avait laissé aucune chance.

« Elle s'est carrément jetée sur moi. »

Il s'agissait de Kate, bien entendu.

« Oh ! pardonnez-moi, s'était-elle écriée, le visage torturé par l'embarras. Je n'avais vraiment aucune intention de m'imposer sur votre passage. »

Jake s'était remis péniblement debout et, en levant les mains comme pour se protéger d'un nouvel assaut, il lui avait répondu : « Je vous en prie, tout va bien... Vous ne m'aviez pas vu... Je marchais très vite... »

— Très, avait-elle répété en souriant car il n'était pas fâché, elle le voyait.

— Dites-moi, vous êtes... ?

— Kate. »

Presque un chuchotement. Les invités les regardaient, amusés par cette distraction soudaine, et Kate n'aimait visiblement pas être le centre de l'attention.

Cela avait plu à Jake. Cela lui avait plu immédiatement.

« Eh bien, Kate... Je m'appelle Jake et je suis *vraiment* enchanté de vous être rentré dedans. »

Elle avait eu l'air surprise. « C'est vrai ? »

— Absolument. »

Il n'était *login* que depuis deux mois à l'époque. Un novice qui

compensait par l'enthousiasme ses lacunes en termes de compétences et de subtilité. Et Kate ? Elle était la fille du P.-D.G. de l'une des plus grosses sociétés de courtage en valeurs mobilières de la City, qu'il connaissait de goût et de toucher. Une maison d'un gris de cendre.

C'était ainsi que tout avait commencé. Par accident. Et voilà où ils en étaient.

Tandis que Kate débarrassait, il l'observa, heureux de son sort. Elle était la grâce personnifiée et, aux yeux de ses employeurs, la compagne idéale pour un jeune loup tel que lui. À présent, quand il recevait une invitation à une soirée Hinton, elle était adressée à « Kate et Jake », comme si elle aussi était de la maison.

« Kate... ? »

Debout dans l'embrasure de la porte, elle s'arrêta pour le regarder, les assiettes sales en équilibre instable sur son plateau. « Oui, mon amour ? »

— Il nous reste un peu de cet excellent stilton que nous avaient ramené tes parents ?

— Je vais le chercher. »

Et elle disparut.

Jake se retourna vers Alex, assis devant lui. Il semblait absorbé par son brandy, qu'il faisait tourner lentement dans son verre. Sentant sur lui le regard de Jake, il leva les yeux.

« Tu as de la chance, Jake. Beaucoup de chance.

— Je sais...

— Elle est belle, intelligente... Ce sera une mère formidable aussi, j'imagine... Mais tu sais en quoi tu es particulièrement veinard ? »

Jake haussa les épaules. « Vas-y... je t'écoute.

— Elle est douce. »

Cela ne ressemblait pas du tout à Alex de lâcher un compliment pareil, lui qui se montrait d'ordinaire si cérémonieux, si fermé. Il avait beaucoup bu ce soir-là – comme eux tous –, aussi s'était-il considérablement détendu au cours de la soirée.

« C'est vrai », dit Jake en signifiant son approbation d'un signe de tête.

Puis à Hugo : « Tu as perdu espoir de revoir Chris ? »

— Je ne sais pas... Il doit être en train d'empapaouter un pauvre stagiaire...

— Hugo ! protesta Jenny. Jamais il ne...

— Oh ! tu crois ça ? » Mais il plaisantait, nul ne s'y trompa. En fait, il avait en Chris une confiance absolue. Il était, après tout, l'amour de sa vie. « Jake... À propos de ce que tu disais tout à l'heure... sur les Chinois...

— Les Han, le reprit Jenny. Ils se désignent sous le nom de Han.

— Soit, les Han... Tu continues à voir en eux un ennemi ? Je veux



dire... Cela fait plus de cinquante ans qu'ils ont rejoint l'économie mondiale. Ils sont parfaitement intégrés à la planète. Je veux dire, c'est aussi la leur, mais...

— Où veux-tu en venir à la fin ? s'impatienta Alex.

— Je ne sais pas. » Hugo haussa les épaules. « C'est juste que... Enfin, je travaille beaucoup avec eux... C'est inévitable... Nous réalisons plus de cinquante pour cent de notre chiffre d'affaires en Extrême-Orient... Seulement, je n'ai jamais eu l'impression de me rapprocher d'eux. Encore à ce jour, je ne pourrais considérer aucun d'eux comme mon ami.

— Nous ne nous mélangeons pas, renchérit Alex avec le plus grand sérieux. La moitié des dossiers que je traite en ce moment... Enfin, je ne suis sûr de rien, bien entendu... Mais je sais qui est à l'origine de la plupart d'entre eux. Les Chinois. » Il se tourna vers Jenny. « Les HAN, Horriblement Atroces et Nuisibles, qu'on les appelle. Et vous savez quoi ? Ça leur va comme un gant. Ils ont des armées de pirates informatiques qui farfouillent dans nos données, qui les subtilisent ou les détériorent. Comme des cambrioleurs qui entrent par effraction chez nous et reniflent nos sous-vêtements sales. »

Jenny prit un air écœuré. « Alex...

— Je sais. Nous aussi. Pour eux, cependant, c'est une mission. À défaut d'idées originales, ils nous piquent les nôtres. C'est ce qu'ils font depuis toujours, depuis qu'ils sont sortis du Moyen Âge et ont repris le commerce. »

Hugo se pencha sur son siège. « C'est injuste, Alex... Tu ne peux pas dire ça. Ils sont tout aussi créatifs...

— ... que nous ? Regarde notre façon de dire "eux" et "nous" dès qu'il s'agit des Han. On ne parle pas des Ricains de cette manière.

— Certes, mais les Ricains sont comme nous. Sur le plan génétique. Ils sont européens. Les Han, eux...

— ... sont des millions de petits Chinois, et moi, et moi, et moi ! »

Des rires fusèrent mais un voile sinistre semblait s'être déposé sur l'assemblée. Kate réapparut avec dans les mains un grand plateau de fromages divers et variés.

« Oh ! Kate, s'écria Jenny en se levant d'un bond pour l'aider. Ils ont l'air délicieux.

— On ne surprendra jamais un Han à manger du fromage, grommela Alex. Eux et leurs fichues nouilles... »

Jake baissa les yeux. Il regrettait d'avoir abordé le sujet. Il aurait mieux fait de se taire. Cependant, tout n'était pas faux dans ce qu'affirmait Alex. Si les Han n'étaient pas des ennemis, ils étaient à tout le moins des rivaux. C'était manifeste dans l'inforama. Dès qu'il s'agissait d'acquérir des matières premières, la Chine se montrait insatiable. Une bouche géante exigeant d'être nourrie. C'était du reste

la seule raison de sa présence dans l'espace...

Trish l'interrompt dans ses pensées. « Monsieur Reed... deux autres invités viennent d'arriver. Ils sont dans l'ascenseur en ce moment même... »

Hugo se leva d'un bond en posant sa serviette de table à côté de son assiette. « C'est Chris... Je me demande qui il nous a amené... »

Jake éprouva une soudaine bouffée d'agacement. Chris aurait tout de même pu lui demander son avis. C'était une soirée privée. Maintenant, il allait devoir faire la conversation à un inconnu.

À ceci près qu'il ne s'agissait pas d'un inconnu. C'était une très vieille amie.

« Alison... Par quel hasard... ? »

— Je suis tombé sur elle, dit Chris en passant devant Jake pour déposer un baiser sur la joue de Hugo. Salut, chéri... tu t'amuses bien ? »

Jake resta les yeux écarquillés. « La dernière fois que je t'ai vue...

— ... c'était sur les marches de l'université il y a cinq ans. »

Elle s'approcha pour le serrer dans ses bras. Non pas l'étreindre : ce n'était pas son genre. Elle se contenta d'un contact physique minime, comme pour établir des limites. Ce qui rappela à Jake pourquoi ils avaient rompu. Elle était si pudique, si renfermée sur elle-même. Une vague odeur de parfum l'entourait mais ce qui se dégageait d'elle avant tout, c'était une impression dominante de propreté. Ses cheveux, ses habits, ses manières. Tout en elle était net et précis.

« Jake ? »

Il pivota sur lui-même. Kate se tenait là, souriante, en quête de présentations.

« Kate... je te présente Alison. Alison, voici Kate, ma fiancée.

— Ali... » Hugo se glissa devant Jake pour prendre les mains d'Alison et il se pencha pour l'embrasser sur la joue. « Je me demandais quand tu te montrerais... »

Jake se retourna et chercha dans les regards une explication.

Hugo lui répondit. « Nous nous sommes croisés il y a un mois ou deux dans je ne sais plus quel musée. Je comptais t'en parler...

— Mais ça t'est sorti de l'esprit. »

Jake jeta un coup d'œil à Kate, qui n'en pouvait visiblement plus de se demander qui était cette femme.

« Hugo et moi étions à la fac avec Alison. Elle étudiait l'histoire de l'art...

— Grave erreur, commenta Alison sur le ton de la dérision alors qu'aucun amusement ne se lisait dans son regard d'un bleu glacial.

— Que faites-vous à présent ? s'enquit Alex, le seul resté assis.

— Je travaille pour GenSyn.

— GenSyn ? » Alex fronça les sourcils en s'efforçant de retrouver

d'où il connaissait ce nom. « Quel secteur d'activités ?

— Synthèse génétique. On fabrique des trucs. Des trucs vivants.

— Un vrai revirement d'orientation ! »

Elle le reconnut d'un signe de tête. « Il a fallu reprendre ma formation à zéro. »

Kate ouvrit la bouche comme pour poser une question mais parut se raviser. Elle sourit et rendossa son costume de parfaite maîtresse de maison. « Pardonnez-moi... Je me suis montrée d'une impolitesse rare... Que puis-je vous servir ?

— Un grand brandy pour moi, dit Chris, et un soda pour cette dame. »

Kate interrogea Alison du regard. Elle confirma d'un mouvement de tête.

« Venez, asseyez-vous, dit Jake. Vous avez faim ? »

Une fois de plus, Chris répondit à la place de son amie. « Mon Dieu, non... On vient de se gaver de petits-fours, pas vrai, Ali ?

— En effet », admit-elle en se laissant guider jusqu'à la table. Hugo apporta une chaise supplémentaire de la pièce attenante et la plaça entre celle de Chris et la sienne.

« Tu es mariée ? » s'intéressa Jake, bien conscient de poser une question très orientée.

Elle sourit. Un sourire étudié, parfait, qui ne laissa rien transparaître. « Non.

— Petit ami ?

— Pas en ce moment. Pas le temps.

— C'est vrai ?

— Oui. Je pourrais dire que j'ai épousé mon métier. C'est très exigeant. Il s'agit d'une petite affaire familiale...

— Je sais. »

Jake s'en souvenait à présent. Quand elle avait mentionné le nom de son entreprise, il n'avait pas fait le rapprochement, mais il venait d'avoir une illumination. Voilà pourquoi il était si bon dans son travail. Il restait attentif au moindre détail.

« Les Ebert, c'est ça ? »

Elle inclina légèrement la tête. « Bien joué... Cela dit, tu es le meilleur dans ton domaine, il paraît. »

Jake se tourna vers Chris, qui haussa les épaules. « Je n'ai fait que lui dire la vérité, mon vieux. Tu tiens le haut du panier, non ? »

Hugo éclata de rire. « Du pavé, pas du panier... »

— Métaphore multiple, se défendit Chris en agitant dédaigneusement la main. Ce sont les meilleures.

— Qui l'eût cru ? » commenta Alison en s'attirant de nouveau le regard de Jake, surpris de sa mémoire.

*Ça ne date pas d'hier...*

Cela étant, pourquoi aurait-elle oublié ? Avait-il oublié, lui ?

Kate réapparut avec les boissons.

« Alors, que faites-vous précisément chez... GenSyn, c'est ça ? »

Alison leva les yeux vers Kate en acceptant la flûte. « J'évalue.

— Vous évaluez ?

— Les objets de recherche potentiels... les projets, comme vous les appelleriez sans doute. Je détermine s'ils sont viables... si nous pourrions en tirer de l'argent...

— Ils ont fini par t'avoir, hein ? »

Alison tourna la tête pour regarder Jake droit dans les yeux. « Ils nous ont tous eus à part Hugo...

— Oh ! si, se récria Jake en retrouvant pour un instant les vieux réflexes des joutes verbales de ses jeunes années. Hugo s'est fait avoir lui aussi. Pas vrai, Hugo ?

— J'ai mordu à l'hameçon en or, oui. Jusqu'au bouchon ! »

La voix de Trish les interrompit.

« Pardonnez-moi, monsieur Reed. Vous m'aviez demandé de vous prévenir quand votre feuilleton serait sur le point de commencer...

— Merci, Trish. »

Alison chercha une explication autour d'elle.

« *Ubik*, l'éclaira Chris.

— Ah !... Je ne...

— Tu n'as jamais regardé ? s'exclama Hugo, horrifié. Impossible ! C'est...

— ... omniprésent », termina Jenny à sa place. Des rires éclatèrent. Mais pas de la part d'Alison.

*Que fais-tu ici ?* se demanda Jake. *Pourquoi ce soir ? Qu'est-ce qui t'a poussée, alors que j'en avais enfin fini avec toi, à refaire irruption dans ma vie ?*

Il tourna la tête en direction de Kate. Elle examinait Alison avec une certaine dureté dans le regard comme pour tenter de déterminer qui était cette inconnue et quel était son rôle. Elle avait bien raison car Jake n'avait jamais aimé que deux femmes et elles se trouvaient toutes les deux dans cette pièce.

« Trish... Plein mur... »

Ils s'approchèrent des canapés et s'y assirent tandis que défilait le générique.

« C'est de la science-fiction, expliqua Hugo. De la belle époque. L'un des meilleurs Dick...

— Dick comment ? » s'enquit Alison, ce qui fut salué par quelques rires. Elle sourit et jeta des regards alentour. « Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Philip K. Dick, expliqua Jake. L'auteur.

— Ah... Il est bon, alors ?

— Il avait tout compris, dit Chris. Ça fait soixante-quinze ans à peu

près qu'il a écrit ça et on dirait qu'il savait tout ce qui nous attendait. »

Ils se turent, le regard rivé sur le mur. C'était le dernier épisode, le final, d'une série de quatre qui connaissait un succès fracassant dans les médias. On ne parlait plus que de cela partout.

*Comment as-tu réussi à ne jamais en avoir entendu parler ?* s'interrogea Jake en lorgnant Alison du coin de l'œil. Elle fixait l'écran géant en cherchant à comprendre. *Ta vie est-elle à ce point limitée ?*

Apparemment non puisqu'elle visitait des musées.

Mais que faisait-elle là ? Pourquoi avait-elle laissé Chris l'entraîner ?

« Mon Dieu, c'est bizarre... murmura-t-elle.

— N'est-ce pas ? » fit Chris avec excitation.

Plusieurs « Chut ! » retentirent pour les faire taire.

Kate remua un peu sur le sofa à côté de Jake pour se presser contre lui et poser la tête sur son épaule.

Il sourit.

À l'écran, l'« anti-psi » Joe Chip s'efforçait de monter un escalier. Pris au piège dans le cauchemar menaçant du monde de la « semi-vie », il luttait pour gravir chacune des marches à la façon de Sisyphe ou d'un plongeur remontant du fond des abysses. Cela n'avait aucun sens. Pas encore. Mais tout finirait par s'éclaircir, et alors...

Jake frissonna. À l'époque, quand Dick avait écrit son roman, en 1969, il n'y avait pas d'Internet, pas plus que de réseau mondial, d'inforama ni d'univers virtuels. Pourtant, qu'était le monde d'*Ubik* sinon tout cela ? Une semi-vie... oui. Il arrivait parfois à Jake de se sentir dans cet état, comme prisonnier d'un rêve provoqué par la drogue et les hallucinogènes.

« Où veulent-ils en venir avec ces aérosols ? s'enquit Alison.

— Plus tard... dit Hugo en lui effleurant le bras. Nous t'expliquerons tout. »

*Oui, si nous arrivons à démêler cet écheveau...*

C'était justement ce qui faisait tout le sel de cette œuvre. Son absence initiale de logique. Mais les différents fils commençaient à se nouer. Tout ce qui concernait les précogs et les télépathes, le vilain petit garçon, Jory... Ella Runciter...

Au générique de fin, ils se renversèrent dans les canapés avec de grands soupirs de satisfaction et d'éblouissement.

« Putain ! que c'était bon ! » s'exclama Chris en secouant la tête.

Jake baissa les yeux. « Étrangement, c'est à cela que ça ressemble certains jours au boulot... Tous ces avatars extravagants. Certains vont jusqu'à se fonder sur des personnages de Dick. Palmer Eldritch, par exemple... D'autres font tout pour s'infiltrer dans votre crâne...

— Comment s'y prennent-ils ? demanda Hugo. Je croyais qu'il

n'était question que de surfaces et d'exploitation des sens...

— C'est vrai. Mais cela n'empêche pas la pénétration. »

Un « oh » comique s'échappa de plusieurs bouches.

Jake secoua la tête. « Allons ! Je suis sérieux. C'est l'impression que ça donne. Qu'ils essaient d'entrer dans votre tête. Qu'ils vous piratent, en fait. L'inforama réagit très vite, bien sûr, pour les bloquer. Il n'aime pas la pénétration. Mais en ces courts instants où ils sont encore à l'intérieur... eh bien... ils peuvent découvrir beaucoup d'informations. Ils peuvent causer de graves dégâts.

— Mais à quel prix, n'est-ce pas ? lança Alex.

— C'est sûr. Les coupables se retrouvent bannis du réseau.

— Mais ils sont quantité négligeable.

— J'imagine.

— Nos amis une fois de plus, hein ? »

Alex faisait de nouveau allusion aux Han, aux Chinois. À juste titre. C'étaient eux les principaux fautifs.

Alison se leva. « Écoutez, il vaut mieux que j'y aille. Je commence tôt demain matin. »

Kate l'imita avec un sourire. « Vous êtes sûre ? J'allais servir du café et des pâtisseries. »

De façon inattendue, Alison lui renvoya son sourire. « C'est très aimable mais il faut vraiment que j'y aille. J'ai besoin de toutes mes heures de sommeil.

— *Moi aussi* <sup>4</sup>, dit Chris sur un ton faussement prétentieux en se levant et en s'étirant, comme pris d'une soudaine fatigue. On pourrait partager un hoptère, non, Hugo ? »

Hugo n'était à l'évidence pas encore sorti d'*Ubik*. Il leva les yeux, rencontra le regard de Chris. « Hein ? »

— Alison doit partir... Je lui ai proposé de la déposer.

— Ah... On ne reste pas, alors ? »

Jake sourit. « Il se trouve que je commence tôt moi aussi demain matin. »

Kate le regarda. « Tu ne me l'avais pas dit... »

En effet. Jake n'y avait du reste pas vraiment réfléchi jusqu'à un instant plus tôt. À présent, il n'en démordrait plus. Il n'aimait pas rester loin de l'inforama trop longtemps, et dix-huit heures avaient des allures d'éternité.

Il se leva. « Tu es sûre de ne pas vouloir rester pour le café, Alison ? »

— Sûre. Il faut que j'y aille. Si je suis venue, c'est uniquement... » Elle s'interrompt, gênée d'être écoutée par tous les convives.

« Continue », l'encouragea Jake, surpris par son changement d'expression.

Alison baissa les yeux. « C'est juste que... mon père est décédé.

Hier. Je sais combien lui et toi vous entendiez...

— Oh ! Alison... » Il s'approcha comme pour la serrer dans ses bras mais il s'aperçut que son langage corporel lui hurlait de ne pas en faire un drame. Par ailleurs...

« Je ne savais pas, affirma Chris, compatissant. Ma pauvre...

— Je suis vraiment navré », renchérit Jake.

Alison le regarda dans les yeux. Les siens étaient limpides. « Je voulais te l'annoncer, c'est tout. En souvenir du passé. » Elle regarda Hugo avec un demi-sourire forcé. « Il était malade depuis un moment mais... cela fait toujours un choc... quand on apprend... »

*Merde ! se dit Jake. Maintenant, elle se retrouve toute seule. Pas étonnant qu'elle soit venue.*

Sa mère était morte quand ils étaient à Oxford. Il avait assisté aux obsèques avec elle. Il était à son côté quand on avait descendu le cercueil dans la tombe. Et voilà qu'elle réapparaissait dans ces circonstances.

Elle avait raison, au demeurant. Ils s'entendaient bien. Tels un père et son fils. Mais, quand il avait cessé de voir Alison, il avait aussi coupé les ponts avec lui.

« C'était un homme charmant, murmura-t-il. Vraiment charmant.

— Merci... »

Par la suite, quand ils se retrouvèrent seuls, Kate alla vers lui.  
« Elle est très jolie.

— Tu trouves ?

— Oui. Vous étiez amants ?

— C'est très direct de ta part.

— Je suis une fille très directe. »

Il hésita. « Oui. Nous étions amants. Et nous le serions sûrement encore. À ceci près qu'elle attendait trop de moi. Elle ne se contentait pas de ce que j'étais. »

Kate baissa les yeux. « Combien de temps êtes-vous restés ensemble ?

— Trois ans.

— Ah... » Elle l'ignorait. Il ne lui en avait jamais parlé. Il n'en avait pas vu l'intérêt.

Elle s'anima. « Tu es au courant ? Alex a eu sa promotion.

— Quoi ?

— Il a été promu capitaine. Jenny me l'a dit dans la cuisine.

— Voilà qui explique sa bonne humeur. Je trouvais ça bizarre, aussi. Il est tellement renfrogné d'habitude... Pourquoi n'en a-t-il pas parlé ?

— Il ne voulait pas nous ravir la vedette, j'imagine.

— C'est très sympa de sa part.

— N'est-ce pas ? » Elle marqua une pause. « Vous n'êtes pas d'accord sur tout, je le sais, mais... c'est un bon ami.

— Ouais... » En y réfléchissant, il s'aperçut que c'était exact.

Cela étant... un capitaine ? Et de la Sécurité ?... Que fallait-il en déduire ? Qu'il était responsable de la torture des suspects ?

Jake préférait ne pas trop y penser, mais ainsi allait le monde désormais. La crise pétrolière de vingt-deux avait incliné l'échiquier politique vers la droite d'une façon brutale et, aux dires de certains, irréversible. L'aide sociale en tant que concept avait disparu, lapidée à mort par de violents émeutiers en colère.

« Jake ?

— Oui, mon amour ?

— Il faut vraiment que tu t'immerges de bonne heure ? Je me disais que nous pourrions faire la grasse matinée et prendre notre petit-déjeuner ensemble sur la terrasse. »

Il avait envie de lui faire plaisir. De lui dire : « Oui, pourquoi pas ? » Mais l'inforama l'appelait. Il s'agissait moins de dépendance que d'un besoin fondamental, plus pressant que l'instinct sexuel. Malgré tout, il ne voulait pas lui gâcher sa soirée de fête.

« D'accord... Mais je plongerai à dix heures, ça te va ? »

Elle sourit à pleines dents. « Oui. Maintenant, viens te coucher. Je veux chasser toute autre femme de ton esprit.

— Tu n'as pas à...

— ... à m'en faire ? Non. Mais je veux te montrer combien je te désire. Tel que tu es. Je n'en attends pas davantage. J'ai tout ce qu'il me faut. »

Jake la dévisagea. Il avait de la chance. Il le savait. Pourtant, il ne s'était encore jamais avisé de l'ampleur de sa bonne fortune. À ce titre, il était heureux qu'Alison fût venue ce soir-là. En un sens, elle avait bien choisi son moment car il savait désormais n'avoir rien à regretter. Il l'avait aimée, certes, mais dans une autre vie. Il était quelqu'un d'autre à l'époque.

Il prit sa compagne dans ses bras. « Kate... je t'aime. Plus que les mots ne sauraient l'exprimer. L'idée d'avoir des enfants avec toi... » Son sourire s'élargit. « J'en trépigne d'impatience. »

Elle soupira. « Il t'en faudra, pourtant, de la patience. Apparemment, les effets de l'implant ne disparaissent qu'au bout de quatre à six semaines, le temps pour l'organisme de s'adapter. »

Il l'embrassa, avant tout pour la faire taire, mais ce baiser parut allumer en eux une flamme et ils ne tardèrent pas à s'arracher leurs vêtements sans prendre garde à l'absence de volets à la grande fenêtre panoramique. Cela n'avait aucune importance.

« Baise-moi, Jake, dit-elle, nue sous lui, son souffle chaud contre



son oreille, en employant ce mot qu'elle ne prononçait jamais. Baise-moi, c'est tout ! »

4 En français dans le texte.

# CHAPITRE V

## AIR SOLIDE

En fin de compte, ils ne prirent jamais ce petit-déjeuner. À 5 h 19, heure de Greenwich, Jake fut tiré du sommeil.

Il ne s'agissait pas de Trish. C'était Sadi, de Hinton.

« Pardonnez-moi, Jake, mais nous avons besoin de vous immédiatement. »

Il se redressa dans son lit, se frotta les yeux de fatigue. À côté de lui, Kate dormait encore.

« Salut, Sadi. Tu veux que j'entre dans la cellule ?

— Non. Vous devez venir. Je viens de parler à George. Il veut s'entretenir avec vous ici.

— D'accord. Je prends ma douche et...

— Un appareil de l'entreprise se posera sur votre toit dans dix minutes.

— J'y serai. »

Sadi était en fait SADI4, le système automatisé de décryptage de l'inforama, version 4, une unité d'intelligence optimisée. Elle avait pour mission de détecter les mouvements brusques du Marché.

Une sirène d'alarme venait de se déclencher. Il se passait un événement urgent.

Sous sa douche, Jake se demanda ce qui avait pu tirer George Hinton du lit à cette heure indue. Un incident majeur, forcément. Mais quoi ? Tout allait bien quand il était sorti, sans aucun signe avant-coureur d'une quelconque panique. Il n'avait senti nulle tension, aucune pression pour acheter ou vendre. Pas la moindre de ces incertitudes capables de précipiter une ruée. En fait, rien d'imprévisible ne lui était apparu. Le Marché était stable.

George le retrouva dans la salle de connexion quinze minutes plus tard.

On appelait ce local « salle de connexion » parce que, dans les premières versions de l'inforama, les opérateurs restaient à l'extérieur, littéralement branchés à l'interface pour permettre aux données d'affluer dans leurs synapses. Bien sûr, des agents – les « câblés » – continuaient de travailler ainsi. Ils étaient assis devant une longue

console incurvée, directement connectés à l'ordinateur central. Ils assuraient un rôle de soutien des *logins* et de traitement des achats et des ventes effectués par ceux-ci auprès de leurs clients. Une salle spéciale, dite « des transactions », était désormais dédiée à ces activités. Elle entourait le noyau central hébergeant l'inforama en tant que tel. L'ancienne salle de connexion était alors devenue une sorte d'antichambre : c'était là que l'on revêtait son masque et sa combinaison d'immersion. Ensuite, on se faisait installer son harnais et pousser à travers la membrane. On se retrouvait alors à l'intérieur.

George était l'un des plus jeunes Hinton, un neveu. Extérieur au premier cercle, il demeurait un homme important. Qu'il eût manifesté le besoin de s'immerger pour aller voir de lui-même intriguait Jake. George Hinton n'était pas du tout à son aise à l'intérieur. Il ne le *sentait* pas. Par conséquent, s'il tenait à y entrer malgré tout, ce devait être grave.

« Que se passe-t-il ? demanda Jake tandis que les techniciens s'affairaient autour d'eux pour fixer leur combinaison.

— C'est arrivé il y a une heure. Une attaque.

— Quel genre d'attaque ?

— Tout le problème est là. Nous ne savons pas trop. Ça n'avait ni queue ni tête. Quelques entreprises par-ci. Quelques actions par-là. Comme si on avait voulu donner l'impression du hasard.

— L'impression seulement.

— Tout à fait. » George Hinton était transformé dans sa combinaison. Même sans son masque, il n'était plus le type en costume-cravate de chaque jour. Par ailleurs, cette deuxième peau mettait particulièrement en valeur sa bedaine naissante de quinquagénaire.

Un poisson sorti de l'eau.

« Que savons-nous avec certitude ?

— Cinq *logins* se trouvaient à l'intérieur au moment des faits. Nous avons pu en interroger trois.

— Et... ?

— C'est tout. Ils n'ont rien vu.

— Mais il y a eu des dégâts ?

— Considérables. Mais ciblés. Comme s'il ne s'était agi que d'un galop d'essai.

— De la part de qui ?

— Comme je vous l'ai dit, c'est arrivé il y a tout juste une heure. Nous n'avons pas encore eu le temps d'analyser les événements en profondeur. Oh ! avant que vous me posiez la question : Sam n'a pas réagi. Ces gens se montrent très discrets. »

Sam était le système de suivi des activités du Marché, l'équivalent de SADI4 au niveau du réseau mondial des échanges. Il était censé

éviter les mouvements de panique. Anticiper et agir. Qu'il n'eût émis aucun avertissement suggérait que nul ne savait à quoi on avait affaire.

Jake parla dans le vide. « Sadi ? Rien à ajouter ? »

— Rien, si ce n'est que ces attaques synchronisées semblaient venir de quatre sources différentes.

— Quelles sources ?

— Elles se sont évanouies dès que nous leur avons apposé un traceur. Elles ont dû être déroutées douze à quinze fois. »

D'accord. C'était du sérieux. Des pirates de haut niveau, apparemment.

« Et s'il s'agissait de gamins ? »

Sadi garda le silence un moment pour laisser à George le temps de répondre lui-même s'il le souhaitait. Constatant qu'il se taisait, elle prit la parole.

« Je ne crois pas qu'il s'agisse de gamins, Jake. C'était une attaque extrêmement vicieuse.

— Parce que les gamins ne sont pas vicieux, peut-être ?

— Pas à ce point. C'était trop sophistiqué. Par ailleurs, nous disposons d'informations sur tous les pirates connus. Cette opération ne portait la marque d'aucun d'entre eux. Elle était... eh bien... unique en son genre. »

La formulation choisie par Sadi alimenta la curiosité de Jake. L'IA avait tout vu, en d'innombrables occasions. Voilà pourquoi elle constituait un si bon système. Qu'elle ne reconnût pas cet événement traduisait son importance.

Sans oublier cette expression qu'avait employée George. « Un galop d'essai. » Pourquoi se comporterait-on ainsi ? Pourquoi attirer l'attention et s'enfuir aussitôt ?

Il l'ignorait. Mais il comptait bien le découvrir. Il allait entrer et examiner les preuves. De manière scientifique. Parce que tout ce qu'on réalisait dans l'inforama laissait une trace.

Il suivit George, leur équipement bringuebalant le long du rail de guidage.

À l'intérieur les attendait une sphère gigantesque au cœur de laquelle pendaient tous les *logins*. Par rapport à l'espace virtuel de l'inforama, elle était très exiguë. Au moins mille fois plus petite. Mais elle n'avait pas besoin de beaucoup d'espace. Il lui suffisait d'être assez grande pour accueillir les *logins* de l'entreprise, suspendus dans leur harnais, tandis que les données inondaient leur masque et leur combinaison. Le « séchoir », l'appelaient certains car c'était précisément ce qu'elle évoquait aux techniciens tenus d'y entrer parfois pour y effectuer des réparations.

Ce n'était qu'une illusion. La meilleure au monde.

Jake entra.

Il n'en avait pas parlé la veille en tournant l'immersion pédagogique. Il ne s'agissait pas d'une explosion à proprement parler. Plutôt d'une surcharge sensorielle. Chaque fois qu'il entrait. Comme un orgasme généralisé. Les drogues de sa combinaison contribuaient, bien sûr, à le rendre plus sensible, à favoriser la fusion de sa vraie peau avec l'artificielle. Ce n'était qu'un flux de données, mais converti en sensations visuelles, tactiles et olfactives. Une promenade RSF, comme l'avait appelée un plaisantin : rue de la science-fiction.

Si son avatar avait eu un sexe, il aurait été dur en permanence là-dedans.

« Putain... » murmura George. L'espace d'un instant, il avait oublié.

Jake jeta un coup d'œil sur le côté. L'avatar de George n'avait rien de subtil. Il incarnait un grenadier britannique du XVIII<sup>e</sup> siècle en grand uniforme, jusqu'au chapeau à plume. Un chef de bataillon, à en croire ses insignes.

Jake s'arrêta, balaya du regard le vaste panorama offert par ce paysage aux couleurs de l'arc-en-ciel et vit errer dans le lointain d'autres silhouettes.

Tout avait l'air normal. Normal et sain.

Certaines entreprises allaient jusqu'à recruter des sourds en les imaginant plus sensibles à de tels environnements. Jake, lui, ne s'y trompait pas. On remplissait cette absence de ses pensées.

Par ailleurs, la suppression d'un sens ne faisait qu'exacerber les autres.

À sa droite, de gigantesques plaques en fusion d'un bleu glauque s'élevaient dans les airs à la façon de la chaussée d'un géant de cauchemar. Une profusion de formes cristallines ocre et gris ardoise se devinait derrière tandis que, sur sa gauche, au-delà de George, des tas de minuscules blocs d'améthyste étincelants se disputaient la place avec d'impressionnantes pointes d'un vert olive. Des flots fuligineux de lave rose brûlante creusaient d'étroites ravines dans les édifices rocheux environnants alors que, juste au-dessus d'eux, sur leur gauche, une cataracte de particules vertes et ivoire jaillissait en une chute perpétuelle d'une corniche en cristal d'un noir saisissant. Toujours, partout, les fils de données évoquaient des filets de fumée multicolores.

« Sadi ? Où est-ce que ça se passe ? »

L'IA répondit sans attendre. « Je vous installe une ligne de guidage. »

Instantanément, une traînée de lumière dorée, vive, palpitante, entreprit de se frayer un chemin en serpentant au cœur du chaos géométrique dans le lointain.

Jake regarda George et lui fit signe du doigt en lui lançant du bout des lèvres : « À vous l'honneur. »

Tel Orphée descendant aux Enfers...

Ou Joe Chip dans le monde de la semi-vie.

À ceci près que lui savait où il se trouvait et qu'en cas de danger il suffisait de couper la liaison pour se retrouver au milieu du séchoir, mollement suspendu dans son harnais.

Jake sourit et continua d'avancer sur les talons du grenadier ventripotent.

L'odeur lui frappa les narines à vingt pas. Un écœurant remugle douceâtre de chair calcinée. Rien de pur comme le fumet de la viande grillée. Non, c'était de la pourriture, une pestilence suggérant la décomposition.

« Archer et Simmons », dit George en s'agenouillant devant l'objet pour l'examiner sans tenir compte de la puanteur.

Aussitôt, Sadi lui transmet des données. Archer et Simmons étaient des courtiers spécialisés dans les titres d'Extrême-Orient, les matières premières et les contrats à terme londoniens. À présent, ils n'étaient plus qu'une zone brûlée sur le sol d'un paysage virtuel.

Dans le monde réel, ils ne tarderaient pas à arriver pour trouver leur porte verrouillée et leur entreprise, ruinée, en liquidation.

Les pauvres mecs. Ils n'avaient rien vu venir.

« Destruction systématique, commenta George en se redressant. Mais pourquoi ? Une vengeance, peut-être ? »

Jake s'adressa à Sadi. « On pourrait voir une *recon* ? »

Une imposante bulle opaque les enveloppa bientôt. Peu après, l'inforama frémit et sauta. Ils se retrouvèrent deux heures plus tôt.

La reconstitution commença.

Jake ouvrit grand les yeux. Il constata la bonne santé financière d'Archer et Simmons. Les petites grappes d'excroissances violettes semblables à du raisin qui représentaient l'entreprise étaient bulbeuses et resplendissantes. Leur stabilité et leur richesse se sentaient.

Et alors, soudain, avec une intensité sauvage qui le prit au dépourvu, l'offensive commença. Un instant, il n'y avait rien, seulement une sorte de pulsation dans l'air, puis un essaim de cristaux orangés pas plus gros que des dés surgit du néant et fondit sur les grappes de raisin.

Ce fut terminé en quelques secondes. Pas davantage.

Ils ralentirent la scène, la refirent défiler.

« Bon sang... regardez ça... »

Au ralenti, on voyait les minuscules cristaux attaquer à la façon d'une meute de chacals, éventrer la société et s'infiltrer dans les

fissures ménagées dans le violet tuméfié des grappes pour les grignoter de l'intérieur, les dévorer en quelques instants, en n'en laissant que d'infimes reliefs gisant telle une vieille carte de visite.

Ils n'avaient laissé que l'odeur de la carcasse en décomposition.

Jake l'examina, impressionné mais aussi un tout petit peu effrayé. Il n'avait jamais rien vu de pareil. Ce n'était pas l'œuvre d'un logiciel malveillant ni d'un virus, si perfectionné qu'il fût. C'était différent. Aussi différent que peut l'être une espèce d'une autre. En effet, chaque cristal avait été programmé pour travailler avec les autres comme au sein d'une armée miniature de soldats surentraînés. Il ne s'agissait pas de piratage au sens traditionnel du terme.

Cela allait bien au-delà. Concevoir visuellement une telle arme était une chose. La programmer en était une tout autre. En repassant sans relâche la reconstitution, Jake s'avisa de l'étonnante complexité de ces agents et de leur code composé en contrepoint comme pour de petites symphonies. Oui. Mais qui aurait pu rien rédiger de si beau, de si dévastateur ?

Et ce n'était pas tout. Où était passée la société ? Ses titres ? Ses actifs ? S'il s'agissait d'une métaphore, que représentait-elle ? L'entreprise n'avait pu se volatiliser. Elle devait bien être quelque part, non ?

Archer et Simmons valaient six milliards d'euros. Où se trouvait tout cet argent ?

George se tourna vers lui et secoua la tête. « Venez, Jake. Il faut avancer. Je veux en avoir fini avant la réunion du conseil d'administration à dix heures. »

Pendant que se réunissait le conseil, Jake rentra chez lui. Kate était sortie mais elle lui avait laissé un mot sur la table de la cuisine.

*Suis chez mes p. A +, K. jtm.*

Il sourit. Elle était allée annoncer la nouvelle à ses parents.

Il se doucha de nouveau. Sous la fine bruine brûlante, il réfléchit à ce qu'il venait de voir.

On n'avait toujours aucune idée de qui était à l'origine de ces agressions. Les auteurs des programmes offensifs avaient veillé à entraîner de-ci de-là, dans une joyeuse sarabande, les traceurs de l'inforama fixés sur eux jusqu'à les faire tomber d'une falaise ou se perdre au fond d'un cul-de-sac virtuel.

Exaspéré, Jake avait lancé plusieurs « fouineurs » qu'il avait conçus à cet effet pour tenter de discerner des motifs récurrents et déterminer comment les coupables avaient réussi à entrer puis à repartir comme ils étaient venus, sans se faire repérer. Il voulait s'imprégner de ce qui s'était passé pour mieux le comprendre.

En vain. Les cerveaux de ces attaques savaient qu'un spécialiste tel que Jake opérerait ainsi. Ils l'avaient prévu.

Ils l'avaient inclus dans leur programme.

Une part de la « beauté » de ces agents pernicious tenait à leur efficacité exceptionnelle, née du temps passé par leur concepteur à analyser le système de protection de l'inforama et à y déceler ses faiblesses fondamentales.

Si on leur en laissait le temps, les boucliers de données qu'étaient Sam et SADI4 se révélaient suffisamment armés pour venir à bout de telles intrusions. Mais il leur fallait tout d'abord identifier la menace. S'ensuivait un délai de réaction inévitable. Pas long – dans les deux cas, il n'excédait pas les quatre secondes – mais tout de même présent. Un hiatus au cours duquel un agresseur pouvait s'introduire et faire des ravages.

Les quatre virus en cause avaient profité de cette faille. Le plus lent avait mis 2,357 secondes à opérer, du début à la fin de son intervention. 1,67 seconde avait suffi au plus rapide. Ils avaient agi tous les quatre de façon étroitement coordonnée, de sorte que l'intrusion avait duré au total 2,623 secondes.

Sadi n'avait aucune chance de s'en sortir. Quand il s'était aperçu de l'hostilité des intrus, ceux-ci s'étaient évanouis en ne laissant derrière eux qu'une traînée de fumée et une odeur trompeuse.

En outre, ils étaient parfaitement distincts. Le premier avait déchiqueté sa victime. Le deuxième l'avait lacérée. Le troisième l'avait vaporisée. Quant au dernier... Jake sourit en y songeant. Le quatrième intrus s'était contenté de geler les actifs de l'entreprise qu'il avait attaquée. Il les avait laissés intacts mais sans valeur. Jake ignorait comment les auteurs de ce programme s'y étaient pris mais ils y étaient parvenus.

Bien. Quatre attaques coordonnées visant quatre cibles prises au hasard et que rien ne reliait entre elles. Quatre agressions d'une efficacité redoutable. Sans possibilité de remonter jusqu'à leur source.

Un galop d'essai. Ainsi les avait qualifiées George. Mais de la part de qui ?

La vérité, c'était que Jake n'en avait aucune idée. Il ne voyait pas du tout à qui le crime avait pu profiter.

Peut-être avait-il vu juste tout à l'heure. Peut-être s'agissait-il de gamins, après tout. Des *geeks*. Il existait sur Internet une longue tradition de petits malins qui s'amusaient à s'infiltrer dans les systèmes prétendument « sécurisés ». Pourquoi ne pas voir là un autre de leurs exploits ?

C'était une possibilité, mais très lointaine. Seul un génie exceptionnel aurait pu concevoir ces programmes. Un vrai Beethoven du clavier d'ordinateur. Un Michel-Ange.



Où alors quatre équipes de talents un peu inférieurs, chacune travaillant sur un seul de ces agents. Pendant des années.

Une fois cette idée dans sa tête, il lui fut impossible de s'en défaire.

D'accord. Mais qui investirait dans des travaux d'une telle ampleur ?

Et pourquoi ?

Il l'ignorait. Pour l'instant. Mais il finirait par le découvrir.

Jake se sécha puis s'assit devant sa console dans sa chambre.

« Trish, dis-moi tout ce que tu sais de GenSyn.

— Est-ce bien sage, monsieur Reed ? »

Il pivota sur lui-même, leva les yeux au plafond comme si son interlocutrice s'y trouvait réellement. « Tu me permettras d'en juger. Merci, Trish. Et, non, je ne la reverrai pas, si c'est ce qui te fait peur. Je m'intéresse, c'est tout. »

Une seconde de silence suivit puis Trish répondit.

« Sur l'écran où je vous lis un résumé ?

— Contente-toi de me donner les principaux éléments. Date de création de la société, santé financière, projets.

— Et votre amie ? »

Il sourit. « Tiens-t'en à l'essentiel. Je me demande juste ce qui l'a poussée à postuler.

— Très bien. La société a été fondée il y a vingt ans, en 2023, par Gustav Ebert et son frère, Wolfgang.

— Jolis prénoms...

— Apparemment, Gustav était spécialiste de la génétique. Il travaillait à l'université de Heidelberg. Il y avait soutenu son doctorat et y était resté pour se lancer dans la recherche pure. C'est là qu'il a réalisé une découverte. Un an plus tard, il créait son entreprise avec son frère. »

Jake l'interrompit. « “Une découverte”, dis-tu. Qu'entends-tu par là ?

— Ce n'est pas très clair. Il ne l'a jamais précisé dans les entretiens donnés depuis. Au cours de ses dix premières années d'existence, cependant, GenSyn a déposé plus de trois cent quarante brevets auprès de l'OMPI, tous dans le secteur des OGM.

— Je vois... Et où a-t-elle trouvé l'argent ?

— Des deux frères, c'était Wolfgang le génie de la finance. Il a réuni assez de capitaux pour offrir à son frère de nouveaux laboratoires puis, trois ans plus tard, une usine entièrement automatisée à la sortie de Brême. Ils l'appellent “la ferme”.

— Une raison à cela ?

— Visiblement, ils se sont spécialisés, entre autres, dans les bestioles génétiquement modifiées pour le marché des animaux de compagnie. Des souris superintelligentes, ce genre de produits.

— Et leurs autres spécialités ?

— *L'autre* spécialité... Des êtres humains optimisés de remplacement. »

Jake attendit, sachant que Trish s'expliquerait.

« Leur clientèle est très riche. Ils n'ont pas affaire à n'importe qui. Cela vous intéressera peut-être de savoir que votre propre P.-D.G., Charles Hinton, est de leurs clients.

— Que leur a-t-il acheté ?

— Ce n'est pas précisé. » Jake le comprit, Trish lui cachait cette information. Comment lui en vouloir ? Elle appartenait à la société Hinton, après tout.

« Que propose GenSyn exactement ?

— Des organes de rechange. Des bras, des jambes. Des sosies intégraux.

— Pardon ? Des sosies ? Que veux-tu dire ?

— Ce que vous avez compris. Des copies génétiquement parfaites du corps des clients. Apparemment, les techniciens de GenSyn les feraient pousser dans des cuves. »

*Pourquoi diable n'en ai-je jamais entendu parler ? Aurais-je eu la tête ailleurs quand c'est passé aux infos ?*

« Ces sosies... ces golems... Ils sont en vie ?

— Physiquement, oui. Mentalement... non. Ils sont totalement dépourvus d'intelligence. »

Jake fut pris d'un frisson. Voilà donc où partait l'argent des ultrariches, à présent. Les yachts et les jets privés ne les intéressaient plus. Désormais, ils s'achetaient de nouveaux corps pour remplacer les anciens quand ils étaient usés.

« D'accord... Et ça marche, leur affaire ?

— Du feu de Dieu.

— Pourquoi ne suis-je jamais tombé sur cette boîte dans mon travail, alors ?

— Parce qu'il s'agit encore d'une entreprise privée. Elle ne compte que deux actionnaires.

— Gustav et Wolfgang ?

— Tout juste.

— Et Alison ? Quel est son rôle ?

— Exactement ce qu'elle nous en a dit. Elle examine les nouveaux projets et détermine s'ils valent la peine ou non d'être mis en œuvre. Les Ebert la tiennent en très haute estime. Si elle approuve une suggestion, ses patrons débloquent le budget nécessaire. Si elle dit non...

— C'est non. » Jake sourit. Certaines réalités ne changeaient jamais. « D'accord. Oublie ma question.

— Elle est déjà oubliée. »

Jake se leva dans l'intention de s'habiller mais Trish n'avait pas tout à fait terminé.

« Autre chose, dit-elle. Un commérage. À propos d'*Ubik*. »

Il se rassit. « Je t'écoute...

— Cela concerne Drew Ludd. Il a fini par signer un accord avec l'agence chinoise Huangjin Shidai...

— Non ? Il avait dit qu'il préférerait encore effacer toute son œuvre plutôt que...

— C'est ce qu'il avait dit. Mais ils sont parvenus à un accord. Très avantageux, du reste. Il est en passe de devenir l'acteur le mieux payé d'Hollywood de tous les temps ! »

Drew Ludd était le comédien qui incarnait Joe Chip dans l'adaptation média d'*Ubik*. Jusqu'à présent, il était l'opposant le plus virulent d'Hollywood au *morphing*, c'est-à-dire l'utilisation par les agences de publicité et les studios de cinéma de reconstitutions par ordinateur du visage, des gestes et de la voix d'une vedette. Jusqu'alors, il avait mis un point d'honneur à tout réaliser « à l'ancienne », en n'ayant recours qu'à des prises de vues réelles et en ne travaillant qu'avec des acteurs en chair et en os. Mais voilà qu'il venait à l'évidence de se vendre au plus offrant.

« C'était un stratagème pour faire monter les enchères, alors, selon toi ?

— Beaucoup d'observateurs l'affirment. On dit également que Huangjin Shidai lui a proposé une telle somme qu'il lui a été tout bonnement impossible de refuser. Il aurait l'intention de reverser la moitié de ses futurs cachets à des œuvres caritatives. »

Jake émit un sifflement. Voilà qui ne nuirait pas à son image. Il était déjà l'acteur le plus populaire de la planète.

« Parle-t-on déjà de ses prochains projets ?

— D'après la rumeur, il serait question d'une refonte de la miniserie télévisée *Frères d'armes*, dans laquelle Drew Ludd donnerait la réplique à Spencer Tracy, Marlon Brando, Robert De Niro, James Dean, Daniel Day-Lewis, Al Pacino, Peter O'Toole, Charlton Heston, Kirk Douglas, Elvis Presley et John Wayne. »

Jake hocha la tête. Cette idée lui plaisait. Ce qu'il n'aimait pas, c'était quand les sociétés de médias se servaient de leur licence pour faire de la merde. Shou Wei, par exemple, avait dépensé une fortune pour acquérir les droits de feu Johnny Depp en même temps que ceux d'une multitude de jeunes actrices à peine nubiles dans le seul dessein de tourner une ribambelle de films pornographiques extrêmes. Cela ne se faisait pas, d'autant moins que les intéressés n'étaient plus de ce monde pour se défendre contre une telle exploitation.

« Merci, Trish. C'est tout ?

— C'est tout. »

Jake s'habilla avant de musarder un moment dans la cuisine en se préparant un petit-déjeuner tardif. Il aurait préféré travailler, plonger dans l'inforama, mais George lui avait demandé – de même qu'à tous les autres *logins* – de se tenir à l'écart le temps de découvrir à qui ils avaient affaire.

En un sens, c'était logique. D'un autre côté...

Il n'avait cessé d'y réfléchir. Le seul moyen de remonter à la source du problème était de se trouver là quand il se produisait. Il fallait qu'une équipe de professionnels, de l'ordre de la centaine, attende à l'intérieur le déclenchement d'une nouvelle attaque pour y réagir instantanément et non pas quatre secondes après, quand il serait trop tard.

Il se tenait là, perdu dans ses pensées, quand Hugo sonna. « Jake ? Tu es là ? »

Jake alluma son écran mural. « Hugo ? Quoi de neuf ? »

Un Hugo présenté à deux fois sa taille réelle lui adressa un sourire radieux depuis le grand panneau occupant la moitié supérieure du mur de la cuisine. « Je voulais te tenir au courant. J'ai rencontré Carl ce matin. Il est mignon, hein ? Il m'a proposé un poste. Je ne compte pas l'accepter mais... Enfin, c'était flatteur, ce qui est toujours agréable.

— Il ne s'agissait pas de flatterie, Hugo... Tu es bon dans ton domaine. Peut-être le meilleur.

— N'en fais pas trop, tu veux ? Je sais que je suis bon... mais loin d'être le meilleur. Cependant, ce qu'il m'a dit m'a fait plaisir.

— Qu'est-ce qu'il t'a proposé ?

— Illustration sonore. Il est en cheville avec une grosse entreprise chinoise des médias : Huangjin...

— ... Shidai, compléta Jake.

— Comment tu as deviné ? Il t'en avait touché un mot ? »

Jake lui parla du contrat de Drew Ludd. Hugo siffla entre ses dents.

« Bon sang... Tu crois que... ?

— Ils doivent mener de front des centaines de projets à la fois.

— Ouais... et je ne les imagine pas faisant appel à un novice...

— Sans doute, mais ce serait chouette, non ? On peut toujours rêver... »

Hugo sourit à pleines dents. « Ouais... et je n'arrêtais pas de me dire que ce type a un joli petit cul...

— Hugo !

— Oh ! je sais... On a quand même le droit de regarder, non ? »

Une fois Hugo déconnecté, Jake resta assis, soudain désœuvré. Il envisagea d'appeler Kate pour savoir comment elle allait, si elle avait déjà parlé à ses parents, comment ils avaient réagi.

Il imaginait leur ravissement. À l'instant où il allait se connecter,

toutefois, la voix de George retentit dans le vide.

« Jake ! Vous êtes là ? »

Il avait l'air hors d'haleine, dans tous ses états.

Jake se mit debout. « Que se passe-t-il ?

— Un problème. Vous devriez venir.

— J'arrive tout de suite.

— Parfait. » Et George coupa la communication. Sans cérémonie.

Indication la plus sûre de la gravité de la situation car George était la politesse incarnée.

« Trish. Appelle-moi un hoptère.

— Il sera là dans deux minutes.

— Ah ! D'accord... »

George avait dû prendre les devants.

« Trish... Des éléments ont-ils filtré de ce qui s'est dit au cours du conseil d'administration ?

— Rien. Tout est classé confidentiel.

— Bon. Préviens Kate que je risque de rentrer tard, dans ce cas. »

Ce n'était pas nécessaire. Trish savait ce qu'elle avait à faire. Mais cela donnait à Jake l'impression de contrôler la situation. Or était-ce encore le cas de quiconque après ce qui s'était passé ce jour-là ? Seul le temps le dirait. En espérant un petit coup de pouce du destin.

En s'immergeant, Jake sentit le mouvement de l'air et comprit qu'une secousse menaçait le Marché. Le vent, comme tout, était un indicateur. Sa force reflétait le flux des actions, le volume des transactions.

Un souffle chaud était bon signe. Une bise glaciale...

Jake frissonna. Ce vent avait quelque chose de réfrigérant. C'était un vent d'est qui balayait ce paysage de formes extravagantes. L'inforama avait changé au cours de la petite heure qu'avait duré son absence. Des fissures s'étaient creusées à sa surface telles des lignes de failles. Une croûte se formait et s'effritait au-dessus de bulles et de soulèvements de terrain. En observant les alentours, il s'avisa que des gouttes de sueur perlaient le long de tous les objets. C'était ce qui se passait quand le Marché devenait aussi instable.

Mais pourquoi ? Quel était l'élément déclencheur ?

D'ordinaire, cela crevait les yeux. En ce confluent de la géométrie et de la géologie, on pouvait normalement retracer toutes les phases, tous les mouvements d'un incident. Ce jour-là, c'était différent. Ce vent exerçait une pression subtile mais régulière. Il avait l'air... factice, comme si quelqu'un forçait l'économie, attirait artificiellement les prix vers le bas.

Comment était-ce possible ?

George l'avait retrouvé dans la salle de connexion.

« Qu'ont-ils décidé ? s'était enquis Jake. Quel est le plan d'action ?

— Il n'y a pas de plan. Ils attendent seulement de vous que vous y retourniez pour essayer de calmer le jeu, d'apaiser la situation. Le Marché est sur les nerfs depuis cet attentat.

— Ils continuent de croire à des gamins ?

— Je leur ai rapporté les propos de Sadi, Jake. Sur la complexité d'une telle programmation. Mais ils ont pu s'en rendre compte par eux-mêmes. Nous avons reçu le rapport de Sam au cours de la séance...

— Et... ?

— Pas une piste de son côté non plus. Mais ce nouvel incident... Il doit être lié au premier, vous ne croyez pas ? »

Sans savoir pourquoi, Jake sentait que George avait raison. Cette nouvelle pression exercée sur le Marché se produisait trop tôt après la première pour ne pas lui être liée.

Peut-être ce qui s'était passé plus tôt pouvait-il être comparé à quelques tirs d'échauffement effectués pour prendre ses marques, évaluer la cible. Peut-être le vrai bombardement restait-il à venir.

C'était une façon insensée d'interpréter la réalité mais quelle autre explication envisager ?

Il continua d'avancer en sentant le crissement de gravillons sous ses semelles. Il faisait chaud dans ce secteur. Un discret parfum de citron et de boutons de roses contrastait avec la forte odeur métallique de minéraux entassés à proximité.

Le vent fraîchit. Les environs se mirent à miroiter, à frissonner, à crépiter en silence. Une rafale de poussière azur l'assaillit en laissant sur son bras un glaçage de cristaux bleu nuit.

Jake opéra une lente révolution à trois cent soixante degrés sur lui-même pour tout embrasser du regard.

Où cette perturbation avait-elle son origine ? Était-elle assez subtile pour venir de mille sources différentes ?

*Suis le vent, s'intima-t-il. Retrouves-en le foyer.*

Alors même que se formait cette pensée dans son esprit, qu'il avançait le pied pour mettre son projet à exécution, il sentit autre chose. L'impression d'une présence fixée sur lui. D'une contamination de son flux de données.

Cela portait un nom. Un passager clandestin.

La réaction de Jake ne se fit pas attendre. « George... lâche tout. Je ne suis pas seul. »

Un instant plus tard, il chancela sous la violence du vidage puis de la restauration de son flux sensoriel, mais il ne tomba pas. Par ailleurs, la présence avait disparu. Son passager clandestin avait été désarçonné.

« Mettez en place des systèmes de blocage. Et de suivi. Je veux savoir qui m'a sauté sur le dos. »

Cela arrivait parfois. D'autres opérateurs, pas forcément des *logins*, jouaient les resquilleurs pour gagner de l'argent en exploitant les informations glanées par le biais de ses yeux et de tous ses sens. Pourtant, c'était différent cette fois-ci. Jake en avait le sentiment, on voulait qu'il se sût observé.

Mais pourquoi ?

Devant lui, le terrain descendait légèrement. Une excroissance semblable à un amoncellement de sucre orange fondu se dressait sur son chemin. Jake la contourna tranquillement en sautant par-dessus un étroit ruisseau de vase bleu vert qui coulait paresseusement dans son lit.

Et il s'arrêta net, nez à nez avec ce qui lui évoqua deux énormes coléoptères rouges. Identiques, ils se tenaient debout sur leur postérieur articulé en agitant leurs pattes de devant et leurs antennes.

Jake ne les avait jamais vus. Jamais, au cours de toutes ses explorations de l'inforama, il n'avait rencontré leurs semblables. Il avait l'habitude de croiser toutes sortes d'avatars invraisemblables mais rares étaient ceux à paraître aussi hostiles que ces deux-là. Ils avaient l'air de vouloir lui bloquer le passage.

À ceci près qu'il s'agissait de l'inforama. C'était contraire à l'étiquette, mais rien ne l'empêchait de les traverser tout simplement s'il en éprouvait le besoin.

« Qui est-ce ?

— Nous sommes en train de les analyser, dit Joel, l'ingénieur en chef.

— Salut, Joel ! Où est George ?

— On l'a demandé ailleurs.

— Ah bon... »

Trois secondes s'écoulèrent. Les deux coléoptères géants tinrent leur position.

« Ils travaillent pour Zhongguo Cangku, "L'Entrepôt de la Chine". Visiblement, l'entreprise est en pleine restructuration. L'inforama grouille de ses agents.

— Eh bien, tu peux leur demander d'aller se faire foutre et de me dégager le passage ?

— Nous allons leur demander poliment », répondit Joel, de l'amusement dans la voix.

Dix autres secondes passèrent. Les scarabées s'écartèrent. Alors même que Jake passait devant eux, il les sentit se retourner et le regarder s'éloigner, comme s'ils s'intéressaient à lui. Mais, là encore, pour quelle raison ?

*Je deviens parano, se dit-il. Il faut que j'arrête de me gaver de trucs*

comme Ubik, voilà.

Il continua son chemin en suivant le vent.

Le Marché subit la même pression pendant près de six heures puis la situation parut se calmer. Dix minutes plus tard, il n'y paraissait plus. L'« atmosphère » de l'inforama n'était plus perturbée. La brise avait cessé de souffler.

« Quels sont les dégâts ? s'enquit Jake en s'extirpant de sa combinaison.

— De notre côté ? Pas grand-chose. Deux ou trois cents millions...

— Et sur le Marché en général ?

— Trois ou quatre mille milliards. »

Jake avait suivi le vent. Il l'avait remonté jusqu'à sa source mais, quand il avait cru l'avoir trouvée, elle avait disparu. Le vent avait tourné. Il soufflait d'autre part.

*Bizarre, s'était-il dit. Vachement bizarre.*

Mais ses collègues avaient fait état de la même expérience. Quant à Sam, qui enregistrerait tout, il ne leur avait pas apporté davantage de réponses. Là encore, le caractère aléatoire de ces événements était difficile à comprendre.

En effet, qui de sain d'esprit chercherait à perdre de l'argent ? Qui pourrait bien trouver avantage à affaiblir le Marché et à faire baisser les prix ? Qui, sinon un fou ? Or les fous disposaient rarement des fonds nécessaires pour nuire à un tel niveau. Ce qui excluait cette hypothèse.

Jake rentra chez lui et découvrit que Kate était ressortie. « Elle reviendra plus tard, lui apprit Trish. Elle est partie faire des courses, me semble-t-il. Il lui manquait deux ou trois articles. »

Jake se sentit soudain fatigué. Il avait à peine dormi trois heures la nuit passée. Alors, si on y ajoutait la tension nerveuse de cette journée...

« Trish... je vais m'allonger un moment. Réveille-moi s'il se passe quoi que ce soit d'important. Sinon, dis que je suis... euh... parti faire les magasins avec Kate. »

Mais il eut du mal à trouver le sommeil. Son esprit ne cessait de revenir au problème.

En définitive, il se releva et, après s'être préparé un café, s'assit avec un carnet et un stylo à l'ancienne pour noter tout ce qui lui passait par la tête.

Que savait-il, alors ?

Les scarabées rouges, pour commencer. Ces insectes ne lui inspiraient rien de bon. Et cela valait non seulement pour les deux premiers rencontrés mais pour tous. Une véritable infection.



C'était, bien sûr, conforme aux attentes de certaines entreprises, qui cultivaient chez leurs employés le goût du travail d'équipe par opposition aux exploits individuels de francs-tireurs. Mais cela pouvait aller trop loin.

Qu'avait dit Joel ? *Zhongguo Cangku*... « L'Entrepôt de la Chine ». C'est là qu'il commencerait son enquête.

Non pas qu'il existât nécessairement un lien. D'ailleurs, plus il y réfléchissait, moins cela cadrait avec le reste. C'était trop direct. Trop facile à vérifier.

Que la restructuration de cette société eût coïncidé avec le déclenchement de cette crise relevait sans doute de la plus pure coïncidence. Quant à sa belligérance...

Jake sourit. Ces gens n'étaient sans doute pas des tendres. Il fallait de tout pour faire un marché.

Quoi d'autre ?

Il était allé à peine plus loin dans sa réflexion quand Kate rentra.

« Salut, dit-il en se levant pour la rejoindre. Excuse-moi pour ce matin... »

Elle le laissa l'embrasser et la tripoter. Jake la fit asseoir et lui servit un verre de vin avant de prendre place devant elle.

« Alors ? Ils étaient contents ? »

Le visage de Kate s'illumina. « Je ne les ai jamais vus si heureux. J'ai cru que maman allait exploser de bonheur.

— Et ton père ?

— Tu le connais. Toujours très posé. Mais je l'ai deviné débordant d'enthousiasme. À l'intérieur. Il t'aime bien, Jake. Ils t'aiment bien tous les deux.

— C'est réciproque. Voilà pourquoi il faut absolument les inviter. Un dîner pour fêter la grande nouvelle. Ça te plairait ?

— J'adorerais.

— Alors je te laisse l'organiser. Achète ce que tu veux. Quelque chose de spécial peut-être.

— Je peux ?

— Bien sûr. »

Elle hésita un peu puis se lança. « Qu'est-ce que c'était ? Pourquoi a-t-il fallu que tu t'immerges de si bonne heure ?

— Un petit vent de panique, c'est tout.

— Mais je croyais le Marché en pleine forme. Je pensais... Enfin, tout a l'air si frais. Tous les signaux...

— ... sont au beau fixe. Ne t'inquiète pas. Tout va rentrer dans l'ordre. Il va falloir calmer les froussards, c'est tout. Veiller à rétablir la confiance des gens. »

Kate sourit. Elle avait l'air rassurée. Comme ça. Si Jake disait que tout allait bien, c'était que tout allait bien. Elle lui faisait confiance.

Lui-même était inquiet. Non pas de la gravité de la situation – le Marché connaissait des hauts et des bas, c'était normal – mais de l'absence d'explication. Nul ne savait d'où était venue cette agression.

« Kate ?

— Oui, mon amour ?

— Je vais peut-être devoir m'immerger à nouveau... un peu plus tard. On pourrait avoir besoin de moi.

— D'accord. »

Pas de protestation. Pas de bouderie. C'était ce qui ferait d'elle une épouse formidable, s'avisa Jake. Il avait énormément de chance sur ce plan-là. Il connaissait d'autres *logins* dont le couple souffrait des exigences du métier. Au point, parfois, de n'y avoir pas résisté. Kate n'était pas ainsi. Elle le comprenait.

« Jake ?

— Oui ?

— Sautons le repas. Allons directement au lit, tu veux ? »

Il aurait dû dormir. Épuisé comme il l'était, il aurait dû dormir. Mais cela lui fut impossible. Il se passait quelque chose dans le monde, quelque chose d'énorme, et il n'arrivait pas à l'oublier. Même allongé près de Kate, dont les doux ronflements emplissaient la chambre, Jake se surprit à réfléchir et à analyser le problème, en se remémorant l'enchaînement des événements qui avait conduit à la situation actuelle.

C'était la crise pétrolière de 2022 qui avait marqué le moment décisif, l'instant où tout avait basculé pour la planète entière. Jake avait cinq ans à l'époque et il avait assisté à travers ses yeux d'enfant à la confusion des mois qui avaient suivi. Une catastrophe à l'échelle mondiale, mais les problèmes n'étaient pourtant pas nouveaux. Ils avaient vu le jour plus de dix ans avant sa naissance, à l'époque grisante où la Chine avait accédé au rang de superpuissance économique.

C'était devenu difficile à imaginer mais, soixante ans plus tôt, la Chine était un pays du tiers-monde, militairement puissant mais sans défense au plan économique. C'était au mieux un géant endormi que personne ne croyait capable d'échapper à la léthargie de son histoire récente, pas plus qu'au contrôle rigoureux de son régime communiste.

Deng Xiaoping avait tout changé. Il avait libéré la Chine de ses chaînes et lui avait permis, au cours des trois décennies suivantes, de grandir, grandir, grandir...

Là s'étaient posés les germes des problèmes à venir.

Au début, cette croissance s'était révélée bénéfique, et pas seulement pour la Chine. En effet, à mesure qu'elle se muait en moyeu

de l'industrie mondiale, les prix avaient commencé à baisser. En cette aube dorée de la mondialisation, tout paraissait idyllique. Quatre cents millions de Chinois avaient été arrachés à la pauvreté. Leur pays se développait à toute vitesse. Mais les fissures au sein de ce gigantesque édifice étaient là dès le départ.

En 2009, la dette extérieure nette des États-Unis atteignait le palier effarant des trois mille milliards de dollars. Dans le même temps, en maintenant de manière artificielle un faible taux de conversion, la Chine hissait ses réserves de change au-delà du seuil des deux mille milliards de dollars. En un sens, c'était une bonne chose. L'achat par la Chine de traites et d'obligations américaines à faible rendement limitait la hausse du cours des monnaies et des taux d'intérêt internationaux. C'était ce qui alimentait la croissance. Mais cela ne pouvait pas durer éternellement.

La situation se maintint un moment même si la croissance de la Chine était passée sous la barre des dix pour cent à cause de la récession. Mais les fissures commençaient à s'élargir. Tandis que se développait le commerce de la Chine – et que ses infrastructures envahissaient les plaines côtières de l'Est –, son appétit vorace de matières premières s'intensifia. Peu à peu, le négatif finit par l'emporter sur le positif.

Entre-temps, animé de soupçons paranoïaques envers les intentions de la Chine, le lobby protectionniste des États-Unis se fit de plus en plus bruyant. Les Républicains, après avoir accédé au pouvoir dans l'ombre de la plus terrible récession vécue de mémoire d'homme, voulurent en finir avec le libre-échange. Dans un accès de rhétorique nationaliste, ils cherchèrent à remplacer la mondialisation par un protectionnisme tarifaire. Ils voulurent hisser le pont-levis économique à l'image de leurs prédécesseurs après le krach de Wall Street à la fin des années 1920. « Achetez américain », scandaient-ils.

Ce fut une erreur. Lorsque advint la crise inévitable, personne n'eut la volonté de la résoudre. Les États-Unis rétablirent les droits de douane en 2016. Dans les années qui suivirent, le monde faillit sombrer dans la guerre non pas au cours d'une mais de trois crises distinctes.

La première étincelle jaillit en Afrique.

Les liens entre la Chine et l'Afrique remontaient aux années 1960 et à la révolution culturelle. À l'époque, les États-Unis et l'URSS, gangrenés par la guerre froide, considéraient le continent africain comme un champ de bataille dissimulé où tout ce qu'ils rencontraient pouvait être détruit. La Chine, elle, avait choisi une voie différente. En contribuant au développement de ses infrastructures, elle était devenue l'amie de l'Afrique. En l'an 2000, comme une nouvelle révolution industrielle voyait le jour chez eux, les Chinois s'étaient

tournés de nouveau vers l'Afrique. Ils y avaient investi des milliards de dollars et y avaient envoyé des centaines de milliers de travailleurs pour lancer l'industrie africaine. Ce n'était qu'un début. En 2018, plus de quarante millions de Chinois y avaient émigré et près de deux cent cinquante milliards de dollars y avaient été investis.

Cela n'avait rien d'altruiste. La Chine avait besoin de l'Afrique. Elle avait besoin de ses ressources inexploitées, de son platine et de son cuivre, de son minerai de fer et de son or, de sa houille et de son bois.

Et enfin, plus que tout, de son pétrole.

Lorsque le prix du baril atteignit le prix critique de quatre cents dollars, les États-Unis réagirent avec colère. Au cours d'une session des Nations unies de mars 2019, peut-être agacés de se retrouver à l'écart du désormais lucratif marché africain, ils accusèrent la Chine d'avoir « colonisé » le continent noir. Mieux encore, ils exhortèrent l'Organisation mondiale du commerce à examiner les « relations privilégiées » qu'entretenait la Chine avec trente-huit États africains et ils enjoignirent à ces derniers de « s'ouvrir » aux échanges internationaux.

La réaction de la Chine fut aussi directe que mémorable. Le délégué de Pékin se leva et, dans un anglais impeccable, recommanda à son homologue américain d'aller « se faire foutre ».

S'ensuivirent six mois de chicanerie diplomatique au cours desquels les deux superpuissances rivalisèrent de mesquinerie. À Noël 2019, toute idée de partenariat économique s'était envolée. De même, d'ailleurs, que la mondialisation. Les jours du libre-échange étaient écoulés. L'heure était au protectionnisme. L'économie mondiale entama sa lente glissade.

Deux ans plus tard, une nouvelle étincelle se produisit.

Les effets de la récession commençaient alors à se faire sentir cruellement. Les plus proches voisins des États-Unis – le Mexique, le Venezuela, le Costa Rica, le Panama, le Nicaragua, le Guatemala et le Salvador –, confrontés à une crise économique de grande ampleur, se résignèrent à ce qui aurait encore été inimaginable à peine dix ans plus tôt : conclure une alliance politique avec le géant – désormais aux mains d'une extrême droite débridée – qui avait si longtemps dicté leur politique. Des référendums furent organisés et une majorité écrasante de « oui » en ressortit. Le 29 octobre 2021, les États-Unis d'Amérique devinrent « les Cinquante-Sept États ». Au cours des trois années suivantes, douze autres pays les rejoignirent, notamment leur voisin le plus considérable, le Canada.

Avant cela, toutefois, un autre événement secoua le cocotier mondial. Une fois de plus, l'enjeu avait trait au pétrole.

À l'époque insouciante de l'expansion, en 2008, la Chine avait conclu avec la Birmanie limitrophe un accord visant à mettre en place

un oléoduc de mille cinq cents kilomètres de long entre Kyaukpyu, sur la côte birmane, et Kunming, dans la province chinoise du Yunnan, en passant par Mandalay.

C'était un projet visionnaire car, jusque-là, quatre-vingts pour cent des approvisionnements en pétrole de la Chine passaient par le détroit de Malacca, un couloir maritime d'environ huit cents kilomètres « surveillé » d'un côté par la base navale américaine de Changi, à Singapour, et de l'autre par la flotte de l'océan Indien des États-Unis, établie sur l'île de Diego Garcia.

Pour la Chine, même avec le pétrole de Birmanie, cela revenait à avoir les doigts des États-Unis dans sa trachée. C'était intolérable. Aussi cette situation avait-elle conduit à la construction accélérée d'une flotte chinoise de haute mer qui n'avait fait qu'accroître les tensions militaires.

Même ainsi, les relations internationales auraient pu rester pacifiques et équilibrées si, en novembre 2021, tout juste quatre semaines après la formation des Cinquante-Sept, le procureur général des États-Unis n'avait pas expulsé plus de cinquante agents diplomatiques chinois en réaction à une énième affaire d'espionnage.

La Chine riposta à l'identique en renvoyant à la frontière plus de deux cents ressortissants américains.

L'entêtement se mua en belligérance. À la fin de la première semaine et dans l'ombre d'une nouvelle augmentation de vingt dollars du prix du pétrole, les États-Unis menacèrent de faire le blocus du détroit de Malacca si la Chine ne reculait pas.

C'était désormais une question de « face ».

Pendant quatre jours, ses pétroliers immobilisés, la Chine dépendit entièrement de son oléoduc birman. La guerre semblait imminente. Et c'est là que l'incident se produisit. Le pipeline explosa à la suite d'un attentat perpétré cinquante kilomètres au sud-ouest de Mandalay.

Les États-Unis nièrent toute responsabilité, clamèrent leur innocence. Le monde retint tout de même sa respiration.

Au cours de réunions d'urgence organisées pendant les quarante-huit heures suivantes, de hauts fonctionnaires des deux camps bricolèrent une manière de paix. Un traité fut signé. Le monde recula du précipice.

Mais le mal était fait.

La Chine, en particulier, était affectée. Sans être aussi catastrophique que certains l'avaient prédit, le ralentissement économique provoquait bel et bien des tensions irrémédiables, notamment à la campagne, où la marge entre abondance et famine était toujours très réduite.

Pendant des années, le peuple s'était soulevé contre la corruption de ses gouvernants locaux. L'élite communiste chinoise y avait vu le

prix de la modernisation. Soudain, comme les marchés s'effondraient et que le prix du pétrole montait en flèche, cette marge fragile s'évanouit. Le spectre de la famine menaça les sept cents millions d'habitants de la Chine rurale et les révoltes commencèrent.

Le district d'Anhua, dans la province du Hunan, fut le théâtre de la première émeute. Les « hommes de boue », comme on appelait les paysans, en avaient assez. Ils pendirent leurs édiles. Deux mille fermiers se mirent en marche jusqu'à la ville voisine. Ils brûlèrent les bâtiments administratifs et pillèrent les entrepôts de l'État. Les autorités tentèrent de jeter le voile sur ces événements mais la nouvelle en avait déjà filtré sur Internet. Les agriculteurs des environs, une fois informés, se joignirent à la manifestation furieuse. En moins d'une heure, Taojiang, Yiyang, Wangcheng et dix villes du nord du Hunan furent la proie des flammes.

On envoya l'armée : deux bataillons de la capitale régionale, Changsha. Issus de provinces lointaines – précaution prise par le gouvernement pour épargner à des jeunes de la région d'avoir à maîtriser leurs « frères » –, les soldats auraient dû rester fidèles à leurs chefs. Ce ne fut pas le cas. Ils ne comprenaient que trop bien le malheur de ces fermiers. N'étaient-ils pas eux-mêmes des enfants de la campagne ? Ils refusèrent d'ouvrir le feu sur eux.

Les émeutes s'étendirent. Sichuan, Hubei, Henan, Shandong, Guizhou... Bientôt, des villes se mirent à brûler dans toutes les provinces. On murmura que le « Mandat du Ciel » était rompu et que le gouvernement devrait démissionner.

C'est là, le cinquième jour, qu'il agit.

La nouvelle envahit les médias d'informations peu après l'aube. Au lieu d'entamer une nouvelle journée de protestation et de violence, les paysans se retrouvèrent le regard rivé sur les écrans géants de télévision de leur ville qui leur offraient un spectacle incroyable.

Vue du ciel, la mer paraissait couverte, d'un horizon à l'autre, de navires – des bâtiments de guerre chinois – tandis que des centaines d'avions de chasse et de transport emplissaient l'espace.

L'invasion de Taiwan avait commencé.

Depuis 1949, quand ce qui restait de l'armée du Guomindang de Jiang Jieshi avait trouvé la fuite sur l'île alors connue sous le nom de Formose, les communistes rêvaient de récupérer Taiwan pour unifier l'empire du Milieu, lui rendre son intégrité, de manière à mettre un terme aux longues années d'humiliation sous le joug des Occidentaux. Le traité de défense mutuelle signé entre Taiwan et les États-Unis obligeait la Chine à ronger son frein depuis toutes ces années, mais elle venait enfin de laisser libre cours à sa fureur dans l'intention de prendre le pays par la force, quoi qu'il lui en coûtât en termes de vies.

C'était du pur cynisme, bien entendu. Un geste désespéré face à la

guerre civile. Mais la stratégie porta ses fruits. Les immeubles – à part ceux appartenant aux Américains – cessèrent de brûler. Les « hommes de boue » interrompirent leurs slogans hostiles au gouvernement et se tinrent en groupes curieux devant tous les écrans disponibles pour assister à la suite des événements en retenant leur souffle.

Les États-Unis réagirent instantanément. L'accord diplomatique liant les deux puissances, en vigueur depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1979, fut déchiré. Washington dépêcha sa 7<sup>e</sup> flotte vers le nord. Des avions de chasse décollèrent du pont d'envol de l'*Abraham Lincoln* et de l'*Enterprise*.

Jake n'avait appris que très récemment – sur la chaîne spécialisée en histoire – ce qui s'était passé ensuite. Pendant trois jours entiers, les deux grandes formations s'affrontèrent dans le détroit de Taiwan. Le navire amiral chinois, le *Hongse Huangdi* – l'« Empereur rouge » –, fierté de la flotte de haute mer chinoise, cingla vers le nord, suivi de près par quatre contre-torpilleurs américains, puis mit le cap au sud, tel un roi guerrier du temps jadis chevauchant sur le champ de bataille à la tête de son armée.

Pendant tout ce temps, les vociférations enflaient en haut lieu. La Chine devait récupérer Taiwan. Comment le pourrait-elle sans avoir recours à la violence ?

Néanmoins, les deux camps se retinrent d'intensifier le conflit. Nul ne voulait être le premier à employer l'arme nucléaire. Les deux flottes disposaient de suffisamment d'ogives pour se réduire à néant mutuellement, mais elles s'abstinrent de les lancer pour l'instant.

Alors, au tout dernier moment, tandis que les orateurs s'enflammaient et que la guerre semblait impossible à éviter, les États-Unis se retirèrent et abandonnèrent le champ de bataille – et Taiwan – aux Chinois.

Ce fut aussi abrupt que stupéfiant. On croyait voir se jouer le prélude de l'apocalypse, puis, le lendemain, les Chinois débarquaient sans coup férir sur les trois cents kilomètres de littoral séparant Taibei de Gaoxiong.

La Chine, l'empire du Milieu, était réunifiée.

Ce n'est que plus tard, quand la vérité finit par filtrer, que l'on comprit la logique de ce retrait. Un accord avait été signé au plus haut niveau. Le dernier que les deux géants concluraient. Le monde serait divisé en deux sphères d'influence. L'Orient irait à la Chine, l'Occident à l'Amérique, tout comme le traité de Tordesillas avait partagé le Nouveau Monde entre le Portugal et l'Espagne en 1494, cinq siècles plus tôt. Les États-Unis avaient renoncé à Taiwan. Ils l'avaient échangée contre une plus grosse part du gâteau mondial.

Personne d'autre ne fut consulté. L'affaire était close, et Taiwan avait constitué l'argument décisif. La bataille du détroit de Taiwan –

qui aurait pu être le plus grand affrontement de tous les temps entre deux superpuissances – céda la place au « compromis de Taiwan ».

Les événements finirent pourtant par dépasser les deux géants. La Chine avait certes résolu sa crise interne et l'Amérique s'était bien confectionné une sorte d'empire, mais le pétrole demeurerait le problème numéro un. Tandis qu'Est et Ouest cherchaient à établir leurs nouvelles fondations, la situation s'aggrava.

Les réserves pétrolières s'épuisaient. Au cours de la dernière semaine de mai 2022, le problème devint une crise et, en l'espace de quelques jours, la crise se mua en krach.

La production d'hydrocarbures – maintenue de façon artificielle à un haut niveau – atteignit un sommet puis se mit à chuter de façon vertigineuse. Et les entreprises s'effondrèrent avec elle. À la mi-juin, la demande dépassa l'offre de sept millions de barils par jour.

Une économie moderne fondée sur le pétrole n'était plus viable. Une récession catastrophique menaçait de frapper la planète. Il fallait changer les habitudes.

Jake se souvenait du soir où son père était rentré à la maison, la mine abattue et stupéfaite, pour annoncer qu'il venait d'être licencié. Il n'était plus agent d'assurances. Il avait rejoint les rangs nombreux des chômeurs.

À la vérité, son père finit par trouver un autre emploi et sa famille s'en tira à bon compte, mais le Royaume-Uni, comme la majeure partie du monde, connut des bouleversements radicaux au cours des années qui suivirent. Il y eut un violent revirement vers la droite et une polarisation de la société. Au cours des troubles de cette année-là, un nouveau monde moderne se forma.

Ce fut une naissance difficile et, tandis que s'élargissait le fossé entre riches et pauvres, nantis et déshérités, l'agitation sociale s'accrut. Les premières années d'après le krach furent marquées par des émeutes et des attentats. Au Royaume-Uni, comme dans tant d'autres pays de l'Occident, le gouvernement conservateur élu à la suite d'une campagne populiste mit en place une politique répressive. Beaucoup d'administrés se plaignirent de vivre dans un État policier, ce qui n'était pas loin de la vérité, mais la fébrilité populaire s'apaisa. Peu à peu, la vie s'améliora. À ceci près que tout avait changé. Il existait deux camps à présent, deux catégories de citoyens. Et une troisième, de ceux qui n'étaient même pas des citoyens. Les non-protégés, ou NP.

Jake soupira. C'était le monde qu'il connaissait. Celui dans lequel il avait grandi.

Il dormit un moment du sommeil des innocents et des imbéciles. Puis il se réveilla.



Ce fut Sadi qui le tira du sommeil. L'espace d'un instant, il ne se rappela plus où il était. Il venait de rêver. Une armée de scarabées rouge vif avait surgi de nulle part, combattant par combattant, comme née de l'air solide à la façon d'univers en miniature.

Il se redressa dans son lit en se frottant les yeux puis il consulta son réveil.

4 h 17.

*Bon sang. Qu'est-ce qui se passe encore ?*

Il se prépara puis monta patienter sur le toit.

Dix minutes plus tard, assis dans l'obscurité à l'arrière de l'hoptère en attendant son autorisation, la vaste étendue de Londres plongée dans les ténèbres en contrebas, la City figurant une forteresse incandescente enchâssée en son cœur, Jake se surprit à songer au passé.

Les années avaient modelé le paysage qui se déroulait sous lui. De village païen en ville romaine, les hommes s'étaient succédé à travers les siècles en laissant leur empreinte sur la terre, en évoluant et en se développant, quoique rarement avec la ferveur des vingt dernières années. Oui, alors que l'ensemble du monde souffrait, certains comme lui prospéraient. Ainsi allait la vie. Depuis la nuit des temps. Rien ne restait longtemps immuable. Jamais.

Jake s'arracha à sa rêverie quand l'hoptère décolla.

« Tout va bien, monsieur Reed ?

— Très bien, Matt.

— Pardonnez ce contretemps. Tout le monde redouble de précautions ce soir, j'ignore pourquoi.

— Ce n'est pas grave.

— Et le Marché... ? »

Jake regarda le pilote. « Quoi ? Qu'avez-vous entendu ? »

Matt hésita. « Ce ne sont que... des signes... votre présence à cette heure, par exemple. Mais, oui... il y a quelque chose dans l'air. Des rumeurs... le sentiment que tout ne tourne pas rond.

— Vous en parlez entre pilotes ?

— Pas d'habitude mais... Enfin, aujourd'hui, c'est différent. Je ne sais pas pourquoi... »

Joel l'attendait dans le hall d'entrée. Il était encore vêtu de sa combinaison de connexion, ses lunettes numériques à longue focale autour du cou.

« Comment est le Marché ? s'enquit Jake en s'approchant.

— Calme...

— Alors pourquoi... ? »

Joel le saisit par le bras et l'éloigna du guichet de réception et des oreilles indiscrètes. Il avait l'air tout excité.

« Nous avons reçu des nouvelles de Sam.

— Et ? »

Joel sourit. « Nous tenions pour acquis que ce que nous percevions dans l'inforama correspondait à la réalité. Eh bien, non.

— Que veux-tu dire ?

— Les intrus se sont servis de ce que Sam appelle des altérateurs de perception. Imagine un programme capable de saisir ce qui se trouve dans l'inforama et de nous le restituer sous une autre forme. De déformer non seulement ce que nous en dit notre vision mais aussi notre toucher et notre odorat. La façon dont nous le percevons dans sa globalité.

— Des altérateurs de perception... La menace était donc là depuis toujours ?

— Elle nous crevait les yeux. Les agents perniciose ne sont pas sortis de nulle part. Ils se cachaient dans les fils de données.

— Comment Sam s'en est-il rendu compte ?

— On a retrouvé quatre fileurs morts.

— Ah... »

Jake faillit éclater de rire. Quand on y réfléchissait, c'était l'évidence même. Après tout, le seul moyen d'introduire un programme dans l'inforama était de passer par les nœuds de données. Or seuls les types qui introduisaient les données – les « fileurs », comme on les appelait – y avaient accès. Les agents perniciose avaient dû se glisser parmi les fils de données, leur présence masquée par le travail d'un autre programme – un altérateur de perception – qui renvoyait aux équipements sensoriels d'observation un signal dont ils étaient purement et simplement absents.

« C'est un programme stupéfiant, commenta Joel. Nous l'avons appelé HI.

— HI ? »

Joel sourit. « L'homme invisible.

— Et les quatre fileurs ?

— Aucun lien entre eux, autant qu'on puisse en juger pour l'instant.

— Pourtant, les attaques étaient coordonnées à la fraction de seconde près. Sait-on comment ils sont morts ?

— C'est ce qu'on cherche en ce moment même.

— Certes, mais on doit bien avoir une petite idée... »

Joel marqua une pause. « Il s'agirait de suicides.

— De suicides ? »

Cela ne tenait pas debout. Pourquoi quatre hommes qui ne se connaissaient pas mettraient-ils fin à leurs jours en même temps ?

Quelles seraient leurs motivations ? Fallait-il voir là une nouvelle forme de terrorisme ?

De l'autre côté du hall, la porte vitrée s'ouvrit avec un chuintement. C'était George.

« Joel, Jake. Vous avez appris la nouvelle ? »

Ils le suivirent à l'intérieur.

Tandis que George et Jake s'équipaient, Joel gagna son bureau pour faire un point sur la situation à l'intérieur de l'inforama.

« Quel est le plan ? » demanda Jake.

George le regarda droit dans les yeux. « Je veux jeter un nouveau coup d'œil. Maintenant que nous savons comment les intrus s'y sont pris, je veux savoir si nous aurions pu passer à côté de quelque chose la première fois. »

Jake ne voyait pas comment ce serait possible mais George était son chef d'unité ; alors, s'il y tenait...

« Eh bien, vos impressions ? lança George à Joel, tout juste de retour, par-dessus l'épaule de Jake.

— Rien de bien changé. Les transactions ont ralenti depuis les attaques. L'information a filtré et les gens sont un peu nerveux, mais ça va passer. Maintenant que nous savons que chercher... »

Jake se figea. Était-ce là toute l'astuce ? Ne s'agissait-il que d'une feinte ? Aurait-on voulu attirer leur regard dans une direction alors que l'agression venait d'ailleurs ?

Peut-être. Mais on en revenait sans cesse à la même question. Qui avait voulu cela ? Des suicides... Non, c'était absurde.

Ils entrèrent et se laissèrent submerger par la vague sensorielle.

Debout près de Jake, sur sa gauche, le grenadier corpulent tendit le doigt. « Par là, je pense... »

Le silence régnait. Un silence surnaturel. En un sens métaphorique.

L'inforama était un phénomène permanent, ouvert tout le temps et partout. Il ne s'interrompait jamais. Pourtant, l'atmosphère à ce moment évoquait ce que l'on devait ressentir autrefois, dans l'intervalle entre la clôture d'un marché et l'ouverture du suivant, à l'autre bout du monde.

Il n'était pas question de nervosité. Plutôt de peur.

Oui. Les gens avaient peur.

*Sommes-nous vraiment si fragiles ?* se demanda Jake en descendant une pente rocheuse d'un jaune pâle.

Même les fils de données semblaient apathiques. Il leur manquait la pulsation et l'exubérance qui les animaient en temps ordinaire.

La voix de George résonna dans sa tête. « Ça vient de moi ou tout s'est endormi, ici ? »

Jake hocha la tête. « Ce n'est pas vous, George. C'est... »

Il se tut. Le vent... Il avait repris. Doucement, tel un frémissement

silencieux des feuillages, une infime ondulation à la surface d'un ruisseau. Jake le sentit sur sa poitrine, sur ses bras, son visage. Une brise légère qui fit se dresser tous les poils de son corps.

Il frissonna. À côté de lui, George balayait les alentours du regard.

« Il vient d'où ? »

Jake se lécha le doigt et le leva.

« De là, dit-il en pointant vers l'orient. Cette direction.

— Que se passe-t-il ? demanda George à Joel en laissant ouvert le canal qui le reliait à Jake pour permettre à ce dernier d'écouter la conversation.

— Je ne sais pas, hésita Joel. Nous essayons de remonter à la source. Sadi est sur le coup... Oh ! »

Ce « oh ! » pétrifia Jake. « Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Un sursaut... Je ne sais pas... comme une pointe de tension. Vous n'avez rien senti ? »

Jake secoua la tête. « Non... George ?

— J'ai une drôle d'impression... »

Jake ferma les yeux. Quelle impression éprouvait-il ? Rien d'anormal... « Continuons, décida-t-il. Effectuons ce pour quoi nous sommes venus et sortons. »

Le vent forcit un peu. Sous les pieds de Jake, un filet d'eau d'un magenta foncé s'agita.

« Quelqu'un écoule des titres à perte.

— Quel genre de titres ? s'intéressa George en anticipant l'explication de Jake.

— Aliments pour animaux. Médias. Industrie. Biens de consommation...

— Pris au hasard, alors ?

— On dirait...

— Qui est à l'origine de ces ventes ?

— De petits opérateurs pour la plupart. Ils ont dû entendre des bruits...

— Quels bruits ? Ce n'est pas ainsi que ça marche.

— En théorie, non. Mais si les rumeurs avaient dépassé le cercle des initiés ? De toute façon, il ne se passe rien. Personne n'aurait de raisons de vendre.

— C'est vrai. Pourtant, nous ne rêvons pas. Et vous savez ce que c'est. Si nous n'apaisons pas tout de suite les esprits...

— Comment comptez-vous procéder, George ?

— Intervention de l'État.

— Le Royaume-Uni ne pourrait pas se le permettre.

— Je ne parle pas seulement de nous, mais du monde entier. Comme en 2008. Il faut faire en sorte que les banques centrales calment le jeu.

— Est-ce de cela que vous parliez l'autre jour ?

— Entre autres.

— Vous aviez donc imaginé que nous en viendrions là ? »

George se tourna vers lui, inquiet que quelqu'un de déterminé pût surprendre leur conversation.

« Nous avons évoqué de nombreuses hypothèses mais nous sommes tombés d'accord sur un point précis. Ces attaques n'étaient qu'un prélude. À l'inconnu. Toujours est-il qu'il se passe quelque chose et que nous devons nous tenir prêts à l'affronter. »

*La souplesse, pensa Jake. Telle est la clé. C'est ce qui nous sauvera.*

Mais qu'adviendrait-il si le plan d'attaque de l'adversaire en tenait compte ?

Assis dans le bureau de George Hinton, un grand verre à cognac à la main, Jake écoutait son supérieur rendre compte des événements à son oncle, Harry, responsable de la planification stratégique.

Le vent avait soufflé toute la matinée, fort et froid, telle une main plaquée dans leur dos, quoique jamais avec assez d'insistance pour justifier une réaction. En effet, malgré tous les discours interventionnistes de George, une action prématurée n'aurait fait qu'alimenter les incendies. De façon paradoxale, elle aurait confirmé l'existence d'un problème.

Non. Il fallait garder son sang-froid et attendre que la situation dégénérât. C'était ainsi que fonctionnait le Marché. Depuis toujours.

La confiance. Tel était le secret. La confiance.

« ... certes, certes... disait George. Mais je ne vois pas comment. Les courtiers avec lesquels nous nous sommes entretenus confirment les conclusions de Sam. Les ordres venaient de leurs clients. Ils ont reçu des instructions spécifiques leur enjoignant de vendre. Quand un client vous demande de vendre, vous vendez. C'est un marché libre... »

Oui, se dit Jake. Mais était-ce réellement le cas ? Ou quelqu'un était-il sur le point de gagner beaucoup d'argent ?

C'était là qu'il se heurtait chaque fois à un mur. De quel autre mobile pouvait-il être question ? La spéculation. C'était le nerf du système. Il y avait forcément un bénéfice à gagner, même s'il ne voyait pas comment.

Et si *lui* pouvait y trouver avantage ?

Jake y réfléchit un moment. Serait-ce immoral de tirer profit de la situation ? De se remplir les poches sur le dos des victimes de cette tragédie ? N'était-ce pas ce que son instinct lui hurlait de faire ? Dans des circonstances normales, il n'aurait pas hésité. Il se serait immergé pour renifler les bonnes affaires. Mais les circonstances n'avaient rien

de normal. Il le devinait, il n'y avait rien à tirer de ce désastre. Après tout, cinq pour cent de rien, cela faisait toujours rien.

Non. Pour une fois, il devait combattre la crise, pas l'embrasser.

George mit fin à la communication. Il se retourna vers Jake.

« Voulez-vous rentrer chez vous, Jake, ou préférez-vous rester ?

— Ai-je bien le choix ?

— Le problème, c'est que, si cela continue dans cette veine, nous pourrions avoir besoin de vous à l'intérieur pendant un certain temps. Je pressens des journées de vingt heures...

— Vous croyez que cela va empirer... »

George acquiesça. « J'ignore qui est à l'origine de ça, qui livre de fausses informations au Marché ou je ne sais quoi, mais ces gens le font pour une raison que nous finirons bien par découvrir. Quand cela se produira, je voudrais que vous soyez immergé, Jake. Vous devrez évaluer l'identité de l'agresseur et la nature de la menace pour nous conseiller sur la réaction appropriée. »

Jake expira. « Vous en avez également discuté au cours du conseil d'administration, je suppose ?

— En effet. » George s'interrompit. « Vous êtes notre meilleur élément, Jake. Peut-être le meilleur qui soit. Si quelqu'un peut déterminer ce qui se passe, c'est vous. Seulement...

— Vous ne croyez pas le seuil critique encore atteint.

— Non. Voilà pourquoi je vous recommanderais bien de prendre un peu de repos. Voire de prendre une dose. La prochaine session risque d'être rude. »

Jake considéra la question puis opina du chef. « Très bien. Je suivrai votre suggestion. Mais, George... ?

— Oui ?

— Vous feriez bien de demander à quelques-uns de ces clients ce qui les a incités à donner de telles instructions. Il faut avoir la confirmation qu'il s'agissait bien d'une réaction à des rumeurs. »

George était resté d'un sérieux imperturbable pendant toute la conversation. Il esquissa un infime sourire. « C'est en cours.

— Parfait. » Jake se leva, posa son verre encore plein sur la table à côté de lui. « Appelez-moi quand vous aurez besoin de moi.

— Je n'y manquerai pas, Jake... Comptez sur moi. »

Il avait espéré retrouver Kate à son retour mais elle était sortie déjeuner avec Jenny. Il se résolut à lui laisser un message, certain, sinon, de ne pas trouver le sommeil, il prit une dose de Pacikalm et alla se coucher en donnant instruction à Trish de le réveiller six heures plus tard.

Si George avait raison, s'il s'agissait d'un pari de spéculateur – un

stratagème imaginé par quelque riche financier désireux d'accroître sa fortune aux dépens du Marché –, cela se saurait vite. Donner le temps au Marché de se défendre ne tenait pas debout sur le plan stratégique. À la place de cet arriviste, Jake aurait frappé vite et fort. Une fois le seuil critique atteint, bien sûr. Une fois la confiance suffisamment érodée et les circonstances propices.

Pour lui, c'était ce dont il s'agissait : un processus d'érosion lente. Une étape d'assouplissement avant l'assaut.

Un incident similaire s'était produit dans les premiers jours de l'inforama. À l'époque – douze, voire quinze ans plus tôt –, le système n'en était encore qu'à ses balbutiements. Il était incomplet. Imparfait. Quelqu'un avait alors profité de ses défauts pour propager une fraude massive. Tout avait été peaufiné depuis. L'inforama constituait à présent un double parfait du monde extérieur. Par ailleurs, ses dispositifs de défense étaient devenus très sophistiqués. De même, visiblement, que les moyens des malfaiteurs cherchant à les percer.

Son esprit revenait sans cesse à l'étrange perfection de ces quatre agents nocifs. S'il avait été un « scrip » – un auteur de programmes destinés à l'inforama –, il aurait éprouvé une intense fierté. Cela paraissait si facile que c'en était superbe.

Jake bâilla. Le PaciKalm commençait à faire effet. Le sommeil l'emporterait dans les cinq minutes.

« Trish, dit-il d'une voix endormie et indistincte, ne m'éveille que s'il le faut vraiment... »

À son réveil, il trouva Kate à son côté. Ni alarme ni voix pressante, seulement Kate allongée près de lui, un livre en mains. Voyant Jake ouvrir les yeux, elle posa son roman et se pelotonna contre lui en quête d'un câlin.

« Bonjour, la marmotte... Tu ronfles, tu sais ?

— C'est vrai ? » Il emplît ses poumons de son parfum. Dans l'inforama, elle aurait figuré une obligation à forte valeur. Un investissement solide.

« J'ai été surprise de te trouver à la maison. Avec tout ce qui se passe...

— Ah bon ? Qu'est-ce qui se passe, par exemple ?

— C'était aux informations... »

Jake regarda l'écran mural par-dessus l'épaule de sa fiancée. « Trish... ?

— Attends un peu. » Kate lui enveloppa le menton de sa main et le força à se tourner vers elle pour capter son regard. « Je pensais qu'on pourrait... tu sais ?

— Monsieur Reed ? fit Trish.

— Rien, Trish... Contente-toi de tamiser la lumière. »

Mais, maintenant, il se demandait ce qui était passé aux informations et en quoi cela avait un rapport avec le Marché.

Au bout d'une minute ou deux, Kate se redressa. « Tu as la tête ailleurs, n'est-ce pas ? »

— Excuse-moi... J'ai mes petites habitudes... Laisse-moi voir de quoi il s'agit ; ensuite, tu auras toute mon attention. »

Kate maugréa. « Trish. Montre-lui. »

L'écran s'alluma. Il y eut des incendies et des coups de feu puis...

« Où est-ce ? » demanda Jake en reconnaissant vaguement le décor de la scène à travers les tourbillons de fumée et les éclairs des fusils.

Trish répondit aussitôt. « À Pékin. Sur la place Tian'anmen. Plusieurs représentants du Conseil des affaires de l'État auraient été tués. Assassinés. D'où ces émeutes. Il serait question d'un putsch mais tout est encore très vague... »

— Et le Marché ?

— La pression s'est accentuée... »

Jake se tourna vers Kate. « Il faut que je m'immerge. Ça m'étonne qu'on ne m'ait pas... »

D'une poussée, elle le fit tomber sur le dos tandis que Trish coupait le signal et que la chambre retombait dans le silence.

« Si on a besoin de toi, tu pourras y aller. En attendant, tu es à moi. »

L'hoptère se posa sur le toit de Hinton Industries. Comme se taisait le rugissement du moteur, Jake se tourna vers le pilote et croisa son regard dans le rétroviseur.

« Matt ? »

— Oui, monsieur Reed ?

— Que pensez-vous de ce qui se passe en Chine ?

— Je trouve ça inquiétant.

— Inquiétant ? Vous croyez que cela nous affectera ?

— Tout nous affecte. Ainsi va le monde désormais. »

C'était vrai. Jake opina. « Merci... »

— De rien. On vous a rappelé, alors ?

— Oui. Ça va secouer. »

Matt sourit, stoïque. « On dirait, oui. »

Joel l'accueillit à la réception. Alors qu'il n'avait qu'une trentaine d'années, il semblait avoir vieilli de dix ans depuis la dernière fois que Jake l'avait vu.

« Je sais. J'ai besoin de sommeil. Mais entre donc. Il faut que je te montre quelque chose. »



Derrière l'ingénieur, Jake s'en fit la remarque, les gardes étaient bien deux fois plus nombreux que d'habitude. Ce soir-là, huit « pare-feu » à l'impressionnante musculature interdisaient l'entrée à quiconque venait de l'extérieur. Jake se demanda pourquoi.

Il traversa le hall d'entrée sur les talons de Joel. Ils ne tournèrent pas à droite vers la salle de connexion mais à gauche dans un couloir conduisant à la salle des transactions.

Le bruit le frappa dès son entrée. Tous les sièges de la longue console arrondie étaient occupés. Plus de soixante « câblés » étaient connectés et opéraient des transactions ; les délicats cordons spirales formaient comme un jeu de ficelle entre les hommes et la machine.

« L'équipe est au grand complet, on dirait », dit-il à Joel.

L'ingénieur acquiesça. « Nous avons mis au travail tous les câblés disponibles et nous sommes dépassés malgré tout. Le volume est anormal. Je n'ai jamais rien vu de tel.

— Quand cela a-t-il commencé ?

— C'est comme ça depuis deux heures... depuis le début des événements en Chine. »

Jake hocha la tête. De pareilles émeutes pouvaient avoir des répercussions sur un marché déjà nerveux. Mais existait-il un rapport plus direct ? Ces meurtres avaient été délibérés, c'était une certitude, mais étaient-ils liés à la crise financière ?

« Se passe-t-il quelque chose d'anormal à l'intérieur ?

— Nous avons immergé toute une équipe, Jake. Je t'ai laissé une combi, bien entendu...

— Dans ce cas, tu me diras tout pendant que je m'équiperai. »

Jake voulut tourner les talons en attendant de son collègue qu'il le suivît dans la salle de connexion mais celui-ci tendit le bras pour le retenir.

« Comme je te l'ai dit, Jake, il faut que je te montre quelque chose.

— Je pensais que... »

Jake s'était imaginé qu'il avait voulu parler de la salle des transactions, du volume anormal de travail.

Il regarda Joel avec plus d'attention et comprit qu'il ne lui disait pas tout.

« Viens. Il faut que tu voies ça. »

Jake le suivit à travers le long espace courbe de la salle des transactions jusqu'à la porte à l'autre bout, celle du bureau du superviseur.

Il n'avait en temps normal que peu de contacts avec Walter Ascher. Ils ne se croisaient qu'au cours des réunions de planification stratégique et s'adressaient à peine la parole. Ascher était un maniaque des chiffres. Il avait pour mission de veiller à la solvabilité de Hinton Industries, à la supériorité de ses profits par rapport à ses

pertes et à son encaissement des sommes dues par ses clients. Il exerçait son métier d'une façon très traditionnelle. Il aurait préféré que son entreprise fût entièrement tournée vers la clientèle, comme l'étaient beaucoup de sociétés concurrentes. Il ne se fiait guère aux « danseurs de la toile » tels que Jake. Il voyait trop de désinvolture dans leurs méthodes.

C'était du moins son avis jusqu'à très récemment. Cela n'avait plus d'importance à présent parce qu'il était mort.

Jake s'approcha. Ascher était avachi dans son fauteuil. Il avait le visage livide et ses cheveux étaient dressés sur sa tête comme s'ils avaient été bizarrement coiffés avec du gel. Quelqu'un – Joel ? – avait débranché les cordons qui le reliaient à la console mais les brûlures entourant les discrets ports d'entrée situés au niveau de ses tempes et de son cou témoignaient qu'il avait subi une surcharge fatale. Une pointe de tension.

Jake se retourna vers Joel. « Que s'est-il passé ? »

— Je ne sais pas trop. Je l'ai trouvé dans cet état il y a vingt minutes. La sécurité est en route. »

Jake examina Ascher quelques instants de plus. « S'est-il produit une pointe de tension ? »

Joel haussa les épaules. « Si oui, elle devait être très localisée. Personne d'autre n'en a souffert. À l'intérieur... eh bien, ce n'est pas joli à voir, mais il n'y a pas eu de surtension, non. »

Dans ce cas, seul Ascher avait été visé. Mais comment ? Et pourquoi lui ?

« Sans vouloir dépasser mes attributions, Joel, il me semble que nous devrions contacter certains de nos concurrents. Pour savoir s'ils rencontrent des difficultés du même ordre.

— La décision appartient à George, non ?

— Tiens, oui ! Où est-il, d'ailleurs ?

— À l'intérieur... »

À sa place, en effet. Ce drame était du ressort de la sécurité. Peut-être s'agissait-il d'un simple problème de câblage ou d'un dysfonctionnement de la machine. Sauf que ces systèmes étaient réputés pour leur fiabilité. À cent pour cent. Ils ne connaissaient de panne que si quelqu'un les sabotait délibérément.

« Joel, aide-moi à m'immerger. Il est temps que nous reprenions l'initiative. »

Au bout de deux heures d'immersion, Jake ressentit le besoin de se reposer.

Jusque-là, tout s'était bien passé. Ses collègues et lui avaient combattu les incendies et maîtrisé les activités comme de vieux

routiers. Pendant la dernière heure, ils s'étaient efforcés de localiser et d'isoler les secteurs où le vent soufflait le plus fort en les colmatant à la façon d'une fuite de pétrole. Mais il ne s'agissait pas uniquement de Hinton. Les « huit géants » avaient tous mobilisé des agents pour circonscrire le désastre dans l'inforama.

À l'extérieur aussi, on commençait à prendre des mesures. Les huit s'étaient réunis et avaient décidé qu'il n'existait qu'une seule solution : geler le Marché. Mais pas tout de suite. Il fallait d'abord tenter de calmer le jeu, de persuader les petits opérateurs et leurs clients de cesser de vendre, avec insistance si nécessaire.

Ces conclusions lui avaient ouvert les yeux. L'odeur malsaine l'avait frappé aussitôt. Elle lui avait évoqué un mélange de sueur froide et de chou pourri. Un remugle insupportable à qui aimait le Marché. Quant au vent...

Le vent soufflait en rafales à présent, sous la forme de petites tornades qui sillonnaient à toute vitesse le sol de l'inforama. Jake n'avait jamais assisté à ce phénomène et il en ignorait la signification. Lui d'ordinaire capable de décrypter toutes les variations de son environnement virtuel se retrouvait soudain perplexe.

Ce soir-là, c'était différent.

Le paysage avait l'air d'avoir vieilli d'un seul coup, de s'être flétri et desséché. Ça et là, les formidables formes géométriques semblaient rongées par de l'acide tandis qu'apparaissaient ailleurs des signes d'atrophie et une rouille mystérieuse qui laissait des taches d'un vert grisâtre maladif sur tout ce qu'elle touchait.

Ce processus n'avait du reste rien de naturel, du moins dans la mesure où l'on pouvait parler de « nature » au sein de l'inforama. Autant que Jake pût en juger, ces altérations ne correspondaient à rien dans le monde réel. Il s'agissait de programmes, forcément, et ils avaient par conséquent emprunté les fils de données pour s'infiltrer. D'autres fileurs devaient introduire ces logiciels au nom de l'ennemi inconnu.

Jake était assis là, les pieds enfoncés dans une mélasse gris clair, quand Joel entra de nouveau en contact avec lui.

« Jake ? Bonne nouvelle. La cavalerie est arrivée.

— C'est vrai ?

— Ouais. Il va y avoir une intervention. »

Le visage de Jake s'illumina. C'était la meilleure nouvelle de la journée.

« Putain ! Il était temps, non ? On aurait pu en avoir fini il y a une heure. Ça aurait été plus simple. Combien vont-ils mettre ?

— Soixante mille milliards pour commencer. Quarante de plus si besoin. »

C'était beaucoup d'argent à opposer à un dysfonctionnement non

identifié et, pour gagner en efficacité, il faudrait acheter à des prix supérieurs à ceux du Marché. Mais l'inverse – l'inaction – se révélerait sans doute beaucoup plus coûteux.

« Quand cela aura-t-il lieu ? »

— Minuit, heure de Greenwich. Les achats seront répartis entre les huit. Chacun identifiera les secteurs où il sera le plus efficace. »

Cela semblait approprié. Seule une initiative aussi agressive permettrait de stopper net ce phénomène. Pour la première fois depuis plusieurs jours, Jake eut l'impression que la situation allait peut-être finir par tourner à leur avantage.

« Et Ascher ? On sait ce qui s'est passé ? »

Joel répondit sur un ton plus désabusé. « La même chose que pour tous les autres superviseurs. Il a dû tous les cibler. »

Jake en resta abasourdi. « Pas possible. Comment... ? Enfin... rien que les codes... »

— Je sais. C'est inimaginable. Pourtant, c'est ce qu'il a fait.

— Tu dis "il", Joel. A-t-on une vague idée de qui est derrière tout ça ?

— Pas la moindre.

— C'est bien ce que je pensais. » Jake déglutit. « Bon... appelle-moi si tu as du nouveau. Et prends bien garde à toi, hein ? »

— Ouais... »

Joel coupa.

Jake observa les alentours. Il était minuit moins onze. Encore onze minutes à lutter pour maintenir le système en état et les autorités péteraient la gueule à cet enfoiré. Quel qu'il fût.

« Zhao ? »

— Oui, maître ?

— Que sont-ils en train de faire ?

— Ils appellent cela une intervention, maître.

— Une intervention... » Le petit homme s'abîma quelques instants dans sa réflexion en se lissant la barbe. « Dans quelle mesure comptent-ils intervenir ? »

— Soixante mille pour commencer. Puis quarante de plus... si nécessaire.

— Oh ! ce sera nécessaire. On ne peut plus nécessaire. » Il partit d'un rire grave et suave.

« Maître ? »

— Oui, Zhao ?

— Devons-nous les laisser croire à leur victoire ?

— Je pensais que c'était votre opération, mon brave Zhao. Je pensais... » Il marqua une pause comme lui venait une idée. « Dites-

moi, Zhao... serait-il difficile de projeter mon visage là-dedans ?

— Votre visage, maître ? » Le dénommé Zhao y réfléchit puis haussa les épaules. « Je devrais y parvenir. Pourquoi... Cela vous serait-il agréable, maître ?

— Tout à la fin, oui... si c'est possible. »

Le silence régna un moment puis Zhao, qui contemplait lui aussi son écran d'ordinateur, leva de nouveau les yeux.

« Leur stratégie porte ses fruits, maître. Le vent faiblit. Est-ce que je... ?

— Pas encore, mon brave Zhao. Donnons-leur de l'espoir. Souvenez-vous de l'enseignement de Sunzi. Il faut leur présenter une échappatoire. Le plus infime souffle d'espoir. Et alors... »

Zhao baissa les yeux, tout sourire. « Comme le désirera mon maître. »

Ils attendirent, regardèrent les signes se gonfler d'espoir, le vent tomber et les couleurs prendre des teintes plus vives.

« Là, fit le petit homme en désignant les silhouettes sur son écran. Demandez à votre agent de zoomer sur celui-là. Celui en vert, juste là. Je veux voir sa tête quand tout s'écroulera de nouveau. Je veux... »

L'image changea. Le visage de l'opérateur – son masque – grossit, gagna en netteté.

« Bien. Bien... Maintenant, finissons-en. Coupons-leur les pattes une fois pour toutes. D'accord, Zhao ? »

L'intéressé pouffa de rire. « Comme le veut mon maître... Que vous plairait-il que je vende ? »

Le petit homme afficha un sourire large et triomphant. « Du verre, Zhao. Vendez jusqu'à notre dernière part de verre ! »

« Du verre ? » Jake resta figé sur place, sidéré par ce que venait de lui dire Joel. « Il vend du verre ?

— Oui. Comme si demain n'existait pas. »

*Formulation malheureuse*, se dit Jake. Parce qu'il savait, à présent. Les Chinois. Ces saletés de Chinois vendaient toutes leurs parts de verre. Mais pourquoi ? Pourquoi se dessaisir de ce dont ils avaient tant besoin ?

« Oh ! merde... Oh ! putain de bordel de merde ! »

Joel, de toute évidence, était encore à l'écoute. « Jake ? Que se passe-t-il ? »

*Les Chinois vendent du verre, voilà ce qui se passe. Et s'ils vendent du verre maintenant, c'est que tout le reste...*

« Ce sont les Chinois, Joel. Ces saletés de Chinois ! »

Joel rit de bon cœur. « Impossible.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'ils souffrent de cette crise plus que personne.

— Et alors ? »

Le vent était tombé. L'atmosphère s'était soudain faite plus fraîche. L'espace d'une ou deux secondes, tout avait paru terminé. Et les Chinois s'étaient mis à vendre du verre.

Jake pivota sur lui-même, soudain conscient d'une présence dans son dos.

« Mon Dieu... »

C'était Jory. Jory d'*Ubik*. Du moins un avatar qui lui ressemblait, jusqu'à ses grandes dents en forme de dominos.

« Qui êtes-vous ? Putain ! Qui... ? »

Son avatar se grippa, soudain pris de catatonie, bloqué. Seuls ses yeux, par extraordinaire, demeurèrent libres de mouvement.

*C'est lui, se dit Jake. Le responsable de tout cela.*

L'intrus ne montra nulle intention de s'avancer pour l'attraper. Pour chercher à le manger comme il l'avait fait avec Joe Chip. Non, il restait immobile tandis qu'autour de lui l'inforama se mourait lentement.

Jake brûlait de comprendre. Il voulut demander à cet être les raisons de ses actes. Mais il ne pouvait se servir de sa bouche. Seulement de ses yeux. Comme si un programme très spécialisé le contrôlait.

Il attendit que l'intrus prît la parole, qu'il lui dît pourquoi il l'avait choisi à la dernière minute. Mais il resta coi, se contenta de le regarder, le triomphe méprisant.

La toile de fond frémit, s'accéléra puis ralentit. Une voix se fit entendre, lente et traînante. C'était Joel qui s'exprimait dans sa tête.

« Qui-ii-ii laaa coom-priiime ? »

La bande passante. Joel parlait de la bande passante. Quelqu'un était en train de la « comprimer ».

Les couleurs pâlirent, s'effacèrent. Des instabilités apparurent à la surface des objets : de minuscules trous noirs se formèrent là où des absences se révélaient soudain telles des brèches dans la réalité. Pourtant, rien de tout cela n'était réel. Rien.

Jake essaya de se déconnecter mais sa paralysie l'en empêcha.

*Piégé. Merde ! Je suis piégé.*

« Pas piégé, lui répondit une voix comme si on lisait dans son esprit. Battu, oui, mais pas piégé. »

Était-ce lui ? Jory ? Pourtant, sa bouche n'avait pas bougé. Ce n'était pas lui qui avait parlé. C'était quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui avait fini par s'immiscer à l'intérieur de Jake.

Tandis que ces pensées s'imposaient à son esprit, il sentit le contact de fils de soie délicats sur sa figure, une légère trace de soufre et de cannelle sur sa langue. Et par-dessus tout, tel un ruban de fumée

sanguine tourbillonnante, les contours d'un visage. Oriental. Brutal.

Jake se réveilla en nage. Joel était penché sur lui.

Il jeta autour de lui des regards paniqués. « Que s'est-il passé ? Putain ! Que... ? »

— On l'a gelé. On a fermé l'inforama.

— Fermé ? » Il hocha la tête. Bien sûr. C'était ce qu'on avait décidé. « Alors... tout va bien ? »

— Pas vraiment, non. Mais les autorités ont décrété trois jours fériés. Pour essayer de tout remettre en ordre.

— Et la Chine ? »

Joel lui répondit en montrant du doigt l'écran fixé au-dessus du lit. « Vois par toi-même. La Chine brûle. Elle ne représente plus une menace pour personne. »

La Cité interdite était en flammes. La grande esplanade grouillait d'émeutiers en colère qui hurlaient et se battaient. Des images provenant de villes différentes se succédaient à l'écran mais c'était partout le même spectacle. Des altercations et des incendies.

« Je ne comprends pas... »

— Pour l'instant, c'est incontrôlable, mais les esprits finiront par s'apaiser. Les gens ont eu peur, c'est tout. »

Jake l'étudia un instant puis laissa retomber sa tête sur l'oreiller en fermant les paupières.

Il s'était passé quelque chose. Quelque chose de grave. Mais nul ne voulait voir la vérité en face. Les responsables croyaient pouvoir tout résoudre en baissant le rideau pendant deux ou trois jours. Mais cela ne suffirait pas. Jamais. Pas si la Chine arrivait à ses fins.

Il tourna la tête et rouvrit les yeux vers Joel.

« Alors, quel est le programme ? »

Joel sourit. « Rentre chez toi. Patiente un jour ou deux. Ensuite, tu reviens et on remet tout en marche. »

— Et entre-temps ? »

— Nous allons analyser ce qui s'est produit. Tout passer en revue à la recherche d'informations. Nous avons une petite idée grâce à toi, Jake. Nous savons que chercher. Et nous le trouverons, je te le garantis.

— C'est vrai ? » Il en doutait. L'homme qui lui était apparu – dissimulé derrière l'avatar de Jory – devait savoir qu'on fermerait tout quand la situation dégénérerait. Il avait prévu le reste. Pourquoi pas cela ?

Non. Quel qu'il fût, il était fort. Peut-être le meilleur. Ces programmes qu'il avait écrits. Il semblait envisager la réalité d'une façon différente.

Mais pourquoi tout renverser ? Pourquoi ?

Joel lui appela un hoptère. Il était plus de 5 heures. Debout dans la pénombre, Jake se demanda quelle serait la prochaine étape. Parce que ce n'était pas fini. Ce que les Chinois commençaient, ils le menaient à terme. C'était dans leurs usages.

Quand l'hoptère se posa sur son aire d'atterrissage, Jake courut vers lui en se baissant.

« Monsieur Reed... »

Il se hissa dans l'habitacle, heureux pour une fois de rentrer chez lui. « Salut, Matt. Comment ça se passe dans le monde réel ?

— Pas bien, monsieur Reed. Sale nuit...

— Ah oui ? »

Jake était surpris. Matt se montrait d'ordinaire d'une nature si enjouée, si positive... Cependant, comme l'appareil s'élevait au-dessus des gratte-ciel, Jake découvrit le panorama qui s'étendait au-delà de la Tamise. Pékin n'était pas la seule ville à brûler. De part et d'autre du fleuve, à perte de vue, les lueurs de fournaises dorées émaillaient l'obscurité.

« Mon Dieu... que s'est-il passé ?

— La nouvelle a filtré. Il paraît que le Marché a été obligé de fermer. »

Jake fit oui de la tête. « C'est exact.

— Alors c'est que ça doit aller vraiment mal, non ?

— J'imagine. »

Un bref silence tomba entre eux puis Matt reprit la parole. « Monsieur Reed ?

— Allons... appelez-moi Jake. »

Il aperçut le sourire de Matt dans le rétroviseur.

« J'aimerais bien, monsieur Reed. Vous êtes sympa. Mais ça me vaudrait la porte. Non... Enfin, ce que je voulais dire, c'est que des jours difficiles s'annoncent. Peut-être les plus durs qu'on ait vécus depuis des années. »

Jake voulut protester, le rassurer ainsi qu'il s'y prendrait pour Kate. Mais cela lui fut impossible. Matt méritait mieux.

« Oui, lâcha-t-il enfin. J'en ai bien l'impression. À mon avis... »

Il le sentit venir droit sur eux. Il perçut sa clarté bien avant son impact contre l'appareil.

« Bon sang ! »

Le monde explosa tout autour de lui. Des fragments volèrent au-dessus du siège qui l'enveloppait à l'arrière.

L'hoptère vira sur la droite puis se mit à perdre de l'altitude.

« Accrochez-vous ! » hurla Matt par-dessus le sifflement soudain du vent.

Le moteur hoqueta puis cala.



« Oh ! merde... »

Jake ferma les yeux. Il se crut embarqué dans un grand huit. Son centre de gravité se déplaça d'un seul coup. Tout lui parut brusquement plus lourd. Mais il ne s'agissait pas d'une attraction de fête foraine. Il n'était plus dans l'inforama. C'était réel. Et il n'y avait rien entre lui et la terre. Rien que la Tamise.

Il tomba de plus en plus vite, sanglé contre son siège. L'appareil se mit à tourner sur lui-même, à virevolter follement en plein ciel.

Puis il s'écrasa.

5 Tchang Kaï-chek, selon la transcription « pinyin » utilisée dans l'ensemble du présent ouvrage.

# CHAPITRE VI

## FRAGMENTS

Jake reprit connaissance, bercé par la douce oscillation de l'appareil. Il faisait noir et humide. Ses côtes lui faisaient mal. Il entendit un gargouillis indistinct, un infime crachotement électronique, le sifflement continu d'un jet d'eau.

De l'avant de l'hoptère plongé dans les ténèbres monta un gémissement.

« Matt ? »

Pas de réponse.

Jake chercha à tâtons l'attache de son harnais pour s'en libérer. C'est alors qu'il remarqua l'humidité environnante.

« Merde... »

Le diaphragme du compartiment interne n'était plus hermétique. Peut-être un débris né de l'explosion s'était-il logé entre deux lames, empêchant ainsi la fermeture. Il n'en savait rien.

Il n'y avait pas beaucoup d'eau. Dix à douze centimètres tout au plus. Mais, s'ils ne parvenaient pas à sortir de là, ils auraient de gros problèmes.

« Matt ? Ça va ? »

Un nouveau gémissement.

Peut-être les secours étaient-ils déjà en route. Quelqu'un avait dû donner l'alerte après avoir vu le projectile frapper l'hoptère. Matt avait très bien pu déclencher un signal d'alarme. Il ne fallait pas compter là-dessus, toutefois. Et si personne n'était au courant de leur accident ?

Il devait ouvrir l'habitable et tenter sa chance. Nager jusqu'à la rive en l'espérant assez proche. C'était cela ou attendre que l'eau envahît la capsule.

Il se pencha en grimaçant de douleur. La lanière avait dû le blesser. Il eut l'impression de s'être fait lacérer de l'épaule gauche à la hanche droite avec une lame émoussée.

En s'efforçant de rester sourd à la souffrance, il s'extirpa de son fauteuil et se glissa à l'avant. L'obscurité y était beaucoup moins dense. Il distingua la silhouette de Matt affaissée sur les commandes.

Jake tendit le bras pour lui toucher le cou. Il était chaud. Et on sentait son pouls.

« Matt... il faut sortir de là... L'eau monte dans la capsule... »

Le pilote gémit.

Faiblement illuminé, le tableau de bord comportait trente à quarante boutons dont aucun n'était clairement identifié. Lequel correspondait au diaphragme ?

Jake devrait-il se résoudre à les actionner au petit bonheur ?

« Matt... il faut quitter la capsule... »

Le pilote remua, leva la tête. « Qu'est-ce que... ? »

Jake tâta le visage de son compagnon d'infortune, suivit son nez et son front de ses doigts. Ils étaient poisseux de sang.

« Le diaphragme, Matt... Sur quel bouton faut-il appuyer pour l'ouvrir ? »

Matt geignit encore.

Nouveau problème. Si Jake ouvrait le diaphragme, il lui faudrait empoigner le pilote et trouver le moyen de le ramener lui aussi sur la terre ferme. Il ne s'en sortirait jamais tout seul.

*Ça, au moins, je sais faire*, songea-t-il en balayant du regard le tableau de bord dans l'espoir de reconnaître le bouton convoité.

Il eut un sourire ironique. Finalement, tous ces cours de secourisme en piscine allaient se révéler utiles. Qui l'eût cru ?

Cela le fit penser à Alison puis à Kate. Il devait sortir. Pour elle autant que pour lui.

« Matt... je vais appuyer sur ces boutons jusqu'à ce que je trouve le bon. Ensuite, je te dégagerai de là et je te porterai jusqu'à la berge. Tu as compris ? »

Le geignement de Matt parut presque articulé. Il esquissa un infime hochement de tête.

« Bien. Parfait. Mais tu ne pourrais pas m'aider un peu, mon pote ? Appuyer sur le bon bouton à ma place, hein ? »

Matt bougea la tête comme s'il essayait de se concentrer, puis sa main se déplaça et ses doigts recouvrirent un interrupteur.

Rien ne se produisit mais Jake savait désormais quelle commande actionner. « Bon, dit-il à sa seule intention. On compte jusqu'à trois et on sort. Un, deux... »

Le bruit sourd de l'ouverture du diaphragme et le soudain afflux d'eau froide et rance le prirent au dépourvu. L'espace d'un instant, il se trouva désorienté. Happé par le brusque tourbillon, il eut du mal à distinguer le haut du bas. Quant à Matt... il n'avait aucune idée d'où il pouvait être.

Lorsque la capsule s'ouvrit à la façon d'une fleur géante s'épanouissant, elle se mit à sombrer. Comme elle s'enfonçait, elle aspira Jake sous l'eau.

Il donna de violents coups de pied pour remonter. La douleur dans sa poitrine était atroce mais cela n'avait pas d'importance. Seule comptait sa survie. Il battit des bras et des jambes en s'efforçant de se libérer de l'étreinte de l'eau puis il fit enfin surface en haletant.

L'air lui brûla les poumons. Il put à peine respirer tant cela brûlait.

Il nagea sur place un moment en fermant les yeux. Il sentit qu'il allait perdre connaissance mais il ne pouvait pas se le permettre. S'il s'évanouissait, ce serait la mort. Ferme et définitive.

Il compta jusqu'à dix et rouvrit les paupières pour regarder autour de lui.

La lune éclairait d'un éclat argenté la surface du fleuve. Il n'y avait plus trace de l'appareil ni de son pilote.

Jake pivota sur lui-même pour tenter de se repérer.

La capsule de l'hoptère avait dû dériver sur une belle distance avec le courant. La City, reconnaissable à ses tours illuminées, se dessinait dans le lointain.

C'est alors qu'une masse remonta à la surface à une vingtaine de mètres.

« Matt ! Attends, mon pote... J'arrive ! »

Jake nagea de toutes ses forces en priant pour qu'il ne fût pas trop tard.

Il abandonna Matt sur l'étroite grève et s'en alla chercher de l'aide. Il avait essayé d'établir la communication mais son implant était endommagé. Le contact de ses doigts à l'arrière de son oreille s'était révélé moite et douloureux et il n'avait pu tirer du dispositif qu'un sifflement indistinct.

Il ignorait où il se trouvait – du côté de Fulham, sans doute – et comment il allait s'y prendre pour alerter les secours, mais il devait bien exister un moyen. Ses collègues de Hinton se lanceraient à sa recherche. Forcément. Ils ne pouvaient pas le laisser tomber. Il leur était trop précieux.

Quelques marches de pierre usées lui permirent de monter sur la berge. La nuit n'était pas froide mais il était trempé. Debout au bord de l'eau, il frissonna en cherchant à s'orienter.

Ses frissons venaient-ils du froid ou du choc ? Il l'ignorait. C'était sans importance. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il lui fallait survivre assez longtemps pour se faire repérer par les secours.

Il était sorti de la capsule dans un secteur sans éclairage évoquant une sorte de parc. Une zone inhabitée. Plus loin, au-delà de l'obscurité immédiate, il voyait les flammes s'élever, illuminer la nuit de leur éclat chatoyant. Il entendait le hurlement des sirènes de la Sécurité, les clameurs des pillards et des émeutiers.

Jake se retourna vers l'autre côté du fleuve.

La situation était tout aussi grave sur l'autre rive. Il compta plus d'une dizaine d'incendies, perçut les mêmes sirènes et le même tumulte distant de la foule.

Il frissonna. Ce n'était pas la nuit idéale pour s'égarer.

Le problème était qu'il ignorait comment fonctionnait la société de ce côté-ci, en dehors des enclaves. Existait-il un réseau de communication ? Trouverait-il un moyen d'entrer en contact avec Hinton pour solliciter de l'aide ? En serait-il réduit à traîner Matt jusqu'à une porte pour demander aux gardes de les laisser entrer ?

Cette dernière solution semblait la plus plausible. Le secteur devait être dépourvu de tout maillage de transmission sophistiqué. Il avait tout l'air d'avoir été abandonné à la décrépitude.

Jake resta planté là pendant deux minutes entières, incapable de se décider. En vérité, il ne savait qu'entreprendre. Pour la première fois de sa vie, il n'avait pas de réponse. Il savait seulement qu'il ne pouvait pas abandonner Matt, même si ce fardeau ne lui faciliterait pas la tâche.

*Bon... réfléchissons... Comment simplifier le problème ?*

Un chariot quelconque, pour commencer. Ou une civière. Un dispositif sur lequel allonger Matt et qui lui éviterait de le porter. Mais où diable trouverait-il son bonheur ?

Il l'ignorait. Il avait le sentiment d'être un naufragé échoué sur une île peuplée d'indigènes primitifs. À cette pensée en succéda une autre, plus sombre, plus sinistre que la première.

Il allait mourir ici. Ignominieusement. Sans gloire. Victime du premier sauvage venu. Il en eut la nausée, avec l'impression que toute sa vie venait d'être gâchée.

« Jake... Jake... »

Il s'approcha du parapet et baissa les yeux. C'était Matt. Il avait du mal à le distinguer mais c'était lui.

« Attends-moi ! cria-t-il en se précipitant vers lui. J'arrive ! »

Le pilote était en train de se redresser sur son séant en se tenant l'épaule. Jake s'agenouilla près de lui.

« Ça va ? »

Matt fit oui de la tête. « Merci... enfin... »

Jake balaya ses remerciements d'un geste. « Tu crois que tu pourras marcher ? En t'appuyant sur moi ? »

Il l'aida à se lever. Matt vacilla un instant comme s'il était sur le point de retomber puis il se stabilisa.

« C'est bon, je... »

— Nous allons trouver une porte. Nous allons nous diriger vers l'est et... »

Une idée lui vint soudain. Matt devait avoir un implant. Même si le

sien était endommagé, celui du pilote fonctionnerait encore.

« Matt... ton implant... Est-ce que... ? »

Le pilote secoua la tête. « Rien que de la friture. Comme si tout était HS. »

Cela donna à réfléchir à Jake. Et si le système de communication était en panne ? Si les Chinois l'avaient atteint également ? Parce qu'il le savait à présent : il s'agissait des Chinois. Ils étaient à l'origine de tout cela. C'était sans doute un de leurs agents qui avait abattu l'hoptère.

Ce qui signifiait que Jake était visé personnellement. On avait sûrement appris à quel moment et à bord de quel appareil il sortirait. Le tueur posté en embuscade n'avait eu qu'à presser la détente pour lui décocher un projectile dans l'obscurité.

C'était une pensée désagréable. Il songea au domestique de chez Bellini. Le type qu'il avait soupçonné de l'espionner. Peut-être Jake était-il sous surveillance depuis longtemps. Parce qu'il était la vedette de Hinton. Parce qu'en l'éliminant la Chine affaiblirait son entreprise et, par voie de conséquence, l'Occident.

S'il interprétait correctement les récentes péripéties, la Chine venait de déclarer la guerre au reste du monde. Non pas ouvertement mais de manière voilée, en démantelant ses systèmes et en anéantissant son infrastructure électronique.

Tirait-il là des conclusions trop hâtives ?

Aider Matt à gravir l'escalier fut long et épuisant. Il était blessé. Gravement blessé. Une fois au sommet, les deux hommes durent se reposer pour recouvrer leurs forces. Cela n'augurait rien de bon. L'allure la plus rapide du pilote tenait de la claudication d'un vieillard.

Jake commençait à douter de leurs chances de réussite. S'ils se trouvaient bien à Fulham, une longue marche – deux ou trois kilomètres dans des rues hostiles – les séparait encore de l'enclave. Par ailleurs, même une fois devant la porte, rien ne garantissait son ouverture. Surtout par une nuit pareille.

Il se demanda où se trouvait Kate. Si elle était à la maison, morte d'inquiétude. Si Hinton lui avait appris la disparition de son hoptère.

C'était ce qui l'angoissait le plus : il avait l'impression que Hinton l'avait abandonné. Qu'après l'avoir perdu son employeur n'avait pas pris la peine d'envoyer une équipe vérifier s'il avait survécu à l'impact. C'était déstabilisant. C'était...

« Jake... »

Il se tourna vers Matt, qui se tenait voûté, la tête baissée. « Oui ? »

— Tu ferais mieux de me laisser. Va chercher de l'aide.

— Mais, Matt... »

Le moindre mot semblait coûter au pilote mais il se fit insistant. « Non, Jake. Ce n'est que du pragmatisme. Essaie de me trimbaler

dans ces rues, tu meurs. Et je mourrai avec toi. Alors que si tu pars sans moi j'aurai une chance. Installe-moi à l'abri des ordures de passage, c'est tout. Ensuite, tu iras chercher des secours. Envoie-moi quelqu'un, hein ?

— Ouais... » Jake sourit et lui effleura le bras. « D'accord. On va te chercher une planque. »

Jake mit près d'une heure à atteindre l'enceinte externe de l'enclave de West Kensington. Il lui fallut s'arrêter et revenir sur ses pas à une dizaine de reprises pour éviter la foule. Elle l'avait pris en chasse en une occasion mais avait vite renoncé à la poursuite au profit de cibles plus faciles.

En restant dans l'ombre et en se déplaçant furtivement d'abri en abri, il s'était frayé un chemin à travers les rues jonchées de carcasses rouillées d'antiques automobiles, de débris de constructions effondrées, de fragments d'ardoises et de briques, de loques infectes et d'excréments humains, de canettes de bière éventée et de toutes sortes d'ordures. Ce spectacle eût été terrible à tout moment mais, ce soir-là, c'était une vision d'enfer. Pas une rue n'était indemne, pas une habitation intacte. Jake était passé devant une interminable succession d'édifices en flammes, devant d'innombrables ruines noircies, victimes des nuits précédentes.

Tout cela était abominable. Mais le pire jouxtait le mur de l'enclave, là où les maisons avaient été rasées au bulldozer pour ménager devant l'enceinte un espace dégagé de cent mètres de large. Là, sur les gravats aplanis, on avait allumé des brasiers. Là, sous les yeux des gardes de faction en haut du mur, des hommes et des femmes au crâne rasé, à demi nus, le visage peint de motifs sauvages, psalmodiaient une sinistre incantation païenne en brandissant leurs armes artisanales au rythme d'une dizaine de tambours de fortune.

Elle avait l'air fière et puissante dans ces lueurs infernales, la nouvelle classe britannique de hors-la-loi.

Les non-protégés...

Jake n'avait jamais rien vu de tel. Aux informations, on ne montrait jamais cette facette de la réalité. Toujours des plans de casseurs fuyant devant les forces de la Sécurité. Jamais cela.

Les hommes offraient un spectacle déjà pénible, mais c'étaient surtout les femmes qui attirèrent son regard car la transformation était complète. Les signes de féminité avaient depuis longtemps disparu en elles, dissipés dans une forme brutale et bestiale.

Celles qui ne s'étaient pas rasé le crâne à la manière des hommes portaient le cheveu long et emmêlé. Des traces de terre maculaient leur figure et leurs rares habits étaient des hardes en lambeaux

élimées et tachées. Beaucoup d'entre elles, encore moins vêtues, arboraient leur poitrine nue peinturlurée, fièrement dressée vers les soldats qui gardaient les portes de l'enclave, comme pour défier cet Éden dont elles avaient été chassées.

En les regardant, Jake éprouva une certaine pitié pour ces gens. Malgré leur férocité, ils étaient usés et misérables à ses yeux. Malmenés. Semblables à des chiens. Bâtards, de surcroît. Des années de mauvais traitements leur avaient conféré une manière de sournoiserie, comme s'ils menaçaient à tout moment de se retourner les uns contre les autres, toutes griffes et toutes dents dehors. Ils ne donnaient que l'illusion de former une tribu. Ce à quoi ils appartenaient en réalité, c'était une meute.

Toute respectabilité les avait quittés en les laissant vulnérables. Ils vivaient désormais dans une réalité plus sombre, plus vile, dans un monde où chaque jour était une lutte pour exister, et que Dieu vînt en aide à qui montrait une quelconque faiblesse.

Lorsque le vent tourna, il les sentit. Une odeur fétide, écœurante, qui lui donna envie de vomir.

En les voyant ainsi, il se demanda comment ils vivaient. Ce à quoi ils passaient leur temps quand ils ne narguaient pas les gardes de l'enclave ni ne troublaient l'ordre public. Ce qu'ils mangeaient, comment ils s'organisaient. Mais il ne le saurait jamais. Les médias ne l'en informeraient pas. Ils ne montraient jamais d'eux que leur violence. Leur barbarie sauvage.

Ce n'était pas leur faute. Mais alors la faute de qui ? La sienne ?

Jake repoussa cette pensée. Il s'était tapi dans l'ombre au bout d'une des rues donnant sur le champ de gravats, caché derrière une structure de briques. Il se demanda comment il allait s'y prendre pour traverser cette foule de centaines d'individus qui dansaient à la lueur des flammes en huant de leur voix éraillée les factionnaires juchés au sommet de l'enceinte.

De là où il se tenait, il distinguait la porte sur sa gauche. C'était un ouvrage imposant, semblable à une antique barbacane, lourdement armé au-dessus de la plèbe.

Quand il l'atteindrait, il serait en sécurité.

S'il l'atteignait.

Il se tourna sur sa droite en se demandant soudain s'il n'existait pas ailleurs une autre entrée plus discrète. Du côté du fleuve, peut-être, comme au temps des châteaux forts. Il ne voyait rien mais cela valait la peine de chercher.

Mais si jamais on le repérait ? S'il se faisait capturer ?

Jake se tourna de nouveau vers la foule. Elle s'agitait de plus en plus, comme prise de folie. L'idée même de la traverser était absurde.

Il allait tenter sa chance du côté de la Tamise. Il tâcherait d'attirer



l'attention d'un garde. Il devait exister une porte au bord de l'eau. Forcément.

Il passa les vingt minutes suivantes à ramper de tas de briques en tas de briques à travers cette étendue dévastée, craignant de se faire repérer à tout moment. Mais l'attention des habitants était ailleurs. Ils avaient l'air au courant de ce qui était arrivé au Marché. Ils savaient que tout n'allait pas bien « à l'intérieur », chez les protégés.

Il atteignit enfin la Tamise. Il trouva bel et bien sur la berge un ancien mur de pierre qui se désagrégeait çà et là, de même qu'une échelle métallique descendant vers le fleuve, mais aucun signe d'ouverture dans l'enceinte de l'enclave. Le marbre clair était immense et lisse. Ininterrompu.

« Merde ! »

Aucun planton ne gardait ce secteur mais, au-dessus de Jake, une arme automatique suivait tous ses mouvements comme en plein jour avec son capteur infrarouge.

L'espace d'un instant, sa déception l'empêcha de réfléchir.

Si dispositif de surveillance il y avait, un homme devait le superviser derrière sa console, le regard rivé sur l'écran. Si seulement Jake arrivait à lui parler...

Il se hissa sur la pointe des pieds et agita les bras en hurlant tout en priant pour que nul ne passât à proximité, ne le vît ni n'entendît ses cris par-dessus ceux de la foule. Une seule personne devait prendre conscience de sa présence : le préposé au moniteur.

« Je me suis perdu ! beugla-t-il. Je suis un citoyen... Aidez-moi ! »

Il regarda autour de lui. Si on le repérait maintenant...

« Au secou-ours ! hurla-t-il encore en agitant les bras avec frénésie. Par pitié, au secours ! »

La mitrailleuse fut animée d'un soubresaut. Puis tressaillit encore, comme pour faire la mise au point sur lui. Enfin, elle se leva légèrement.

Le soudain crépitement le fit sursauter. Il entendit les balles siffler au-dessus de sa tête sans le toucher, puis un vagissement et le fracas de briques qui tombaient, dérangées par la course d'un fuyard.

Jake ferma les yeux. Un instant, il se crut mort.

Soudain, un autre bruit résonna dans le ciel. La pulsation de plusieurs moteurs.

Jake en chercha la source. Sur sa gauche, quatre hoptères de la Sécurité avaient bondi par-dessus la porte et, après s'être disposés en demi-cercle, avaient ouvert le feu sur la foule. Comme celle-ci s'éparpillait, il vit l'un des appareils s'élever au-dessus des autres et se diriger droit sur lui.

Il resta debout au milieu du rond de lumière du projecteur latéral de l'hoptère qui s'approchait lentement. Il n'était toujours pas rassuré.

Il continuait de craindre que chaque seconde fût sa dernière. Mais quelqu'un l'interpella, lui commanda de se ramener et en vitesse.

*Sauvé*, se dit-il tandis que la main du garde se refermait sur son bras pour le hisser à bord. *Sauvé*. Pourtant, ses problèmes ne faisaient que commencer.

Jake renvoya son regard au capitaine de la Sécurité puis secoua la tête avec incrédulité. « Comment ça, je n'existe pas ? Évidemment que j'existe, merde !

— Oh ! vous existez... pour ce qui est d'être assis sur cette chaise en face de moi. Seulement, Jake Reed n'existe pas. Il n'a jamais existé et n'existera sans doute jamais. »

Jake secoua de nouveau la tête. « Je suis un *login*. Je travaille pour Hinton. Le pilote... le type que nous venons de secourir, Matt... il vous le dira. »

Le capitaine se renversa sur son siège. Le scepticisme se lisait dans ses yeux gris. « Par malheur, il est inconscient. Il a reçu un coup terrible sur la tête. » Il s'interrompit. « Écoutez, vous avez beau vous être habillé et vous être coupé les cheveux comme un citoyen, votre nom n'apparaît nulle part dans nos registres, alors... »

Jake leva les yeux pour les plonger une fois de plus dans ceux de l'officier. « Il doit y avoir une erreur. Vérifiez encore. Ou appelez George Hinton. C'est mon chef d'unité. Il...

— George Hinton est mort. »

La nouvelle désarçonna Jake. « Putain de...

— Ouais, pas de bol, hein ? Maintenant, dites-moi qui vous êtes vraiment et qui vous a envoyé.

— Personne ne m'a envoyé. Mon hoptère s'est fait abattre en plein vol...

— Ah ouais ? Comment se fait-il que cet incident n'apparaisse nulle part, lui non plus ?

— Je ne sais pas, je... Écoutez... Contactez Hinton... Faites venir quelqu'un qui me connaisse. Joel Haslinger, par exemple. Il me connaît depuis des années. Il est ingénieur en chef. »

Le capitaine parut las. Il en avait visiblement assez de ce mystère. Mais cela ne l'empêcherait pas de faire son travail.

« D'accord. Mais c'est votre dernière chance. Si ce Joel ne vous remet pas, je vous boucle dans une cellule jusqu'à ce que vous me disiez qui vous êtes. »

Jake affronta son regard. « Je m'appelle Jake Reed et je suis *login* chez Hinton... Un danseur de la toile... Et je suis fiancé à Kate...

— Suffit ! » Le capitaine se leva. Un instant, il observa Jake en silence comme pour le jauger, puis il fit volte-face et sortit.

Debout, pieds et mains entravés, Jake comprit ce qui s'était passé. C'étaient les Chinois. Forcément. Qui d'autre se serait donné tant de mal pour l'effacer des registres ? De même que Matt, selon toute vraisemblance. Dans l'éventualité où ils auraient survécu à l'attentat.

En y réfléchissant, il se surprit à admirer l'esprit à l'origine de cette machination. Il s'imagina un instant qu'une IA – un nouveau modèle superintelligent – aurait pu réaliser tout cela. Mais non. C'était trop fort. Trop humain. Un homme se cachait là-dessous. Un seul cerveau. Un esprit subtil et futé, frisant le génie. Et cet esprit possédait un visage. Il existait... quelque part.

Cela lui revint. Le nom dont il essayait de se souvenir. Le Han qu'il avait vu à la télévision. Zao Chun. C'était son nom. Zao Chun.

Jake sourit. En s'avisant de la simplicité de la solution, il se mit à parler tout seul.

« Trouve Zao Chun et tu auras le responsable. Quel que soit ce responsable.

— Pardon ? »

Le capitaine était revenu. Jake baissa les yeux.

« Mauvaise nouvelle, dit l'officier. Apparemment, tous les gens que vous connaissiez sont morts. »

Jake leva les yeux, stupéfait. « C'est une plaisanterie...

— Vous croyez que je plaisanterais avec ça ? Non. Votre ami Joel s'est fait descendre devant son appartement il y a une heure.

— Merde !

— Cependant... » Le capitaine marqua une pause. « J'ai vérifié votre histoire d'hoptère. Il en manque effectivement un mais il n'est enregistré nulle part qu'il devait passer vous prendre. Seulement que son pilote était votre copain, là, Matt.

— Qu'est-ce que ça prouve ? »

Le capitaine sourit. « J'en ai aucune idée. Cela dit... »

Jake le dévisagea. « Oui ?

— Le type des hoptères... Quand j'ai mentionné votre nom, il a affirmé vous connaître. Il a dit...

— Continuez...

— Le problème, c'est que j'ai consulté ses registres et que vous n'y apparaissez nulle part en tant que client. Par conséquent, soit vous n'avez jamais été client de cette société...

— ... soit on m'a effacé. Jusqu'à la dernière trace. »

Le capitaine opina. « Voulez-vous essayer quelqu'un d'autre ? Quelqu'un de vivant, je veux dire. »

Jake y avait déjà réfléchi. « Harry Lampton... Enfin, sir Henry Lampton. C'est le chef de la sécurité chez Hinton.

— Et il vous connaît ?

— Au moins de nom. »

Le capitaine se leva. « Je vais essayer... »

Jake le regarda s'éloigner puis il se rassit.

*Et maintenant ?*

Il savait ceci : il avait été visé, tant dans l'inforama que dans le monde réel. On l'avait retrouvé et on avait tenté de le tuer, tout comme on avait abattu George et Joel. Oui, entre autres. Et ce n'était pas tout : l'ennemi avait prévenu un échec potentiel. Il avait pris la précaution de l'effacer des registres, ce qui n'était pas rien quand on réfléchissait à la somme d'informations qu'accumulait chacun dans le monde moderne.

Mais était-ce bien ce que son adversaire avait réalisé ?

Il se redressa, soudain alerte.

Cela ressemblait à un effacement, en effet... Pourtant, si toutes ces informations avaient été non pas supprimées mais déplacées, « escamotées » d'une façon ou d'une autre... Glissées sous le tapis, pour ainsi dire.

C'était beaucoup plus vraisemblable. Localiser toutes ces données et les effacer aurait été une tâche colossale, même pour un superordinateur très spécialisé. En revanche, modifier leur emplacement de stockage...

Jake commençait à comprendre. Les systèmes de sécurité avaient été forcés à de nombreux niveaux. Les algorithmes de cryptage – prétendument inviolables – s'étaient révélés aussi utiles qu'un bout de ficelle pour fermer un portail.

Jake frissonna en y réfléchissant.

*Ce type sait anticiper. Il ne laisse rien au hasard. Pas un détail ne lui échappe. Une imagination si fertile, si précise et pourtant si flexible...*

C'était impressionnant. Non. Plus qu'impressionnant. Prodigieux.

Il sourit en essayant de se représenter cet individu. Son antagoniste.

*Tu joues au weiqi, non ? Tu es un maître de go. Ces initiatives. Tu vois les petits motifs et les grands. Tu observes le plateau en permanence. Tu places une pierre blanche ici, une autre là, en attendant que nous commettions une erreur.*

Le capitaine revint avec le sergent de garde. Il s'inclina et regarda son subordonné détacher Jake.

« Lampton s'est porté garant de moi, je vois... »

L'officier baissa la tête, soudain respectueux. « Il vous envoie son appareil personnel.

— Je ne vous en veux pas, dit Jake. J'aurais agi comme vous. Cet homme auquel nous sommes confrontés... »

Le capitaine, surpris, croisa son regard. « Vous croyez qu'il s'agit d'un homme seul ?

— Qui tire les ficelles ? Oui. Tout se tient. Il nous a roulés dans la

farine. Il nous a fait courir après des ombres.

— Pourquoi ? »

Jake hésita. Tenait-il vraiment à le dire ? Au bout d'un moment, il secoua la tête et mentit.

« J'ignore pourquoi. »

Il le savait très bien, pourtant. Assis à l'arrière de l'hoptère privé de Lampton qui virait au-dessus de la Tamise, il envisagea pour la première fois le problème avec une parfaite clarté. Il vit l'homme assis devant son ordinateur qui déplaçait les pierres sous le regard de son « maître », Zao Chun.

Jeune ou vieux ?

Vieux, sûrement, compte tenu de sa sagesse. Une telle perspicacité ne s'acquerrait qu'au fil des ans. Et pourtant il devait être jeune, tout aussi sûrement, tant son inventivité crevait les yeux. Une telle originalité ne se rencontrait guère chez les plus âgés.

En tout état de cause, leur ennemi ne les avait pas battus. Pas encore. Ils avaient subi un sérieux revers, sans aucun doute, mais une guerre ne se gagnait pas en une seule bataille. Tout génie qu'il fût, il n'en était pas moins homme et mortel à ce titre.

Peut-être était-ce ce que Jake devait suggérer à Lampton : retrouver Zao Chun et traiter avec lui. En effet, quel qu'il fût, leur homme se trouverait avec lui.

Oui. Il fallait envoyer une armée. Deux armées. Voire dix. Mais il fallait le capturer. Avoir sa peau. Ensuite, on reconstruirait tout. Mieux que la première fois. Plus solidement.

L'hoptère poursuivit son vol tandis que les premières lueurs du jour envahissaient le monde.

*Oui, il faut tuer ce salopard avant qu'il ne nous tue tous.*

Lampton l'attendait sur la zone d'atterrissage à l'arrivée de son appareil.

C'était une belle maison qui tenait davantage de la propriété à la campagne que du logement londonien, agrémentée d'une vaste pelouse en pente vers la Tamise. Mais, le plus impressionnant aux yeux de Jake, c'était l'imposante muraille qui l'entourait, avec ses tours de garde et ses innombrables sentinelles. Ce n'était pas seulement le foyer de Lampton. C'était sa forteresse.

Sous le regard de son hôte, Jake fut fouillé et passé au détecteur de métaux. On l'autorisa ensuite à franchir le cordon de sécurité pour serrer la main du propriétaire.

Ce dernier était un quinquagénaire de haute taille. Un ancien mercenaire et soldat des forces spéciales britanniques. Mais c'était pour sa tête que l'avait embauché Hinton, pas pour ses muscles.

« Jake... Excusez-nous pour ce merdier... Notre base de données s'est fait littéralement piller par ces enfants de salauds. Vous n'êtes pas le seul à avoir "disparu" de nos registres. »

Ils étaient en train de descendre l'escalier conduisant à la cour principale. Il y avait des gardes partout. La résidence semblait en état de siège.

« Ce sont les Chinois », déclara Jake.

Lampton le lorgna du coin de l'œil. « Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? »

— Qui d'autre serait-ce ? Il y a eu un coup d'État, n'est-ce pas ? Zao Chun a pris le pouvoir, non ?

— Nous ignorons encore qui gouvernera. Mais Zao Chun serait un bon candidat, en effet.

— Peu avant la fin, alors que nous étions sur le point de sortir... j'ai vu un visage... un visage chinois. J'ai l'impression que c'était Zao Chun. »

Rire de Lampton. « Cela friserait l'égoïsme, vous ne trouvez pas ? Ça ne voudrait rien dire, au demeurant. Et si quelqu'un voulait nous faire croire à l'implication de la Chine ? »

— Dans quel but ?

— Je l'ignore. Mais pourquoi les Chinois – et ce Zao Chun – chercheraient-ils à abattre ce qui soutient le système ?

— Pour éviter de mener une guerre nucléaire contre les États-Unis. »

Lampton s'arrêta net. Il dévisagea Jake pendant dix bonnes secondes comme pour intégrer sa remarque à son image mentale des événements, puis il acquiesça.

« Vous savez quoi, Jake ? C'est assez bien vu. »

À l'intérieur du bâtiment principal, dans une vaste salle de conférence, les décideurs l'attendaient. Il en reconnut certains. D'autres lui étaient parfaitement étrangers. Ce qu'il remarqua, toutefois, c'était l'absence de faciès chinois.

Une soixantaine de personnes étaient présentes. Il s'agissait en majorité d'hommes, mais Jake aperçut quelques femmes dont le tailleur chic les identifiait comme portant le statut de « cadre ».

« Mesdames et messieurs, commença Lampton en montant sur une estrade à l'entrée de la salle, permettez-moi de vous présenter Jake Reed, le *login* principal de Hinton. Jake vient d'avoir les honneurs de nos services de sécurité. Apparemment, il n'existe pas. Il a été effacé. » Il sourit. « Heureusement pour nous, c'est faux. Jake... racontez-nous donc vos aventures. »

Jake passa la demi-heure suivante à présenter son histoire. Lorsqu'il eut fini, Lampton remonta sur l'estrade à son côté.

« Mes amis... vous avez, j'en suis sûr, beaucoup de questions à

poser, mais le temps nous est compté et vous n'ignorez pas la raison de notre présence... Mettons-nous donc au travail, voulez-vous ? »

Dans le couloir, Jake se tourna vers Lampton. « Ma fiancée...

— Kate ? » Le responsable de la sécurité sourit. « J'ai fait en sorte qu'on la rassure sur votre sort. »

Jake sourit à son tour. « Merci. Et maintenant ? On tente une immersion ? »

Lampton opina. « Nous n'étions pas certains de le pouvoir mais, puisque vous êtes là... Eh bien, nous avons tout ce qu'il nous faut : salles de contrôle et de connexion, séchoir, combis, la totale. Hinton a installé ici tout l'équipement nécessaire pour contrer les menaces terroristes. Vous y serez seul, je le crains, mais nous nous tiendrons prêts à vous tirer de là au premier cri.

— Je comprends mais... Écoutez, j'ai été touché. Mon communicateur... »

Lampton examina l'implant endommagé. « Hum... avez-vous entendu un sifflement ? »

Jake fit oui de la tête.

« Ouais, on y a tous eu droit. Le réseau de communication est irrégulier, c'est le moins qu'on puisse dire. Le système est criblé d'anomalies perturbatrices. Il faut sans cesse l'arrêter et le réinitialiser. Heureusement, cela ne devrait pas affecter l'inforama. Il tourne sur un circuit à part, complètement isolé du reste.

— On continue de l'alimenter en données ?

— À peine. Une équipe réduite de fileurs est maintenue sous la stricte supervision de Sam pour filtrer tout ce qui ressemble à des bogues ou à des virus. Sam nous a envoyé six de ses meilleurs agents pour nous aider.

— Par "équipe réduite", vous entendez... ?

— Vingt opérateurs... Tout juste assez pour préserver un semblant de marché. Nous ne pouvons prendre plus de risques pour l'instant. Quant au reste du monde, nous ne nous en occupons même pas.

— Que cherchons-nous ?

— Des indicateurs du moment et de la manière pour reprendre nos activités. Trois jours nous coûteraient déjà cher mais davantage serait catastrophique. Il faut tout rétablir, Jake. Sinon... »

Mais Jake n'avait pas besoin de l'entendre. Il le savait. Il fallait relancer le système ou le regarder s'effondrer. *Comme Babylone la Grande...*

Tandis qu'on l'équipait, il continua de discuter avec Lampton.

« Combien compte-t-on d'assassinats ? »

Lampton haussa les épaules. « En vérité, Jake, ce n'est pas très clair. Avec tous ces pépins et effacements de données, c'est un vrai merdier... En ce qui concerne Hinton, nous avons perdu au moins neuf

éléments. Quant aux autres... eh bien, peut-être une dizaine chacun.

— Tous liés à l'inforama ? D'autres professions sont-elles touchées ?

— Autant que nous sachions, non. Tout cela est très ciblé. On veut nous éliminer. Visiblement, d'après l'ennemi, si le Marché tombe, le reste tombera avec lui.

— Ce qui est la stricte vérité. »

Lampton lâcha un gros soupir. « Ouais. Alors sortez-nous de là, hein, Jake ? »

Tout avait changé. Ne régnaient plus que la cendre et la poussière. Dans le lointain, d'immenses voiles de lichens d'un vert grisâtre maculé de taches marron et noires dominaient la vue. C'était une terre dévastée, un environnement souillé, jonché çà et là des carcasses évidées et noircies d'avatars oubliés, telles des statues à l'abandon.

L'inforama était malade. C'était devenu un espace de bizarreries soudaines et inattendues. Des araignées métalliques aveugles allaient et venaient sur leurs longues pattes tandis que sur les flancs des titres moribonds – leurs couleurs vives ternies, comme aspirées – des bouches chuchotaient et soupiraient en soufflant leur haleine fétide dans l'atmosphère, ajoutant à l'acidité qui gâtait toutes les odeurs.

S'ajoutaient à cela les yeux froids et fixes qui, par milliers, émergeaient de toutes les surfaces telle une éruption pustuleuse omnisciente.

De temps à autre, une facette résiduelle du Marché dégringolait dans le flot putride de déchets qui disparaissait en un lent tourbillon autour du gouffre central formé au milieu du paysage.

Jake avait vu une reconstitution avant de s'immerger. Il avait assisté à la destruction du Marché sous un tsunami de données quand, au dernier instant, la Chine avait tout vidé. Cela l'avait frappé sur le moment et c'était beaucoup plus clair à présent. Zao Chun ne s'adonnait pas à un jeu financier. Il ne cherchait pas à gagner de l'argent. C'était une guerre. Une nouvelle sorte de guerre. Et ce terrain vague en était le résultat.

Avant de tirer le rideau, les huit avaient envoyé leurs propres vers offensifs, des programmes à propagation rapide censés contrer ceux répandus par les agents pernicioeux. Ils n'avaient eu pratiquement aucun effet. Les routines ennemies étaient trop puissantes, trop élégantes pour succomber.

Jake balaya le paysage du regard. Malgré tous ses efforts d'imagination, il avait été loin de se figurer l'horreur de la situation. Plus rien n'entrait. La porte était hermétiquement close. Mais cela n'avait aucune importance. Les agents pernicioeux avaient colonisé cet



espace virtuel. Ils s'étaient enfouis, ancrés au plus profond des niveaux inférieurs pour se greffer aux lignes de code étayant l'inforama et s'en repaître.

C'était leur monde, à présent, et ils s'employaient à éradiquer jusqu'à la dernière trace des anciens occupants.

« Harry ? Vous êtes là ?

— J'écoute.

— Tendez bien l'oreille, alors. C'est fichu. Les dégâts sont trop profonds. Il va falloir tout réinitialiser. Effacer les deux derniers jours, peut-être, et recommencer à partir du moment où... vous savez... où les premiers intrus sont entrés.

— Impossible.

— Pourquoi ? Nous avons toutes les données, non ?

— Oui, mais... enfin... deux jours d'échanges... Les gens ne l'accepteront pas. Ce désastre a profité à beaucoup d'investisseurs.

— Qu'ils rendent l'argent. Pour aider à la reconstruction. Que la communauté internationale fasse pression sur eux si nécessaire. En l'état, il n'y a plus rien à tirer de ce que je vois ici. »

Il entendit Lampton soupirer. Des voix lui parvinrent de plus loin. On discutait à l'évidence de sa suggestion. C'était radical, certes, mais il ne voyait pas d'autre solution pour l'instant. Si toutes les parties pouvaient être persuadées de passer ce *malaise* sous silence... de faire semblant que ces quarante-huit heures n'avaient pas eu lieu... alors peut-être pourrait-on recommencer avec fraîcheur et assurance. En mettant en place des mesures de sûreté pour prévenir d'autres agressions du même type. Après tout, il ne s'agissait que de chiffres dans une machine. Mais là résidait justement l'hérésie de ce projet. Parce qu'il n'était pas seulement question de chiffres mais de la vie des gens, de leur fortune. Ce que proposait Jake était beaucoup trop arbitraire.

« Jake ?

— Oui, Harry ?

— Nous devons trouver un de leurs avatars. Le capturer si possible. Pour essayer d'obtenir des réponses. »

Jake ferma les yeux. Il commençait à sentir la fatigue. Même s'il mettait la main sur cet avatar – un Jory par exemple –, comment s'y prendrait-il pour le capturer ? Comment l'interrogerait-il ? Lampton ne comprenait pas. Ses collègues et lui ne maîtrisaient plus rien.

Par ailleurs, Jake n'avait pas vu un avatar actif durant toute l'immersion.

« C'est fichu, répéta-t-il. Vous ne voyez pas ? Bombardez donc tout ça. Tirez la chasse d'eau. Ça ne vaut plus rien de toute façon. »

Il entendit pour ainsi dire les dizaines d'observateurs connectés prendre leur respiration en s'imprégnant de ses paroles.

« Ça ne vaut plus rien... »

Ce n'était pas ce qu'ils voulaient entendre. Ils auraient préféré l'entendre dire que tout pouvait être sauvé, qu'il leur suffirait d'un grand nettoyage pour que tout revînt à la normale. Que, s'ils amélioreraient la sécurité – en mettant à niveau les pare-feu et les algorithmes de cryptage –, tout rentrerait dans l'ordre. Mais rien n'aurait été plus éloigné de la vérité.

« C'est foutu, insista-t-il. Vous comprenez ? Foutu ! »

*Et nous avec. À moins de prendre des mesures radicales.*

« D'accord... » C'était la voix de Lampton, mais soudain plus basse, désabusée. « Allez, vous sortez ? Nous en savons assez. »

Debout dans le couloir, Jake attendait la fin de la discussion entre les représentants de quelques-uns des hommes les plus riches de la Terre, qui tentaient de se mettre d'accord sur la marche à suivre.

Il avait eu son mot à dire. Il avait participé aux débats. Maintenant, la décision leur revenait.

*A-t-il prévu cela aussi ? se demanda-t-il. Si nous effaçons tout et recommençons à partir du moment où ça s'est mis à aller de travers, en aura-t-il tenu compte dans sa stratégie ?*

Jake avait tendance à le croire. Quoi qu'entreprît l'Occident, l'ennemi aurait toujours une réponse, une nouvelle astuce, un moyen de déjouer sournoisement ses manœuvres. Parce que l'Ouest ne maîtrisait plus rien. Lui, si.

Pourquoi Jake restait-il planté là, alors ? Qu'attendait-il ? Une révélation éblouissante ? Non. Ils étaient foutus. Jusqu'au trognon.

Il hésita puis, sans un regard en arrière, il s'éloigna et monta sur le toit.

« Appelez-moi un appareil, commanda-t-il au garde de service.

— Je regrette, monsieur. Pas sans l'autorisation de sir Henry.

— Mais je dois rentrer chez moi ! »

Le soldat leva la main et parla dans son micro. Il écouta quelques instants puis il baissa le bras, se tourna vers Jake et lui sourit.

« C'est bon. Monsieur Lampton m'a donné le feu vert. Oh ! et il vous souhaite bonne chance. »

Jake déglutit. « Remerciez-le pour moi. Et... présentez-lui mes vœux de réussite. »

Sur le toit, Jake regarda l'hoptère disparaître dans l'obscurité, puis il tourna les talons vers l'escalier.

Il avait essayé de joindre Kate sur le trajet de retour mais le système ne fonctionnait toujours pas bien. Si elle n'était pas là, il ne

savait pas trop ce qu'il ferait. Pour une fois, il n'avait pas de plan.

L'appartement était obscur et silencieux. Il gagna la chambre à coucher en espérant l'y trouver. Elle n'y était pas.

« Trish ? »

Avec un léger retard – pas bien long mais néanmoins anormal –, la voix de Trish retentit.

« Monsieur Reed... que puis-je pour vous ? »

— Je me demandais si tu avais des nouvelles... de Kate. Elle est passée ? »

Là encore, le décalage entre la question et la réponse fut trop long. Jake y vit le signe d'une altération de l'IA.

« Elle a... laissé un message.

— Puis-je le voir ? »

Il compta. Trois secondes. En temps informatique, c'était une petite éternité. Enfin, l'écran mural s'alluma sur une image de Kate.

« Salut, Jake... Je voulais juste te dire que je vais bien. Je vais loger chez mes parents pendant quelques jours. Tu pourras me joindre là-bas. Bisous ! À bientôt. »

Jake fronça les sourcils. Il ignorait pourquoi mais ce message le mettait mal à l'aise. Malgré l'agitation de ces derniers jours, il en était resté à l'idée d'inviter ses beaux-parents. Kate n'avait jamais parlé de s'installer chez eux.

« Trish ? »

— Oui, monsieur Reed ? »

Plus rapide. Presque normal.

« Peux-tu me mettre en contact avec Hugo ? »

— Je crains que... » Une longue pause suivit. « Je n'obtiens aucun signal, monsieur Reed. Le système est en panne.

— Ah... »

Il s'approcha de la fenêtre et se mit à contempler la City au-delà de la Tamise. En considérant cette vaste mosaïque de lumières, il était facile de s'imaginer que tout allait bien, que rien n'avait changé.

« Donne-moi les dernières nouvelles, Trish. Pas les futilités habituelles. Montre-moi ce qui se passe dans le monde. Les gros titres. »

Il n'obtint aucune réponse. L'instant d'après, toutefois, l'écran se ralluma pour présenter une vue d'un stade de base-ball. « Comiskey Park », était-il inscrit en légende.

« De quoi s'agit-il ? »

La caméra se fixa sur un visage : celui, immédiatement reconnaissable, de James B. Griffin, le soixantième président des États-Unis d'Amérique. Tout sourire, il plaisantait et bavardait avec son voisin. Soudain, en une vision d'horreur, sa tête partit en arrière tandis que le sommet de son crâne explosait en projetant des

fragments d'os et de tissus cervicaux sanguinolents sur les rangs de derrière.

« Putain ! »

Jake sentit son estomac se soulever. Les deux derniers jours avaient été atroces. Mais cela...

Il lui fallait sortir. S'éloigner aussi loin et aussi vite que possible. Parce que c'était la fin. Tout le reste n'avait été qu'un prélude. Cet assassinat serait le coup qui ferait basculer le monde.

« Trish... appelle-moi un hoptère. »

Silence.

« Trish ? »

Rien. Pas même un souffle parasite.

Il se rendit dans sa chambre, fourra des affaires dans un sac puis sortit dans le couloir.

Les ascenseurs fonctionnaient-ils ? Restait-il encore des machines en état de marche ?

Jake appuya sur le bouton et attendit.

Quand cela s'était-il produit ? Une heure plus tôt ?

Non. Ce devait être plus récent. La nouvelle avait dû tomber quand il était encore en vol, pendant son retour. Lampton ne l'aurait pas laissé repartir après un événement aussi grave.

Et maintenant ? Dans combien de temps l'affrontement tournerait-il à la guerre ouverte ? Parce que Jake ne doutait plus de l'identité du responsable.

Zao Chun. Il avait poussé, poussé, et alors...

C'était stupéfiant. Audacieux, même. Et très, très risqué. Cela étant, tout ce qu'avait entrepris Zao Chun jusqu'à présent était risqué. Ce qui ne voulait pas dire qu'il s'agissait de paris inconsidérés. Non. Cela participait d'une stratégie globale, étudiée dans les moindres détails et mise en œuvre avec assurance. La mort du président Griffin n'en était qu'un élément de plus destiné à affoler l'Amérique. Une décapitation symbolique de l'exécutif.

L'ascenseur arriva. Sonna. Comme s'ouvrait la porte dans un chuintement, Jake hésita. Peut-être aurait-il dû laisser un message écrit. Pour Kate, au cas où elle reviendrait. Mais que lui aurait-il dit ? Il n'était pas certain lui-même de là où il allait. Il savait seulement qu'il fallait quitter Londres au plus vite, avant le décollage des missiles.

Il entra dans la cabine.

Pendant la descente, il se demanda s'il reviendrait un jour. Si rien ne serait jamais comme avant.

Il irait chez Hugo. Si quelqu'un savait comment réagir, ce serait lui. Par ailleurs, il possédait une voiture. Une Porsche à air comprimé.

La réception était déserte. Il fit tinter la cloche de service mais

personne n'apparut. Quand il parla dans le vide pour appeler l'IA de l'immeuble, il n'obtint que du silence.

Il avait eu l'intention de monter dans un taxi, mais il pouvait marcher. Il n'en aurait que pour dix minutes. Cependant, la grande porte vitrée coulissante refusa de s'ouvrir.

Jake s'approcha du guichet. Il y trouva un panneau de commandes. Celle correspondant à l'ouverture des portes était clairement indiquée. Il dénicha aussi un pistolet dans le tiroir de gauche.

Il l'examina un instant, surpris de sa découverte. Il s'en empara et vérifia la chambre.

Il était chargé.

Il avait suivi une formation au maniement des armes à feu plusieurs années auparavant quand il était devenu *login*. Il détenait un permis de port d'armes. Mais il n'en avait jamais eu besoin.

Il déverrouilla la porte et sortit, le pistolet glissé sous la ceinture de son pantalon, cran de sûreté enclenché.

Il faisait froid dehors. Les rues étaient obscures et désertes. Il aperçut dans le ciel un hoptère de la Sécurité qui se dirigeait vers l'ouest à toute vitesse, loin de la ville.

Un début d'évacuation, peut-être. Les grands de ce monde qui fuyaient la capitale.

S'ils avaient compris, comme lui, ce qui les attendait.

Il adopta une allure à mi-chemin entre la marche et la course. Quand il atteignit l'immeuble de Hugo, il était hors d'haleine.

Il frappa à la porte vitrée extérieure. Le garde assis à la réception leva les yeux puis approcha d'un pas vif. C'était un ancien policier d'un certain âge. Jake ignorait son nom mais ils se connaissaient assez pour se saluer d'un mouvement du menton.

« Monsieur Reed... dit le factionnaire en verrouillant soigneusement la porte derrière lui. Vous êtes venu voir monsieur Hugo ?

— Il est chez lui ?

— Je vais vérifier... »

Le vigile regagna son bureau et appuya sur un commutateur. Il jeta un coup d'œil à Jake. « Terrible affaire, n'est-ce pas ? »

Jake regarda par-dessus son épaule et vit que l'écran silencieux placé derrière lui présentait en boucle des images de l'assassinat. Des témoins à la mine décomposée racontaient aux caméras ce qu'ils avaient vu.

« Horrible, acquiesça Jake. À quelle heure est-ce arrivé ?

— Il n'y a pas vingt minutes. Ah ! monsieur Hugo... James, à la réception... Oui... Votre ami monsieur Reed vient d'arriver... Très bien... Je le conduis à l'ascenseur... »

Le garde lui indiqua la cabine, qui s'ouvrit avec un coup de

sonnette.

« Je vous en prie, monsieur Reed. Vous connaissez le chemin... »

Hugo l'attendait à son étage devant l'ascenseur. Il le serra dans ses bras et l'invita à entrer.

« Où est Chris ?

— Quelque part...

— Il faut le retrouver. Emmène-le avec toi.

— L'emmener ? Pour aller où ? »

Jake avala sa salive puis se lança. « Tu n'es pas au courant ? Le président des États-Unis est mort ! Quelqu'un lui a fait sauter la cervelle !

— Je sais. C'était aux infos.

— Pourquoi n'es-tu pas en train de préparer ta valise, alors ? »

Hugo regarda son vieil ami d'un air méfiant. « Ça ne sent pas bon, je sais, mais... pourquoi devrais-je faire mes bagages ? Tu nous as organisé des vacances surprise ?

— Ce n'est pas le moment de rigoler, Hugo. Il faut quitter Londres. C'est la guerre...

— Oh ! arrête ton char... »

Hugo le dévisagea, vit comme il était sérieux puis secoua la tête. « D'accord. Qu'est-ce qui m'a échappé ? »

Chris arriva vingt minutes plus tard. Il avait l'air à bout de souffle.

« C'est un vrai asile d'aliénés, là-dehors, déclara-t-il en se débarrassant de son manteau avant de gagner la chambre à grandes enjambées. Je ne sais pas ce qui se passe mais il y a une file d'attente interminable devant toutes les portes et ce n'est même pas la peine de compter attraper un hoptère. »

Hugo se tourna vers Jake. « Tu avais raison », murmura-t-il.

Jake se leva et rejoignit Chris, occupé à ouvrir des tiroirs et à en sortir des vêtements de rechange.

« Tu t'en vas, alors ? »

Chris lui jeta un coup d'œil. « Jusqu'à ce que ça se tasse, ouais. Tu veux venir avec nous, Jake ? Il y a toute la place qu'il faut dans notre maison de campagne.

— Je ne sais pas, Chris... dit Hugo dans l'entrebâillement de la porte. Je vais peut-être rester. Enfin, je ne vois pas où nous serions plus en sécurité qu'ici. Si les bombes se mettent à pleuvoir, personne ne s'en tirera de toute façon. »

Chris pivota sur lui-même, surpris. « Allons, Hugo... On ne peut pas rester ici. Si ça éclate... eh bien... cette ville sera réduite en cendres.

— Peut-être... mais je préfère encore mourir brutalement, dans un

éclair de lumière et de chaleur, que de voir ma chair se décomposer pendant les mois qui suivront. Nous ne serons en sécurité nulle part, Chris. Nulle part. »

Jake en était moins certain. « Je me demande... Si je ne me trompe pas... »

Hugo secoua la tête. « Tu crois vraiment que les États-Unis vont se retenir après ce qu'ont fait, selon toi, les Chinois ? Les types du Pentagone ne rêvent que de ça depuis cinquante ans ! »

Jake se retourna vers son aîné. « Chris... tu n'aurais pas des nouvelles de Kate, par hasard ? »

Chris lui adressa un sourire. « À vrai dire, si. Elle m'a demandé si je t'avais vu ou si je t'avais parlé. Elle n'arrivait pas à joindre ton appartement.

— Oui... tout est en rade. L'IA – Trish – a claqué. J'ignore pourquoi mais...

— Ils ont pris Jake pour cible, intervint Hugo en s'avancant vers lui. Ils ont abattu son hoptère et effacé tous ses dossiers. »

Chris fit volte-face, atterré. « Quoi ? »

Jake haussa les épaules. « C'a été une dure journée. Mais, bon, écoutez... Ça vous ennuie si j'essaie de la contacter d'ici ?

— Non, bien sûr. Vas-y », dit Hugo. Mais toute son attention s'était reportée sur Chris, qui continuait de fourrer des affaires dans son sac.

Jake retourna dans le salon et parla dans le vide à l'intention de l'IA de Hugo. « Hal, c'est Jake... Passe-moi Kate... »

Au bout d'une dizaine de secondes, Kate apparut sur l'écran mural à deux fois sa taille réelle.

« Jake... Dieu merci... J'étais folle d'inquiétude.

— Salut, ma chérie. Je suis chez Hugo. Chris m'a transmis ton message.

— Où étais-tu ? Je me suis rongé les sangs. J'ai contacté Hinton mais personne n'avait l'air de savoir ce qui se passait.

— Ça ne m'étonne pas. Enfin, écoute... tu pourrais venir ? Nous allons partir avec Chris... et Hugo, j' imagine... dans leur maison de campagne. Le temps que ça se calme. »

Kate regarda par-dessus son épaule. « Je ne sais pas... Je suis chez mes parents. Ils s'inquiètent beaucoup. Ma sœur va arriver... Tu crois que tu... ?

— Tu veux que je vienne ? Bien sûr. Je ne sais pas comment, par contre... Peut-être que Chris et Hugo pourront me déposer. Je n'ai aucune idée de la circulation.

— Tu ne veux pas venir en hoptère ?

— Nan, pas moyen. Les huiles les ont tous réquisitionnés. »

Kate déglutit et baissa les yeux. Elle avait l'air au bord des larmes. « Que s'est-il passé, Jake ? Tu peux me le dire ? »

Il avait la bouche sèche. Il ne voulait pas la mettre au courant, ajouter à sa peur déjà paralysante.

« Tout va bien, mon amour. J'arrive, ne t'inquiète pas. Ça va se calmer, crois-moi... Reste là jusqu'à ce qu'on se revoie, d'accord ?

— D'accord... » Mais son effroi s'entendait dans sa voix ténue. En raccrochant, Jake se surprit à se demander s'il la reverrait un jour.

Les voies d'accès à la porte occidentale étaient bouchées. Nul n'était autorisé à entrer ni à sortir. Voilà pourquoi, une heure plus tard, les trois amis étaient encore dans l'appartement de Hugo en train de réfléchir à la meilleure façon de procéder.

Ils suivaient le cours des événements dans les médias. Ils avaient vu les foules paniquées tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des enclaves, et de nouvelles images de l'assassinat de Griffin venaient d'apparaître. On y voyait le tueur : un Américain d'une quarantaine d'années, grand, le crâne rasé.

Ils en avaient discuté : était-ce un mercenaire à la solde des Chinois ou un bon à rien animé par le ressentiment ? En tout cas, nulle menace de guerre n'avait encore éclaté.

Pour l'instant, donc, tout allait à peu près bien. Pas pour le mieux, mais la situation s'était un peu améliorée depuis une heure.

« Attendons un peu, dit Chris en se levant du sofa. Laissons les esprits s'apaiser puis nous nous mettrons en route.

— Je devrais essayer de rappeler Hinton, dit Jake. Je nous trouverai peut-être un hoptère.

— Bonne idée, fit Hugo en ramenant une nouvelle bouteille de la cuisine. C'est le moins qu'ils puissent faire pour toi, non ? »

Jake était bien de cet avis. De là à savoir si ses employeurs partageaient son opinion...

Il n'avait eu aucune nouvelle de Hinton depuis son départ de chez Lampton, deux heures et demie plus tôt. Il avait indiqué où il se trouvait mais nul ne l'avait contacté en retour.

« Hal, dit-il, appelle Hinton pour moi... Non, passe-moi sir Henry Lampton... en personne. Dis-lui qui je suis...

— Très bien, monsieur Reed. »

Ils attendirent en sirotant du vin devant les images silencieuses de chaos affichées sur l'écran mural.

Hal reprit la parole. « Il vous présente ses excuses mais il ne peut pas vous parler dans l'immédiat. Il a tout de même demandé si vous aviez besoin d'un moyen de transport...

— Le brave homme ! s'exclama Chris en levant son verre. Bravo, sir Henry ! »

Jake se leva et parla dans le vide. « Remercie-le et dis-lui que oui,



merci... s'il pouvait faire venir un hoptère à cette adresse dans, mettons, quinze minutes ?

— Tout de suite, monsieur Reed.

— Alors, Hugo ? lança Chris en posant son verre. Tu restes ou tu viens ? »

Hugo sourit. L'absence d'événements nouveaux l'avait rassuré. S'il devait y avoir une guerre, elle se serait déjà déclenchée, non ? « Je viens... »

Le visage de Chris s'illumina. « Excellent ! Ça, c'est mon chéri... Va préparer ton sac, alors... Vite... »

Seul avec Jake, Chris se tourna vers lui. « Tu voudras qu'on te dépose chez les parents de Kate, c'est ça ?

— Ouais...

— Ça finira bien, tout ça, tu crois ? »

Jake haussa les épaules. « Je n'en sais rien. Je... Ce qu'on vient de voir me fiche la trouille, Chris. Zao Chun n'est pas homme à reculer devant les paris audacieux. Quant au type qui travaille pour lui... celui qui lui fournit tous ces programmes... »

Ils n'en avaient pas encore parlé.

« Continue, Jake... Qu'est-ce qu'il a, ce type ?

— Eh bien... je n'ai jamais rencontré son pareil.

— Tu en parles comme si tu étais sûr qu'il s'agit d'un homme. »

Jake hocha la tête. « Ouais... Il y a quelque chose d'étrangement masculin dans sa façon d'agir. Une sorte de logique implacable. Pour moi, il s'est infiltré encore plus profondément que nous ne l'imaginons. Si ce qu'il a infligé à l'inforama n'était qu'un avant-goût de ce qu'il prépare, il n'aura aucun mal à mettre hors service tout le système de défense des États-Unis. »

Chris partit d'un éclat de rire qui ne se lut nullement sur son visage et encore moins dans son regard. « Quoi ? Il éteindrait tout ? Il les empêcherait de se servir de leur technologie ?

— Précisément. Il en est capable. À mon avis, il n'est pas de ceux qui commencent ce qu'ils ne peuvent pas finir. Cela ne me surprendrait pas si, au moment crucial, les Américains voyaient tous leurs petits boutons connectés à que dalle !

— Donc, pour toi, il n'y aura pas de guerre ?

— Je n'ai pas dit ça. Les armes pourraient très bien rester dans leur fourreau, effectivement... mais uniquement parce qu'il ne sera pas nécessaire de les brandir si les Chinois ont pour seul objectif de détruire notre infrastructure. Ils peuvent y arriver sans tirer un seul coup de feu. »

Chris l'étudia un moment sans savoir s'il s'agissait de la vérité ou d'un délire paranoïaque. Jake lui-même l'ignorait. Mais son intuition lui hurlait qu'il était sur la bonne piste. C'était du reste pour de tels

pressentiments que Hinton le payait depuis toutes ces années. Afin de prévoir les mouvements du Marché.

« Que va-t-il se passer ? s'enquit enfin Chris.

— Je ne sais pas, répondit honnêtement Jake. Mais espérons que je me trompe, hein ? Espérons-le ! »

L'hoptère envoyé par Lampton était un de ces gros appareils militaires impressionnants par leur blindage, leurs armes et leur équipage.

Installés à l'arrière, dans le confort de la vaste soute, les trois civils se regardèrent en échangeant de larges sourires.

« Ce bon vieux Jake ! s'écria Hugo, qui se détendait pour la première fois depuis des heures. Nous savions que tes relations nous seraient utiles un jour ou l'autre. »

Jake sourit et hocha la tête. Mais cela lui donna à réfléchir. « Et Jenny ?

— Ne nous inquiétons pas pour elle, décida Chris en se tortillant pour se mettre à l'aise sur la belle banquette de cuir noir. Alex veillera sur elle. Il est capitaine à présent, non ?

— En tout cas, je suis bien content de ne pas être hétéro », ajouta Hugo.

Jake se tourna vers lui. « Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Pas d'enfants. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si j'avais eu des enfants dans cette tourmente. Il est déjà difficile de prendre soin de soi ; alors, avec des gamins... »

Jake acquiesça en tombant dans le silence. C'était horrible. S'imaginer incapable de protéger les siens. Il déglutit. Sa bouche était encore sèche.

« Jake ? lança Chris.

— Oui ?

— Ce que tu disais... J'ai du mal à le croire. Un seul homme, qui aurait tout manigancé... qui aurait créé tous ces programmes... Cela me semble...

— Impossible ?

— Non. Improbable. Sans compter que les Américains ont eux aussi leurs petits génies de l'informatique, non ?

— Assurément. Cela dit... » Jake haussa les épaules, hésitant sur la manière d'argumenter. « Il est tellement fort... On dirait... Enfin, rien que sa façon de doubler chaque initiative par des manœuvres de secours. L'omniprésence de ses dispositifs de sécurité... L'ingéniosité de ses contre-mesures... Ce type fait appel à toute une palette d'effets. Il est imprévisible. Quoi qu'on puisse imaginer, il y a déjà réfléchi et trouvé une parade.

— Il est pourtant capable d'échouer. Il a essayé de te tuer, sans succès. Il a tenté de t'effacer des registres... »

Jake hocha lentement la tête. « Certes, mais ce n'était que la malchance. Le fruit du hasard. En outre, on pourrait soutenir qu'il n'avait pas besoin de me tuer, seulement de me retirer du jeu quelque temps. Ce qu'il a fait. Alors...

— On devrait l'exécuter. Envoyer un commando... les services spéciaux... et abattre cet enfoiré.

— Oui, dit Jake. On devrait. »

Il les serra dans ses bras, Chris d'abord puis Hugo, avant de sauter sur la pelouse. Il se retourna pour leur faire un geste de la main tandis qu'ils redécollaient dans le ciel de la fin d'après-midi.

L'instant d'après, ils avaient disparu.

Jake tourna les talons. Kate l'attendait à la porte de derrière de la maison de style pseudo-Tudor de ses parents, qui se tenaient un peu en retrait derrière elle.

Il avait eu peur de ne plus jamais la revoir, de ne plus jamais la toucher, mais elle était là.

Il empoigna son sac et se dirigea vers elle. Elle l'imita, tout d'abord en marchant, puis en courant, et elle se jeta dans ses bras.

« Oh ! Jake... »

Il la souleva et la fit tourner tout en l'embrassant.

Elle sentait si bon...

« Merci, mon Dieu, dit-elle en lui souriant. Je craignais de ne plus jamais te revoir. »

Il brûlait de lui raconter tous ses déboires. Mais à quoi bon ? Cela ne ferait qu'ajouter à son inquiétude.

« Allez, tout va bien maintenant, dit-il en l'embrassant doucement sur le front. Je suis là. »

Ils entrèrent. Charles et Margaret l'accueillirent, rayonnants.

« Jake, dit Charles, drôle d'affaire, cette crise du Marché, hein ?

— Nous en parlerons plus tard. Je vous raconterai ce qui s'est passé. »

Charles comprit très vite le fond de sa pensée. « Ah ! d'accord... Margaret nous a préparé un bon dîner... Vous avez faim ? »

Il n'avait rien avalé depuis une éternité. « Et comment ! S'il y en a assez...

— Oh ! largement, le rassura Margaret en lui tendant la joue. Et bravo, au fait. Le permis... C'est une merveilleuse nouvelle ! »

Il avait complètement oublié. Le permis... bien sûr. Cela n'avait plus grande importance, cependant. Tout avait changé. Qui savait ce que demain leur réservait ?

Le dîner se révéla agréable mais poli. Pas un mot ne fut échangé sur ce qui se passait à l'extérieur, dans le monde réel. Pour une fois, cela convenait à Jake. Il était fatigué. Mentalement épuisé. Il n'aspirait qu'à une chose : dormir dix-huit heures d'affilée. Mais le destin en avait décidé autrement.

Tandis que Margaret débarrassait, Jake s'adressa à son futur beau-père.

« Monsieur Williams ?

— Oui, mon garçon ?

— Puis-je vous demander une faveur ? Pourrais-je me connecter à votre ordinateur ?

— Bien sûr, je vous en prie. Vous savez où il est. Je vous accompagne, d'ailleurs, si ça ne vous dérange pas. J'aimerais vous dire deux mots.

— Pas de problème. »

Les deux hommes se levèrent et, après un baiser de Jake à Kate, quittèrent la salle à manger.

Le bureau de Charles se trouvait au premier étage de la maison, sur l'arrière, près du débarras. Jake y avait souvent dormi au début de sa relation avec Kate, quand ils essayaient encore de faire croire qu'ils ne couchaient pas ensemble.

Comme Jake s'identifiait sur le terminal, Charles s'assit sur une chaise voisine et alluma une cigarette.

« Qu'en pensez-vous, Jake ? Moi, je n'y comprends rien. Le Marché était on ne peut plus stable. En pleine forme. Et maintenant...

— Oh ! merde ! lâcha Jake quand la machine refusa son mot de passe. J'avais oublié... Je n'existe pas...

— Comment ça, vous n'existez pas ? »

Jake se tourna vers son aîné. « C'est une longue histoire mais, si vous pouviez me connecter sur votre compte... »

Charles s'approcha et saisit son code. « Voilà... Ça devrait marcher.

— Merci. »

Jake se tourna de nouveau vers l'écran et ouvrit le moteur de recherche Hi-5. Ensuite, il tapa ZAO CHUN et WEIQI.

« C'est très complexe, dit-il tandis que s'affichaient les meilleurs résultats. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il va falloir tout reconstituer à partir de zéro.

— À partir de zéro ? Qu'entendez-vous par là ? »

L'écran présentait désormais l'image d'un Han assez jeune – Zao Chun, s'avisait Jake – qui regardait un homme d'une cinquantaine d'années assis devant un plateau de *weiqi* se pencher pour placer une pierre. La légende indiquait : « Le représentant du Comité central Zao Chun regarde le maître de *weiqi* Zhao Nizu, champion de Chine en titre, jouer le coup gagnant. »

Jake tapa ZHAO NIZU, MAÎTRE DE WEIQI puis FORMATION EN INFORMATIQUE.

« Ce que j'entends par là ? répondit Jake. Précisément ce que vous avez compris : tout est détruit. Des programmes nocifs ont transformé l'inforama en terrain vague. »

Jake vit le visage de son interlocuteur se décomposer. Jusqu'à dix-huit mois plus tôt, Charles faisait partie de ce monde. Mais il était parti en retraite anticipée pour raisons de santé. Et, à présent, tout avait disparu.

« Qu'allons-nous faire ? Je veux dire... nous tous... s'il n'y a plus rien... »

Charles avait saisi aussitôt. S'il n'y avait plus de Marché, il n'y avait plus de richesses. Toutes les possessions devenaient soudain illusoires. Plus rien ne valait rien. En dehors, bien entendu, des produits de première nécessité. Or comment se les procurerait-on ?

« Mon Dieu... Kate est-elle au courant ? »

Jake secoua la tête. « Comme tout le monde, elle sait qu'il y a eu des problèmes... mais elle en ignore l'étendue. »

Il se retourna vers l'écran, sur lequel était affichée à présent l'image d'un homme d'une vingtaine d'années prise trente ans plus tôt. Un Han ou peut-être un Japonais : dans ce cas précis, il était difficile d'en décider. D'après la légende, il s'agissait de Zhao Nizu. À en croire l'article accompagnant le cliché, il avait obtenu un diplôme d'informatique auprès de l'université de Cambridge avec une mention très bien dans deux disciplines puis il avait rédigé sa thèse de doctorat à l'âge de dix-huit ans. Âgé de vingt-trois ans sur la photographie, il venait de fonder sa propre entreprise.

Avec un sourire, Jake zooma sur le visage de telle manière qu'il emplît l'écran.

*Te voici donc...*

Il n'avait plus aucun doute. C'était son homme. L'ennemi qu'il avait à combattre.

*Diplômé de Cambridge, hein ?*

Jake ferma l'application puis se tourna de nouveau vers Charles. Celui-ci avait les yeux braqués sur lui.

« Ça vous dirait, un brandy, mon garçon ? Un grand verre ? »

Jake fit oui de la tête.

« Tant mieux... parce que j'en ai grand besoin pour ma part. Pendant que nous le boirons, vous allez tout me dire. Du début à la fin, sans rien omettre.

— D'accord, monsieur.

— Appelle-moi Charles, mon garçon. Si je dois devenir ton beau-père, cesse de me donner du "monsieur", d'accord ? »

Jake sourit. « D'accord, Charles... »

« Jake ?

— Oui, mon amour ?

— Viens te coucher. »

Il la regarda à l'autre bout de la chambre. Après avoir repoussé les draps, elle se redressa sur son séant. Le clair de lune soulignait les formes de ses seins menus et parfaits.

Jake soupira. Il ignorait de quoi demain serait fait mais il avait au moins la chance de vivre de tels instants.

Il s'approcha du lit, quitta son peignoir et se glissa près d'elle pour l'enlacer et l'embrasser.

Ils s'aimèrent en silence, comme avant, conscients de la présence des parents de Kate dans la chambre voisine, de l'autre côté de la cloison. Ils restèrent étendus ensuite, la tête de Kate sur la poitrine de son fiancé, la main sur son épaule, tandis que lui l'enveloppait d'un bras. Comme si rien n'avait changé. Comme si le monde n'avait pas été bouleversé depuis leur précédente étreinte sous ce toit.

Au bout d'un moment, il l'entendit ronfler doucement. Elle dormait. Jake, lui, ne trouva pas le sommeil. Trop de préoccupations se bousculaient sous son crâne.

En prenant garde à ne pas la réveiller, il se glissa hors du lit et, après avoir rendossé son peignoir, sortit sur le balcon pour regarder les toits de l'enclave en direction de la City.

On ne la voyait pas très bien de si loin. Seule une vague lueur en trahissait la présence à l'horizon. En revanche, le tumulte des émeutes résonnait encore, étouffé mais bien présent, à la limite du perceptible.

Une fois que Kate et sa mère étaient montées se coucher, Charles et lui avaient bu un autre verre en regardant les informations.

Si l'on pouvait accorder foi à ce que disaient les médias, tout allait mieux. Le Premier ministre avait annoncé la réouverture du Marché la semaine suivante et la prise de mesures censées stabiliser la situation. Peut-être était-ce exact. Jake, pour sa part, n'en croyait pas un mot.

Après l'avoir écouté, Charles s'était plongé dans un profond mutisme. Il avait essayé de faire bonne contenance mais les explications de Jake lui avaient visiblement sapé le moral. Il en avait blêmi.

Ils étaient convenus de ne rien dire aux femmes de la gravité de la situation, d'écouter leur instinct en attendant la suite des événements.

« Nous avons une maison de campagne dans le Dorset, lui avait dit Charles. Nous pourrions charger la voiture et nous y réfugier. »

Jake n'était pas certain que leur sort en fût amélioré. Au moins, ils disposaient ici d'un réfrigérateur bien rempli et d'un garde-manger plein de provisions. Quant à l'enclave, son enceinte était solide. Il était des secteurs bien pires où se terrer en des temps pareils, sans compter

le danger que représenterait la traversée de la moitié du pays.

Non. Il ferait tout pour les persuader de prendre leur mal en patience et d'attendre que passât l'orage. Qui sait ? peut-être le monde s'organiserait-il pour contrer la menace.

Un autre souci le tracassait toutefois : la facilité avec laquelle il avait localisé l'acolyte de Zao Chun, cet informaticien joueur de go, Zhao Nizu.

N'aurait-il pas dû se cacher ? Ou du moins rendre plus difficile la découverte de son identité et de son visage ?

Connaissant la rouerie de cet homme et ses capacités d'anticipation, Jake n'en aurait pas attendu moins de lui. Puisqu'il se plaisait tant à laisser des traînées de fumée derrière lui partout où il passait, pourquoi pas cela ? Et s'il s'agissait de désinformation ? De données mises en ligne pour satisfaire la curiosité de ses ennemis sans rien révéler de véridique ?

Une légère brise balayait le jardin en agitant les branches des arbres, porteuse d'éclats de voix, de clameurs.

Jake fronça les sourcils. Il se tourna sur sa gauche, par-dessus les toits éparpillés, en direction de la porte la plus proche, à un peu plus d'un kilomètre. Le tumulte semblait venir de là.

En cette ville de Marlow, on se trouvait au nord-ouest de l'une des plus vastes enclaves suburbaines. À l'abri de son enceinte, la sécurité régnait. Au sud, en revanche, s'étendait Maidenhead, une zone non protégée.

*Pas au milieu de la nuit, quand même !* Mais pourquoi des émeutiers attaquaient-ils à une heure civilisée ?

Il se pencha à la balustrade pour tendre l'oreille. À la faveur d'une rafale, il entendit le même bruit : plus proche, plus sonore.

Il n'y avait pas à s'y tromper. Une foule marchait dans leur direction.

Il rentra, s'habilla à la va-vite et sortit le pistolet de son sac. Il s'arrêta devant la porte de ses futurs beaux-parents, hésitant à réveiller Charles, mais il finit par s'abstenir et dévaler l'escalier.

La clé de la porte de derrière était pendue à un crochet dans la cuisine. Il s'en empara, la glissa dans sa poche et sortit. Sans un bruit, il traversa le jardin au pas de course et franchit le portail en treillage donnant sur la voie d'accès à la porte de l'enclave.

D'autres résidents, qui s'étaient eux aussi habillés à la hâte, se joignirent à sa course. Certains brandissaient des fusils, d'autres des armes de fortune. Tous affichaient une mine sinistre et déterminée.

Plus d'une centaine d'habitants du quartier s'étaient rassemblés devant la porte, de même qu'une poignée de vigiles. Tous assez âgés, remarqua Jake. Les plus jeunes avaient déjà dû s'enfuir.

L'un des résidents – un quinquagénaire de haute stature – s'était

hissé à l'arrière d'un camion et s'employait à organiser son monde en criant et en pointant du doigt, manifestement dans son élément.

Jake observa les alentours. La barrière était en acier massif. Haute de sept mètres, elle était surmontée de barbelé coupant. Au sommet de l'enceinte, des sentinelles pointaient leurs armes sur la route. Quant à la foule, on l'entendait sans effort à présent : un rugissement qui s'approchait de manière sensible.

Jake s'avança en distribuant des signes de tête. Certains habitants avaient l'air excités, d'autres effrayés, mais aucun ne se défilerait. Ils obligeraient les émeutiers à faire demi-tour devant cette porte. Nul ne la franchirait.

« Toi ! hurla l'homme juché à l'arrière du camion en pointant Jake du doigt. Tu as une arme ? »

Jake lui montra son pistolet.

« Parfait. Va te poster à la porte. Il nous faudra autant de puissance de feu que possible à ce niveau. Tu as besoin de munitions ? »

Jake fit oui de la tête.

« Bon... Va voir Will... là-bas... » Il lui fit signe de contourner le camion.

Jake obtempéra. À sa grande surprise, il découvrit que Will, un homme dont les cheveux commençaient à se raréfier, cachait un véritable arsenal à l'arrière de son véhicule.

« De quoi as-tu besoin ? lui demanda l'armurier. Attends, donne-moi ça. Je vais te trouver le nécessaire. »

Quelques instants plus tard, Jake repartit la poche remplie de minces étuis en carton pleins de cartouches. Assez pour commencer une guerre...

À travers les barreaux de la grille en fer forgé, on distinguait à présent la foule qui avançait droit sur l'enclave, ses torches étincelant dans le noir. Une formidable masse de corps nus par la haine.

Cette vision glaça Jake d'effroi.

Tel était le monde qu'on avait créé. Cet horrible monde de nantis et de déshérités.

Non loin, un homme plié en deux vomissait tripes et boyaux. En regardant ses compagnons alignés, Jake vit qu'ils étaient tous terrifiés. Ils avaient beau s'être imaginé cet instant, en avoir parlé depuis des jours, c'était devenu la réalité. Il s'agissait désormais de tuer ou d'être tué. Pour beaucoup, c'était la première fois de leur vie qu'ils avaient à opérer ce choix. Ils avaient toujours figuré du côté des chanceux. Mais c'était fini.

Alors que la foule était encore à quelque distance, les premières détonations retentirent.

« Cessez le feu ! hurla le type du camion. Attendez de voir clairement leurs visages !



— Ta gueule, Napoléon ! » marmonna quelqu'un à droite de Jake, ce qui suscita quelques rires. Des rires libérateurs, revigorants. Mais tout le monde se raidit bientôt en attendant l'ordre.

« C'est bon... Tirez dans le tas ! »

Une impressionnante décharge retentit et le premier rang des émeutiers s'effondra.

Comme dans les films...

Les insurgés se ruèrent au pas de course, dans l'intention de prendre la porte d'assaut, mais ils tombaient comme des mouches et avaient encore cinquante mètres à parcourir.

C'est alors que l'hoptère surgit au-dessus d'eux sur leur gauche.

Jake pivota sur lui-même pour le suivre des yeux et déterminer où il se rendait. Il se demandait s'il était venu pour lui. En tout cas, il était en train de se poser non loin de la maison.

L'espace d'un instant, Jake hésita. Sa désertion serait mal vue mais il n'avait pas le choix. Si c'était un appareil de Hinton, il lui faudrait monter à bord.

Il recula d'un pas ou deux, puis il tourna les talons et entreprit de jouer des coudes parmi les défenseurs de l'enclave.

« Hé ! Qu'est-ce que... ? »

C'était le meneur, juché sur son camion, qui venait de l'invectiver avant de s'écrouler en se serrant le ventre.

Les émeutiers étaient donc eux aussi équipés d'armes à feu...

Jake remonta les rues à toutes jambes en direction de la maison. Il tournait au coin de l'allée quand il entendit le gravier crisser sous les pas de quelqu'un devant lui.

Peut-être était-ce Charles qui venait le chercher. Pourtant, son instinct lui commanda de s'arrêter, de se glisser sur le côté et de se cacher derrière la haie.

Il était temps : deux hommes en tenue pare-balles avançaient dans l'allée, des armes semi-automatiques à la main. Des Han... Ils étaient chinois.

Jake avala sa salive. Il les regarda s'éloigner puis se précipita vers le portail de derrière.

Et s'arrêta net, le souffle coupé, incrédule.

La maison était en flammes. La cuisine était une véritable fournaise. À l'instant où Jake levait le pied pour s'approcher, les fenêtres explosèrent en parsemant la terrasse d'éclats de verre.

Jake regarda autour de lui. Où était l'hoptère ? S'était-il posé ? S'était-il contenté de déposer ses passagers avant de repartir ?

Il traversa la pelouse en courant. La clé ne lui serait plus d'aucune utilité mais un escalier en bois extérieur donnait accès à l'étage. Il le gravit quatre à quatre et se servit de la crosse de son pistolet pour fracasser la baie vitrée et pénétrer ainsi dans le débarras.

La fumée s'épaississait. Il en sentait le goût dans sa bouche.

À peine quelques heures plus tôt, il était assis devant ce terminal informatique...

Il traversa la pièce en toute hâte sans oser appeler de crainte que l'un des soldats eût décidé d'attendre son retour. Il poussa la porte de la chambre des parents et découvrit ce qu'il avait craint. Ils reposaient côte à côte, leur regard éteint rivé sur le plafond.

Jake approcha d'un pas.

*Bon sang...* Ils avaient été garrottés.

Ce spectacle lui donna la nausée. Ses jambes faiblirent.

Il tituba dans le couloir, désormais fixé. Elle était morte. Son amour avait été tué. Et tout cela parce qu'il s'était montré trop curieux. Il avait fallu qu'il vérifie si son intuition était correcte.

C'était la seule explication. Jamais ils ne l'auraient retrouvé si vite autrement.

Kate s'était battue. Ils l'avaient réveillée – sans doute pour lui demander où il était – et elle ne s'était pas laissé faire. Malgré tout, il gémit de la voir pliée en deux par terre, le cordon toujours autour du cou, si serré qu'elle en avait saigné.

« Oh ! mon Dieu... »

Il les tuerait. Il retrouverait ces salopards et les tuerait.

Au rez-de-chaussée, le feu se propageait. La fumée commençait à envahir la cage d'escalier. Il devait sortir avant que le plancher ne s'effondrât. Mais il n'arrivait pas à s'y résoudre. Pas encore. Il s'agenouilla près d'elle, lui effleura la joue, puis il se pencha et lui donna un ultime baiser.

« Adieu, ma chérie... »

Un moment, il fut incapable de bouger. Il ne pouvait pas la quitter. Enfin, il se fit violence et se leva. En empoignant son pistolet, il sortit dans le couloir.

Et faillit lui rentrer dedans.

L'intrus portait un masque mais Jake distingua ses yeux. Ce qui le renseigna sur ses origines.

Il l'abattit. Une balle dans la poitrine, une deuxième dans le crâne.

Jake se pencha sur lui et lui arracha son masque. Il était encore en vie. Il haletait mais il vivait.

Jake glissa le canon de son arme entre les dents du Han et pressa la détente.

Il se redressa en s'essuyant la bouche du revers de la main. Peu lui importait de vivre ou de mourir à présent. Plus rien n'avait d'importance.

Comme il descendait l'escalier sans se presser, le plafond de la cuisine s'effondra.

La chaleur était devenue intense. En traversant le jardin, il la sentit

dans son dos.

Un premier homme franchit le portail à toute vitesse. Jake lui tira dessus, le regarda s'écrouler.

Le grondement de l'incendie avait dû masquer la détonation car un deuxième entra dans le jardin un instant plus tard sans se douter de la présence de Jake. Qui tira et manqua sa cible.

Le tueur leva son arme.

Le deuxième tir le toucha à l'épaule et lui arracha son fusil.

Jake s'approcha. Il le mit en joue et pressa la détente.

Rien ne se produisit. Seulement le déclic d'une chambre vide.

Il vit le visage du Han, y lut qu'il pensait avoir une chance de s'en sortir.

Jake se jeta sur lui en se servant de sa crosse comme d'une matraque. Il frappa à l'aveuglette et son ennemi tomba à genoux. Alors il continua de le cogner sans relâche au point de réduire sa figure en bouillie et d'avoir la main poisseuse de sang.

Comme le Han rendait son dernier souffle dans un gargouillis, Jake se redressa. Il était assis à califourchon sur la poitrine du tueur.

Il se leva puis se tourna vers sa deuxième victime. Étendue par terre, elle battait des jambes en se tenant la gorge. L'instant d'après, elle ne bougeait plus.

Jake ramassa son arme.

Les avait-il tous eus ? Y en avait-il d'autres ?

Pour l'heure, il se sentait d'humeur à massacrer ces salauds par dizaines. Par centaines. Qu'ils viennent ! Il les abattrait jusqu'au dernier. Il tapisserait le monde de Chinois morts pour les punir de leurs crimes.

Jake se retourna vers la maison. Le brasier la dévorait entièrement désormais. D'immenses flammes jaillissaient sur une hauteur de près de dix mètres. La chaleur devenait insupportable. Lentement, il recula pour s'en éloigner.

C'est alors que le toit céda en projetant dans la nuit une pluie d'étincelles.

*Tout s'est envolé*, se dit-il en sentant la première larme couler sur sa joue.

## CHAPITRE VII

### VERS L'OUEST

Il n'avait pas eu le temps de pleurer. Il lui avait fallu s'éloigner aussi vite que possible avant l'arrivée d'autres tueurs, qui ne manqueraient pas de se lancer à ses trousses.

Si d'aventure ils retrouvaient sa trace.

Après avoir fouillé les deux hommes abattus dans le jardin, il s'était emparé d'un de leurs fusils et de toutes leurs munitions, ainsi que du gilet pare-balles et du casque du plus grand.

Il avait été tenté de gagner Heathrow, de monter dans un avion et d'étaler la tempête sur les îles grecques, mais il voyait trois obstacles à ce projet.

Premièrement, cela impliquerait de revenir à Londres à travers les terres sauvages de Maidenhead et de Slough pour se replonger dans le chaos de la ville.

Deuxièmement, il n'avait pas d'argent. Non pas que l'argent – sous forme de billets ou du solde créditeur d'un compte bancaire – eût encore la moindre valeur. En détruisant l'inforama, les Chinois avaient en définitive éliminé la monnaie.

Troisièmement, il n'était plus certain d'exister. Du moins officiellement. Lampton avait évoqué des anomalies dans le système. Et si elles n'avaient pas été réparées ? S'il était toujours absent des registres ?

Une seule solution lui demeurait ouverte : se diriger vers l'ouest pour atteindre la résidence secondaire de Hugo et de Chris à Coombe Bissett, à la sortie de Salisbury. Il ne savait pas trop quelle distance il lui faudrait parcourir – cent trente, peut-être cent soixante kilomètres – mais cela vaudrait mieux que de revenir sur ses pas. Il devrait traverser une campagne livrée à l'anarchie mais il n'aurait aucun mal à trouver où se cacher et où passer la nuit. Par ailleurs, il était armé à présent.

Ce qui lui manquait, et cruellement, c'était une carte. D'état-major, de préférence, mais n'importe laquelle ferait l'affaire.

Il tomberait forcément en chemin sur une station-service proposant les bonbonnes d'air comprimé qui alimentaient désormais la plupart

des voitures. Ce serait bien le diable s'il n'y trouvait pas une carte quelconque...

Cela lui donna une idée. Il n'avait jamais possédé de voiture. Il n'en avait jamais éprouvé le besoin. Cependant, conduire ne devait pas être si difficile. Et s'il en volait une pour emprunter une autoroute ?

Pour commencer, il lui fallait déjà se rendre à Henley pour sortir ensuite par la porte de Sonning Common.

Il se mit en marche dans les rues mal éclairées en s'attendant à tout moment à être pris à partie. Pourtant, hormis le vacillement d'un rideau ici, l'apparition d'un visage à la fenêtre là, il ne vit signe de personne. Jusqu'à son arrivée à la porte.

Là, ainsi que dans les rues environnantes, les habitants avaient érigé des barricades constituées de tout ce qu'ils avaient pu trouver : motoculteurs, salons de jardin, portes de cabanons, bicyclettes, sacs de compost, vieilles chutes de bois. De grands feux brûlaient à proximité. À leur lueur, Jake distingua une soixantaine d'hommes, pour la plupart armés.

Il s'arrêta en cherchant un moyen de les contourner, mais il s'était déjà fait repérer. Trois hommes s'approchèrent de lui en le tenant en respect.

« Hé ! Qui êtes-vous ? »

Jake se savait d'allure menaçante avec son gilet pare-balles, son casque et son fusil en bandoulière, mais il s'efforça de les apaiser. Il leva les mains en l'air.

« Tout va bien... Je viens de Marlow... Les parents de ma fiancée y habitent... Charles et Margaret Williams... »

Ils se déployèrent pour l'encercler, les yeux plissés, à l'affût du moindre geste, visiblement à deux doigts d'ouvrir le feu sur lui.

« D'où vient tout ce barda, alors ? » dit le porte-parole du groupe en désignant son uniforme et son fusil. Il avait sur le visage une expression hostile, mauvaise, comme s'il n'avait pas l'intention de gober les explications de Jake.

C'était le moment de marcher sur des œufs.

« Je me suis mesuré à des tueurs... Des Chinois... »

— Que... ? » L'homme perdit patience. « Montrez-moi vos papiers ! aboya-t-il. Et ne vous avisez pas de poser la main là-dessus ! »

Jake haussa les épaules. « Très bien... Calmez-vous... Je vais y aller lentement, d'accord ? C'est dans la poche de ma veste... »

Il avait failli oublier. Il lui restait son pistolet. Il se trouvait là, près de sa carte d'identité. Bien sûr, il n'aurait jamais le temps de s'en servir. Non. Il serait mort avant d'avoir pu tirer une balle.

Jake sortit sa carte de sa poche et la jeta par terre. L'homme se baissa pour la ramasser. Il y jeta un bref coup d'œil avant de relever

les yeux.

« C'est une vraie ? »

*Que veux-tu que je réponde à cela ?* Mais Jake se contenta de hocher la tête. « Je m'appelle Jake Reed. Né le 18 août 2017. Je suis *login*.

— Lo-quoi ?

— Ce qu'on appelle un “danseur de la toile”, intervint l'un de ses compagnons. C'est bien ça ? »

Jake acquiesça. « Je travaille pour Hinton Industries. Enfin, je travaillais. J'achetais et je vendais des titres dans l'inforama. »

L'homme y réfléchit en tournant et retournant le carton dans sa main. Enfin, il parut prendre une décision. Il baissa son arme et s'approcha de Jake pour lui rendre sa carte.

« Pardonnez-moi... Seulement... on ne peut pas prendre de risques... »

Jake hocha la tête en empochant le document. « Inutile de vous excuser. Maintenant, écoutez... J'ai besoin de sortir. Il faut que je rejoigne des amis du côté de Salisbury.

— Salisbury ? Vous n'y arriverez jamais, mon ami. La populace est déchaînée, là-dehors. De vrais sauvages. Vous feriez mieux d'attendre ici que ça se tasse. »

*Peut-être*, se dit Jake. À ceci près qu'il avait besoin d'être entouré d'amis, pas d'étrangers. Si la fin du monde devait arriver, alors il voulait la vivre avec ses proches, pas avec des gens prêts à l'abattre s'il se trompait dans ses explications.

« Merci pour votre proposition mais... ma fiancée se trouve là-bas. Elle m'attend. »

Rien que de prononcer les mots lui fit du mal. Ce qui eut au moins le mérite de rendre crédible son impatience à prendre la route.

« Vous n'êtes pas le seul dans ce cas, dit l'un des hommes. Beaucoup de gens vont se retrouver séparés. Je suis content que les miens soient à la maison. Je n'ose imaginer le mouron que je me ferais s'ils étaient à l'autre bout du pays. Comme l'a dit Mike...

— Écoutez, Mike, dit Jake en attrapant le prénom au bond. J'ai besoin d'une carte. Une bonne, si possible. Je ne connais qu'assez vaguement l'itinéraire et...

— J'en ai une chez moi, répondit l'autre, beaucoup plus accommodant depuis qu'il savait Jake inoffensif. Ne bougez pas. Je vais vous la chercher. »

En son absence, Jake discuta avec ses deux compagnons. Ils s'inquiétaient de la situation, bien entendu, mais tout finirait par s'arranger. Encore un jour ou deux et tout rentrerait dans l'ordre, comme de juste.

*Si seulement c'était vrai... Si seulement nos responsables politiques avaient l'intelligence et le courage nécessaires...*

Mais ce n'était pas le cas. Jake ne savait que trop bien qui contrôlait en réalité le Marché : les spéculateurs internationaux. Les gros poissons. Et c'était leur cupidité, leur incapacité à voir au-delà de leur portefeuille rebondi, qui avait permis à Zao Chun d'arriver à ses fins.

Non que cela eût encore de l'importance.

Mike réapparut avec le sourire et tendit à Jake son atlas routier. C'était un gros livre luxueux à couverture de cuir proposant des cartes au 1/50000<sup>e</sup>, soit un centimètre sur la carte pour cinq cents mètres sur le terrain.

« Je ne peux pas, dit Jake par réflexe de politesse. C'est trop... »

— Non, prenez-le... Ça me fait plaisir. Vous en aurez besoin. Et... ma femme vous a préparé ceci... »

Jake accepta le sac et l'ouvrit. Il contenait quelques bouteilles et plusieurs paquets enveloppés dans du papier aluminium. Un vrai pique-nique.

Il leva les yeux vers son bienfaiteur, touché par ce geste inattendu.

« Merci... Écoutez... j'espère que tout ira bien pour vous. J'espère... »

... *que vous allez survivre*, faillit-il dire. Mais il se ravisa. C'était trop déprimant. Même si c'était la vérité. Les jours les plus sombres étaient encore à venir. Ils arriveraient quand les gens s'aviseraient de ce qui s'était véritablement produit. Quand ils comprendraient que plus rien n'avait de valeur.

Il leur donna l'accolade. Ensuite, tandis que plusieurs défenseurs le couvraient, d'autres ouvrirent la porte et le laissèrent sortir dans la nature hostile. Il s'avança alors dans les ténèbres non protégées, fusil en main, en espérant avoir pris la bonne décision.

Il marcha vers le sud-ouest le long des anciennes routes secondaires en passant d'abord par Kidmore End puis à travers champs, pour arriver à 3 heures du matin au village endormi de Whitchurch.

Une vieille cabine de péage se dressait à l'entrée de la route du sud. Elle était inoccupée depuis des années mais la route était toujours là, interdite à la circulation. Jake escalada la barrière renforcée par des planches et se mit en marche sur l'asphalte en direction de l'autoroute.

Deux palissades de quinze mètres de haut longeaient la M4 sur toute sa longueur, avec du barbelé coupant à leur sommet pour empêcher les NP de les franchir. Droit devant lui, heureusement, le tronçon à péage passait sous la voie rapide. La ville de Theale ne serait plus ensuite qu'à deux ou trois kilomètres.

En entrant dans le tunnel, Jake entendit des voitures sur l'autoroute. Il n'y avait pas beaucoup de circulation, seulement, de temps à autre, la plainte d'un moteur lancé vers l'ouest.

Il avançait d'un pas mesuré en essayant d'y voir dans l'obscurité, son fusil prêt à l'emploi, sûreté débloquée. S'il risquait une agression quelque part, ce serait là. C'était le lieu idéal où tendre une embuscade. Mais qui s'y aventurerait à une heure pareille ? Qui serait assez cinglé pour emprunter cet itinéraire ?

Il faudrait être désespéré.

La route plongeait puis remonta.

Il entendait le lent crissement régulier de ses propres pas, le souffle court de sa propre respiration.

Quelque chose détala devant lui sur sa droite. Ce ne pouvait être qu'un rat ou une bestiole des sous-bois, mais sa nervosité monta d'un cran malgré tout.

Il s'arrêta, tendit l'oreille. Rien.

Il continua, entama l'ascension vers la sortie du tunnel. L'obscurité se fit moins profonde à chaque pas et les battements de son cœur s'espacèrent en même temps que s'apaisait sa fébrilité.

Il avait eu de la chance jusqu'à présent. Ou alors peut-être les émeutiers s'étaient-ils lassés et étaient-ils rentrés chez eux pour se blottir à l'abri de leur lit douillet comme de bons petits sauvages.

Jake soupira. Il lui faudrait bientôt s'arrêter. Il devait se reposer. Voyager la nuit était préférable mais il était épuisé. Il en avait trop vu. Trop fait.

En haut de la pente, il marqua une pause. Il distingua les contours indistincts d'habitations dans le lointain, droit devant. Peut-être l'une d'elles serait-elle abandonnée. Il pourrait y passer le reste de la nuit et repartir de bonne heure.

Derrière son oreille droite, son implant s'était remis à suinter. Toute la zone était endolorie et enflée, peut-être infectée. Il lui faudrait se faire examiner tôt ou tard. Peut-être à Newbury, quand il y arriverait.

S'il y arrivait.

En approchant des premiers pavillons, il s'arrêta pour les inspecter.

Comment distinguer une maison inoccupée ? Fallait-il s'en remettre au hasard et entrer, tout simplement ?

Une grange, alors, plutôt. Un abri où nul ne se présenterait avant l'aube.

Mais il avait besoin d'un lit. Il voulait s'allonger et dormir. Comment se contenter du confort d'une grange ?

Jake baissa la tête. Jusque-là, il avait tenu le coup. Mais il venait de l'imaginer allongée à son côté dans son lit, chez ses parents, ses beaux yeux verts levés vers lui.



« Oh ! merde... »

Il avait marché à la façon d'un mort. Engourdi. Vidé de toute émotion. En faisant comme s'il ne s'était rien passé. Mais les souvenirs commençaient à affluer et il la revit étendue au pied de son lit, le teint blême, une ligne de sang séché autour du cordon de plastique dont ces fumiers s'étaient servis contre elle.

Il gémit et tomba à genoux.

*Faites que ce ne soit pas arrivé...*

Mais rien ne pouvait effacer le passé.

Jake frissonna. C'est alors qu'il se souvint. Le permis. Il l'avait toujours dans sa poche. Il le sortit, l'examina un instant sans savoir comment l'interpréter, puis il le déchira en mille morceaux et les éparpilla.

Sa vie. Son avenir. Envolés. Tout était tombé en poussière.

Pourquoi ne pas y mettre un terme tout de suite, alors ? Pourquoi ne pas glisser le canon du pistolet dans sa bouche et presser la détente ?

Jake se leva. Il s'essuya la figure du revers de sa manche. Non : il devait retrouver Hugo et Chris. Leur apprendre ce qui s'était passé.

Il reprit sa marche, les jambes lourdes.

*Celle-ci ? Non. Les rideaux sont tirés. Elle est habitée. Celle-là, peut-être ? Oui... Pourquoi pas ?*

Au pis aller, il réveillerait quelqu'un. Rien de plus...

Mais il devait absolument dormir. Sinon, il s'écroulerait.

Il s'approcha et regarda à l'intérieur. Les rideaux étaient ouverts. La pièce donnant sur la rue était plongée dans le noir. Il contourna le pavillon et essaya la porte de derrière. Elle s'ouvrit. Dans l'obscurité silencieuse de la cuisine, il s'arrêta et tendit l'oreille.

Rien. La maison était déserte.

Il veilla toutefois à s'en assurer. Il inspecta toutes les pièces. Enfin, il s'installa dans la chambre de derrière en prenant la précaution de placer une commode devant la porte avant de tirer les rideaux.

Il ne prit pas le risque d'allumer la lumière mais ne put résister à l'appel de la télévision : un vieil écran plasma mural. Il le brancha sans s'attendre à grand-chose mais il s'alluma.

*Le compteur électrique n'est pas coupé !*

Cela le surprit.

L'écran s'éclaira. Des images de bâtiments incendiés et d'unités anti-émeutes en action. Londres, devina-t-il, ou une autre grande ville. Il monta un peu le son.

Deux avions explosèrent en vol l'un après l'autre. Les débris de l'un d'eux se mirent à pleuvoir sur une salle d'attente d'aéroport tandis que les voyageurs paniqués fuyaient le terminal en flammes.

L'image disparut puis revint. Le son vacilla un instant.

Un homme d'un certain âge – le vice-président des États-Unis, s'avisait Jake – prêtait serment sous le regard attentif et anxieux de ses généraux.

Trois hommes – manifestement chinois, pieds et mains liés – étaient conduits dans une cour par des soldats des forces spéciales au visage masqué. Ceux-ci forcèrent les prisonniers à s'agenouiller puis les exécutèrent un par un d'une balle dans la nuque.

L'écran s'obscurcit puis s'éclaira de nouveau peu à peu.

Un journaliste annonça l'instauration de la loi martiale sur des images de rues envahies par des citoyens en fuite, puis l'image revint au studio.

L'écran devint tout noir et le resta.

Avec lassitude, Jake s'approcha de l'appareil. Il l'éteignit puis le ralluma.

Ce n'était pas un problème d'alimentation électrique mais d'absence de signal.

Il s'étira et bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Ce qu'il venait de voir n'était qu'une partie de l'ensemble. Partout dans le monde, des saloperies du même tonneau avaient lieu. De braves gens mouraient. Des hommes et des femmes qui méritaient largement mieux.

Il en eut la nausée rien que d'y penser.

Il aurait fallu assassiner Zao Chun. Étrangler le petit merdeux dès sa naissance. Comme Hitler et tous les autres sociopathes égocentriques. Avant de les noyer dans une cuve d'acide par mesure de sécurité.

Mais il était fatigué à présent. Éreinté. À tel point qu'il en avait du mal à ressentir sa haine.

Il s'allongea, conscient de n'avoir pas le droit de dormir, de ne pas le mériter, alors que sa chère Kate était morte. Mais le sommeil le gagna malgré tout à la façon d'une vague qui déferla sur lui et l'entraîna dans ses profondeurs sépulcrales. Tout au fond des abysses sans rêve de l'épuisement.

Comme un mort. Comme un mort vivant.

Il se réveilla de bonne heure en sursaut. Persuadé de la présence d'un intrus dans sa chambre, il empoigna son fusil, paniqué. Mais il n'y avait personne. Il était seul.

Il resta assis un moment au bord du lit, penché la tête dans les mains. Il était trop fatigué la veille, trop préoccupé par sa fuite pour réaliser pleinement. Mais ce n'était plus le cas et la vérité venait de le frapper de plein fouet. Kate était morte. Et avec elle la vie qu'il avait connue, de même que son avenir.

À ceci près qu'il était toujours en vie.

Il découvrit dans la pénombre la pièce où il avait dormi. Elle ressemblait à une chambre d'appoint au mobilier bon marché, avec un vieux tapis élimé poussiéreux. Il l'avait à peine remarqué en y entrant mais plus rien ne lui échappait à présent. C'était un logement comme il devrait apprendre à s'en contenter désormais.

Jake retira la commode de devant la porte puis rassembla ses affaires. Au rez-de-chaussée, il fouilla les tiroirs et les placards à la recherche de tout ce qui pourrait se révéler utile et fourra l'ensemble dans un vieux sac à dos vert trouvé pendu à un crochet près de la porte de derrière.

Des couteaux, une lampe torche, deux lots de piles neuves, une trousse de premiers secours, une paire de chaussures de randonnée pointure 43, entre autres.

Ensuite, dans l'éventualité improbable où la situation se rétablirait, il laissa à l'intention des occupants de la maison un mot dans lequel il répertoriait ce qu'il avait emprunté et indiquait son ancienne adresse londonienne.

Il sortit, s'arrêta au milieu de la cour laissée à l'abandon et tendit l'oreille. Rien, sinon le chant des oiseaux dans les taillis au-delà des habitations.

Une longue marche l'attendait. Il valait mieux s'éloigner vite avant le réveil des villageois.

C'était un beau matin clair. Frais, sans un nuage.

Jake n'avait pas de projet hormis marcher et éviter les ennuis. Si possible.

Plongé dans le silence, Theale avait l'air désert. Il n'y avait trace de personne alentour. Peut-être était-il trop tôt. Pourtant, Jake se sentit observé.

Nul ne courait de risques inutiles. Peut-être les habitants restaient-ils chez eux en veillant à ne s'occuper que de leurs affaires jusqu'à la fin de l'orage. C'était ce qu'il aurait fait à leur place. Mais il n'était pas à leur place et sa seule chance de survie était de rejoindre Hugo et Chris. En dehors d'eux, il n'avait pas un ami au monde.

Il vit les premiers signes de la tourmente en arrivant dans une commune qu'un panneau désignait sous le nom de Sulhamstead. Là, au carrefour, une auberge avait été réduite en cendres. Le sinistre était récent car les ruines fumaient encore. Dans le parking voisin, plusieurs voitures avaient également été incendiées.

Jake décrocha son fusil de son épaule et continua d'avancer.

À Woolhampton, plusieurs fenêtres avaient été brisées et quelques vitrines barricadées de planches. Quelqu'un avait couvert les murs et les devantures de slogans peints à la bombe en les accompagnant de l'antique symbole anarchiste, le A entouré d'un cercle qui avait toujours évoqué un œil à Jake.

Il reprit sa marche en direction de Thatcham puis de Newbury. À ce rythme, il y serait dans l'heure.

En arrivant à l'orée de Thatcham, il ralentit. Il venait d'apercevoir, droit devant, une dizaine de personnes réunies sur le bas-côté.

N'ayant vu âme qui vive de la matinée, il trouva inquiétant ce rassemblement. Valait-il mieux quitter la route et tenter de contourner ces gens ou marcher droit sur eux ?

S'il voulait arriver à Andover à la nuit tombée, il ne pouvait pas se permettre de perdre trop de temps. Mais il ne voulait surtout pas d'ennuis.

Cela dit, pourquoi ces inconnus représenteraient-ils un danger ? Pourquoi ne s'agirait-il pas de simples citoyens occupés à discuter entre eux ? Quoi de plus banal ? Mais il avait à l'esprit ce qui s'était passé à la porte la veille au soir. L'hostilité se nourrissait de la peur et du doute. Les temps n'avaient rien d'ordinaire. On ne pouvait attendre de la population qu'elle se comportât normalement.

Cependant, les contourner serait absurde. Au moins, sur la route, il les voyait bien. Il savait où ils se trouvaient. Dans les champs, ils auraient l'avantage. Après tout, ils connaissaient les environs, pas lui.

Il avança en débloquent son cran de sûreté. Il ne voulait pas se servir de son arme mais, s'il le fallait, il saurait s'y résoudre. Il resterait de l'autre côté de la route. Il les saluerait poliment s'ils l'interpellaient. Sinon...

Il déglutit.

Il en irait toujours ainsi désormais. Une lente progression en territoire hostile sans un ami jusqu'à Salisbury.

Comme se réduisait la distance, il vit les inconnus tourner la tête vers lui puis se déployer sur la route pour lui barrer le passage.

À vingt mètres, il s'arrêta.

« Je vais à Newbury, cria-t-il. Je voudrais seulement passer. Je ne vous veux aucun mal.

— D'où venez-vous ? » lança l'un d'eux avec un fort accent de Swindon.

Jake le perça aussitôt à jour. Un provocateur. Un putain de provocateur. C'était bien sa veine...

Cet homme avait tout d'un ivrogne de bar. Belliqueux. Agressif. Ses compagnons calquaient leur comportement sur le sien. Jake s'en rendit compte d'emblée.

« Je viens de Londres, dit-il sans rien révéler de ses craintes sur son visage. Je vais vers l'ouest. »

Il n'entendait leur donner aucune indication plus précise.

« Vous vous trompez, lui répondit son interlocuteur avec un rictus mauvais. Vous allez vers l'est. Vous retournez là d'où vous venez, voilà. »

Jake avait pris le temps d'étudier ses adversaires pour déterminer d'où viendrait le danger. Deux étaient équipés de fusils, ce qui expliquait sans doute l'assurance de leur meneur. Pourtant, les deux tireurs potentiels n'avaient pas l'air très sûrs d'eux. Ils le voyaient bien, Jake était mieux armé et, à en croire son apparence, à commencer par son équipement, plus compétent.

Jake poussa un soupir. « Écoutez... laissez-moi passer. Je ne veux pas d'ennuis. Je ne voudrais faire de mal à personne, vous me suivez ? »

Il dévisagea l'un des individus armés puis l'autre. Enfin, il se tourna de nouveau vers leur meneur fort en gueule.

« S'il le faut, je vous ferai sauter la cervelle, c'est compris ? Mais je préférerais éviter. Je viens de vivre deux jours difficiles... »

— Bob, commença l'un d'eux, mais son chef l'interrompit d'un geste sauvage de la main.

— Écoutez, mon petit monsieur... Nous sommes ici chez nous et c'est nous qui décidons qui peut traverser notre village, vu ? Alors, tournez les talons et... »

Jake tira en l'air. Il les vit sursauter, stupéfaits, au point de reculer presque tous d'un pas ou deux. Les deux hommes armés tremblaient désormais.

C'était sans doute plus facile sous le couvert de l'obscurité.

« Laisse-le, Bob. Il n'en vaut pas la peine.

— Il a raison, Bob, renchérit Jake, amusé, fort d'un courage à toute épreuve maintenant qu'il était lancé. Je n'en vaud pas la peine. »

Ils commencèrent à s'écarter pour lui céder le passage. Tous sauf le dénommé Bob.

« Écoutez, dit Jake en affrontant son regard sans ciller. Je vais vous le dire une fois pour toutes. Dégagez de mon chemin ! »

Bob hésita puis baissa la tête et recula.

*Bien*, se dit Jake. Cependant, il avança d'un pas lent et prudent en les gardant tous à l'œil. Notamment les deux au fusil, au cas où ils se découvriraient un peu d'audace à la dernière minute. Une fois à leur hauteur, il entreprit de s'éloigner à reculons.

« Connards... » murmura-t-il entre ses dents. Cet incident lui avait au moins enseigné une bonne leçon. Il n'avait pas le droit de se détendre. Pas une seconde. Les récents événements avaient mis au jour la brutalité, la sauvagerie de tout un chacun, un mélange de mesquinerie, d'amertume et de hargne qu'il fallait décharger. Or qui de mieux indiqué pour passer ses nerfs qu'un étranger ? Un inconnu de passage tel que lui ?

Non. L'heure n'était plus aux amabilités. L'hostilité régnait. La prochaine fois, il risquait au demeurant d'avoir moins de chance. Des antagonistes pourraient très bien décider de tirer d'abord et de

discuter ensuite.

Jake s'arrêta juste au sud de Newbury dans un hameau appelé Enborne Row, à l'intersection de l'A34 et de l'A343.

Là, sous le couvert des arbres, adossé à un vieux mur de pierres, il mangea ce qui restait du pique-nique reçu à la porte de Sonning Common.

Il avait au moins là de quoi se montrer reconnaissant. Pour le jambon, pour les sandwichs au poulet et les bouteilles d'eau minérale que cette femme lui avait offerts. Jake engloutit le tout puis, sachant la route encore longue, il s'accorda une pause de dix minutes.

Et se réveilla une bonne heure plus tard en entendant des voix sur la route.

Des réfugiés. Il les distinguait entre les arbres. Ils étaient vingt, peut-être trente, chargés de toutes leurs possessions ; certains les traînaient dans une charrette.

Peut-être serait-il plus sage de se joindre à eux. De voyager vers le sud en leur compagnie jusqu'à Andover. En supposant qu'ils passeraient par là et ne bifurqueraient pas sur la route principale en direction de Winchester.

Jake réunit ses affaires et courut vers eux. « Hé ! »

Ils se retournèrent. Il ralentit en constatant leur méfiance et leur crainte.

« Ne vous inquiétez pas, je... »

L'un d'eux empoigna un fusil et le braqua sur lui. « Ne vous approchez pas ! »

Jake savait à quoi il ressemblait. Les armes. Le casque. Oui, et sa barbe de deux jours ne l'aidait pas non plus.

« Écoutez, je ne vous veux aucun mal. Je voudrais seulement... »

L'homme au fusil – d'environ quarante-cinq ans – ne faiblit pas. Il garda son arme pointée sur la poitrine de Jake et il n'avait pas l'air de vouloir hésiter à s'en servir. « Je me fiche de ce que vous voulez. Dégagez. Et vite ! »

Jake leva les mains en l'air. « Allons, je... »

— Foutez le camp ! »

Il prit une longue inspiration. Ils avaient peur. Peut-être craignaient-ils de se mordre les doigts plus tard de l'avoir accepté parmi eux. Comment leur en vouloir ?

« C'est bon, dit-il en reculant. Excusez-moi... Et bonne chance... »

Il resta un long moment immobile à les regarder s'éloigner en éprouvant une envie de compagnie qui le surprit par son intensité. C'était ce qui lui était le plus pénible, s'avisa-t-il. La solitude. N'avoir personne sur qui compter.

Il reprit sa route. Malgré cette heure perdue, il était encore tôt. En marchant d'un bon pas, il pouvait encore arriver à Andover en fin d'après-midi. Là-bas, peut-être quelqu'un accepterait-il de lui ouvrir et de l'héberger pour la nuit.

Peut-être... mais rien n'était moins sûr. Il ignorait du reste où l'attendrait le prochain geste de bonté.

Sur une longue portion de la route du sud, il ne vit rien. De temps à autre – toutes les dix minutes environ –, une voiture passait, toujours lancée en direction du sud. Dès qu'il entendait le moteur, il se jetait dans le fossé et s'y dissimulait tant bien que mal par précaution.

Soudain, non loin du village de Hurstbourne Tarrant, il entendit un bruit très différent : celui d'un convoi.

Dissimulé dans la végétation bordant la route, il le regarda défiler. Il compta deux véhicules blindés et cinq camions bâchés, tous chargés de soldats en casque lourd.

Il le savait, ce secteur servait depuis plus d'un siècle de terrain d'entraînement à l'armée, très présente dans les environs, surtout plus au sud sur le plateau de Salisbury Plain. Pourtant, il n'en avait décelé aucune trace avant l'apparition de ces militaires, qui constituèrent pour lui la toute première manifestation de la survie de l'État.

Rien sur la route du sud ne laissait suspecter les troubles en cours : pas de fenêtres cassées, pas de voitures brûlées, pas de bandes de voyous en maraude. Néanmoins, quand Jake atteignit la périphérie d'Andover, la première agglomération importante depuis des kilomètres, la situation changea.

Cela commença par une épave de l'autre côté de la route. En traversant, il vit que le pare-brise était fracassé. Une balle l'avait traversé. D'où l'embarquée du véhicule qui avait terminé sa course contre un arbre. Du conducteur, en revanche, Jake ne vit aucun signe.

Il posa la main sur le capot. Il était froid.

Il allait reprendre sa progression quand il remarqua une forme sur sa droite. Avec prudence, il s'approcha, se glissa entre les arbres et trouva le chauffeur. Il s'était éloigné en rampant pour se mettre en sécurité. Mais il n'avait pas trouvé le salut. Il s'était vidé de son sang au pied d'une remise perdue au milieu de nulle part.

Pauvre bougre. Il n'avait pas plus de dix-huit ou dix-neuf ans.

D'autres signes attendaient Jake quelques centaines de mètres plus loin. Une ferme isolée avait été prise pour cible, ses portes enfoncées, ses fenêtres brisées. Un bref coup d'œil à l'intérieur lui apprit que tout était saccagé.

Ensuite, à peine à un jet de pierre, une rangée de maisons avait aussi été attaquée. Deux d'entre elles étaient en cendres. Jake les contourna et découvrit le corps d'un jeune homme étendu à plat ventre sur sa pelouse.

Il jeta un coup d'œil vers les fenêtres pour s'assurer de n'être pas observé, puis il se baissa et souleva la tête du garçon.

On l'avait battu comme plâtre. Sans pitié.

*Les pourritures...*

Jake reprit sa marche, sur le qui-vive, le doigt sur la gâchette, prêt au pire.

Au premier rond-point, une barricade forçait les véhicules à rouler sur le monticule herbeux ou à contresens sur l'asphalte.

Personne ne gardait ce barrage mais, de l'autre côté du rond-point, Jake constata qu'une deuxième barrière avait vu le jour pour piéger les automobilistes qui auraient cru pouvoir éviter la première. Elle avait été dégagée sur le côté, sans doute par l'armée. Quatre épaves gisaient un peu plus loin. En s'approchant de l'une d'elles, Jake découvrit avec horreur que ses quatre occupants avaient été brûlés vifs à l'intérieur.

Ce spectacle lui donna la nausée. Il était difficile de distinguer le sexe et l'âge des victimes mais il y vit une famille : le père, la mère, le fils et la fille. Il imagina leur terreur tout à la fin.

Il continua.

Le centre-ville d'Andover, à en croire la carte, avait été converti en enclave. Il était entouré d'une enceinte percée de trois portes. C'était du moins le cas à une époque : les portes avaient brûlé et l'enceinte s'était effondrée en plusieurs endroits.

Quant à la ville, elle donnait tous les signes d'avoir été mise à sac. Pas une maison, pas une boutique n'était indemne. Rares étaient les fenêtres encore intactes. Une dizaine de bâtiments – peut-être davantage mais Jake ne s'aventura pas dans les rues transversales – avaient été réduits en cendres. Le spectacle le plus écœurant fut celui des cadavres jonchant les rues parmi les détritits. Il en compta une vingtaine avant d'abandonner. Tous ces gens avaient été attaqués sauvagement et battus à mort, à l'instar du jeune homme découvert plus tôt.

Au milieu de la rue principale, Jake décrivit un tour complet sur lui-même en pointant son fusil sur chaque fenêtre, chaque recoin obscur. Le soleil se coucherait dans une heure et il avait le sentiment que ce quartier n'était pas le plus sûr où se trouver à la nuit tombée. Mais il était fatigué des nombreux kilomètres parcourus. Pas seulement fatigué, du reste : affamé.

Il souffla longuement.

Il n'y avait personne alentour. Andover était une ville fantôme.

Il la traversa en courant puis se glissa à pas prudents dans une ruelle dont il inspecta toutes les portes et fenêtres. Au bout de cette voie étroite, il s'arrêta devant une modeste chaumière aux murs jaune canari.



Il hésita puis posa la main sur la poignée. La porte s'ouvrit.

Jake entra.

Il s'était imaginé la maison déserte. Il se croyait capable à présent de les identifier. Mais il s'était trompé.

Ou presque.

La vue du vieillard affalé sur le sofa, couvert de sang, le crâne enfoncé, l'épouvanta. De même que celle de la femme dans l'escalier. Il la crut tout d'abord assise, précipitée dans le silence par sa tristesse, mais elle aussi était morte, ses yeux aveugles braqués droit devant elle dans l'infini.

Il ignorait comment elle avait péri. Il n'avait pas très envie de l'examiner de trop près pour se renseigner. Par contre, la façon dont son mari avait été assassiné était on ne peut plus claire. Il reposait sur le lit à deux places de la chambre de derrière, à l'étage, une hache plantée dans la poitrine, une expression de surprise figée sur le visage.

« Putain de merde... »

Jake se tenait là, plongé dans sa contemplation du cadavre, quand elle l'attaqua par-derrière.

Sans la protection de sa veste blindée, il serait mort sur-le-champ. Cela étant, il en serait quitte plus tard pour un bleu de la taille d'un melon.

Sous la violence du coup, il tomba sur le lit. Comme il se relevait péniblement en se demandant ce qui lui arrivait, elle revint à la charge.

Il ne put lever son fusil assez vite, ni même en débloquent le cran de sûreté. Le second coup lui effleura l'épaule et lui arracha un bout d'oreille.

Jake grogna et voulut reculer en s'efforçant de la prévenir. « Bon Dieu, mais... »

Elle n'écoutait pas. Sur son visage se lisait une rage digne d'une harpie. Quand elle se jeta de nouveau sur lui en brandissant son long couteau de cuisine, il ouvrit le feu.

Vingt balles à bout portant. Assez pour éliminer une section de combattants.

Jake gémit. L'impact de la rafale l'avait littéralement soulevée du sol. Il resta debout au-dessus d'elle, incrédule, les mains agitées de tremblements incontrôlables.

Il ne restait de sa poitrine qu'une bouillie sanguinolente.

Elle agrippait toujours le couteau avec fermeté, d'une manière convulsive, mais elle était morte. Quant à son visage... Jake s'écarta en titubant et vomit. C'était une gamine. Rien qu'une gamine. Elle ne devait pas avoir plus de douze ou treize ans.

Il lui jeta un coup d'œil puis secoua la tête, affligé.

« Petite sotte ! Pauvre petite sotte ! »

Qu'avait-elle bien pu voir ? Peut-être s'était-elle imaginé qu'il était le meurtrier de ses parents, revenu sur les lieux du crime pour achever son travail. Peut-être avait-elle assisté au massacre, cachée au fond d'une penderie. Il ne le saurait jamais. Sa seule certitude concernait son écoëurement pour ce qu'il venait de commettre.

Il enjamba l'adolescente. Arrivé à la porte, il s'arrêta et, la main sur son oreille, prit le temps de jeter un regard en arrière. Il y avait du sang partout. Quant aux deux corps...

Il s'éloigna en chancelant, éploré, honteux.

Par la suite, il éviterait de pénétrer dans des habitations. Il s'efforcerait de se contenter de ce qu'il avait. De dormir une heure ou deux, ici ou là, à l'abri des regards. Mais ce n'était pas toujours possible et, avec l'augmentation du nombre de réfugiés sur les routes, s'accrurent les risques de conflit. C'étaient des temps désespérés et, il le lisait dans le regard des rares marcheurs dont il croisait le chemin, le désespoir engendrait une manière de malfeasance pragmatique. Les gens se rendaient coupables de méfaits dont ils ne se seraient jamais crus capables. À son image.

Il passa la nuit dans une vieille brasserie abandonnée à la sortie d'Andover, dans un grenier auquel seule une échelle donnait accès. Il la retira à la façon d'un pont-levis mais il fut tout de même réveillé au milieu de la nuit par le vacarme de camions qui se garaient dans la cour pavée.

Curieux, il s'approcha discrètement de la lucarne.

C'était l'armée. Une partie, en tout cas. Deux camions pleins de soldats en treillis et un véhicule blindé. Peut-être ceux qu'il avait vus la veille sur l'A343.

Leur arrivée lui remonta le moral. Il commençait à croire que tout s'était effondré. Si l'armée demeurait active, maintenait un semblant d'ordre, alors peut-être restait-il un espoir.

Il allait quitter son poste d'observation et descendre parler aux soldats – dans l'idée, avec un peu de chance, de voyager avec eux jusqu'à Salisbury – quand il entendit deux autres camions s'engager en cahotant dans l'allée étroite.

À l'arrière, des soldats armés montaient la garde. À l'intérieur étaient parqués de probables prisonniers car les hommes qui descendirent en titubant étaient menottés, les mains bloquées sous le menton.

Autre détail frappant : ils étaient tous noirs.

Jake comprit d'emblée que ce n'était pas normal. Il pouvait très bien s'agir de trublions, voire de casseurs, mais la scène se déroulait à Andover. Or pas un visage blanc n'apparaissait parmi les captifs.

Il rassembla ses affaires à la va-vite, vérifia que son fusil était chargé, puis il regagna la lucarne.

Les événements se précipitaient dans la cour. Les soldats avaient déshabillé les prisonniers et formaient un cercle autour d'eux, le fusil levé.

Jake avait la bouche sèche. Il croyait deviner la suite. Mais la réalité le surprit. Le surprit et l'horrifia. L'un des prisonniers fut extrait du groupe et traîné au pied de six gaillards au torse nu. Des sergents, apparemment, car ils étaient plus vieux et plus robustes que les bidasses constituant le premier cercle. Les sous-officiers se contentèrent tout d'abord de se moquer de leur captif en le bousculant et en lui décochant des chiquenaudes, comme pour jouer, mais leurs bourrades se firent plus brutales et ils finirent par rouer de coups de poing et de pied leur victime étendue par terre.

Jake aperçut l'éclat terne d'un coup-de-poing américain, entendit le craquement des dents et des os sous l'impact des chaussures à bout métallique.

Il s'arracha à ce spectacle, écoeuré, incapable d'en regarder davantage. Mais le bruit se poursuivait quand le même rituel recommença pour un autre prisonnier, puis encore un autre.

C'est là que plusieurs détenus, sachant le sort qui leur était réservé, tentèrent de s'évader.

Ils n'avaient aucune chance, bien entendu. Les soldats attendaient ce moment. En un instant, plusieurs sortirent leur couteau tandis que leurs camarades se servaient de la crosse de leur fusil comme d'un gourdin. Tous, heureux de s'amuser à leur tour, se ruèrent sur les prisonniers dans un déchaînement de violence.

Ce fut terminé en quelques minutes.

Tandis que les sergents fumaient et bavardaient, leurs subordonnés se mirent au travail. Ils chargèrent les cadavres à l'arrière des véhicules en les jetant sur la plate-forme comme s'il s'agissait de quartiers de bœuf, en riant et en plaisantant.

De son perchoir, Jake aurait pu en abattre trois ou quatre, peut-être davantage, avant d'être localisé. Mais à quoi bon ? Il serait mort. Ces hommes y veilleraient. Alors que s'il restait discret...

Quand les camions s'éloignèrent, Jake s'adossa au mur du grenier. Il frissonnait. Non pas à cause du froid mais du fait d'un sentiment écrasant d'impuissance. Le monde semblait dans la folie et il n'y pouvait rien. Il avait fait de son mieux dans l'inforama et il avait échoué. Il ne lui restait plus qu'à se cacher jusqu'à ce que la situation s'améliorât.

Voilà pourquoi il restait assis au bord de la route non loin de

Salisbury en regardant passer les réfugiés et tomber la nuit.

Un barrage avait été mis en place un peu plus loin. Des soldats y arrêtaient les voyageurs et vérifiaient leur identité tandis que d'autres surveillaient la foule à l'arrière d'un camion militaire en s'assurant que tout se passait dans le calme.

S'agissait-il des mêmes soldats ? Jake l'ignorait. Il faisait noir et il n'avait pas remarqué le nom de leur régiment. Mais il n'avait plus confiance en aucun d'entre eux désormais.

Il ne passerait jamais par là, comprit-il. Même si son nom était réapparu dans les registres, même s'il existait officiellement de nouveau, il n'avait plus très envie de faire savoir à quiconque où il était. Et si un contrôle de routine renseignait ses ennemis ? Ils n'avaient pas tardé à le retrouver la dernière fois. Pourquoi en seraient-ils incapables dorénavant ?

Non. Il attendrait la nuit, contournerait le barrage par le sud puis reprendrait sa progression vers l'ouest. Après la sortie de la ville, Coombe Bissett ne serait plus très loin, à deux ou trois kilomètres, pas davantage. Il ne rimait à rien de se montrer impatient maintenant qu'il touchait au but.

Il resta assis encore une heure en attendant le moment propice, puis il se leva et traversa la grand-route. Il s'engouffra dans une rue latérale qui l'éloigna du flot des réfugiés.

À mi-parcours, il entendit le déclic caractéristique d'un fusil qu'on armait dans les ténèbres profondes sur sa droite. Il s'arrêta, leva les mains en l'air et se tourna vers là d'où était venu le bruit en veillant à éviter tout geste susceptible de provoquer un sursaut de panique qui déclencherait le feu.

L'homme mesurait à peu près sa taille mais il ne put décider s'il était vieux ou jeune : sa figure disparaissait dans l'obscurité.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » lança l'inconnu avec un accent prononcé du Wiltshire.

*Une cinquantaine d'années*, devina Jake. Il se racla la gorge. « Je ne fais que passer, monsieur. Je ne veux pas d'ennuis. Des soldats arrêtent les gens là-bas et j'aimerais autant me tenir à carreau, si vous voyez ce que je veux dire... »

L'homme avança de quelques pas et sortit de l'ombre, son fusil de chasse pointé sur la poitrine de Jake. « Pourquoi cela ? »

*Plutôt soixante*, réévalua Jake. Les yeux de l'homme étaient entourés de rides. Sa barbe était entièrement grise.

« Peut-être parce que j'en ai trop vu ces derniers jours. Je sais ce dont ils sont capables. Je n'ai envie d'être le prisonnier de personne. »

Le vieux citadin hocha la tête sans conviction. « Où vous allez ? »

— Coombe Bissett. J'y ai des amis. Ils m'attendent.

— Coombe Bissett, hein ? » Il cligna des yeux à plusieurs reprises.

« Tu ferais mieux de te mettre en route, alors, mon gars. Il y a un sentier qui y mène, à deux ou trois cents mètres sur la droite... Tu le reconnaîtras : il est fermé par une longue barrière cassée. Grimpe par-dessus et suis le chemin... Il te fera sortir de la ville par le sud... »

Jake porta l'index à son sourcil. « Merci. J'apprécie beaucoup... Bonne chance ! »

Le vieil homme acquiesça. « On en aura tous besoin, pas vrai, mon gars ? »

Cette rencontre le ragaillardit. Comme le pique-nique, c'était le signe qu'il existait encore un peu de bienveillance et de délicatesse en ce monde. Que tout espoir n'était pas perdu.

Seulement, chaque fois que lui venait cette pensée, elle s'accompagnait de l'image de sa Kate chérie, étendue par terre le long de son lit.

Coombe Bissett avait beau ne pas être loin, il était déjà tard quand Jake y arriva. En effet, les environs grouillaient de patrouilles. Aussi avait-il dû se cacher à plusieurs reprises et revenir sur ses pas pour chercher un autre chemin.

Tout était comme dans son souvenir. Au-delà de l'enceinte protégée par des barbelés se trouvaient un étang et, de l'autre côté, une auberge, la seule du village. Juste derrière, une vaste pelouse montait en pente douce le long d'une rangée de maisons de brique noire jusqu'au pavillon de Hugo, reconnaissable à son toit de chaume et à ses murs blanchis à la chaux.

Jake saisit le code de sécurité à la porte de l'enclave et patienta tandis qu'elle s'ouvrait en sifflant. En passant devant l'auberge, il prit conscience du silence qui régnait alentour. Il n'y avait signe de personne.

Combien de fois était-il venu ici ? Au moins six ou sept. Mais jamais il n'avait été aussi heureux d'y arriver.

En gravissant la pelouse, il remarqua à droite de la maison, dans la cour de la grange adjacente, une Audi rouge vif garée tout contre le mur.

Jake sourit en la voyant. *Jenny est là !*

Mais il se souvint alors des nouvelles dont il était porteur.

Il s'arrêta et pivota sur lui-même pour se calmer en observant les alentours. Tout était si calme, si paisible, après ce qu'il venait de vivre.

Il prit une longue inspiration. Il était au bord des larmes. Il avait été si seul sur la route. Si horriblement seul.

Il se retourna en imaginant leur tête. Leur surprise à le voir.

Jamais il n'avait été aussi heureux d'être quelque part. Jamais, de

toute sa vie.

Il s'essuya la figure et acheva de traverser le gazon à grands pas avant d'entrer par la porte latérale.

Il entendit la radio en fond sonore, la voix de Hugo qui parlait par-dessus, un soudain éclat de rire de Chris.

Jake ferma les yeux. Une larme coula sur sa joue.

*Bon Dieu, merci...*

Il ôta son gilet pare-balles et posa son casque près du vieil évier en céramique. Ensuite, sans un bruit, il posa ses armes et son havresac dans un coin, près du congélateur.

Il entendait la voix de Jenny, à présent. Elle plaisantait. Chris partit encore de son rire profond, franc et cordial.

Une autre voix retentit. Jake en resta pétrifié.

Kate. C'était Kate.

Il s'approcha. Vit d'emblée que le salon était désert.

Sur sa droite, le grand écran mural était allumé. Ils y apparaissaient tous les six, grandeur nature, assis, un verre à moitié rempli à la main, devant une demi-douzaine de bouteilles éparpillées sur la table basse centrale, en train de rire et de plaisanter dans ce même salon.

Cela datait de deux ans. Jake s'en souvenait comme si c'était la veille.

Il traversa la pièce et s'accroupit pour examiner le projecteur. Il tournait en boucle. Jake le mit en pause. Aussitôt, l'image se figea.

Il se leva et regarda autour de lui. Peut-être étaient-ils sortis chercher des provisions en ville. Mais pourquoi tous ensemble ? L'un d'eux n'aurait-il pas dû rester pour garder un œil sur le fort ? Pourquoi ce film tournait-il en boucle ?

Il monta à l'étage. La maison avait été mise à sac. Entièrement dévastée, comme si quelqu'un avait tout passé au peigne fin.

À sa recherche. Ou d'un indice permettant de le retrouver.

Mais où étaient ses amis ? Les avait-on emmenés quelque part ?

Jake espérait que non, mais quelle autre explication donner à leur disparition ?

Ce qui le surprit le plus, après tout ce qu'il avait vu ces derniers jours, c'était l'absence de traces de violence. Pas de sang. Pas de cadavre.

Il empoigna son fusil puis sortit. Il examina la grange, le pavillon du jardin, la cabane à outils.

Rien. Pas trace de ses amis.

Il retourna dans le salon et resta planté au milieu en se demandant comment réagir. Son seul plan avait été de se réfugier ici.

Si ses ennemis étaient venus, ils reviendraient sûrement. Et s'il était encore là...

Il fallait partir. Il ne pouvait prendre le risque de rester.

Jake trouva les clés de la voiture de Jenny là où elle les laissait toujours, dans le tiroir à droite de l'évier. Ensuite, il entreprit de charger le coffre.

Il aurait dû s'enfuir aussitôt, avant leur retour. Chaque minute passée sous ce toit le mettait en danger. Mais il n'arrivait pas à partir. Il voulait la revoir. Entendre sa voix une dernière fois.

Il retourna à l'intérieur et passa l'heure suivante debout devant l'écran à tout regarder. Sa vie avec Kate. Un soir de leur vie merveilleuse, miraculeuse.

Ce n'est qu'après la dernière image qu'il parvint à décoller les pieds et, le visage ruisselant de larmes, à faire marche arrière sur la pelouse pour partir en sachant que jamais il ne reverrait aucun d'entre eux.

La voiture tint le coup jusqu'au village de Pimperne, non loin de Blandford Forum. Là, la bonbonne d'air comprimé rendit son dernier souffle. Avec son sac et son fusil, Jake abandonna le véhicule et se mit en marche vers le sud dans l'intention de contourner la ville et de rejoindre plus tard la grand-route, qu'il suivrait jusqu'à Dorchester. Mais la nuit tombait et les ruines calcinées de deux maisons à quelque distance le renseignèrent sur la sûreté de cet itinéraire.

Voilà pourquoi il s'engagea sur la route de Poole.

Deux heures plus tard, après avoir bien avancé sur une voie déserte, il se retrouva à l'orée de cette vaste zone d'architecture suburbaine qu'était l'enclave de Poole et de Bournemouth.

Elle s'étendait telle une bande de lumière entre lui et l'obscurité de la baie de Poole. En elle-même, cette luminosité se révélait encourageante. Ailleurs, tout ou presque était plongé dans les ténèbres. Là, c'était différent. On s'était efforcé de tout maintenir en ordre.

Il ne s'agissait que de réverbères, remarqua-t-il, mais il n'avait jamais rien vu de si accueillant, de si représentatif de ce que le monde risquait de perdre.

Cependant, il était inutile de s'aventurer par là. Cette enclave avait certes l'air accueillante mais rien de bon ne l'y attendrait tant qu'ils seraient à ses trousses.

C'est là, devant cette image émouvante, qu'il prit sa décision.

Corfe. Il irait à Corfe.

Ce n'était pas loin, après tout. Une heure de marche forcée jusqu'à Wareham, peut-être, puis encore une heure par la suite. Alors il se reposerait.

Il ferma les paupières. Cette seule idée lui fit prendre conscience de

sa fatigue. Un épuisement comme il n'en avait jamais connu. En vérité, il aurait pu trouver un abri où s'étendre à proximité, mais pourquoi tergiverser ? Maintenant qu'il savait où il voulait aller, cela n'aurait aucun sens. Il lui fallait continuer. Aller jusqu'au bout de son voyage.

Il marcherait toute la nuit s'il le fallait.

Jake poussa un soupir puis reprit sa progression en direction de Wareham. Loin des lumières. En s'enfonçant dans la nuit ancestrale de Purbeck.

Il n'avait aucune idée de l'heure qu'il était quand il arriva. Le village était plongé dans une obscurité totale. Pas une lumière ne brillait à des kilomètres à la ronde. Quant au château, seule une ombre vague suggérait sa présence au-dessus de la noirceur imposante de la colline.

Une barrière, toutefois, protégeait l'entrée du village. Elle était gardée par deux ou trois hommes. Là encore, Jake ne put en voir davantage tant les ténèbres étaient profondes.

L'espace d'un instant, il envisagea de se jeter à leur merci. De s'approcher et de les supplier de lui offrir un toit pour la nuit. Mais il était tard, beaucoup trop tard. Il n'avait pas couvert tous ces kilomètres pour être abattu par un villageois paniqué à cause de l'obscurité.

Il tourna les talons en silence et emprunta la route qui contournait la base du château et dont il gardait le souvenir depuis son enfance. Avant la mort de ses parents dans cet horrible accident. En ces heureux temps d'innocence.

À un ou deux kilomètres de là se trouvait un camping où ses parents et lui avaient séjourné plusieurs fois. Church Knowle était encore un peu plus loin. Il tenterait sa chance là-bas. Peut-être y trouverait-il un abri où s'allonger jusqu'au matin.

Par bonheur, l'idéal l'attendait : une maison aux fenêtres condamnées par des planches et à l'entrée cadénassée, la pancarte d'une agence immobilière fixée à son portail. Aussi discrètement que possible, il força la porte de derrière et monta à l'étage, où il se dénicha un lit. Dès que sa tête toucha l'oreiller, il sombra dans un profond sommeil peuplé, pour la première fois depuis plusieurs nuits, de flux de données et de paysages virtuels.

C'est là, alors qu'il rêvait encore, qu'ils arrivèrent. C'est là, dans cette chambre exiguë, à la lueur vacillante d'une bougie, qu'ils le réveillèrent. Deux hommes le tinrent par les bras et le troisième pointa un fusil de chasse sur sa gorge avec un sourire sinistre.

« Tiens, tiens ! Qui s'est endormi dans le lit de Petit Ours ? »



Ils traînèrent Jake au rez-de-chaussée dans le noir, les mains liées et le canon du fusil enfoncé entre ses omoplates.

Quelques villageois s'étaient réunis devant la maison dans la clarté frémissante de leurs flambeaux.

« Où est Tom ? s'inquiéta l'un d'eux. Allez le chercher ! Dites-lui que nous avons un intrus ! »

L'homme s'exprimait avec un accent typique du Dorset. Autant que Jake pût le distinguer dans la lumière parcimonieuse, il avait l'allure d'un pur produit du terroir local avec ses larges épaules et ses cheveux bruns. Il foudroya l'étranger du regard.

« Un putain de Londonien, je vous le dis ! »

Jake baissa les yeux, déterminé à garder le silence, à ne parler que si on lui posait une question. Ainsi, peut-être passerait-il la nuit.

Une dizaine de villageois étaient déjà là et il en arrivait sans cesse. Bientôt, dans la foule de plus en plus nombreuse, le dénommé Tom apparut. C'était un homme de haute taille, beaucoup plus grand que ses voisins, qui se déplaçait avec grâce, mais c'est avant tout son âge qui surprit Jake. Il s'était attendu à quelqu'un d'au moins cinquante ans – le sage du village, de qui les habitants prenaient leurs instructions –, or il avait à peine l'âge de Jake.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? lança-t-il en s'approchant de lui et en l'examinant comme une bête curieuse. Comment vous appelez-vous et où allez-vous ? »

Le Dorset s'entendait aussi dans sa voix mais moins que chez ses camarades. Peut-être avait-il passé quelque temps loin de là, à l'université ou en ville.

Jake répondit avec assurance. « Je m'appelle Jake Reed. Quant à ma destination, eh bien... ici, je crois. Je passais mes vacances dans le coin quand j'étais petit. Je... »

Il s'arrêta en remarquant l'impatience croissante de son interlocuteur.

« Il paraît que vous êtes armé, reprit Tom. Un gros truc. Semi-automatique. C'est un peu bizarre, vous ne trouvez pas ? »

Jake baissa les yeux. « Je l'ai pris à un mort. Ma petite amie s'est fait... tuer. Nous logions chez ses parents, à Marlow. Je... »

L'homme attendit. « Continuez. »

Jake haussa les épaules. « Il n'y a rien d'autre à dire. J'ai marché de là-bas jusqu'ici. Trois jours, ça m'a pris. Je voulais rejoindre des amis près de Salisbury, mais... »

Il se tut. Peu importait ce qu'il dirait. Soit ils le tueraient, soit ils lui laisseraient la vie sauve. Ou alors ils le chasseraient, ce qui ne serait pas mieux. Parce qu'un jour ou l'autre quelqu'un perdrait

patience avec lui. Ou tenterait de le dépouiller, ou...

Tom s'approcha. Dénoua la corde liant ses mains.

« Jimmy... Tu aurais une chambre de libre jusqu'à ce que nous trouvions une solution pour lui ?

— Bien sûr... tu le sais bien. Seulement...

— Je me porte garant de lui. J'irai jusqu'à monter la garde devant sa porte si tu veux. » Il se tourna vers Jake et baissa la voix. « Ça ne vous ennuie pas, hein ? Que nous prenions des précautions ? »

Jake faillit sourire. « Je vous prendrais pour des fous si vous n'en faisiez rien.

— C'est réglé, dans ce cas. » À tout le monde il lança : « On se retrouve à l'église demain matin, d'accord ? Dix heures pétantes. On décidera alors de ce qu'on va faire de ce Jake. »

Un murmure d'assentiment lui répondit et, l'effervescence étant retombée, chacun rentra chez soi.

« Merci, dit Jake. Merci beaucoup. »

Maintenant que les autres étaient partis, le visage de Tom se durcit. « Ne me remerciez pas encore. Et permettez-moi de vous prévenir, mon ami Jake. Pas d'entourloupe ! C'est compris ? »

Jake opina. « C'est compris.

— Bon. Allons vous recoucher, alors. »

C'est ce matin-là que tout commença. C'est là qu'il rencontra Annie pour la première fois. Le premier jour de sa nouvelle vie.

Là, dans l'église Saint-Pierre, devant une nef où s'étaient bousculés plus de deux cents habitants des environs, il répondit à toutes les questions sans rien omettre. Il se montra sincère avec eux parce que, comme il le comprit plus tard en en rediscutant, ils devraient le prendre tel qu'il était ou le rejeter en bloc. Il ne pouvait y avoir de demi-mesure.

Ainsi, il leur raconta tout. Même le plus insensé, ce qui avait trait aux Chinois lancés à sa poursuite.

À la fin, quand l'heure fut venue de prendre une décision, il resta debout devant eux, son âme mise à nu, tandis que, les uns après les autres, ils se levaient pour voter.

« Pour », disait l'un d'eux.

Encore un « pour » venant d'un autre.

Et Tom inscrivait dans un registre.

« Pour.

— Pour. »

Pas un seul « contre ».

Jake resta debout quand ce fut fini, respectueux et stupéfait, profondément ému par l'étrange puissance de ce rituel. Devenu, là et

en cet instant, l'un des leurs. Lié à eux par ce cérémonial. Car, tout comme ils l'avaient accepté parmi eux, il se sentait désormais le devoir de faire ses preuves à leurs yeux. Quand Tom s'approcha de lui et posa la main sur son épaule, Jake sourit, touché, peut-être même changé par la bonté de ces gens.

« Eh bien, mes amis, déclara Tom avec un large sourire, notre troupe compte un nouvel élément. Un nouvel ami. Un bon ami, espérons-le. Jake Reed. »

Des applaudissements crépitèrent puis un cri retentit au fond de l'église.

« Qu'est-ce qu'on attend ? »

La réaction fut immédiate. « Je ne sais pas pour toi, Daniel, mais, moi, c'est l'ouverture de ce fichu pub que j'attends ! »

Des rires éclatèrent.

« Alors ? lança Tom. Tu viens boire un coup avec nous ? »

Jake baissa les yeux. Il n'arrivait pas à soutenir le regard de ses hôtes, à supporter tant de chaleur après ce qu'il avait connu.

« Hé ! tout va bien. Tu es en sécurité à présent. Entouré d'amis. Tu es chez toi, mon gars. Chez toi. »

Jake se redressa, de la gratitude au fond des yeux.

Chez lui.

Il renifla, chassa ses larmes du revers de la main. « Oui, j' imagine. »

# TROISIÈME PARTIE

Automne 2065

## QUAND LA CHINE ARRIVERA

Oiseaux et bêtes crient pour appeler leur horde !  
La plante mise en fumier perd son arôme fragrant ;  
Tous les fretins se parent, leurs squames disposant,  
Mais les dragons occultent leurs motifs trop brillants.  
Bourse-à-pasteur, laiteron ne partagent même terre,  
Orchidée, angélique embaument solitaires.  
En sa ville éternelle je songe à cette belle,  
Quand, au long de ces temps, m'accorda ses faveurs.

Qu Yuan, *J'ai peine des bourrasques*  
(extrait du *Jiuzhang*),  
traduction Rémi Mathieu (Gallimard, 2004).

## CHAPITRE VIII

### CE QUE CACHE LE SOLEIL

Tom avait vieilli. Le voyage du retour et les cahots de la route l'avaient vieilli. Impatients de rentrer chez eux, les voyageurs n'étaient pas repassés par Wareham comme prévu, préférant opter pour l'itinéraire le plus rapide, qui les ferait suivre l'ancienne route puis la voie de chemin de fer menant directement à Corfe. Ils arrivèrent peu après 17 heures, dans les derniers lambeaux du jour.

Une petite foule les attendait, torches allumées dans la nuit qui tombait. Peter, Mary et les filles étaient du nombre, mais ce fut Charlie Waite, le patron du New Inn, qui sortit des rangs le premier.

« Jake ! J'ai à te parler ! »

Jake regarda autour de lui sans comprendre et subodora d'emblée un problème. Peter évitait son regard et Mary... Mary avait l'air perturbée.

Il sauta du chariot pour affronter Waite.

« Qu'y a-t-il, Charlie ? »

L'aubergiste l'entraîna à l'écart, hors de portée de voix des autres.  
« Ton fils... il m'a humilié.

— Humilié ? Comment ça ?

— Nous avons fait trois prisonniers.

— Des prisonniers ?

— Des gens des Midlands.

— Et alors ? Quel rapport avec Peter ?

— Ce sont des vauriens. Des vagabonds. J'étais sur le point de m'occuper d'eux.

— De les exécuter, tu veux dire... »

Mais le petit homme n'était pas d'humeur à jouer sur les mots. Déjà pugnace d'ordinaire, il bouillait littéralement de rage.

« Putain ! Appelle ça comme tu veux, Jake, mais il n'y a pas trente-six moyens de procéder. C'est ce qui nous a permis de survivre. Tu en as tué suffisamment pour...

— Quand c'était nécessaire. Pourquoi mon fils s'est-il interposé ?

— Je ne sais pas. Il aura eu pitié de ce misérable, j'imagine. Mais tu dois lui dire deux mots. Le remettre à sa place. Lui rappeler le

respect dû à ses aînés. »

À ces mots, la moutarde monta un peu au nez de Jake, mais il ne pouvait pas se défilier. Waite était un vieil ami, un homme foncièrement généreux sur qui on pouvait compter en cas de bagarre, malgré sa conception parfois douteuse de la vie. Par ailleurs, il n'avait pas tort : la communauté n'aurait jamais survécu sans un minimum de fermeté.

Jake changea d'approche.

« Vous les avez interrogés ?

— Ils sont sous bonne garde dans ma remise. L'un d'eux est mal en point. Nous n'aurons pas trop de questions à nous poser à son sujet. Quant aux deux autres... Eh bien, nous les avons déshabillés et fouillés.

— Et ? »

Les commissures des lèvres de Waite tressaillirent. « Viens voir par toi-même.

— Je n'y manquerai pas. Mais je veux d'abord ramener Tom chez lui. La journée a été longue. Il a besoin de se reposer.

— D'accord. Mais viens dès que tu as fini. Il faut régler ça. Et, Jake... je ne plaisante pas... Prends ton fils entre quat'z'yeux. Il voulait bien faire, j'en suis sûr, mais il ne peut pas continuer à se mêler ainsi de nos affaires. »

Exaspéré, Jake refusa toutefois de se laisser entraîner. Il écouterait ce que son fils aurait à dire pour sa défense avant de prendre position. En retournant aux chariots, il se surprit à se demander ce qui avait poussé Peter à se dresser entre Waite et un inconnu vraisemblablement susceptible de le poignarder dans le dos plutôt que de lui accorder la même considération.

De retour près du convoi, il appela son fils.

« Peter... viens nous donner un coup de main, à ta tante Mary et à moi. Nous allons ramener l'oncle Tom dans la charrette et l'installer pour la nuit. Ensuite, tu ramèneras la charrette ici. »

Peter croisa brièvement son regard. Il hocha la tête puis approcha, Boy jappant sur ses talons.

« Nous aurons une discussion plus tard, d'accord ? »

Tandis que Jake et son fils traînaient la charrette, les filles et Mary marchèrent à côté, celle-ci serrant la main de son époux dans la sienne.

Un coup d'œil en derrière lui apprit à Jake combien elle était inquiète. Il en vint à repenser à ce que Tom lui avait confié. Il ignorait ce qui se cachait dans ce regard mais ce n'était pas celui d'une femme trahie. Il exprimait trop d'amour, pas assez de douleur. Non. Voir Tom souffrir lui était insupportable.

Que croire, alors ? Tom lui avait-il menti à propos de cette fille ?

Peut-être. Mais cela ne tenait pas debout. Pourquoi se serait-il ainsi dénigré ?

Il faisait presque nuit. Au détour de la butte du château, sur la gauche, loin en dessous des imposantes ruines de pierre, le sentier se rétrécissait pour passer entre les arbres. Après qu'ils s'y furent engouffrés, l'obscurité s'épaissit à tel point qu'ils eurent l'impression d'avancer dans un long tunnel plongé dans un silence d'où n'émergeaient que le cliquetis de la charrette, le grondement de ses roues et le halètement de Boy qui trottnait sans bruit à côté de Peter.

Jake regarda par-dessus son épaule. Il faisait si noir à présent qu'il ne distinguait même plus ses compagnons, pourtant tout proches.

« Mary... ? »

Sa voix parvint à ses oreilles du fond des ténèbres. « Oui ?

— Est-ce que Tom t'a parlé de l'engin volant ?

— Oui... Oui, il m'en a parlé.

— De ses inscriptions aussi ?

— Oui... » Elle hésita puis ajouta : « Écoute, Jake... est-ce bien le moment d'en discuter ?

— Euh, je voulais juste... » Il renonça. Mais il avait tout de même besoin de parler. Trop de questions se bousculaient dans sa tête pour qu'il gardât le silence. « Que s'est-il passé avec Charlie Waite ? Tu étais là, si j'ai bien compris ? »

Il avait eu l'intention d'attendre un peu avant d'aborder le sujet mais il avait besoin de savoir. Il devait s'en occuper aussi vite que possible.

Peter se chargea de lui répondre. « Il allait le tuer.

— À tort ?

— Moralement, oui. »

Ils savaient tous les deux Mary et les filles à l'écoute.

« Qu'as-tu dit ? »

Le silence de Peter correspondait à un haussement d'épaules. Jake n'eut pas besoin de le voir pour le deviner.

« Oh ! allons... tu as forcément dit quelque chose. Charlie était très contrarié.

— Ce type est un animal », intervint Mary à la grande surprise de Jake car elle se permettait rarement de médire de ses voisins.

Il prit une longue inspiration puis répéta : « Que lui as-tu dit ?

— Ce n'est pas tant ce qu'il a dit, s'interposa de nouveau Mary, que ce qu'il a fait.

— C'est-à-dire ?

— Je lui ai arraché son fusil des mains.

— Tu... »

Jake faillit éclater de rire tant il était estomaqué. Pourtant, il n'y avait pas matière à rigoler. La fierté de Waite avait dû en prendre un

sacré coup.

Peter reprit la parole pour tenter de s'expliquer. « L'intrus... le prisonnier, je veux dire... il bégayait un peu. Je pense que tout est venu de là. Il avait peur, tu comprends, et... Enfin... je le comprenais. Il aurait voulu être ailleurs. Il... »

Peter se tut.

Ils étaient arrivés au tournant et l'obscurité se fit moins profonde. Devant eux, les arbres s'espacèrent et l'église apparut bientôt, légèrement sur leur droite, son clocher et son toit en forte pente illuminés par la lune.

« Mary ? Qu'en penses-tu ?

— Tu veux que je te dise ? Pour moi, ton fils a fait preuve d'un grand courage en s'opposant à Waite. C'est Peter qui les a trouvés, tu vois. C'étaient ses prisonniers et il a eu raison d'insister pour que nous attendions ton retour avant de prendre une décision. Ils n'étaient ni armés ni dangereux. Ils avaient seulement la trouille. »

Jake se tourna vers son fils. « Alors tu as agi comme il fallait. »

Mais cela compliquait la situation. Gravement. En effet, des heures difficiles s'annonçaient et il n'était pas bon d'être en conflit avec ses voisins dans un tel contexte.

« Ça va, Tom ? Nous ne t'avons pas trop secoué ?

— Ça va, répondit le blessé d'une voix faible.

— Tant mieux. Ce n'est plus très loin maintenant. Nous y sommes presque... »

En ramenant la charrette dans la nuit, Boy sur ses talons, Peter eut tout le temps de réfléchir aux propos échangés.

Il avait deviné, avant même que Jake eût prononcé un mot, ce qu'il allait lui dire. Il savait aussi qu'il devrait présenter ses excuses à Waite à un moment ou à un autre, ne fût-ce que par esprit d'apaisement. Mais il avait eu raison. Absolument raison. Parce que souscrire aux desseins de Waite aurait été mal. Cela serait revenu à nier sa propre existence.

Son père lui avait raconté sa propre histoire un nombre incalculable de fois, mais jamais elle n'avait eu autant d'impact sur lui que la veille au soir.

Quand il était arrivé là pour la première fois, lui aussi était un étranger. Lui aussi aurait pu se faire liquider s'il n'en avait tenu qu'aux semblables de Waite. Mais il n'en avait pas été ainsi. La décision appartenait à Tom Hubbard, qui lui avait donné sa chance. Sa chance de faire ses preuves et de devenir son ami.

*S'il ne s'était pas montré si magnanime, je ne serais pas là...*

Il sourit à cette pensée, mais d'un sourire teinté de tristesse parce



que Tom, qui avait sauvé son père, n'avait pas l'air en forme. La blessure elle-même était bien propre, non infectée, mais il paraissait épuisé.

« Peter ? »

Il ralentit puis s'arrêta. C'était Meg. Elle surgit de l'obscurité à la façon d'une ombre. Une ombre chaude par trop réelle qui se jeta soudain à son cou pour l'embrasser.

Boy aboya avec excitation.

Peter recula de quelques pas. Il ne la voyait pas mais c'était inutile. Il l'imaginait sans effort. « Qu'ai-je fait pour mériter ça ? »

— Tu es toi-même. Et tu as bien agi. Je ne te l'ai pas dit hier soir mais... je suis fière de toi. Je n'aurais jamais eu ton cran... »

Il haussa les épaules. « Waite n'est pas si mauvais. Il n'est pas véritablement cruel. Pragmatique, c'est tout. Il envisage le monde d'une façon très simple, voilà.

— Toi aussi.

— Tu trouves ?

— Ouais... mais ce n'est pas un défaut. » Elle le serra de nouveau dans ses bras et lui donna un autre baiser, tout doux, du bout des lèvres.

Il pouffa de rire. « Arrête... Il faut que je rapporte cette charrette...

— Continue, alors. Je vais t'aider. »

Il se retourna et entreprit de pousser la charrette en sentant aussitôt sur sa droite la présence de Meg qui l'aidait.

« Meg ? »

— Oui, mon amour ?

— Tu crois que ton père va bien ? »

Elle garda le silence un moment. « Je ne sais pas. Je regardais maman, tout à l'heure, avant l'arrivée de papa. Il y a... je ne sais pas... comme une ombre sur sa figure. Elle est tellement triste depuis quelques semaines. »

Peter inspira longuement. « Si je te fais une confidence... tu me promets de ne le répéter à personne ? »

Ils avaient ralenti au point de faire pratiquement du surplace.

« Peut-être. Ça dépend.

— Non, sérieusement. Il faut me le promettre.

— D'accord. Je te le promets.

— L'autre jour, quand vous êtes allées toutes les trois à Corfe et que je suis resté... J'étais dans le jardin et j'ai entendu un bruit. Je me suis approché et j'ai vu ta mère devant l'évier...

— Ah ouais ?

— Elle pleurait. »

Ils s'étaient arrêtés, là, dans le noir.

« Elle pleurait ? »

— Toutes les larmes de son corps. »

Il l'entendit soupirer, la sentit plutôt qu'il ne la vit se détourner.

« Meg ? Qu'y a-t-il ? »

— J'ai un mauvais pressentiment. Il y a quelques semaines, tu te souviens, quand papa s'est absenté deux ou trois jours ?

— Il était parti voir son cousin à Lulworth.

— Ouais... » Mais le ton de sa voix n'avait rien d'affirmatif.

« Tu veux dire qu'il était ailleurs ? »

— Je ne sais pas. » Meg lui prit les mains. Elle tremblait. « Le problème, c'est qu'il ne va pas bien. Depuis longtemps. Il essaie de faire bonne figure mais... Enfin, je vois clair dans son jeu. Je le vois bien, qu'il est tout le temps fatigué.

— Tu crois qu'il serait allé voir quelqu'un ?

— Je ne sais pas. Seulement, en l'observant aujourd'hui...

— Il est épuisé, c'est tout. Le voyage... le stress... ça n'a pas dû être facile.

— Non... non, bien sûr.

— Et s'il avait quoi que ce soit, eh bien... il nous l'aurait dit, non ? Au moins à papa. Tu les connais. Ils sont comme frères. Ils ne se cachent rien. »

Jake les attendait près de l'église, son flambeau levé bien haut, quand Peter et Meg émergèrent de l'obscurité de la rue.

« Vous êtes prêts ? »

Peter interrogea sa fiancée du regard puis se tourna vers son père et hocha la tête.

« Parfait. Allons mettre un terme à ce problème. »

Le New Inn était à deux pas. Ils empruntèrent l'allée latérale et entrèrent dans la cour. De l'autre côté de la longue pelouse en pente, à mi-chemin de la descente, se trouvait la remise. D'habitude, Waite y rangeait des chaises pliantes, des barriques vides, des caisses de verres et tout son bric-à-brac. En ce moment, par contre, le local servait de cellule.

« Jake... dit Waite en s'approchant, suivi de ses deux fils. Peter... »

Tous les trois, à l'instar de Jake, étaient armés.

Peter baissa la tête. Jake allait prendre la parole mais son fils ne lui en laissa pas le temps. « Pardonnez-moi, monsieur Waite. La nuit dernière... je ne voulais pas vous manquer de respect. »

Waite cligna des yeux puis esquissa un sourire. « C'est bon, mon garçon. Mais il faut régler ça. On ne doit pas laisser traîner.

— En effet, monsieur. »

Jake regarda son fils avec une soudaine bouffée d'orgueil. « Alors ? dit-il en se tournant vers Waite. Montre-moi donc ce que vous avez

trouvé ! »

Ils traversèrent le gazon sur les talons du petit homme robuste, qui tendit à son fils la clé du cadenas. Il recula de quelques pas, le fusil pointé, tandis que Waite junior ouvrait la porte.

Quand le battant pivota, tous furent frappés par l'odeur épouvantable d'urine et d'excréments.

Jake fit la grimace. « Bon sang ! »

Dans la lueur de la torche, il vit deux prisonniers blottis dans l'angle le plus éloigné sur sa gauche. Ils étaient en sous-vêtements, chevilles et poignets attachés avec du ruban adhésif d'électricien. Ils étaient meurtris, contusionnés, terrorisés. Mais ils avaient bien meilleure mine que leur camarade étendu sur la paille, immobile, sur la droite de Jake. Tout en lui respirait la mort.

« Je pensais... »

Jake se mordit la langue, soucieux de ne pas brusquer Waite. Il ne voulait pas se disputer avec lui d'entrée de jeu. Pour commencer, il ferma les yeux sur le fait que Waite n'avait rien entrepris pour secourir cet homme et l'avait, au contraire, laissé mourir. Peut-être était-il condamné de toute façon. Mais cela en disait long sur l'attitude de l'aubergiste. Il n'avait qu'une envie : tuer ces hommes afin d'en finir une fois pour toutes.

En se retournant pour l'étudier, Jake remarqua le regard haineux qu'il lançait aux prisonniers derrière lui.

« Will ! »

Au cri de Waite, son fils cadet avança et remit à Jake ce qui ressemblait à une trousse de maquillage.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Waite esquissa un mouvement de tête en direction de l'une des silhouettes recroquevillées. « On a trouvé ça sur celui-là... S-s-stan le B-b-bègue. C'est son sac à trésors. Tout ce qu'il a volé... »

Jake tendit sa torche au fils de l'aubergiste et ouvrit la fermeture éclair de la sacoche de velours. Elle était pleine de bijoux, de pièces de monnaie et...

Il leva vivement les yeux, examina l'homme désigné par Waite puis se tourna vers ce dernier. Son expression avait changé du tout au tout.

« Donne-moi une demi-heure.

— Jake ? »

Il fourra le sac entre les mains de Waite.

« Peter... va chercher ton fusil... et des munitions. Rendez-vous au puits. »

Tandis que Peter et Boy détalaient, Jake vérifia son arme puis regarda de nouveau l'aubergiste.

« Que se passe-t-il, Jake ? Il t'a volé quelque chose ?

— Pas à moi, non. » Jake n'en dit pas plus. Il descendit la pente à

grandes foulées, franchit le portail puis se dirigea vers le puits.

Jake traversa discrètement l'espace dégagé devant la maison. Arrivé à la porte de derrière, il s'arrêta et leva la tête pour jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Il se retourna vers là où Peter patientait dans l'ombre avec Boy et il lui donna le signal. Aussitôt, le chien et le garçon se ruèrent sur le côté du pavillon.

East Orchard était plongé dans le silence. Pas une lumière ne brillait. Le cottage lui-même était nimbé d'obscurité ; les reflets du clair de lune sur son vieux toit de tuiles révélaient la seule partie de la construction émergeant de la végétation environnante.

Jake s'emplit les poumons, prit son courage à deux mains puis tira sur la poignée pour franchir la porte et pénétrer dans les ténèbres de la cuisine. Il marqua une pause, attentif au moindre bruit, en laissant ralentir son rythme cardiaque.

Il se souvenait de s'être assis là, à peine quelques jours plus tôt, pour discuter avec mamie Brogan autour d'une tasse de thé. C'était encore l'endroit idéal où passer une heure ou deux. Cette nuit, en revanche, il régnait dans la cuisine une atmosphère sinistre.

Il traversa la pièce. Il faisait noir et il dut progresser à l'aveuglette. Quoi qu'il en fût, rien ne laissait présager le moindre problème. Rien n'était cassé ni renversé. Tout avait l'air à sa place.

Dans le couloir, c'était pareil. Seulement le silence et l'odeur de renfermé d'un vieil intérieur.

Le salon était désert, la pièce de derrière aussi.

À l'étage, il s'arrêta pour humer l'air.

Si des étrangers étaient venus, ils n'étaient plus là. Le seul silence de la demeure le confirmait. Mais il y avait eu quelqu'un. Il en avait la certitude.

Il la trouva dans sa chambre, étendue sous ses draps. De prime abord, il la crut endormie. Il ne l'entendait pas respirer mais, il le savait par ouï-dire, les personnes âgées ont le sommeil silencieux.

Il trouva à tâtons une boîte d'allumettes sur la table de chevet et il alluma la bougie. Il se retourna dans la lueur de la flamme naissante et vit aussitôt.

« Oh ! Margaret... »

On lui avait tranché la gorge d'une oreille à l'autre. Du sang séché recouvrait l'oreiller sous sa tête.

Il lui ferma les paupières puis se pencha pour déposer un baiser sur son front.

Dehors, Boy aboya.

Jake se pencha à la fenêtre. « Peter ! J'arrive tout de suite. »

Il reviendrait au matin pour s'occuper d'elle. En attendant...

Il se sentit soudain las, vidé de toute sa foi en la bonté de l'homme. Ils n'étaient pas obligés de commettre une telle atrocité. Ils auraient pu lui prendre ce qu'ils voulaient et la laisser tranquille. Mais non.

Il laisserait la bougie allumée. Il la laisserait brûler jusqu'au bout. Jusqu'au bout.

Peut-être était-ce pour le mieux. Peut-être s'était-elle vu épargner ce qui se préparait. Qui aurait pu le dire ? Mais lui le savait. C'était mal. Ce n'était pas une façon d'agir.

Dehors, Peter attendait. « Alors ? »

Jake secoua la tête.

Boy émit un nouvel aboiement comme s'il pressentait un malheur. Peter le fit taire mais lui aussi semblait agité à présent.

« Que vas-tu faire ? »

Mais Jake en avait assez des paroles. Il partit au pas de course en répertoriant dans sa tête ce qu'il fallait entreprendre. Peter lui courut après en luttant, une fois n'est pas coutume, pour tenir son rythme.

Quand Jake ressurgit sur la pelouse du New Inn, Waite avança d'un pas vers lui, le sourire aux lèvres. En avisant l'expression de Jake, il se rembrunit.

« Qu'y a-t-il ? »

Jake le bouscula, de même que son fils. Un instant, il se tint dans l'embrasure de la porte pour regarder à l'intérieur, puis il jeta son fusil par terre, tira son couteau de chasse de sa botte et, après avoir traversé la remise à la vitesse de l'éclair, il se baissa et força le plus jeune des prisonniers – le bègue – à se lever.

« Qui a fait ça, espèces de malades ! Lequel de vous deux a fait ça ? »

— J-j-je... J-j-je... »

La voix de Jake se fit impitoyable. « T-t-tu quoi ? »

— Papa ! »

Peter se tenait à l'entrée, le visage ruisselant de larmes.

Jake pivota sur lui-même, la mine imperturbable. « Il n'y a pas de "papa" qui tienne. Tu n'as pas vu ce qu'a fait cet enfoiré ! »

— J-j-je... »

Jake se retourna, leva le bras et fit glisser sa lame en travers de la gorge du captif, qu'il laissa ensuite retomber. À ce spectacle, son compagnon se mit à bredouiller avec affolement. Jake ne se laissa pas émouvoir. Il s'approcha et essuya son couteau ensanglanté sur la chemise du survivant.

« Un vol, on aurait pu laisser passer. Mais un meurtre... »

Jake se leva, examina son travail. L'homme dont il avait entaillé le cou luttait pour respirer en serrant sa gorge de ses mains liées pour endiguer, en vain, le flux de sang avec force gargouillis étouffés.

« Charlie... »

Waite se tenait à la porte près de Peter. « Ouais ?

— Il est tout à toi. »

Jake serrait Peter contre lui, debout sur la pelouse, quand le coup de feu retentit. Waite ne tarda pas à sortir et à s'approcher.

« Qu'est-ce qui t'a mis la puce à l'oreille ?

— Cette trousse... dit Jake. C'était à elle. Je ne l'ai pas reconnue d'emblée. J'ai pourtant dû la voir cent fois, posée dans un coin. Ce qui a attiré mon attention, ce sont ses boucles d'oreille. De jolis pendants en forme de feuilles. Elle les portait tout le temps. »

Waite se tourna vers Peter. « Alors ? J'avais raison ou j'avais raison ? De la racaille, c'était ! Des égorgeurs sans scrupule ! »

Peter prit un air contrit. « Vous aviez raison, monsieur Waite.

— Bon... » L'aubergiste ébouriffa les cheveux du garçon. « On fera peut-être de toi un bon citoyen, après tout ! »

Jake en doutait un peu. Malgré tout, il hocha la tête à l'intention de Waite. « Je vais annoncer à Tom que c'est terminé. Tu te charges de les enterrer, d'accord ? »

Waite opina. Il se montrait beaucoup plus amène, maintenant que le problème était réglé. « Ouais... je m'en occupe.

— Parfait. On se retrouve plus tard, dans ce cas.

— Plus tard ?

— Ouais. J'ai à te parler. »

Waite n'était à l'évidence pas du tout au courant de ce qui s'était passé à Dorchester. Les prisonniers avaient accaparé toute son attention.

« De quoi ?

— Il faut convoquer un conseil de guerre. Décider de la stratégie à adopter.

— C'est grave à ce point ?

— À ce point, oui. » Avec un ultime signe de tête, Jake empoigna le bras de Peter et s'éloigna. La pensée de ce qu'il venait de commettre brûlait encore dans son esprit à la façon de l'image rémanente d'une horrible lumière aveuglante.

« Peter ? Ça va ? »

Le garçon leva les yeux. C'était Beth, la grande sœur de Meg. Abandonnant les autres, elle l'avait rejoint là où il était assis à l'écart, devant l'une des longues tables sur tréteaux dressées à l'arrière du New Inn.

Il aimait bien Beth. Ou, plutôt, il l'admirait. C'était la rebelle de la famille, celle qui n'agissait jamais comme on s'y attendait. Âgée de dix-sept ans, elle aurait déjà dû se marier, voire porter des enfants, mais elle ne l'entendait pas de cette oreille. Elle attendait autre chose

de la vie. Elle ne voulait pas devenir prisonnière d'un fermier sans envergure qui la ferait trimer gratuitement du matin au soir. Mais quel autre choix avait-elle ?

« Ça va. »

Elle s'assit en face de lui et se pencha pour lui faire une grimace. « On ne dirait pas, cousin ! Ça fait un moment que tu es assis là, à tirer une mine longue comme un jour sans pain...

— C'est vrai ? » Il faillit s'esclaffer. Mais le souvenir de la scène ne cessait de lui revenir. Chaque fois, il posait le même voile noir sur la réalité.

Que son propre père se fût montré capable d'une telle atrocité...

À l'autre table, les jeunes bavardaient gaiement en sirotant la limonade maison qui était la spécialité de mamie Waite. Assise parmi eux, Meg jetait de temps à autre un coup d'œil à Peter, mais elle ne comptait pas s'approcher de lui. Pas après ce qu'il lui avait dit.

« Vous vous êtes disputés ? s'enquit Beth en suivant son regard.

— Ouais.

— Je pensais que ça ne vous arrivait jamais.

— Jamais. Aujourd'hui, c'est différent.

— Ah bon ?

— Ouais.

— Tu veux parler de tous ces événements ? »

Il opina. Il avait entendu son père en parler une heure plus tôt. Il avait vu à quel point cela l'inquiétait, comme si c'était la fin.

« Est-ce de cela qu'ils discutent, là-dedans ?

— Ouais, mais ça ne servira pas à grand-chose.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien... s'il s'agit bel et bien des Chinois... »

Elle éclata de rire. « Tu ne crois tout de même pas... ? » Mais elle vit qu'il était on ne peut plus sérieux.

« Papa les a vus. Il a vu les dragons dessinés sur l'appareil. Et il y a cette photo...

— Quelle photo ?

— Papa a rencontré un ami au marché. Et cet ami lui a montré une photo. Un Polaroid. Seulement, ça n'existe plus depuis bien avant l'Effondrement. Ce sont des photos qui se développent toutes seules, tu vois, et les produits chimiques à l'origine du processus... Eh bien, papa y a réfléchi et il ne voit pas comment ils auraient pu résister pendant tant d'années. Il a donc examiné le cliché plus attentivement et c'est là qu'il a vu, au dos, dans un coin, quatre minuscules caractères chinois... un cachet officiel.

— Et... ?

— Tu ne comprends pas ? Le propriétaire de l'appareil photo avait dû l'obtenir auprès d'eux... Des Chinois, je veux dire. Il avait dû le

leur acheter ou le leur voler...

— Que faisaient-ils avec cet appareil ? »

Peter haussa les épaules. « Là n'est pas la question. L'important, c'est que, s'il a pu se le procurer, ça veut dire qu'ils sont là.

— Les Chinois ?

— Ouais. »

Beth y réfléchit un moment. « Et s'il avait été fabriqué en Chine puis importé par quelqu'un d'autre ? Un négociant quelconque... Ce serait possible, non ?

— Sans doute, mais...

— ... mais tu préfères la version de ton père. C'est ça ? »

Peter sourit. À bien des égards, Beth lui allait beaucoup mieux que Meg. Celle-ci se serait contentée d'accepter son raisonnement.

« Je n'affirme rien de façon catégorique mais, s'ils sont effectivement là...

— Alors nous sommes baisés...

— Beth ! s'écria-t-il, hilare. Que dirait ta mère ?

— Que je suis une grande fille maintenant. »

Par-dessus l'épaule de Beth, il vit Meg s'approcher.

« De quoi qu'vous causez, tous les deux ? »

Beth se tourna vers sa petite sœur et lui lança en exagérant son accent de la campagne : « On causait d'la Pocalispe, pour sûr. Des gars d'la Chine qu'ont dans l'idée de v'nir faire un tour par cheu nous, en Purbeck... »

Peter pouffa de rire. Sa façon d'exprimer ses craintes les rendait comiques. Mais Meg n'y trouva rien de drôle. Elle détestait les taquineries.

« Tu nous rejoins ? »

Il baissa les yeux. En vérité, il n'en avait pas envie. Pas tout de suite. Il appréciait la compagnie de Beth. Cependant, il devinait l'effort réalisé par Meg pour ravalier sa fierté et faire ce premier pas.

« Merci, lança-t-il à Beth en se levant.

— Y a pas d'quoi, mon bon m'sieur... » lui répondit Beth en lui faisant une révérence à la façon d'une fille de ferme.

Il prit Meg dans ses bras. « Pardonne-moi... »

Elle le regarda dans les yeux. « Tu es sincère ?

— Ouais... Tâchons de passer une bonne soirée, d'accord ? Attendons que demain arrive avant de nous en soucier. »

Geoff Horsfield se renversa dans sa chaise et tendit le tuyau de sa pipe vers Harry Miller, assis en face de lui.

« Tout ça, c'est bien joli, Harry, mais nous sommes trop peu nombreux et nous n'en aurons de toute façon jamais le temps ! »



Le bar du New Inn était bondé. On se serrait autour de toutes les tables. Visiblement, tout le monde était venu, attiré par la nouvelle de l'étrange appareil volant aperçu par les hommes au marché.

« Par ailleurs, reprit Geoff en sortant de sa poche une allumette dont il se servit pour tasser le tabac dans son fourneau, si nous voulons établir un système de défense digne de ce nom, pourquoi ne pas nous servir de ce que nous avons ? Je veux dire... nous avons un château tout à fait respectable là-dehors...

— C'est une vraie ruine ! intervint John Lovegrove.

— En partie, c'est vrai. Mais nous pourrions combler les brèches... »

Jake en avait assez entendu. On tournait en rond depuis près d'une heure et il commençait à perdre patience. Il se leva, agita les bras et tenta de canaliser les débats.

« Mesdames, messieurs, s'il vous plaît... tenons-nous-en à l'essentiel. Que faire s'ils sont vraiment là ? Ne devrions-nous pas nous poser quelques questions ? Par exemple : que veulent-ils ? En quoi leur intervention nous affectera-t-elle ici, en Purbeck ?

— Pourquoi ne vas-tu pas le leur demander ? » lança Ted Gifford, déclenchant l'hilarité générale.

Jake secoua la tête. « Vous n'y êtes pas. Cet appareil, s'il est chinois, est aussi le signe d'une civilisation extrêmement évoluée. Merde ! nous ne possédions rien de tel avant l'Effondrement !

— Pas que nous sachions... avança Will Cooper. Mais tu sais comment sont les États...

— Et si ces dragons étaient irlandais ? hasarda Jenny Randall.

— Allons, Jenny ! fit Geoff Horsfield. Serait-ce vraisemblable ?

— Eh bien, c'est un peuple très créatif...

— Chi-nois ! » articula Jake avec emphase. Il craignait de voir rouge s'il ne parvenait pas à leur rentrer cela dans le crâne. « C'était un dragon chinois. Je l'ai vu, rappelez-vous ! Mais je vous repose la question : qu'attendent-ils de nous ?

— Pourquoi attendraient-ils quelque chose de nous ? s'écria le vieux Josh depuis son tabouret près du comptoir. Si ça se trouve, ils nous ficheront la paix. Ils laisseront Branagh nous gouverner.

— Possible, admit Jake en espérant secrètement qu'il en serait ainsi. Mais je n'en crois rien.

— Vous voulez savoir pourquoi je crois, moi, que ce ne sont pas les Chinois ? lança John Lovegrove en se penchant. Parce que, si c'était eux, ça n'aurait qu'une signification.

— C'est-à-dire, John ? lança quelqu'un assis à l'une des tables du fond.

— Ça voudrait dire qu'ils veulent régner sur le monde...

— N'importe quoi ! s'insurgea Charlie Waite, qui essuyait des

verres derrière son bar. Pourquoi les Chinetoques voudraient-ils Purbeck ? À quoi voulez-vous qu'on leur serve ? »

C'était une bonne question. Les Chinois s'en tenaient traditionnellement à l'intérieur de leurs frontières. Pourquoi revenir là-dessus aujourd'hui ?

« Il ne s'agit pas tant de Purbeck, dit John, que de... enfin... de l'Angleterre... Vous savez, l'ancien Royaume-Uni... Si la Chine était la première à se rétablir... la première à se relever, si vous voulez, eh bien... peut-être... »

— Peut-être quoi ? s'enquit Jake. Un État mondial ? C'est à ça que tu penses ? Avec les Chinois qui en tireraient les ficelles ? »

Jake balaya l'assemblée du regard et constata l'effet de ses paroles sur ses voisins. Cette idée venait enfin de pénétrer leur esprit, de frapper leur imagination.

Un monde géré par les Chinois...

« Nan... » lâcha Eddie Buckland en coupant court à cette prise de conscience. Il fit signe à Charlie de servir de nouveaux verres. « Je n'y crois pas, personnellement. Je ne vois pas pourquoi ils se donneraient la peine... »

— C'est pourtant un fait ! s'impatientait Jake, exaspéré par cette suffisance. Ils sont là ! Nous avons vu un de leurs appareils. Nous ne l'avons pas rêvé. Nous l'avons vu. Il est arrivé.

— Il était énorme en tout cas, dit Ted Gifford en opinant vivement du chef pour appuyer les propos de Jake. Le plus gros engin que j'aie jamais vu, je le jure. Comme dans les vieux films... Vous savez, quand les extraterrestres envahissent...

— Merci, Ted, dit Geoff en secouant la tête. N'oublie pas de raconter ça aux enfants avant qu'ils aillent se coucher ce soir.

— Ouais, mais Ted a raison en un sens, dit Jake. Et s'il s'agissait d'une invasion ? Cela expliquerait la présence de tous ces réfugiés sur les routes...

— Il y en a toujours...

— D'accord, John, mais depuis peu... Enfin, nous l'avons tous constaté...

— C'est vrai, dit John en s'asseyant sur le bord de sa chaise. Mais pourquoi personne n'en a-t-il parlé avant aujourd'hui ? Vous savez comment ça se passe en général... Les bruits nous atteignent bien avant l'arrivée du problème. Que s'est-il passé cette fois-ci ? Pourquoi la rumeur ne fait-elle plus son travail ? »

Jake l'ignorait. Peut-être la rumeur était-elle encore active... Mais peut-être l'envahisseur arrivait-il parfaitement à la contenir.

Si c'était vrai, comment s'y prenait-il ? Il y avait toujours des gens qui passaient entre les mailles du filet. Les nouvelles filtraient. Tout finissait toujours par se savoir.

La discussion s'acheva de manière peu concluante deux heures plus tard. Aucune décision n'avait été prise. Ted Gifford avait suggéré d'envoyer une équipe de reconnaissance vers l'est pour en savoir plus mais, face au manque de volontaires, le projet avait tourné court.

Un consensus avait été atteint toutefois : de l'avis général, nul en dehors de bandes éparses de voleurs et de meurtriers ne s'intéressait à Purbeck.

C'était sans doute Will Cooper qui avait le mieux résumé ce sentiment partagé :

« C'est quand même pas le Tibet, ici ! »

Tout le monde s'était finalement mis d'accord sur un point : cela se calmerait. Il faudrait se montrer particulièrement vigilant pendant quelques semaines, mais ensuite...

Jake se tenait dans la cour, le regard perdu au-delà des champs, vers le sud. La journée s'était révélée riche en émotions. Il avait tué un homme et retrouvé une bonne amie assassinée. Le lendemain, il enterrerait Margaret puis présenterait à Jack Hamilton sa nouvelle épouse.

Cela lui rappelait... Il lui faudrait dire à Becky que le départ pour Wareham serait un peu retardé le lendemain matin. S'il devait s'occuper de mamie Brogan, il valait mieux s'y employer dès l'aube. Oui, et seul. Peter en avait assez vu.

Peter musardait en compagnie des autres jeunes du village près de la remise où avaient eu lieu toutes ces horreurs. Jake s'approcha de lui.

« Ça va ? »

Peter acquiesça.

Jake chercha autour de lui. « Où est Boy ? »

— Meg l'a ramené à la maison. Il avait faim.

— Écoute... J'ai un saut à faire à Corfe. Il faut que je prévienne Becky que nous partirons un peu en retard demain. Je lui avais dit huit heures mais si je dois... tu sais...

— Je sais. Tu veux que j'allume un feu ? »

Jake sourit à pleines dents. « Ça nous ferait du bien, oui.

— À tout à l'heure, alors. »

Jake quitta son fils et retourna au New Inn. Josh était sur le départ. Il se dirigeait vers le chariot avec Geoff Horsfield et John Lovegrove mais, apprenant que Jake allait dans la même direction que lui, il prit appui sur son bras et s'installa avec lui à l'arrière du véhicule, qui se mit bientôt en branle.

« Ted nous disait que Rory avait une fille, commença Josh comme ils pénétraient dans l'obscurité de l'allée bordée d'arbres.

— C'est vrai. Elle est adorable, d'ailleurs. Roxanne... »

Josh chanta le début de la vieille chanson puis éclata de rire. « Elle doit y avoir droit souvent !

— Pas de la part des petits jeunes... »

Josh garda le silence un moment. « Tu m'as rapporté quelque chose, Jake ? Tu sais... du marché ? »

Jake ne lui avait pas encore donné sa surprise. Il pensait le faire le lendemain, après s'être acquitté de tout le reste.

« Je t'ai bien rapporté *quelque chose*... »

Josh partit d'un rire de gorge qui dégénéra en quinte de toux.

« Tout va bien, Josh ? s'enquit Geoff dans le noir devant eux. Ta poitrine qui te joue des tours ?

— Ma poitrine est nickel... Mes fichues guibolles, par contre...

— Ce ne sont pas tes jambes que j'ai entendues ! s'écria John Lovegrove en riant.

— Drôle de journée, pas vrai ? dit Josh sans lui prêter attention. Pas fâché qu'elle se termine...

— C'est marrant que tu dises ça... lâcha Jake.

— Pourquoi cela, mon gars ?

— Tu verras<sup>6</sup>. »

Josh lui effleura le bras avec compassion. « La journée a été dure pour toi, je sais... Pauvre vieille Maggie...

— Maggie ? Oh ! tu veux dire...

— Mamie Brogan... c'était...

— Personne ne te reproche rien, Jake, intervint Geoff. J'aurais agi exactement comme toi.

— Moi aussi, ajouta vivement John. À ta place, je lui aurais même arraché les couilles !

— Avant de les lui faire bouffer, à cet enfant de salaud ! »

Jake baissa les yeux, surpris d'une telle véhémence, d'une telle colère, chez ses vieux amis. Eux d'ordinaire si bons... Bons mais inflexibles.

« Le tuer... ce n'était rien. Il ne méritait pas mieux ! Seulement... »

Des grognements approuvateurs lui répondirent. Ils savaient de quoi parlait Jake. Ils le connaissaient trop bien pour l'ignorer.

« Ton fils comprendra, Jake, murmura Geoff. Il te connaît. Il sait que tu ne l'aurais jamais fait sans bonne raison.

— Ouais, mais...

— Geoff a raison, insista John. Ne t'inquiète pas pour Peter. Il faut qu'il comprenne comment tourne le monde, qu'il apprenne à différencier le bien du mal. Œil pour œil... »

Peut-être. Néanmoins, Jake n'avait jamais été un grand partisan de la loi du talion. Directement issue de l'Ancien Testament, elle était très associée dans son esprit aux mesures de fermeté des politiciens de

droite dont il s'était toujours méfié. En outre, sa réaction faisait de lui l'égal d'hommes tels que Charlie Waite et Frank Goodman. Or il n'était pas certain d'avoir envie de leur ressembler.

*Nécessité fait loi*, songea-t-il. Tout pouvait se résumer ainsi. Pourtant, il le savait, son acte l'avait diminué aux yeux de son fils.

Il changea de sujet. « On ne t'a pas beaucoup entendu ce soir, Geoff...

— C'est vrai ?

— Ouais... Je t'aurais imaginé plus loquace sur ce sujet, vu ton passé d'historien...

— Eh bien, on peut parfois avoir beaucoup à dire et préférer se taire.

— Ah bon ? »

Geoff se tut un instant puis reprit : « Tu es libre demain après-midi, Jake ?

— Je crois, oui.

— Passe me voir, alors.

— Cela ne présage rien de bon, fit John Lovegrove.

— Possible, rétorqua Geoff. Je peux très bien me tromper. C'est d'ailleurs ce qui m'a poussé à tenir ma langue tout à l'heure. Je ne voulais effrayer personne sans raison.

— Ce que tu as à dire est si effrayant ? » s'enquit Jake.

Geoff partit d'un rire abattu. « J'en sais rien. Ça me fiche la trouille, à moi, en tout cas ! »

De retour à Corfe, Jake aida Josh à rentrer chez lui.

« Tu sais où Becky dort cette nuit, Josh ?

— Ici, mon gars. Elle doit être au bar. Elle a une bonne descente, cette petite ! »

Jake lui dit bonne nuit puis se rendit au bar, mais Becky n'y était pas.

« Elle est montée il y a un moment, lui apprit Will, occupé à faire la vaisselle derrière le comptoir. Elle est au premier étage, côté rue. Chambre 3. »

Jake monta et frappa à la porte.

« Qui est-ce ? cria la jeune femme à l'intérieur.

— C'est moi, Jake... J'ai quelque chose à te dire.

— Une seconde... »

Becky ouvrit la porte. Dans la lueur de la bougie, Jake comprit qu'elle était sur le point de se coucher. Elle s'était lavé les cheveux et avait enfilé une chemise de nuit.

Elle sourit. « Jake... Je suis contente de te voir ! Entre donc une minute.

— Non... Écoute, je n'ai pas le temps... »

Mais elle ne voulut rien savoir. « Entre ! J'ai attendu toute la journée le moment de te parler. »

En refermant la porte, elle se tourna vers lui et éclata de rire.

« Quoi ? »

— Tu as failli me surprendre !

— Te surprendre ?

— Avec mon bandeau. Je le mets de temps en temps quand je suis seule. Je déteste voir mon œil, tu comprends... dans la glace.

— Ah... »

Il promena son regard. La pièce était exiguë et assez miteuse, garnie d'un tapis élimé et de meubles en teck bon marché des années 1950. Une serviette humide était jetée sur le lit. Une bouteille de whisky et un verre trônaient sur la table de chevet à côté de la bougie.

Elle suivit son regard. « Un dernier verre, Jake ? C'est un "single malt". Un Laphroaig d'avant l'Effondrement. »

Il avait eu l'intention de partir sitôt après l'avoir prévenue mais la vue du whisky le fit fléchir.

« D'accord... Juste un verre... »

Elle sourit et se dirigea vers la bouteille. « Alors, que voulais-tu me dire ? »

— J'arriverai un peu plus tard que prévu. J'ai une affaire à régler d'abord. Je me disais... eh bien, que tu apprécierais de faire la grasse matinée.

— Avant le grand jour, hein ? »

Elle lui servit une dose respectable, qu'elle lui tendit.

Jake s'approcha. « À la tienne ! dit-il en levant son verre. Tu es contente pour demain ? Je veux dire... Tu ne regrettes pas ton choix d'épouser Jack Hamilton ? »

Elle baissa les yeux. « C'est juste que... Enfin, ce sera bizarre d'être liée à un seul homme... »

— Tu crois ? »

Elle croisa son regard. « Ouais... Plus vieux, pour ne rien arranger. Je me demande... »

— Oui ? »

Elle hésita. « Puis-je te confier un secret, Jake ? »

— Je t'écoute.

— J'aime le sexe. J'adore ça. Quant à mon œil... eh bien, je suis née avec et la vie est ainsi faite que je n'ai jamais eu l'occasion d'y remédier. Mais ce n'est pas si grave, tu vois... parce que ça m'a donné une excuse... pour ne pas trop m'engager.

— Ah bon ? » fit Jake, gêné. La conversation devenait un peu trop intime à son goût. Il but une gorgée du breuvage malté. « Purée, que c'est bon ! »

— N'est-ce pas ? » Becky s'empara de son verre et y trempa ses lèvres à son tour. « Mmm... je ne vois guère qu'un seul plaisir qui soit meilleur que ça.

— L'amour, tu veux dire ? »

Elle lui rendit son verre.

« C'est ça qui t'inquiète, alors ? De devoir rester fidèle à Jack ?

— En partie... » Elle rit et regarda ses orteils. « Encore faudrait-il le pouvoir. J'ai de mauvaises habitudes, Jake. De très mauvaises habitudes... Je ne suis pas sûre que le mariage suffise à m'en guérir.

— Que comptes-tu faire ? »

Là encore, elle plongea son regard dans le sien. C'était déconcertant, sans aucun doute, mais un homme pourrait s'y accoutumer.

« Pour l'heure, je compte aller me coucher.

— Oh ! d'accord... » Jake siffla une longue rasade. C'était un whisky tout à fait splendide. Il aimait la brûlure qu'il laissait dans la gorge, son délicieux arrière-goût de tourbe. Il la regarda. « Je ferais mieux d'y aller, dans ce cas... »

Elle lui prit son verre des mains, le vida et le lui rendit.

« Justement... J'espérais que tu resterais... J'avais envie, eh bien... de te montrer combien je te suis reconnaissante.

— Becky...

— Non, Jake. Écoute-moi. Tu vois, pendant le trajet, dans le chariot, je n'ai cessé de me demander... que puis-je faire pour Jake ? Il a été si bon avec moi... Et alors je me suis dit : je pourrais lui offrir une partie de jambes en l'air dont il se souviendrait... Ce serait un bon moyen de le remercier, non ? »

Jake déglutit, embarrassé. « Et ensuite ? »

Elle dénoua sa ceinture et laissa tomber sa chemise de nuit. « Je ne suis pas une ingrate, vois-tu, Jake Reed. Je sais reconnaître mes amis et je les traite bien... »

Jake resta debout la bouche ouverte à l'écouter. Elle ne mentait pas. Ses gestes parlaient pour elle. Elle avait des formes magnifiques et cela faisait des années qu'il n'avait pas vu de femme nue. Mais c'était immoral. Il ne pourrait plus jamais regarder Jack Hamilton en face.

Pas plus que lui-même dans la glace.

Elle s'approcha, saisit les mains de Jake et les plaça sur ses seins.

Ils étaient si chauds, si parfaits.

« Becky, je ne peux pas...

— Pourquoi pas ? Tu ne ferais aucun mal à Jack. Il ne sait même pas que j'existe. Et puisque c'est ma dernière fois avant que je devienne une honnête femme... »

Jake ferma les yeux, sentit les mains de Becky sur son cou, ses lèvres sur sa joue. Quel mal ferait-il ? Quel mal ?

« Becky... c'est très flatteur... Vraiment. Tu es une femme superbe... »

Cela, au moins, c'était vrai. À la flamme de la bougie, elle était l'image vivante du désir, telle la Vénus de Botticelli. Pourtant, il ne pouvait pas rester. Ne fût-ce qu'envisager d'entamer une relation avec elle relevait de la folie. Par ailleurs, il fallait aussi compter avec les fantômes du passé. Mais il était difficile de s'éloigner. La chaleur de sa peau sous ses paumes, la tendre délectation de sa bouche contre son cou.

« Becky, je t'en prie...

— Tu peux me prendre, Jake. Ce soir... Tu peux rester toute la nuit si tu veux...

— Je ne peux pas... Mon fils...

— Une heure, alors... S'il te plaît, Jake... Je ferai tout ce que tu voudras... »

Il gémit en sentant sa main envelopper doucement son sexe.

« Becky, non... Je ne peux pas ! »

Mais sa raideur le trahit.

« Chut ! mon chou... Bien sûr que tu peux... C'est à ça que sert Becky... à te faire sentir encore en vie...

— Becky... »

Mais il était perdu. Perdu sans espoir de retour. Ses mains, ses lèvres, la rondeur de ses seins... Il avait oublié la magie de tout cela.

Elle lui sourit amoureusement en le déshabillant de ses doigts experts.

« Tu es mort depuis trop longtemps, Jake, mon chéri... Viens, mon amour, viens te coucher et ne t'inquiète plus de demain... »

Il était plus de deux heures quand il rentra. Peter l'avait attendu, inquiet de ne pas le voir revenir. Dans l'âtre, le feu n'était plus que cendres.

« Excuse-moi... Des affaires à régler.

— Papa... »

Il vit que son fils voulait le sermonner, lui reprocher non seulement son retard mais aussi tout le reste. Tout ce fichu merdier.

« Pardonne-moi, fiston. Je n'aurais pas dû tant tarder. Je... »

Il était rentré à Corfe en pressant le pas dans l'obscurité, le cerveau en ébullition, sans savoir que penser ni que ressentir.

Il n'avait pas couché avec une femme depuis la mort d'Annie. Il n'avait pas tué un homme ainsi, au corps à corps, depuis... combien de temps ? Au moins huit ans. Mais aujourd'hui...

« L'oncle Tom ne va pas bien, dit Peter en l'interrompant dans ses pensées. Cathy est venue il y a une heure...

— Une heure ? Oh ! merde... Mary a fait chercher le docteur ?



— J'ai dit à Cathy que tu passerais dès ton retour... Mais tu...

— Excuse-moi... Écoute, j'y vais tout de suite. Tu veux m'accompagner ? »

Avec un signe de tête, Peter empoigna son manteau, l'air renfrogné. Boy bondit aussitôt de son panier.

« Papa ?

— Quoi ? »

Peter baissa les yeux, embarrassé. « Tu ferais peut-être mieux de te laver...

— De me laver ? » Il comprit alors. « Oh... »

Il s'approcha du vieil évier en céramique de l'arrière-cuisine et entreprit de faire un brin de toilette.

Peter avait raison. Il aurait été inconvenant de se présenter chez les Hubbard avec sur soi l'odeur d'une autre femme. Et pas seulement pour ce qui gênait Peter.

Il y avait pensé dans les bras de Becky : en couchant avec elle, c'était d'une certaine façon Mary qu'il trahissait aussi.

C'était absurde, il le savait, mais c'était vrai.

Il rejoignit Peter et Boy devant la maison. « Cathy t'a dit ce qu'il avait ?

— Une poussée de fièvre.

— De la fièvre ? »

Jake s'arrêta et prit le bras de son fils. Peter débordait de colère.

« Je suis désolé, d'accord ? Ça été une dure journée. »

*Et ce n'est pas fini.* Mais il s'abstint de le dire.

« Viens... Allons voir ce qu'on peut faire. »

Tom était mal en point. Cela sautait aux yeux dès qu'on entrait dans sa chambre.

« Qu'y a-t-il ? » s'enquit Jake à voix basse sans savoir si Tom, les paupières closes, dormait ou non.

Mary se retourna et leva les yeux vers lui. Elle pleurait. « C'est son épaule. Elle a recommencé à enfler.

— Et le docteur ?

— Cathy est allée le chercher il y a une demi-heure. Il a promis de venir. »

Jake s'approcha du lit et, attentif à ne pas déranger le malade, se pencha sur sa blessure.

Il fit la grimace. Ce n'était pas beau à voir. Cela avait l'air infecté.

« Il allait bien pourtant, déclara-t-il en regardant Mary. La plaie était propre. »

Elle prit une inspiration tremblotante. « Je sais...

— Dis-lui, Mary, dit Tom avec lassitude. Dis-le-lui donc.

— Me dire quoi ? »

Mary baissa la tête. Elle s'était arc-boutée comme pour parer un coup physique.

« Quoi ? »

Jake prit soudain conscience de la présence de Peter et des filles dans l'embrasement de la porte derrière lui.

Tom ouvrit les yeux. Il se tourna lentement vers Jake. « Je suis en train de mourir, Jake. »

Celui-ci secoua la tête. « Ne dis pas ça. Le docteur arrive d'une minute à l'autre. Il te donnera des médicaments... »

Mary leva vers lui ses yeux rouges au milieu de son visage blême. « La blessure n'est pas en cause.

— Je ne comprends pas...

— J'ai le cancer, affirma Tom. Le cancer du foie. Du moins, c'est là qu'il a commencé. Il s'est étendu. Quant à mon système immunitaire... » Il sourit d'un air fatigué comme s'il y avait là matière à plaisanter. « Il s'est fait flinguer. »

Jake secoua encore la tête. C'était impossible. Impossible. Quelques jours plus tôt, Tom cheminait encore à son côté, le teint rougeaud, en pleine santé.

« Tu ne peux pas en être sûr.

— Il est allé à l'hôpital. À Dorchester. Il y a subi tous les tests. »

Jake regarda Mary puis Tom. « Ce jeune médecin que nous avons vu... ?

— Il m'avait déjà examiné. Trois... non, quatre fois... »

Tom referma les paupières. Il avait l'air beaucoup plus détendu.

Jake perçut un mouvement vif derrière lui. Il se retourna juste à temps pour voir Meg s'éloigner avec précipitation, en larmes. Peter lui courut après.

Cathy aussi pleurait. Cependant, à l'instar de Beth, elle restait calme. « C'est vrai, papa ?

— C'est vrai, lui répondit Mary doucement.

— Et la balle ? »

Tom sourit d'une façon plus naturelle. « L'une des petites ironies de la vie, hein ? »

Jake n'arriva pas à lui rendre son sourire. Il ne voyait plus que les signes de la maladie sur le visage de Tom. Il n'avait rien vu jusque-là. Peut-être n'avait-il pas bien regardé. Mais c'était clair à présent.

« Ça dure depuis combien de temps ?

— Près d'un an, répondit Mary en serrant la main de Tom. Au début, il le mettait sur le compte de la fatigue. Il y voyait un premier signe de l'âge. Mais les douleurs ont commencé.

— Bon sang, Tom, pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Je ne voulais pas t'inquiéter...

— Eh bien, tu aurais dû ! »

Jake se leva, surpris de sa propre colère. Il avait envie de casser quelque chose.

« Putain !

— Jake... »

Il regarda Tom en clignant des yeux par-dessus ses larmes. « Tu m'as sauvé ! Tu m'as laissé la vie sauve, à l'époque. Je te suis redevable. Tu ne peux pas me faire le coup de mourir ! »

La bouche de Tom trembla. « On dirait bien que si. »

Quelques coups secs résonnèrent contre la porte d'entrée puis un bruit de pas précipités se fit entendre dans l'escalier. Le médecin du coin, Hart, apparut dans l'embrasement.

« Jake... Mary... »

Il se rendit directement au chevet de Tom et posa sa mallette près du lit tandis que Jake reculait.

« Je leur ai tout dit, déclara Tom au praticien.

— Dieu merci. Qu'est-ce qui ne va pas aujourd'hui ? »

Pendant que le médecin examinait Tom, Mary conduisit Jake au rez-de-chaussée.

Leur discussion fut paisible mais intense.

« Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? »

Mary haussa les épaules. Elle était au bord des larmes une fois de plus. « Il me l'a demandé. Il voulait que la vie suive son cours normal... »

— Normal ? Merde ! Qu'y a-t-il de normal là-dedans ?

— Jake...

— Pardonne-moi. Je... Je suis désolé. Vraiment. J'aime tellement Tom...

— Je sais. » Mais il y avait de la consternation dans la voix de Mary.

Il secoua la tête. Maintenant qu'il était au courant, beaucoup de bizarreries s'expliquaient soudain. Même le comportement de Mary le soir de la fête.

Elle se détourna, décidant de s'activer. À défaut d'autre chose, elle choisit de remplir la bouilloire.

« Nous... Nous en avons parlé, Tom et moi... quand nous l'avons appris. Je... Je voulais tout te dire.

— C'est vrai ? »

Elle lui jeta un coup d'œil en coin. « Oui... Seulement, Tom n'a pas voulu en entendre parler. Il craignait que ton regard ne change... tu sais... »

Il savait et il comprenait. S'il était mourant, il ne voudrait surtout pas que ses amis posent sur lui de ces regards miègres empreints d'une commisération déplacée.

« Alors tu as... »

Elle soupira. « Tu sais... C'était bien ça le plus dur, de le regarder tous les jours... de le voir décliner. Tu as bien dû remarquer quelques signes.

— Non. Non, je... De petits indices, sans doute, mais je mettais ça sur le compte de l'âge, moi aussi. On ne se fait plus tout jeunes, tous autant qu'on est...

— C'est vrai... »

Il fronça les sourcils. « Vous l'aviez dit aux filles ? »

Mary secoua la tête. « Non. Pas avant ce soir... Pas avant que... »

Elle se tourna vers lui, bouleversée. « Oh ! Jake... C'était horrible...

— Oh ! Mary... »

Il la prit dans ses bras et la serra contre lui pour la laisser sangloter sur son épaule. Ses larmes continuèrent leur chemin sur ses propres joues.

« Nous serons aux petits soins pour lui, Mary, je te le promets. Tout ce dont tu auras besoin... tu n'auras qu'à demander, tu le sais. Tout ce dont tu auras besoin. »

Jake dormit à peine. Bien avant l'aube, il était debout et habillé, prêt à s'acquitter de ses obligations.

Ce matin, il avait peur. Peur de voir en plein jour ce qu'il n'avait qu'aperçu la veille au soir. Il avait fourré dans un sac plusieurs vieux draps, des gants de chantier et une pelle. Il était sur le point de partir – dans l'idée d'arriver sur place au lever du soleil – quand Peter descendit et entreprit de se chausser.

« Peter... ce n'était pas la peine...

— Je n'arrivais pas à dormir, affirma le garçon en décrochant son manteau de la patère.

— Tu n'es pas obligé de venir. »

Peter regarda Jake droit dans les yeux. « Je sais. J'en ai envie. Nous partageons tout, à partir de maintenant. D'accord ? »

Jake dévisagea son fils, décontenancé. Il ne lui connaissait pas ce ton.

« D'accord... Comment va Meg ?

— Pas bien. Elle n'avait rien vu venir. Cathy et Beth, elles, pressentaient un problème. Mais Meg... elle a tout pris de plein fouet. »

Jake hocha la tête. *Comme toi, se dit-il, quand ta mère est morte.*

« Je voulais te demander, reprit Peter, est-ce que tu... ?

— La bague ? Ouais. Je te la ramènerai de Corfe tout à l'heure. Elle est dans mon sac. » Il sourit. « Elle est très jolie. En or massif. »

Peter lui renvoya son sourire. « Merci... »

— De rien. Allez, on y va. »

À travers champs, East Orchard était tout à côté. Ils descendirent la longue pente dans les premières lueurs, tous deux plongés dans le silence, perdus dans leurs pensées. Boy gambadait entre eux. Ce n'est qu'en arrivant que Jake se tourna vers son fils.

« Écoute... si c'est trop choquant... »

— Ça va aller, papa. Je t'assure. C'est horrible, je sais, mais il faudra bien que je fasse avec. »

Jake voulut insister mais Peter avait sans doute raison. Peut-être fallait-il voir le pire – l'insupportable – pour saisir l'ensemble. Le bien et le mal. Ils participaient d'un équilibre délicat en ce monde. Qui ne le comprenait pas était foutu. Complètement foutu.

Il posa la main sur l'épaule de son fils. « Viens, alors. Mais je te préviens : ce n'est pas joli à voir. Pauvre Margaret... »

Peter baissa la tête puis acquiesça.

« Nous l'envelopperons dans ces draps puis nous l'enterrerons. Dans son jardin. C'est là qu'elle aurait voulu reposer. »

— Papa ?

— Oui, mon garçon ?

— C'est un peu morbide mais... tu crois que Meg et moi pourrions récupérer la maison ? »

La question décontenança Jake. « Eh bien, je... j'en parlerai à Tom... »

— C'est juste que...

— Continue...

— Si la fin est proche... si les Chinois sont là... j'aimerais passer un peu de temps seul avec Meg. Rien qu'elle et moi... »

Jake faillit lui répondre qu'il n'avait que quatorze ans et qu'ils avaient toute la vie devant eux. Mais quatorze ans avaient une tout autre valeur désormais. Ce n'était pas comme à son époque, où on était encore un enfant. En outre, ils n'avaient pas toute la vie devant eux. Nul ne savait combien de temps il leur restait. Dès lors, pourquoi pas ?

« Je lui parlerai, Peter. Je te le promets. Dès mon retour de Wareham. Mais, tout d'abord, finissons-en. »

À son arrivée à l'hôtel Bankes Arms, Becky l'attendait à côté de ses bagages, posés sur le trottoir au pied de son chariot au chargement assujéti à l'aide d'épaisses lanières.

En le voyant, elle sourit et vint à sa rencontre. Elle s'était mise sur son trente et un. Plus surprenant, elle portait son bandeau.

« Jake, mon chou... Comme tu peux le voir, je suis prête. »

Il lui tendit la main mais elle n'en tint pas compte, préférant le serrer dans ses bras et lui glisser à l'oreille : « C'est dommage que tu ne sois pas resté plus longtemps... J'ai eu du mal à m'endormir... »

Mal à l'aise, il eut un mouvement de recul. « Tom ne se sentait pas bien... Nous avons veillé la moitié de la nuit... Et, ce matin, il y a eu l'enterrement... »

Elle changea d'expression, visiblement compatissante. « Je regrette sincèrement.

— Ne t'inquiète pas, murmura-t-il en se rappelant la gentillesse et l'affection dont elle avait fait preuve à son égard la veille. Si on te conduisait plutôt à ton mari, hein ? »

Une manière de mélancolie flotta sur son visage mais elle finit par sourire à pleines dents. « Allons-y ! Viens t'asseoir à côté de moi, Jake, et dis-moi tout... »

Il fallut plus d'une heure au chariot pour gagner Wareham et, après ces quelques jours si mouvementés, Jake se laissa submerger par la fatigue. Tandis que Becky se chargeait de la conversation, il resta assis à scruter l'horizon, à l'affût de tout signe de bandits.

S'il n'en avait tenu qu'à Becky, bien sûr, ils se seraient arrêtés en cours de route, mais Jake se montra inflexible.

« Ce fut merveilleux... vraiment... Tu es une femme ravissante, Becky... Mais tu te maries aujourd'hui et je ne vais pas... tu sais... le jour de ton mariage. »

Becky feignit la déception. Ou pas. Peut-être était-elle vraiment déçue. Cela n'avait aucune importance aux yeux de Jake. Si agréable qu'ait été cette incartade, il n'y succomberait plus. Par ailleurs, il avait de tout autres préoccupations à l'esprit. Il lui fallait réfléchir.

L'inhumation s'était révélée encore plus pénible qu'il l'avait imaginé. Rien ne l'avait préparé au spectacle du corps de Margaret dans les lueurs de l'aube. Cela ne tenait pas tant à la rigidité cadavérique, qui lui conférait un air figé, presque hanté, qu'à la forte décoloration de sa peau. Les insectes l'avaient déjà trouvée et avaient entamé leur ignoble festin. Mais c'étaient surtout ses cheveux – sa belle crinière argentée – qui l'avaient perturbé car ils étaient désormais imprégnés de sang coagulé semblable à du goudron noir qui l'agglutinait à sa literie de telle sorte que, quand il avait fallu la soulever, l'oreiller était venu avec elle, inséparable.

Ç'avait été un instant atroce. Abominable. Mais Peter l'avait aidé. Il s'était empressé de déplier un drap et de l'enrouler autour d'elle. Ensemble, ils l'avaient descendue par l'escalier – elle leur avait semblé aussi légère qu'une enfant – et sortie dans le jardin. Peter et lui avaient déjà creusé la tombe entre ses roses et ses chrysanthèmes.

Jamais elle n'aurait imaginé connaître une fin pareille. Une femme si douce toute sa vie. Un tel bastion de la bonté sur terre.

Avant de la recouvrir avec son fils, il avait prononcé quelques mots tandis que Peter inclinait la tête. Boy s'était approché d'un air curieux. Des gémissements ténus lui échappèrent à l'odeur de la sépulture ouverte.

Oui, mais au moins quelqu'un s'était-il soucié d'elle à la fin.

Jake leva les yeux. Becky venait de lui dire quelque chose.

« Excuse-moi, Becky ?

— J'étais en train de parler de cet appareil que nous avons tous vu.

— Je t'écoute...

— Je me disais... Peut-être qu'ils sont venus nous aider, tu sais, à tout rétablir... à reconstruire... Tout le monde a autre chose en tête, bien sûr... On imagine le pire... Pourtant, eh bien, peut-être sommes-nous devenus trop méfiants.

— Rien de plus naturel, dit-il, intéressé par son raisonnement. Cela fait plus de vingt ans qu'il n'arrive jamais que des ennuis par la route de l'est. »

Ils approchaient. La ville et le cours d'eau apparaissaient droit devant.

« Jake... Avant notre arrivée... Avant que je... enfin, que je rencontre cet homme qui sera mon mari... veux-tu me faire une promesse ? »

Il sourit mais remarqua aussitôt qu'elle était très sérieuse.

« Ça dépend...

— Je voudrais juste... Si ça se passe mal... si jamais cela tournait au vinaigre entre ce Jack et moi... eh bien, promets-moi de venir me chercher. Promets-moi de m'emmener loin. »

Ce n'était pas une requête anodine. Jake garda le silence pendant quelques instants de réflexion intense.

« Eh bien, Becky, lâcha-t-il enfin en secouant la tête, je pourrais dire oui... mais tu ne parles pas que de toi, n'est-ce pas ? Tu parles aussi de tes marchandises... de ton chariot, de ton poney, de tes bagages, de tes habits et de tout le reste... C'est bien ça ? »

Elle sourit, soulagée qu'il l'eût comprise. « Tu vois... une femme célibataire est très seule en ce monde. À moins d'être la plus vache des garces, on est vulnérable et il est bon d'avoir un ami sincère sur qui compter. Surtout si on a partagé... tu vois ce que je veux dire...

— Becky... que ce soit bien clair : c'était une aventure d'un soir.

— Je ne l'oublie pas, dit-elle avec un large sourire en posant la main sur son genou. Mais c'était bien quand même, non ? Une des plus belles heures de ma vie, je dirais...

— Becky...

— Je sais ! Et je ferai de mon mieux pour que ça colle entre Jack Hamilton et moi. Malheureusement, il arrive parfois que la meilleure volonté du monde ne suffise pas. C'est aussi une question de

compatibilité... »

Il faillit éclater de rire mais s'aperçut, là aussi, qu'elle était on ne peut plus sérieuse.

« D'accord. Je te le promets. En contrepartie, j'attends aussi une promesse de ta part. »

Elle se tourna pour le regarder bien en face sur le long banc du chariot, son bon œil rivé sur lui avec bienveillance, ses lèvres ouvertes sur un large sourire dévoilant ses dents parfaites.

« Je t'écoute.

— Très bien... Promets-moi de ne coucher avec aucun des fils de Jack Hamilton.

— Jake ! »

Elle prit un air offensé auquel Jake resta insensible.

« Non. Ça ne prendra pas avec moi. Je te connais ! Tu m'as avoué ta nature et tu me l'as ensuite prouvé. Tu es une fille pétrie de mauvaises habitudes... de très mauvaises habitudes. Mais les fils de Jack... interdit d'y toucher ! Compris ?

— Mais pourqu... ? »

Il lui coupa la parole. « Parce qu'ils ont ton âge. Parce qu'ils sont forts et en bonne santé et... Tu veux vraiment que je te fasse un dessin ? »

Becky tira sur les rênes, arrêta le chariot et se tourna vers lui.

« C'est injuste... Voilà que j'ai envie de faire demi-tour et de rentrer chez moi.

— Où ça ? Dans cette chambre de ta pension de Chikerell ? Tu renoncerais à la chance de devenir la patronne de la meilleure auberge de Wareham pour ça ? »

Elle baissa les yeux, garda le silence un moment puis, d'une toute petite voix, elle dit : « C'est bon... Je promets.

— Parfait. Mais si j'entends quoi que ce soit... le moindre potin à propos du goût d'une certaine Becky pour les jeunes gens... alors ce sera la fin de notre accord. J'irai voir Jack Hamilton et je lui dirai tout en personne. Vu ?

— Oh ! Jake... tu ne serais pas si méchant...

— Tu veux parier ? »

L'espace d'un instant, elle riva sur lui un regard presque colérique puis, tout à trac, elle éclata de rire.

« Quoi ? fit Jake, interloqué.

— Je viens juste d'y penser... Heureusement que j'ai fait le plein de ces bonnes vieilles pilules bleues avant de me mettre en route ! »

Jack Hamilton était assis dans son bureau à l'arrière du pub, vêtu de son tablier de cuir, son whisky de midi devant lui, quand Jake



entra.

L'aubergiste se leva et accueillit son visiteur avec un sourire rayonnant. « Jake ! Je suis content de te voir... Tu as... ? »

— J'ai.

— Est-elle... ?

— Elle est. Mais je voudrais te dire un mot avant de te la présenter.

— Elle t'a coûté plus cher que ce que je t'ai remis, c'est ça ?

— Non, Jack. Je ne t'ai pas acheté une femme.

— Ah bon ? » L'aubergiste eut l'air décontenancé.

« Non. Mais je t'en ai quand même trouvé une. Une femme financièrement indépendante. »

À en croire l'expression de son visage, Jack ne savait pas trop si c'était une bonne nouvelle ou non. « Continue... »

— Très bien... Pour commencer, c'est une belle femme. Forte et jeune. Elle te donnera des fils vigoureux... »

Là encore, Jack parut dérouté. « Des fils ? Je n'en ai pas besoin... J'en ai eu plein de ma première femme, qu'elle repose en paix... Ce qu'il me faut, c'est une femme énergique dans mon lit la nuit et près de moi le jour. Quelqu'un qui saura me décharger d'une partie de mon fardeau. Qui n'aura pas peur de s'épuiser à la tâche.

— Dans ce cas, je crois avoir trouvé celle que tu cherches, Jack Hamilton... Il y a juste un petit inconvénient...

— Ah oui ? Lequel ?

— Son œil.

— Son œil ?

— Ouais... Elle a un œil de traviole. Il n'arrive pas à se fixer correctement. Il se balade... Mais quand on arrive à en faire abstraction...

— Elle pourrait porter un bandeau... »

Jake sourit. « C'est drôle que tu dises cela... Oh ! encore un détail... Ses affaires resteront à elle.

— Ses affaires ?

— Elle vendait des bijoux au marché de Dorchester... Elle en a tout un chariot, avec également des sacs, des vêtements et des tas d'autres marchandises. Tu devras lui laisser tout cela. Signez un contrat avant de vous marier de manière à formaliser l'accord de façon légale et contraignante. »

Jack était encore visiblement inquiet de cet œil déficient car il hocha la tête d'un air absent.

« Parfait. Tu veux la rencontrer, alors ? »

Jack acquiesça puis, se souvenant de son tablier, il l'ôta à la hâte et passa ses doigts dans ce qu'il lui restait de cheveux.

« Fais-la entrer, mon garçon ! Fais-la entrer ! »

Becky pénétra dans le bureau.

Le cœur de Jake battait la chamade. Et si la sauce ne prenait pas entre eux ? S'ils se détestaient au premier regard ?

Par bonheur, il constata d'emblée leur soulagement réciproque, voire leur contentement à ne pas trouver en l'autre le monstre qu'ils avaient imaginé. Ce n'était pas l'idéal mais qui pouvait prétendre à la perfection ?

« Jack... dit Becky avec le sourire en traversant le bureau d'un pas assuré pour lui prendre la main. Je suis Becky... Rebecca Croft, plus exactement, fille unique de feu Leopold Croft, de Weymouth. Ravie de faire votre connaissance. »

Becky rayonnait de satisfaction comme si le pire attendu n'était en réalité pas si terrible. Pourtant sa joie n'était rien en comparaison de celle de Jack. Il souriait comme s'il venait d'empocher une fortune. La femme qui se tenait devant lui était plus jeune que sa benjamine et, surtout, elle avait le galbe d'une reine.

« Becky, je suis *enchanté* de te rencontrer. » Dans une démonstration d'audace qui ne lui ressemblait pas, il l'attira contre lui et l'embrassa en plein sur les lèvres.

Elle éclata de rire. « Voilà ce que j'aime, Jack Hamilton... un homme de caractère !

— Impeccable ! répondit l'aubergiste avec un sourire jusqu'aux oreilles avant de se tourner vers Jake pour l'associer à son exaltation. Qu'est-ce qu'on attend, alors ? »

Hamilton demanda à deux de ses fils d'accompagner Jake jusqu'aux tumulus de Furzebrook pour veiller à sa sécurité. On avait encore signalé des inconnus sur les routes, notamment une bonne vingtaine de soudards qui se dirigeaient vers l'ouest, mais les trois marcheurs ne virent rien. Le paysage était paisible et silencieux sous un ciel d'automne sans nuage.

Sur la dernière section de son itinéraire, Jake sentit son humeur s'assombrir de nouveau. Pendant un bref instant, il avait failli oublier, mais, en approchant de chez lui, il se retrouvait face à la dure réalité. Tom allait mourir et avec lui le monde qu'ils connaissaient depuis plus de vingt ans.

Lentement, le château apparut, agrégat déchiqueté de gris sur le vert de la butte où il était encastré, ses tours en ruine dressées avec fierté dans le bleu du ciel. En levant les yeux, Jake aperçut au point culminant de l'édifice un bref éclat de lumière qu'il identifia aussitôt.

Lorsqu'il apparut au pied du versant oriental de la colline, Peter courut à sa rencontre, Boy jappant sur ses talons. Il avait l'air inquiet et perplexe.

« Ça va, fiston ? »

Peter portait les jumelles de son père autour du cou. « Papa... il faut que tu viennes voir... »

Peut-être. Mais il voulait tout d'abord des nouvelles.

« Comment va l'oncle Tom ? »

— Il dormait... Le docteur lui a donné un calmant...

— Et tante Mary ?

— Papa, c'est important... S'il te plaît, viens voir. Tante Mary va bien. Les filles s'occupent d'elle... »

Jake se laissa entraîner par le portail puis le long de la pente herbeuse escarpée menant au donjon, puis sur un autre raidillon et enfin jusqu'au sommet de la plus haute tour : la tour du roi. Là, Peter lui tendit les jumelles de campagne.

« Regarde au nord-est, vers Bournemouth. »

Jake régla les œilletons à sa vue puis scruta l'horizon dans la direction indiquée en posant le bord de l'instrument sur la pierre pour le stabiliser. Il ne comprit pas tout de suite. Au-delà du vaste ensemble urbain formé par Poole et Bournemouth, de l'autre côté de la baie par rapport à Purbeck, apparaissait une blancheur encore absente une semaine plus tôt. Un néant de nacre d'une parfaite rectitude devant lequel semblait s'achever le monde.

« Qu'est-ce que c'est ? On dirait... un mur de brume ou la façade d'un glacier... Pourtant, ce n'est pas possible. Il fait trop chaud pour que ce soit l'un ou l'autre... » Il se tourna vers son fils. « Qui d'autre a vu ça ? »

— Personne.

— Alors garde-le pour toi. Jusqu'à ce que nous sachions précisément de quoi il s'agit. Il ne servirait à rien d'effrayer tout le monde, hein ? »

Jake s'aperçut que Peter était aussi déstabilisé que lui.

« Écoute... J'allais passer chez Geoff de toute façon. Je le conduirai ici pour voir ce qu'il en pense.

— Papa ?

— Oui ?

— Je ne sais pas. Je... »

Jake le comprit, Peter avait besoin d'être rassuré, d'obtenir une explication à cette anomalie. Hélas, son père ne savait pas plus que lui ce dont il était question. C'était impossible. Purement et simplement impossible. Ce devait être une sorte de phénomène naturel.

« Écoute... j'ai encore un ou deux trucs sur le feu. Rentre à la maison... Assure-toi que tout va bien pour Mary et les filles... Vois si tu peux les aider d'une façon ou d'une autre. Je serai de retour dès que possible. »

Une fois Peter parti, Jake remonta en haut de la tour et reprit ses observations en jouant sur le grossissement. Après avoir fouillé

l'horizon, il en revint à la même conclusion : quelle que fût la nature de cette masse blanche, il n'avait pas rêvé sa présence dans le lointain au nord-est.

Il redescendit, très perturbé. En vérité, il ressentait un choc identique à celui subi à la vue de l'appareil volant, l'autre soir. Les deux étaient aussi désagréables à l'œil et Jake les avait reconnus comme appartenant à la même famille. Les gens à l'origine de cet engin avaient aussi produit cette énigmatique structure blanche.

Les Chinois... Les Han...

Geoff saurait. Si quelqu'un pouvait percer ce mystère, ce serait lui. Mais, en premier lieu, il irait voir Josh pour lui remettre ses cadeaux.

Jake récupéra son sac à l'ancienne poste puis se rendit à l'hôtel.

Dans l'escalier, devant la chambre occupée la veille par Becky, il s'arrêta pour se rappeler ce qui s'y était déroulé. La nuit passée lui semblait remonter à un millier d'années. Il ne savait pas encore que Tom était mourant. Il n'avait pas encore vu ce bloc immaculé à l'orée du monde.

Josh habitait au dernier étage du vieux bâtiment. De la musique émanait de sa chambre : un son ténu, étouffé, comme surgi des profondeurs de l'édifice.

Lorsque Jake eut gravi la dernière marche et poussé la porte, le son se fit soudain plus fort, plus clair.

Penché sur sa vieille machine, Josh était en train d'examiner la pochette d'un antique vinyle. En entendant la porte s'ouvrir, il pivota sur lui-même et un sourire édenté lui barra la figure quand il reconnut son visiteur.

« Ah ! mon ami... Je me demandais quand tu passerais... »

— Je t'ai rapporté quelque chose », dit Jake en regardant autour de lui les étagères surchargées de disques et de CD sur tous les murs de la pièce, comme de la suivante, qu'il apercevait par l'ouverture ménagée de l'autre côté.

« Qu'est-ce que tu écoutes ? »

Il n'avait pas reconnu le morceau. Josh lui tendit la pochette, sur laquelle apparaissait le titre, *Propaganda*, dans un style d'écriture vaguement chinois.

Jake l'étudia un moment puis, hilare, se tourna vers Josh. « J'adore ! Tu sais qui c'est censé représenter ? »

— Le président Mao à la guitare électrique, accompagné de ses gardes rouges...

— La musique ne me dit rien, par contre. »

Josh reprit la pochette. « C'est un Police datant des débuts du groupe. Une version *live* d'une de leurs faces B. On sortait pas mal d'inédits sous cette forme, à l'époque. Des "disques promotionnels", on appelait ça. »

Josh souleva le bras de la platine. La musique s'éteignit.

Dans un coin derrière lui trônait une manière de bicyclette tronquée reliée par une courroie à l'arrière de sa chaîne hi-fi artisanale. L'ensemble avait « un petit côté usine à gaz » comme se plaisait lui-même à le dire le vieil homme, mais cela fonctionnait. Il parvenait ainsi à écouter sa musique sans brûler des litres de combustible.

« Alors ? reprit Josh, tout excité. Qu'est-ce que tu m'as rapporté, mon garçon ? »

Jack posa son sac et entreprit de fouiller dedans. « Tiens », dit-il en lui tendant le quarante-cinq tours. C'était sa mise en bouche achetée pour plaisanter.

Pourtant, Josh l'examina d'un air très étrange. Une larme se forma lentement au coin de son œil et roula bientôt sur sa joue. « Comment tu as su ? »

Jake ne comprenait plus. Il ne s'était pas attendu à cette réaction. « Su quoi ?

— Ça. »

Lentement, tendrement, Josh sortit le petit dix-sept centimètres de sa pochette rouge et noir et le déposa sur la platine. En soulevant le bras, il se tourna vers Jake.

« Cette chanson... Non... tu ne pouvais pas savoir, n'est-ce pas ? Et pourtant ! Ces souvenirs qui y sont associés... Un en particulier. Ma femme, Gwen... Elle accouchait de notre premier. Cela remonte à cinquante ans, peut-être plus... Un garçon, figure-toi. On l'a appelé Andrew... Je l'ai perdu de vue quand tout s'est effondré. Enfin, toujours est-il que Gwen souffrait beaucoup... Le travail s'est éternisé... Pratiquement toute la journée... Au milieu, je l'ai laissée... J'avais besoin de prendre l'air... Alors je suis allé au pub d'à côté et c'est ce morceau qui passait sur l'un de ces vieux juke-box qu'il y avait à l'époque.

— Je l'ignorais.

— Bien sûr. Je le vois bien. Mais écoute. C'est un bijou. Surtout la ligne de basse. »

Jake ferma les yeux et s'imprégna du son qui jaillit des haut-parleurs pour envahir la chambre. Josh avait raison. C'était un bijou.

À la fin du morceau, Josh soupira. « Superbe, non ?

— J'ai autre chose pour toi, dit Jake en se penchant de nouveau sur son sac. Quelque chose de spécial. »

Josh pouffa de rire. « Il faudra vraiment que ça le soit pour battre l'autre ! »

Jake lui tendit l'album et regarda son visage s'illuminer en une expression de pur ravissement.

« La vache ! Où l'as-tu trouvé ? Ça n'a pas de prix ! »

Jake sourit. « Rory l'avait en stock. Il t'en fait cadeau... pour te remercier d'avoir été un si bon client au fil des ans... »

— Le brave garçon ! » Josh éclata de rire et serra le vinyle contre lui en faisant attention à ne pas le plier. « Tu as le temps d'écouter une piste ou deux, Jake, ou tu es pressé ? »

Jake hésitait à s'offrir ce plaisir. Il aimait tout ce qu'il avait déjà entendu de Spirit et Josh lui avait donné très envie d'écouter cet album, mais il devait encore rendre visite à Geoff et, surtout, à Tom.

« Et si je passais plutôt demain ? Je pourrais apporter de quoi grignoter et on s'écouterait tout l'album... »

Josh sourit à pleines dents. « Excellente idée ! Tu ne m'en voudras pas si j'écoute une chanson ou deux avant, cela dit ? »

— T'en vouloir ? Pourquoi ça ? Non, Josh... Fais-toi plaisir... Mais ne va pas le rayer, hein !

— Ne t'inquiète pas, mon gars... Je vais le traiter avec délicatesse...

— À demain, alors ! Tu seras là, j'imagine ? »

Mais Josh était déjà en train de libérer la galette de sa pochette. « Oh ! je serai là, Jake. Où veux-tu que je sois ? »

Du haut du donjon, Peter vit son père sortir de la vieille auberge et regarder autour de lui.

Jake avait l'air exténué. Son langage corporel était celui d'un homme poussé tout près de ses limites. Le manque de sommeil était certainement en cause mais ce n'était pas tout. Peter y avait réfléchi et croyait comprendre. Tuer cet inconnu avait rudement ébranlé son père. Cela l'avait épuisé et blessé. À un moment où Jake l'avait regardé, Peter l'avait lu dans ses yeux. La honte de son acte. Pourtant, qu'avait-il commis d'inavouable ?

Il ne l'avait pas compris de prime abord. Comment l'aurait-il pu ? Il ne l'avait pas encore vue. Il n'avait pas vu ce que ce rebut de l'humanité avait fait à cette brave femme. Rien d'étonnant à ce que son père eût perdu la tête. Néanmoins, il connaissait le point d'honneur que mettait son père à toujours agir ainsi qu'il convenait. Or il venait de transgresser cette règle de vie.

En contrebas, Jake hésita puis, après avoir ajusté son sac et son fusil sur ses épaules, il entreprit de descendre le long de West Street. Il se dirigeait vers chez Geoff Horsfield, au bout de cet alignement légèrement incurvé de maisons au toit d'ardoises donnant sur le terrain communal de Corfe. Vers « l'école », comme on l'appelait, même si on n'avait jamais fait classe que dans une de ses pièces.

Jake était perturbé. Peter s'en rendait compte, même à cette distance, même sans voir l'expression de son visage. Chacun de ses

mouvements trahissait son trouble : sa tête qui se baissait, sa façon de marcher en arrondissant le dos et les épaules.

Si réponse il y avait, elle viendrait de Geoff. Il était historien, après tout, dans l'ancien temps. Et de toute façon cela ferait du bien à son père de parler à quelqu'un. Surtout quelqu'un d'instruit.

Peter soupira puis fouilla dans sa poche et en sortit la bague. C'était au moins la dixième fois qu'il l'admirait en essayant d'imaginer la réaction de Meg, en répétant mentalement ce qu'il lui dirait en la lui offrant. Il prononçait les mots en silence de crainte que quelqu'un se trouvât à portée d'oreille.

Si c'était la fin, si l'avenir devait basculer, alors il valait mieux ne pas traîner. Aujourd'hui, peut-être. Mais il y avait le léger problème de Tom et de sa maladie.

Peut-être le moment serait-il mal choisi. Peut-être...

Oh ! ce serait sûrement possible en fin de journée. Il demanderait son avis à tante Mary. Il se lancerait et ce serait terminé. Et alors...

Alors, il irait nettoyer le cottage. Il brûlerait les vieux draps et couvertures. Il arrangerait l'ensemble pour leur ménager un petit nid bien confortable, rien que pour eux deux.

Était-ce aller trop vite en besogne ?

Tout cela le déstabilisait. Ç'aurait dû être si facile, si naturel... Or il avait l'impression qu'il fallait désormais tout précipiter.

Il reprit les jumelles.

Plus bas, Jake avait atteint la dernière maison. Sous le regard de Peter, il souleva le loquet du portail et s'approcha de la porte en se redressant. Peter le vit frapper puis, un instant plus tard, disparaître dans la pénombre.

Il se retourna, posa les jumelles. Il allait parler à Mary sur-le-champ.

Et après ?

Après, il irait voir Meg et lui donnerait la bague.

Boy aboya. Le vent s'était levé et il avait hâte de rentrer.

« Oui, Boy, dit-il en l'ébouriffant. Allons chercher tante Mary. Allons-y dès maintenant et finissons-en, d'accord ? »

Boy aboya encore puis bondit et détala dans l'herbe vers le portail. Peter le regarda un moment avec le sourire puis il le suivit sans se presser, les jumelles autour du cou, la main plongée au fond de la poche de son manteau, la bague au creux de ses doigts.

Geoff revint de la cuisine avec deux tasses de café fumant.

« Tiens... Avec deux sucres, comme tu aimes.

— Merci. » Jake accepta la tasse et la posa.

Ils étaient assis dans le cabinet de travail de Geoff. De hautes piles

de livres jonchaient un bureau monumental disposé dans un angle. Quant aux murs, ils étaient couverts du sol au plafond de rayonnages ployant sous les ouvrages. De lourds volumes portant sur tous les sujets imaginables.

Il s'agissait pour l'essentiel de manuels didactiques. Loin de se cantonner à sa spécialité d'historien, Geoff Horsfield était un puits de science pluridisciplinaire à l'ancienne qui s'intéressait à tout et à n'importe quoi.

« Alors... dit Geoff en s'installant derrière son bureau, tu veux savoir pourquoi je suis resté si discret l'autre soir ?

— Eh bien, oui. Ça ne te ressemble pas. Tu as toujours une opinion sur tout.

— Et ce qui nous occupe ici ne fait pas exception. En revanche, je ne suis pas sûr que nos amis auraient eu envie de l'entendre.

— Je ne comprends pas...

— Ce que tu as dit sur cet appareil et sur les marques qu'il portait...

— Les dragons ?

— Oui. À mon sens, tu ne t'es pas trompé. Je vais te montrer deux ou trois documents. Des articles issus de vieux magazines d'avant l'Effondrement. Ils expliquent un peu les événements récents.

— Ils ne datent pas d'hier, pourtant...

— Je sais. Vingt-deux ans. Mais ils n'ont rien perdu de leur pertinence. Tu veux y jeter un œil ?

— Je vais les emporter si ça ne te fait rien. En attendant, tu veux bien me les résumer ? »

Geoff sourit. « Très bien. Essayons. Tu te souviens du jour où tu m'as parlé de ces soixante-douze heures où tout a basculé ? Je veux dire... de l'intérieur. Dans le... comment appelais-tu ça, déjà ?

— L'inforama.

— Voilà. Te rappelles-tu aussi m'avoir exposé ton idée selon laquelle les Chinois avaient abattu ce qui soutenait le système non seulement à notre détriment mais aussi au leur ?

— Comment aurais-je pu l'oublier ?

— Très bien... Le premier article que j'ai trouvé concerne ce type à qui tu imputes la responsabilité du désastre... Zao Chun.

— Zao Chun ? »

Le nom lui rappelait quelque chose mais, après toutes ces années, Jake ne savait plus trop pourquoi.

« Il était au pouvoir quand c'est arrivé. En Chine, je veux dire. D'après les éléments – très sommaires – que j'ai pu réunir, c'est lui qui a donné l'ordre de tout sacrifier.

— Et d'anéantir en même temps sa propre économie ? Pourquoi aurait-il fait cela ? C'est absurde !



— C'est précisément ce que je me demande depuis près de vingt ans. Il devait y avoir une raison. Raison qui ne m'est apparue que très récemment. Il m'a d'abord fallu tomber sur quelques indications supplémentaires. Des essais publiés dans des magazines contestataires confidentiels. Des articles que j'avais imprimés après les avoir récupérés sur Internet il y a bien longtemps. Des podcasts et des bribes d'informations venant de-ci de-là... Les pièces d'un gigantesque puzzle, à vrai dire. Rien de très impressionnant pris séparément mais, une fois l'ensemble réuni... »

Geoff baissa les yeux d'un air songeur.

« La Chine...

— Oui, la Chine. C'est elle qui a amorcé le Grand Effondrement. Elle ne s'est pas contentée de l'amorcer, du reste : elle a poussé, poussé, jusqu'à ce que le Marché ne puisse plus que s'enfoncer irrémédiablement. Le plus vertigineux toboggan de toute l'histoire. »

Geoff but quelques gorgées de café puis reposa sa tasse.

« Au bout du compte, d'après ce que tu m'as confié et ce que j'ai lu par la suite, je puis affirmer sans craindre de me tromper qu'il ne s'agissait nullement d'un accident. J'ai examiné l'état du Marché dans les semaines précédant la catastrophe. J'ai analysé avec soin les tendances économiques de ces quelques jours et je te garantis l'absence du moindre déclencheur économique, de la moindre défaillance du système. C'était délibéré. Entièrement délibéré. Une guerre. Sans armes, mais une guerre tout de même. Et, maintenant, ils sont de retour. Ils sont revenus, après toutes ces années, pour achever le travail. »

Jake rit. Cela semblait insensé. Pourtant, il eut un affreux pressentiment. Ils étaient là. Il les avait vus de ses yeux.

« Sans vouloir jouer les Ted Gifford, pourquoi auraient-ils fait ça ?

— Tu l'as dit toi-même, Jake. Pour créer un État mondial.

— Mais...

— Je sais ce que tu penses. Pourquoi ne s'être pas sauvés eux-mêmes ? Pourquoi s'être soumis à cette destruction ? À ce chaos ? Je ne puis te donner qu'une réponse : Zao Chun y a vu le seul moyen de détruire l'Occident sans déclencher une guerre atomique. Une guerre qu'il aurait très certainement perdue. En anéantissant l'économie du monde, il a pulvérisé les États-Unis avec autant d'efficacité que s'il avait fait pleuvoir sur eux dix mille ogives nucléaires. Et il a en même temps réglé leur compte à la Russie et à l'Europe. Enfin, parce qu'il s'y était préparé – en tant qu'instigateur de ce cataclysme –, il était également mûr pour l'étape suivante.

— C'est-à-dire ?

— Empêcher l'Occident de se reconstruire. Nous maintenir à genoux – brisés, si tu préfères – le temps pour ses compatriotes de

reprendre la main. Voilà pourquoi il leur a fallu si longtemps. Voilà pourquoi ils viennent seulement d'apparaître sur le pas de notre porte.

— C'est une théorie stupéfiante.

— Non, Jake. Ce n'est pas une théorie. C'est ce qui s'est passé. Je me tue à te le dire. Tous ces articles et essais. Ils concordent. Tous les signes étaient visibles avant même que cela se produise. Il suffisait de savoir où regarder. »

Jake baissa les yeux. Depuis qu'il avait aperçu cette étonnante structure à l'horizon, il se demandait ce que c'était. À présent, il savait.

« Quelque chose est apparu, Geoff. À la bordure du monde... »

L'historien changea de position sur sa chaise. « Tu parles par métaphore ou est-ce réel ?

— C'est réel. Peter est le premier à l'avoir vu. Je suis monté avec lui au sommet de la tour du roi tout à l'heure et il me l'a montré. C'est au-delà de Poole et de Bournemouth, à l'extrême limite de la portée de mes jumelles.

— Et ?

— Une énorme masse blanche posée sur l'horizon.

— Une masse blanche ? » Geoff éclata de rire.

« On dirait un glacier. Tu veux que je te montre ? »

Geoff blêmit. Jake ne plaisantait pas.

« Tu veux dire... ?

— Un gigantesque glacier. Pourtant, il n'y a pas de glaciers sous nos latitudes. Et nous sommes en octobre. Mais je crois savoir qui en est encore à l'origine...

— La Chine...

— Ouais...

— Un glacier ? fit Geoff. Ou un mur, peut-être ? »

Jake hocha la tête.

« Pourquoi les Chinois construiraient-ils un mur ?

— Pourquoi en construit-on en général ?

— Pour empêcher les ennemis d'entrer...

— Ou le peuple de sortir.

— Oui, mais pourquoi le bâtir ici ?

— À moins que ce ne soit pas un mur... »

Il conduisit Geoff au sommet de la tour. Là, à l'aide des jumelles de l'historien, beaucoup moins puissantes que les siennes, il essaya de lui montrer l'anomalie mais il était difficile d'en obtenir une image nette.

« Je ne sais pas, lâcha enfin Geoff en baissant les jumelles. On dirait qu'il y a bel et bien quelque chose là-bas. Quant à savoir de quoi il s'agit...

— J'apporterai mes propres jumelles demain. Nous reviendrons. Tu verras mieux. »

Geoff se tourna vers lui. « C'est ce que tu disais l'autre soir, Jake... La grande question est de savoir ce qu'ils attendent de nous. Veulent-ils nous gouverner ou nous exclure ? Nous aider ou nous détruire ?

— C'est la seule alternative, selon toi ?

— En tout cas, ils ne vont pas nous foutre la paix, c'est certain. Cela n'arrive jamais. Si l'histoire nous enseigne quelque chose, c'est qu'une force d'invasion veille toujours à assurer sa sécurité, et ce par tous les moyens.

— Il faut se battre, alors ? Leur résister ? »

Geoff haussa les épaules. « Tu as vu leur engin. Tu nous en crois capables ?

— Non.

— Eh bien, voilà ! Toute résistance est inutile. »

Sur le chemin du retour, Jake y réfléchit. Était-ce la fin, alors ? Le Destin avait-il parlé ? Quand la Chine arriverait, ne resterait-il plus qu'à obtempérer ?

Cela relevait de la pure infamie. En outre, les sombres parallèles historiques qui se dessinaient l'horrifiaient. Quand le monde changeait, les gens mouraient. Il en allait toujours ainsi.

Oui, mais peut-être restait-il la façon de périr... Il approchait de l'église quand il entendit un bruit semblable à un étrange gémissement animal qui venait de devant lui, sur sa gauche.

*C'est Boy, se dit-il. Ce ne peut être que lui !*

Jake se mit à courir. Arrivé à la route principale, il s'arrêta pour localiser le bruit.

*Là. Chez les Hubbard...*

Son cœur battait la chamade. Et s'il s'agissait de bandits appartenant à cette armée refoulée par les hommes de Branagh ? Jake décrocha son fusil de son épaule et le pointa devant lui en courant, la sécurité débloquée. L'angoisse l'étreignait à présent.

*Et ton sifflet ? Pourquoi ne souffles-tu pas dedans ?*

Au lieu de franchir le portail, il bondit par-dessus le muret et continua sa course le long du passage entre la maison et le garage, jusqu'au jardin de l'autre côté.

Là, accroupi comme si on lui avait ordonné de s'asseoir, la tête levée vers le ciel, Boy hurlait.

Jake pivota sur lui-même en s'efforçant de comprendre.

Dans l'embrasure de la porte, Peter regardait à l'intérieur.

*Dieu merci...*

Mais il n'avait pas l'air dans son assiette.

« Peter ? »

L'adolescent tourna la tête par-dessus son épaule. « Papa ? »

Il jeta un nouveau coup d'œil par la porte puis s'approcha d'un pas vif. « Tu as bien fait de venir. J'étais sur le point d'aller te chercher...

— Hé ! attends... »

Jake leva le visage de son fils et vit qu'il était trempé de larmes.

« Il est mort, papa. Tom est mort...

— Mort ? »

Le choc de la nouvelle se répandit en lui à la façon d'une décharge d'électricité.

Il entendait désormais. À l'étage, des sanglots.

« Oh ! là là... Quand... ? »

La figure de Peter se crispa. « Il était assis dans son lit en train de nous parler. Il... »

Le garçon secoua la tête, incapable de continuer. Jake lui serra brièvement l'épaule puis passa devant lui pour se précipiter dans la maison.

Les sanglots étaient plus forts à l'intérieur. Un instant, il s'arrêta devant la cuisine. Il avait partagé tant de moments de bonheur avec cette famille autour de cette table. Tant de joie. Mais la pièce était vide désormais, comme désertée.

Il monta à l'étage en luttant contre la gravité. Semblable à une force néfaste, son appréhension le vidait de toute énergie.

Mort. Il ne pouvait pas être mort.

Arrivé devant la chambre, il s'arrêta et les vit toutes les quatre réunies autour du lit. Accrochées à lui comme unies dans la douleur. Les femmes de Tom.

Ce tableau lui coupa les jambes. Les larmes se mirent à couler sur ses joues.

Les femmes de Tom...

Sentant sa présence, Mary se retourna. À sa vue, elle s'essuya les yeux dans son tablier et s'approcha.

« Que s'est-il passé ? » demanda-t-il en regardant derrière elle le visage livide de son ami contre l'oreiller immaculé sur lequel il reposait. Il avait l'air de dormir.

« Je ne sais pas, murmura Mary. Son cœur... »

Elle se tut, la figure marquée par la douleur.

Jake la serra dans ses bras, la laissa pleurer sur son épaule.

« Je suis désolé, Mary... Tellement désolé... »

Elle s'agrippa brièvement à ses épaules puis prit une longue inspiration chevrotante et s'écarta de lui. Elle voulut sourire, le rassurer tant bien que mal, mais seule une grimace récompensa ses efforts.

« Cela vaut mieux ainsi, d'une certaine façon, Jake. Au moins, il n'aura pas à souffrir... »

Mais il vit qu'elle n'en croyait pas un mot. Elle avait l'air éperdue.

Par ailleurs, il savait combien ils étaient proches. Cela crevait les yeux. Chaque seconde passée avec Tom lui avait été précieuse. Mais il n'était plus là et le gouffre infini séparant les vivants des morts s'était ouvert entre eux en les isolant plus radicalement encore que le vide de l'espace entre les étoiles.

Il était mourant, certes, mais tous lui donnaient encore des semaines, voire des mois à vivre. Il était cruel de le perdre si tôt.

« Je descends, dit Jake. Je vais nous préparer du thé. »

Mary le dévisageait à présent. « Merci... » À l'instant où il se détourna, toutefois, elle l'attrapa par le bras.

« Jake... ne rentre pas chez toi ce soir. Reste, s'il te plaît... Seulement cette nuit...

— Bien sûr... »

Il descendit et s'affaira en s'efforçant de ne pas penser.

Comme s'il avait le choix...

C'était la fin de la vie qu'ils connaissaient. De la normalité. Il ne s'agissait pas seulement de la mort de Tom. Ni de cette blancheur à l'horizon. Tout avait changé.

Ça recommençait...

Il avait déjà vécu cela. Il avait déjà vu tout se déliter autour de lui. Mais, cette fois, il avait peur, vraiment peur. Cette fois, il conviendrait de nager ou de couler. Cette fois, c'était pour de bon.

<sup>6</sup> Le titre du brûlot anti-guerre des Malouines (et, par voie de conséquence, anti-Margaret Thatcher) de Captain Sensible qu'offrira Jake à Josh, *Glad It's All Over*, pourrait se traduire par « Pas fâché que ce soit terminé ».

# CHAPITRE IX

## SAULE TENACE

En ce jour de repos, Jiang Lei composait des vers.

Du moins il essayait.

Jiang Lei était un Han grand et élégant. Digne et raffiné, il respirait l'assurance d'un homme habitué à commander. Vêtu de soie bleu pâle, ses cheveux noirs grisonnants noués en un chignon sévère à l'arrière de son crâne, il semblait tout droit sorti d'une peinture de l'Antiquité. Une étude de Gu Kaizhi, de Zhou Fang ou du prodigieux Gu Hongzhong.

Il était assis sur une chaise de campagne ancienne que ses hommes lui avaient trouvée quelques mois plus tôt en France : une relique des guerres napoléoniennes. Jiang aimait bien ce siège malgré son confort tout relatif. Il aimait son histoire, l'idée qu'elle ait appartenu à un autre général.

La vue était agréable. Une prairie inondable baignée par un cours d'eau et, au-delà de quelques affleurements rocheux, la mer. Un autre jour, il aurait pu descendre sa boîte de couleurs du patrouilleur et passer la matinée à peindre. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il composait.

Il essayait, en tout cas.

Il se trouvait dans un environnement magnifique. Il l'avait choisi lui-même après l'avoir aperçu du ciel la veille ou l'avant-veille au cours du vol de reconnaissance. Derrière lui, sur sa droite, se dressait un ancien temple que les autochtones appelaient « église paroissiale », à côté d'un cimetière curieusement laissé à l'abandon, les pierres des ancêtres usées et couvertes de mousse, certaines dissimulées sous un enchevêtrement de fleurs sauvages et de ronces. Il s'y était promené un peu plus tôt. Il avait apprécié le calme qui régnait dans ces parages comme si le temps s'était arrêté.

Mais leur temps, justement, arrivait à son terme. Dans un jour ou deux, tout aurait disparu.

Jiang tourna la tête en direction du campement. Sa tente était plantée près du champ, à l'ombre d'un vieux chêne. Au-delà de ce spacieux échafaudage de délicate soie rose entrecoupée de panneaux

jaune pâle étaient alignées deux rangées de tentes de toile ordinaire à côté desquelles ses hommes – des soldats paysans au faciès rustique, humbles représentants des « vieux cent noms » – s’activaient à leurs tâches routinières : lessive, cuisine, entretien des armes.

Derrière eux, dans le lointain, se devinait partiellement la Cité en cours de construction : un immense bloc hexagonal de blancheur dominant l’horizon. Plus près, à moins d’un kilomètre, ses hommes s’employaient à ériger une barrière de fil de fer barbelé autour d’un vaste espace où se dressaient six rangées de dortoirs constitués du même plastique translucide que la Cité.

Il se retourna, baissa les yeux sur sa page. Il arracha alors la feuille de son bloc et, après l’avoir chiffonnée, la jeta.

Poète habile – meilleur poète, au demeurant, que général –, Jiang Lei jouissait d’une certaine célébrité auprès de son peuple, les Han, qui le connaissait avant tout sous son pseudonyme de Nai Liu, « Saule tenace ». En effet, beaucoup le considéraient comme la voix de son époque et ses vers étaient reproduits partout. Cependant, la vie était loin d’être facile pour Jiang Lei, car il était aussi général au sein de la 18<sup>e</sup> bannière de la grande armée de l’illustre et sage Zao Chun, souverain unique de la moitié de la Terre. À ce titre, il était placé sous étroite surveillance.

C’était le préposé à cette surveillance, un petit homme râblé d’une laideur saisissante, qui s’approchait de lui en provenance du fleuve. C’était Wang Youlai, le cadre désigné par « les Mille Yeux », le Ministère. Il avait pour mission d’observer Jiang Lei, de s’assurer de la bonne exécution de ses ordres et d’en rendre compte, dans un sens ou dans l’autre, auprès de ses maîtres.

*Mon ombre funeste*, se dit Jiang Lei en le voyant approcher.

Wang s’arrêta à deux pas de Jiang Lei. Son ombre tomba sur le carnet de son aîné. « Puis-je vous souffler quelques mots, monseigneur ? »

Wang avait incliné la tête et adopté une posture déférente. Certaines intonations de sa voix trahissaient pourtant une absence de respect. Wang avait le sentiment de détenir le pouvoir. De n’avoir à manifester qu’un simulacre de révérence.

Jiang Lei ne s’en souciait guère. Ce n’était pas cela qui lui restait en travers de la gorge. Pas à ce point, en tout cas. C’était le manque d’humour de Wang, son imperméabilité à la charité. Wang n’était pas un bon confucéen. Il ne comprenait pas qu’il convenait de diriger par l’exemple, que la bienveillance était une vertu et non une faiblesse. Cet homme n’était qu’une vulgaire brute. Jiang avait vu de ses yeux comment il traitait ses subordonnés.

C’était écœurant mais Jiang Lei n’avait pas le choix. Wang Youlai avait été affecté à sa surveillance par le premier dragon en personne,

le chef des Mille Yeux, pour river sur lui ses petites prunelles noires mesquines, celles d'un choucas sur un ver.

Jiang faillit sourire. Il noterait cela plus tard. Peut-être en dériverait-il un distique.

« Je vous écoute, dit-il sans rien révéler de ses réflexions intérieures.

— Voyez-vous, monseigneur, je me suis entretenu avec mes supérieurs au pays et...

— Continuez, l'encouragea Jiang en remarquant son hésitation, prélude fréquent à quelque vilénie.

— Eh bien, monseigneur, on considère en haut lieu que vous vous montrez trop... clément, dirons-nous. Que vous admettez dans les camps trop d'individus qui devraient normalement être laissés de côté. »

*Tués, vous voulez dire.* Mais Jiang s'abstint d'émettre ce commentaire à voix haute.

« Est-ce là ce que vous pensez, vous aussi, Wang Youlai ? Suis-je trop clément à vos yeux ? »

Wang s'inclina encore plus bas. Il avait l'air de se recroqueviller mais, Jiang le savait, il souriait intérieurement même si rien dans son expression ne le laissait paraître.

« Oh ! non, monseigneur. Mes maîtres, en revanche... » Wang releva légèrement la tête, jeta un coup d'œil furtif à Jiang Lei pour jauger sa réaction, puis il baissa de nouveau les yeux. « Eh bien... cela ne pourrait pas faire de mal de les apaiser, n'est-ce pas, monseigneur ? De leur offrir ce qu'ils veulent. »

Mais Jiang savait ce qu'ils voulaient. Annihilation. Génocide. Peu importait le nom. Il préférait son approche. Ce semblant d'équité.

« Dites à vos maîtres que je les ai entendus... et que j'agirai. »

Jiang fléchit les genoux en même temps qu'il inclinait la tête. « Monseigneur... »

Le général attendit que se fût éclipsé l'odieux personnage puis, après avoir mis de côté son carnet, il se leva et gagna le bord du fleuve où il entreprit d'observer les champs inondés.

Jiang était un bon confucéen et ses états de service étaient exemplaires. Depuis peu, pourtant, il s'interrogeait sur sa place dans le monde et ce questionnement transparaissait dans sa poésie. Cela le perturbait car un bon poème se devait de posséder le *wen cai*, l'élégance. Or, ces derniers temps, son travail souffrait d'une aspérité et d'un manque général de forme qu'il abhorrait. Mais que pouvait-il y faire ? Telle était la voie qu'avait choisie son instinct créatif, lequel ne s'était jusqu'à présent jamais trompé.

Cela le mettait pourtant mal à l'aise. En outre, il savait ces poèmes impubliables, du moins dans le climat actuel, et si jamais l'infâme



Wang venait à mettre la main dessus... eh bien... ce serait le début des ennuis.

Jiang ferma les paupières pour se libérer de son agitation intérieure et laisser son cerveau s'éclaircir, son esprit s'apaiser. En un instant, tout s'arrangea. Quand il rouvrit les yeux, ce fut sur la beauté simple du paysage. Son mystère immémorial.

*Yingguo... An-gué-lè-tai.*

Il répéta ces mots mentalement ainsi que les prononceraient ses hommes avec leur élocution grossière de la campagne. *An-gué-lè-tai.* Lui, bien sûr, parlait couramment la langue de ce pays, mais il était parfois profitable de feindre l'ignorance quand il s'agissait de traiter avec ses ressortissants.

Parfois...

Jiang soupira en entendant une fois de plus son boulet s'approcher de lui à pas feutrés dans son dos. Il attendit et, au bout d'un moment, Wang se racla la gorge.

« Monseigneur, pardonnez-moi de vous déranger mais... un autre lot vient d'arriver. Je me disais...

— Je m'en occuperai plus tard, l'interrompit Jiang d'un ton inflexible sans prendre la peine de se retourner. Contentez-vous de les installer, voulez-vous ?

— Bien, monseigneur. »

Jiang Lei écouta s'éloigner le froufrou des soieries grossières du petit homme puis il se retourna.

Wang traversait le champ d'un pas pressé en direction des tentes en soulevant ses robes pour ne pas les souiller. Il était déjà loin mais, même à cette distance, Jiang Lei détectait son animosité refoulée. Wang était un fouineur né. Il savait d'instinct comment rendre la vie impossible à son entourage. Pour l'heure, il entendait s'y employer auprès des hommes.

Jiang l'observa encore quelque temps puis il se détourna. En vérité, il méprisait Wang Youlai. Il le haïssait avec une violence qui ne lui ressemblait guère, non seulement pour sa mesquinerie mais aussi pour sa cruauté.

Il secoua lentement la tête, renonçant à son poème. Il ne composerait rien aujourd'hui. Wang y avait veillé. Jiang était de trop méchante humeur à présent pour continuer.

Quant à ces accusations de clémence...

Il traversa la prairie puis resta debout dans l'ouverture de sa tente. Il avait promis à Wang de s'en occuper plus tard mais il ne servait à rien d'attendre. Non. Autant commencer tout de suite. Pour s'en débarrasser. Ensuite, peut-être trouverait-il le loisir de se reposer.

Il entra dans la chambre de droite où se trouvait son écritoire. Ses papiers étaient toujours là où il les avait laissés un peu plus tôt, de

même que sa tablette.

Il se saisit de cette dernière et l'emporta dans son alcôve. Là, étendu sur son lit, il se mit au travail. Tandis que défilaient les visages sur l'écran, il parcourut et tria les dossiers un par un en décidant qui resterait et qui partirait.

*Comme le roi Salomon*, songea-t-il en se remémorant la légende. À ceci près qu'il n'avait pas la sagesse de Salomon. Au mieux, il était un bon serviteur de Zao Chun. Au pis... Eh bien, d'aucuns verraient sans doute en lui un meurtrier.

*Je n'ai pas le choix*, se dit-il une fois de plus. *Si je ne m'y pliais pas, un autre s'en chargerait en infligeant beaucoup plus de souffrances. Moi, au moins, je suis juste.*

Mais il ne se convainquait pas lui-même. Il y était impuissant. En arrivant à la fin de la liste, il sentit monter en lui sa réaction habituelle : du dégoût. Une haine de soi égale à celle qu'il éprouvait à l'égard du cadre Wang. Mais plus profonde, plus viscérale.

« Maudite humeur, marmonna-t-il en reposant sa tablette. Maudite absence de poésie en moi ! »

Mais ce n'était pas l'absence de poésie qui l'inquiétait au premier chef. C'était l'absence de pitié.

En ce clair et beau matin d'automne, sur la pelouse cultivée derrière l'église Saint-Pierre, ils se réunirent pour leurs adieux. Ils étaient plus d'une centaine, tous des amis de Tom, venus des villages environnants pour lui rendre un dernier hommage.

Devant la tombe, Mary et ses filles, toutes quatre vêtues de noir, bouleversées, s'accrochaient les unes aux autres tandis que cet homme adorable, leur père, retournait à la terre.

Pour Jake, qui assistait à la scène, c'était insupportable. Sa peine était immense mais c'est le spectacle des femmes de Tom, inconsolables, qui l'émut le plus. Il se sentait abandonné, le cœur brisé, et pourtant son chagrin n'était que l'ombre du leur. Mary, en particulier, semblait sur le point de s'effondrer. Pendant l'éloge funèbre, lu par Geoff Horsfield, elle se mit à trembler en donnant l'impression d'être près de tomber dans cette horrible fosse béante pour rejoindre l'homme qu'elle avait aimé.

Par la suite, une fois tous les invités rentrés chez eux, Jake se rendit à la cuisine.

Devant la fenêtre, Mary lui tournait le dos, le regard perdu dans l'obscurité du jardin.

« Ça va, Mary ? »

C'était une question stupide mais il lui fallait dire quelque chose car ils s'étaient à peine adressé la parole de la journée.

Mary baissa la tête. L'espace d'un instant, elle garda le silence.

Ensuite, elle se retourna vers lui. Elle s'exprima d'une voix ténue, comme venue de très loin.

« Tu veux bien rester ce soir ? »

Il s'était attendu à tout sauf à cela.

« Mary ? »

Elle frissonna. « Ne dis pas non, Jake. J'ai besoin de toi.

— Mais je ne peux pas. Je... »

Elle s'approcha, l'enlaça, l'embrassa. De ses yeux rouges d'avoir tant pleuré, elle chercha les siens.

« Tu ne vois donc pas, Jake ? Il le faut. Tom... Tom comprendrait. Il a même dit que je le devais. Pour les filles. La fin est proche, Jake. Nul ici ne l'ignore. Si c'est vrai, je veux l'affronter avec toi... Avec toi et Peter, je veux dire. »

Jake lui renvoya son regard, stupéfié. « Mais les filles... ?

— Je leur en ai parlé. Tu ne remplaceras jamais Tom... tu ne seras jamais leur père. Nous le savons tous. Mais tu es un homme bon et tu vis seul depuis trop longtemps.

— C'est trop tôt... »

Mary regarda le bout de ses souliers. « Peut-être. Ce sera sans doute malavisé aux yeux de certains, mais si nous ne franchissons pas le pas maintenant... ce soir... nous ne le ferons jamais. N'est-ce pas ? Nous laisserons les vieux fantômes se dresser entre nous, et alors... »

Une grimace de douleur déforma son visage. « Je t'en prie, Jake... Je t'en prie. Pour l'amour de Tom. »

Pourtant il sut, alors même qu'il acquiesçait, que cela n'avait rien à voir avec Tom. Il le faisait pour lui-même. Il avait envie d'elle. Mais c'était mal.

Cette nuit-là, comme tout était calme dans la maison, elle se glissa près de lui. Elle portait une chemise de nuit toute simple de coton blanc. Il en souffrit car c'était ainsi qu'Annie s'habillait pour dormir quand elle était encore en vie.

« Mary, chuchota-t-il. Ce n'est pas nécessaire. Nous pouvons prendre notre temps. »

Elle le dévisagea comme pour se donner du courage, puis elle fit glisser son vêtement par-dessus ses épaules et le laissa tomber.

Elle était belle à la lueur de la bougie. Elle avait la silhouette plantureuse d'une femme mûre. Ses seins et ses cuisses étaient tels qu'il les avait imaginés. Quant à ses yeux...

Elle se glissa près de lui, l'enveloppa de ses bras. Elle frissonnait.

« Ne dis rien, dit-elle en se penchant pour souffler la bougie. Serre-moi fort, Jake. Serre-moi, c'est tout. »

Jiang Lei se réveilla au milieu de la nuit en pensant à sa femme.

Zhun Hua se trouvait loin, à Pékin, avec leurs filles. Il ne les avait pas vues depuis deux ans et parfois, comme en ce moment, leurs visages le hantaient.

Il y avait eu un temps où ils étaient inséparables. Zhun Hua était sa secrétaire, son assistante, son autre lui-même. De jour comme de nuit, elle était là à son côté. La douce Hua. Le *yinyue* – la musique – de sa vie.

En ce moment, toutefois, c'était différent. Il avait l'impression d'être une oie abandonnée qui volait, solitaire, à travers le ciel.

À l'instant où il sortit de sa tente, l'intendant Ho se précipita et se prosterna devant lui en posant le front par terre.

« Maître... »

Ho s'était vu accorder, rare privilège, une journée de congé mais il détestait s'éloigner, aussi était-il vite rentré pour servir Jiang Lei et veiller à tous ses besoins.

Le général observa le campement par-dessus son serviteur. Les feux brûlaient toujours. À leur lueur, il vit que les hommes ne dormaient pas encore. Assis autour des flammes, ils discutaient en riant discrètement.

Jiang leva les yeux. La nuit était claire. La lune, presque pleine, s'était levée. Il frissonna. Il faisait beaucoup plus froid qu'une semaine plus tôt.

« Maître... souhaitez-vous que j'aille chercher votre manteau ?

— Je veux bien, intendant Ho... »

Le serviteur se rua dans la tente et en émergea un instant plus tard avec la robe de soie de Jiang, lequel l'endossa aussitôt.

« Merci, Ho. Je vais faire un tour parmi les hommes. Voir comment ils vont.

— Maître... »

Quelque chose dans l'attitude de l'intendant attira l'attention de Jiang Lei.

« Qu'y a-t-il, Ho ? »

Le *factotum* garda la tête baissée dans une posture de déférence profonde. « C'est le cadre Wang, maître. Je vous l'aurais dit plus tôt mais vous dormiez. Il est parti... »

— Parti ? répéta Jiang, surpris. Quand cela ?

— Il y a une heure, maître. Il m'a demandé de vous en avertir. Il s'en est allé voir ses maîtres. »

Ho n'osait même pas prononcer ces mots. Le Ministère. Les Mille Yeux.

« A-t-il été convoqué ?

— Je l'ignore, maître. Il compte revenir dès que possible, m'a-t-il affirmé.

— Je vois... Merci, Ho. »

Jiang s'éloigna de sa tente. Dès qu'il entra dans le cercle de lumière, les hommes se levèrent d'un bond et s'inclinèrent. Une dizaine de crânes rasés reflétèrent la lueur dorée du feu de camp.

À ce spectacle, Jiang se dit que cela ferait une belle image si jamais il parvenait à composer un poème auquel l'intégrer.

« *Chunzi*, dit-il, ce qui les fit sourire. Trêve de cérémonies... Je vous en prie... asseyez-vous. »

*Chunzi*... Gentilshommes. Ils s'amusèrent de cette référence taquine à leurs racines. Car aucun d'entre eux n'était gentilhomme ni ne le serait jamais. Or ils en éprouvaient une fierté singulière. Cependant, ils excellaient à leur art. Ils figuraient parmi les meilleurs soldats avec lesquels il eût jamais servi.

Jiang se retourna pour demander à Ho de lui apporter sa chaise mais l'intendant avait devancé ses désirs. Il se tenait à quelques pas derrière lui, le lourd siège entre ses mains.

Jiang sourit puis désigna un espace dégagé près du feu où il les verrait tous.

« On est bien ici, non ? »

Lentement, les hommes se rassirent ou s'accroupirent, le regard rivé sur Jiang Lei, en attendant qu'il reprît la parole.

Le général se tourna vers l'un d'eux. « Zhang De... Comment vont vos parents ? Votre père s'est-il rétabli ? »

Zhang, un grand soldat discret, inclina la tête.

« Ils vont bien, maître Jiang. Le vieux Zhang va beaucoup mieux... et ma sœur a donné le jour à un autre garçon. »

Jiang sourit. « C'est une bonne nouvelle, Zhang De. Combien cela lui en fait-il à présent ? »

— C'est son quatrième, maître Jiang.

— Vous servez donc tous les deux très bien notre pays, pas vrai ? »

Des sourires et même quelques rires accueillirent la boutade. Pourtant, sa présence les mettait tous mal à l'aise et Jiang Lei se demanda pourquoi. Était-ce à cause de Wang ?

Il se tourna vers un autre de ses subordonnés.

« Ma Feng... Comment ça va de votre côté ? Votre jambe... ? »

Ma Feng, un petit homme trapu d'une trentaine d'années, hocha la tête. « Je vais bien, maître Jiang. Si ma jambe me fait des misères, c'est ma faute. J'aurais dû me montrer plus prudent. »

Jiang s'inquiéta d'emblée. « Avez-vous besoin de soins, Ma Feng ? »

Cette seule idée poussa l'intéressé à s'incliner très bas. La sollicitude de Jiang Lei semblait le gêner. « Vous êtes trop bon, maître Jiang. J'ai seulement besoin d'un peu d'exercice. »

En balayant ses hommes du regard, le général vit chacun d'eux détourner les yeux de peur d'être choisi et de devenir l'objet de son attention.

Pourquoi ? Il n'en avait pas toujours été ainsi. Ces garçons, après tout, s'étaient battus à ses côtés en Afrique.

« Li Ying », dit-il en choisissant le plus jeune, amusé par la soudaine panique apparue dans ses yeux.

« Oui, maître Jiang ? »

— Notre ami l'observateur... notre ami qui n'est pas là... que pensez-vous de lui ? »

Li Ying baissa les yeux, horrifié. « Maître Jiang, je... »

Le général avait sa réponse. Il agita la main. « Peu importe. » Il pivota sur son séant. « Intendant Ho... Apportez-nous deux bouteilles de mon meilleur alcool de riz. Cela fait longtemps que je n'ai pas bu un verre avec mes soldats. »

Jiang promena de nouveau son regard de visage en visage et y lut ici le soulagement, là la gratitude pour n'avoir pas poussé plus avant son interrogatoire.

« Liu... jouez-vous toujours du *pipa* ? »

L'interpellé baissa la tête. « Aimeriez-vous m'entendre maintenant, maître Jiang ? »

— J'en serais enchanté. J'ai vanté en bien des occasions la finesse de votre jeu. »

Liu rougit. « Vous êtes trop bon, maître Jiang. Je ne suis encore qu'un novice. »

C'était un mensonge. Ou du moins l'expression d'une extrême humilité car Liu Ge était un musicien d'une habileté exceptionnelle. Sa maîtrise du luth chinois à quatre cordes – le *pipa* – égalait celle des meilleurs artistes jamais entendus par Jiang Lei. De fait, c'était une des raisons pour lesquelles il avait sélectionné Liu Ge dans sa section de gardes du corps personnels.

Tandis que l'intendant Ho remplissait les verres et que Liu Ge accordait son instrument, Jiang Lei regarda autour de lui.

Depuis qu'il avait renoncé à les interroger sur Wang Youlai, les soldats s'étaient détendus. Il n'avait eu besoin de rien dire pour se faire comprendre. Ainsi, les liens qui les unissaient autrefois réapparurent en partie.

Cela faisait tout juste deux mois que Wang était avec eux. Deux petits mois et son influence délétère était déjà considérable. Il avait appris à ces bons soldats à se méfier de leur chef. En quoi cela pouvait-il être souhaitable ? Cependant, qu'y pouvait Jiang Lei ? En théorie, il était responsable de cette unité. Il était, de façon incontestable, le supérieur de Wang Youlai. Pourtant, cela n'avait aucune importance pour le Ministère. Les Mille Yeux ne connaissaient de loi que la leur et, quand ils se fixaient sur quelqu'un...

Il entreprit de siroter son alcool de riz. Liu Ge l'interrogea du regard et, ayant reçu son approbation, se mit à jouer.

Quand les premières vibrations sonores s'élevèrent, Jiang poussa un soupir de plaisir non feint. C'était *Ping sha lu yan*, « Oies sauvages sur le banc de sable ». Il se pencha pour observer les doigts du musicien, ébahi par sa virtuosité. Ce n'était pas un morceau facile et Liu jouait chaque note à la perfection.

Jiang parcourut du regard le cercle de visages. En cet instant, ses hommes étaient pris au piège de la musique, leurs yeux attentifs, tous penchés vers le luth comme pour mieux s'imprégner de sa beauté.

Il ferma les yeux, sentit se dresser les poils de son échine.

À la fin du morceau, il regarda Liu Ge et lui sourit puis se leva pour l'applaudir, bientôt imité par l'ensemble de la garde, qui emplit la nuit de cris de joie et de claquements de mains.

« Liu Ge... ces doigts... »

Le musicien baissa les yeux sur sa main posée sur les cordes et rougit. « Je suis honoré que cela vous plaise, maître Jiang. »

Le général sonda les soldats du regard. « Un autre, mes amis ? *La Lune haute*, peut-être ? » Il se tourna vers Liu, qui s'inclina.

« Comme il vous plaira, maître », murmura l'homme de l'art tandis que se rasseyaient ses camarades.

Ce concert impromptu leur plaisait. Jiang le lisait dans leurs yeux. Il en conçut une idée. Avant que Liu Ge eût entamé ce nouveau morceau, le général se remit debout et leva la main.

« Messieurs... que diriez-vous d'un conte ? Peut-être un extrait du *Sanguo yanyi* ? »

Il les vit s'interroger du regard puis acquiescer. Ma Feng, leur aîné, prit la parole en leur nom à tous. « Nous serions tous heureux de l'entendre, maître Jiang. C'est un grand privilège que vous nous offrez... »

— Pas du tout, Ma Feng, protesta Jiang avec un sourire. J'adore la *Romance* et cela fait longtemps que je ne l'ai pas lue. » Il se retourna. « Intendant Ho... »

Mais son serviteur s'était déjà éclipsé. Il aperçut son dos dans l'obscurité, tandis qu'il s'éloignait au pas de course en quête du livre.

Des rires éclatèrent. Jiang s'y joignit volontiers.

Ils ne s'étaient pas sentis si décontractés depuis des mois. Depuis l'arrivée de Wang Youlai.

Jiang Lei se rassit et fit signe à Liu de commencer. Quand les premiers trilles familiers de *Yue er gao* se répandirent, Jiang s'installa confortablement sur sa vieille chaise de campagne, les paupières closes, en s'imaginant de retour au pays et non à l'autre bout du monde.

Après tout, que pouvait-il y avoir de plus chinois que cela ? Écouter *La Lune haute* et lire la *Romance des Trois Royaumes* ?

Pourtant, ce qu'il ressentait en cet instant était une tristesse

profonde et accablante venue de nulle part, tombée sur lui comme une pluie sous un ciel sans nuage.

L'exil. Il se sentait soudain en exil.

Jiang tourna la tête et baissa les yeux, loin du feu, tandis que s'égrenaient les notes et que la mélodie familièrement envoûtante s'insinuait dans son crâne.

Ses ancêtres avaient dû ressentir le même émoi mille ans plus tôt en patrouillant à l'orée du monde.

Tel était le lot des soldats, oui, et des poètes.

« Maître... ? »

L'intendant Ho s'agenouilla tout près, tête baissée, le livre tendu devant lui.

« Merci... »

Mais, à la vue de la couverture, avec son illustration des trois grands héros de ce vieux conte historique, il se rendit compte de l'humidité de ses joues. Il se les essuya des doigts puis fixa ses hommes du regard, surpris. Il avait pleuré.

Devant lui, Liu Ge avait fermé les paupières, perdu dans sa musique. Ses phalanges se déplaçaient avec une agilité et une sensibilité qui démentaient la rudesse paysanne de ses traits.

Après avoir joué la note finale, Liu Ge laissa échapper un soupir accompagné d'un frisson, puis il leva les yeux comme s'il rentrait tout juste d'un long voyage.

Les vivats furent assourdissants. Jiang se remit debout pour applaudir Liu Ge.

« C'était merveilleux », dit-il d'une voix douce en se demandant ce que les hôtes du camp à proximité pensaient, s'ils les avaient entendues, de ces sonorités insolites et étrangères.

Car c'était ainsi. C'étaient eux les étrangers en ce pays, après tout. Leurs contes, leurs poèmes, leur musique... rien de tout cela n'était à sa place en ces antiques collines ondoyantes.

Le *Zhongguo*... La Chine... Elle lui parut soudain lointaine d'un million de kilomètres.

Lointaine et pourtant si proche.

Une fois ses hommes de nouveau assis, il s'empara du livre et l'ouvrit au hasard. C'était toute la force de la *Romance*. Dans ses pages, chaque conte en valait un autre. En outre, ils étaient tous connus de chacun des gardes réunis autour de ce feu.

« "Cao Cao pacifie la province du Hanzhong", commença-t-il en lisant la description du chapitre. "Zhang Liao sème la panique au gué de l'Errance mystique." »

Ces mots suscitérent un formidable murmure de félicité parmi ses hommes. Cao Cao était l'un de leurs personnages favoris et l'ouverture de ce chapitre promettait une bataille...



Jiang Lei s'éclaircit la voix et reprit :

« “Nous en étions restés au moment où Cao Cao décidait de lever une armée pour pacifier l'Ouest7...” »

Jake se réveilla en sursaut, seul, en se rendant compte d'où il était et de ce qui était arrivé.

Il se trouvait dans le lit de Tom. Et la veille...

Il se retourna sur le matelas et ferma les yeux. Si seulement il n'avait pas tant bu au cours de la veillée de Tom. Si seulement il avait eu la force de s'opposer à Mary.

Mais il ne l'avait pas eue. Il n'avait pas cherché à l'avoir.

« Serre-moi », avait-elle dit, mais comment aurait-il pu s'en contenter ? Comment aurait-il pu ne pas lui faire l'amour alors qu'elle était si chaude contre lui ?

Six ans d'abstinence. Comment le lui reprocher ? Pourtant, il se sentait coupable. Il s'était mal conduit. Tom était à peine froid sous la terre.

Il entendit Mary s'activer au rez-de-chaussée dans la cuisine pour ranger les derniers vestiges des « célébrations » de la veille.

En pensant à elle, en se souvenant d'elle, nue à son côté au clair de lune, les mamelons durcis, le désir manifeste dans son expression, il sentit son sexe se dresser encore. Si elle s'était trouvée là, près de lui sous les draps, il l'aurait prise à nouveau.

Et pourtant... À la fin, après qu'il eut joui en elle, Mary était restée blottie contre lui en sanglotant sans pouvoir s'arrêter. Pour Tom.

Il resta allongé un moment puis, sachant qu'il ne pouvait passer la journée au lit, il se leva, s'habilla et descendit la rejoindre.

Elle était devant l'évier. Elle se retourna et lui adressa un sourire las.

Jake s'approcha d'elle. Il l'enlaça par-derrière, la pressa contre lui, les bras autour de la taille, la joue contre son cou, en savourant son contact, son odeur.

« Tu te sens bien aujourd'hui ? »

Il lui avait posé cette question avec douceur, car il savait ses émotions à fleur de peau. Il savait que rien n'était encore acquis entre eux.

Mary se retourna, se pelotonna contre lui, appuya la tête sur sa poitrine.

« Ça va... merci... »

Elle tremblait. La nuit passée, si intime qu'elle se fût révélée, ne les avait qu'un peu rapprochés. Ils étaient encore des inconnus l'un pour l'autre.

« Où sont les filles ?

— Elles sont sorties.

— Et Peter ?

— Il est avec Meg. Je me suis dit... »

Elle leva les yeux vers Jake, lui caressa la joue et l'embrassa. Un baiser très doux, presque platonique.

Jake sourit tristement. « Avec le temps, ça ira mieux.

— Ah ouais ? » Cependant, s'il y avait eu de la colère dans sa réaction, elle n'était pas dirigée contre lui. Il le savait. Elle visait les circonstances. Tom aurait dû se trouver là, en train de veiller sur elle. Mais il n'était pas là, aussi devait-elle se passer de lui.

Jake lui caressa les cheveux. La sentir si près de lui suffisait à le ranimer. Si elle le remarquait, toutefois, elle n'en dit rien.

Ils restèrent un moment ainsi puis elle le repoussa sans violence.

« Autant en finir avec le rangement. Ensuite, nous pourrions aller chercher tes affaires.

— Ah... » Cela le prit au dépourvu. Ses affaires. Il n'y avait pas pensé. Il les avait plutôt imaginés vivant chacun de leur côté. Mais ils formaient une seule famille à présent. Depuis cette nuit.

« Et les voisins ?

— Ils comprendront.

— Tu crois ?

— Jake... » Elle s'était exprimée d'une voix forte, inflexible. « Ils comprendront. D'accord ?

— D'accord. »

Elle le regarda droit dans les yeux, le jaugea puis hocha la tête.

« C'est bon. Oh ! et puis, Jake... tu n'as pas à te sentir coupable... Tom t'aimait. Il nous aimait tous les deux. Il comprendrait. Et il avait raison...

— Raison ?

— Oui... Tu avais grand besoin d'une femme dans ton lit. »

Jiang Lei monta sur l'estrade puis s'assit derrière la table face à la foule.

Ses hommes étaient alignés de part et d'autre des détenus, masqués, leur fusil – un gros semi-automatique – plaqué contre la poitrine.

S'il devait y avoir du grabuge, ce serait maintenant.

Jiang Lei s'empara de sa tablette posée au sommet d'une pile de documents officiels. Wang Youlai se tenait en contrebas, à l'écart de l'estrade, à proximité des gardes les plus proches. Il avait encore cette expression sur le visage... cet air qui était toujours le sien en de telles circonstances. Il s'agissait moins de suffisance que de mépris, comme s'il se sentait supérieur à ces pauvres êtres.

Cette phase – le « traitement » comme il était convenu de l'appeler

– était la préférée de Wang. C'était aussi celle que Jiang détestait le plus.

Le général soupira puis donna le signal. Les prisonniers avaient tous reçu un numéro allant de un à cent treize. Ce n'était pas un lot très nombreux – Jiang avait déjà traité plus de six cents individus en une seule matinée – mais, s'il procédait dans les règles, cela risquait de prendre un moment.

« Numéro un ! hurla Wang en s'avancant devant la file de prisonniers, l'air menaçant, la figure enlaidie par la fureur. Présentez-vous ! »

*Ce n'était pas nécessaire*, songea Jiang en regardant l'image affichée sur sa tablette. *Vraiment pas nécessaire.*

Il lut le bref récapitulatif.

*Mlle Jennifer Oatley. Vingt-trois ans. Célibataire. Pas d'enfants. Ni attache politique ni casier judiciaire.*

Jusque-là, tout allait bien. Il étudia la jeune femme du regard, vit au premier coup d'œil combien elle était effrayée. Elle n'avait aucune idée de ce qui lui arrivait.

Et si la situation avait été inversée ? Si l'Occident avait soumis la Chine et que cette jeunette était une de ses filles ? La petite Mei, peut-être. Comment l'aurait-il pris, lui ?

Mais il se tourmentait inutilement, il le savait. Ce travail était nécessaire et, s'il ne l'accomplissait pas, un salaud doué de moins de tact et de sensibilité s'en chargerait.

Peut-être ne prendrait-il même pas cette peine, du reste. Peut-être se contenterait-il de rassembler ces gens et de s'en « occuper » comme on l'avait fait au Moyen-Orient.

Jiang soupira. La journée s'annonçait longue.

« Mademoiselle Oatley ? Mademoiselle Jennifer Oatley ? »

Il remarqua sa surprise à l'entendre parler un anglais si parfait. Cela étonnait la plupart des Britanniques. La plupart d'entre eux n'avaient pas étudié à Cambridge, contrairement à lui. Ils n'avaient pas reçu son éducation.

C'était une autre raison de sa présence. Tout était parti d'une amitié fondée bien des années plus tôt, dans une autre région de cette île minuscule. À Cambridge.

Il se mit à questionner la jeune femme. Avez-vous un petit ami ? Avez-vous déjà consommé de la drogue ? Souffrez-vous d'une maladie débilitante ? Que pensez-vous de ceci et de cela ?

Et cætera, et cætera.

L'essentiel, bien sûr, figurait déjà dans le dossier. À condition que la personne eût plus de vingt-deux ans. Celle-ci était à la limite. Elle n'avait qu'un an quand tout s'était effondré, aussi ne connaissait-elle aucun autre monde. Mais certains de ses semblables...

Ils ignoraient ce que Zao Chun savait d'eux. Quand leur société s'était écroulée, il s'était accroché à leurs archives. Il avait copié ce qu'il avait pu récupérer. Il avait tout stocké en prévision du jour où il pourrait s'en servir pour trier les citoyens de ses cités bâties à l'échelle des continents.

Cela aurait dû faciliter le travail de Jiang Lei. Toutefois, personne n'était ou tout bon ou tout mauvais, en bonne santé ou malade, engagé ou apolitique. Les gens étaient complexes et Jiang se délectait de cette phase – la vérification – autant qu'il en abominait les conséquences.

Il lui semblait même logique de ne pas admettre certains individus, de les exclure pour garantir aux autres une vie meilleure. Les meurtriers, les violeurs et leurs congénères... Quel droit avaient-ils de connaître une nouvelle existence ?

Hélas ! c'était rarement si simple, au grand regret de Wang Youlai.

Ils avaient capturé ce lot au cours d'une seule rafle quatre jours plus tôt. Plus de quarante d'entre eux avaient été « traités » sur place. À l'écart des autres, naturellement : il n'aurait servi à rien de les affoler, après tout.

Zao Chun refusait certaines catégories : les criminels, les personnes ostensiblement religieuses, les agitateurs politiques, les « minorités ethniques », les Japonais et les vieux. Les autres étaient des citoyens potentiels. Mais tous ne convenaient pas.

Zao Chun avait établi un critère très simple et d'une grande portée : feraient-ils de bons citoyens ? Dans cette optique, toute tendance antisociale se révélait rédhibitoire. On ne voulait surtout pas de gens difficiles.

Voilà pourquoi on les parquait dans des camps. Pour les observer. Et questionner leurs amis et voisins car, en effet, qui serait mieux placé pour les connaître ?

Une fois son interrogatoire terminé, Jiang adressa un signe de tête à la jeune fille pour l'inviter à se rendre dans la hutte bâtie sur la droite, où deux secrétaires attendaient derrière une table. Il apposa son sceau électronique à la surface de la tablette puis sélectionna la page suivante.

Elle était passée. Si son examen médical ne révélait rien de grave, elle serait citoyenne dans l'année. À l'issue de son « initiation ».

« Numéro deux ! beugla Wang. Avancez ! Plus vite ! On n'a pas toute la journée ! »

Jiang Lei lui jeta un coup d'œil et grogna intérieurement. Cela ne prendrait peut-être pas toute la journée mais la séance s'annonçait longue. Il le sentait.

Il effleura sa tablette et un nouveau portrait s'afficha.

*M. Andrew James Stewart. Quarante-sept ans, était-il écrit. Veuf. Pas*

*d'enfants. Pas d'attaches politiques. Une condamnation pour ébriété publique.*

Le visage de la photographie correspondait à celui de l'homme devant lui. L'analyse de ses empreintes digitales, de son ADN et de sa rétine avait du reste permis de confirmer son identité. Pourtant, il se prétendait quelqu'un d'autre. Selon lui, il était Arthur Hillman, cinquante-deux ans, célibataire.

Pourquoi mentait-il ?

Jiang le devina dans les grandes lignes avant même de le lui demander. Il avait déjà rencontré ce cas à plusieurs reprises. Cet homme s'était approprié l'identité de quelqu'un d'autre. Une victime des événements consécutifs à la Chute. Les motivations étaient très variables mais la plupart des fautifs cherchaient simplement un nouveau départ, ils voulaient se faire oublier des autorités. Changer de nom était la solution idéale.

« Monsieur Stewart... commença-t-il.

— Ce n'est pas moi ! protesta le prisonnier en dépassant la ligne noire peinte devant ses pieds. Je m'appelle Arthur Hillman. Je... »

Wang se précipita sur lui, le gifla et le poussa pour l'obliger à reculer, le tout en hurlant : « Taisez-vous ! Ne prenez la parole que pour répondre à une question ! Compris ? »

Jiang attendit, regarda l'homme foudroyer Wang du regard puis se tourner de nouveau vers lui.

« Monsieur Stewart, reprit-il, je vous conseille de renoncer à cette comédie. Mon maître est omniscient. Il connaît votre date de naissance et celle de votre mariage. Il n'ignore rien de vos épreuves. Il sait, par exemple, que votre femme est morte en couches et que l'enfant n'a pas vécu. Aussi vous prierai-je de ne pas vous enfoncer dans le mensonge. Ce serait à votre seul détriment. À présent, répondez-moi distinctement. Vous vous appelez Andrew James Stewart. Est-ce bien exact ? »

Tandis que Stewart passait aux aveux, Jiang observa les autres prisonniers. Visiblement, ils étaient surpris et impressionnés par tout ce qu'il savait de leur « ami ». Des informations aussi détaillées constituaient un outil très puissant. Après plus de vingt ans passés « sous le radar », la plupart des gens en avaient peur. Ils avaient pris l'habitude d'être libres, loin de toute surveillance. Mais les yeux étaient de retour.

*Très littéralement, d'ailleurs*, se dit Jiang en voyant Wang Youlai se frotter les mains, ravi du spectacle. Cette petite merde se délectait du malheur des prisonniers, de leur souffrance et de leur perplexité.

Trop clément, lui ? Jiang renifla et, dans un accès d'irritation, revint sur sa décision de la veille. Il admit Stewart dans les rangs des citoyens potentiels. Sans tenir compte de la moue furieuse de Wang, il

effaçait l'image du prisonnier et affichait le dossier du suivant.

La journée s'annonçait interminable.

Jake se retourna et prit la main de Mary pour l'aider à se relever.

Se tenir devant la tombe de Tom lui faisait une étrange impression. Il n'avait pas imaginé s'y rendre si tôt, mais Mary avait voulu venir pour s'assurer que tout était bien en ordre et pour passer un moment seule avec son défunt mari.

Jake comprenait parfaitement. Il en irait toujours ainsi dorénavant. Même si tout se passait pour le mieux entre eux, leur vie serait à jamais hantée par ces fantômes, ces souvenirs. Quoi que leur promît l'avenir, ce serait toujours un pis-aller et il faudrait s'en contenter. S'en accommoder.

En l'observant, en lisant sa douleur sur son visage, il sut qu'il en viendrait à l'aimer. Ce ne serait pas si dur. Il l'aimait déjà comme une amie. Il leur faudrait toutefois apprendre à vivre avec cette distance, ce singulier sentiment d'abandon que tous deux éprouveraient parfois. Oui, et avec le fait que c'était le destin et non l'amour qui les avait rapprochés.

Un mariage de raison. Voilà ce qui les unissait. C'était inévitable. Mais il ferait de son mieux pour que cela fonctionnât. En la voyant si fragile, il se jura de ne jamais la laisser tomber. Ni elle ni ses filles. Désormais, elles étaient siennes. Tom les lui avait confiées. Par conséquent, Jake se sentait le devoir sacré de veiller sur elles.

« Tu as fini ? » demanda-t-il doucement.

Elle hocha la tête et darda sur lui un regard interrogateur comme pour s'assurer que tout allait bien entre eux.

Jake examina la tombe derrière elle. La riche terre noire formait un haut monticule au-dessus du cercueil. Mary y avait piqué six plants de jasmin dont les petites fleurs blanches explosaient telles des étoiles en répandant leur fragrance délicate.

À cet instant, des corbeaux se mirent à croasser dans un arbre tout proche. Mary et Jake se tournèrent vers ces formes noires éparpillées sur les branches nues.

Il lui prit la main, la serra doucement. Elle lui adressa un petit sourire triste. « Viens, dit-elle. Je vais préparer le dîner. »

Ils étaient arrivés au portail. Jake s'était écarté pour la laisser passer quand ils entendirent le son dans l'air.

Mary le regarda. « Qu'est-ce que c'est ? »

Ils pivotèrent sur eux-mêmes dans la direction de Corfe, d'où venait le bruit. Lentement, il enfla. La vague vibration se mua en un bourdonnement animé de battements réguliers : le vrombissement caractéristique d'un moteur. Alors ils le virent, énorme silhouette

sombre émergeant au-dessus des arbres à moins de deux cents mètres.

L'appareil approcha lentement, plus gros à chaque instant, presque sphérique et peint d'un noir semblable à la nuit la plus profonde. Dénudé du moindre reflet, il semblait en fait absorber la lumière au point d'incarner plus une absence qu'une présence.

Derrière eux, les corbeaux s'égaillèrent en laissant échapper des croassements rauques retentissants.

Mary émit un long gémissement grave. Dans leur dos, des chiens se mirent à aboyer.

Le vrombissement s'amplifia, fit trembler la terre, envahit l'atmosphère, si sonore qu'il les força à se protéger les oreilles de leurs mains.

Il continua d'approcher, très progressivement, tant et si bien que son ombre tomba bientôt sur eux.

Mary se jeta à genoux.

Jake s'agenouilla près d'elle et l'enveloppa de ses bras, certain qu'à tout moment un éclair d'énergie ou un missile surgit de cette noirceur fondrait sur eux pour les anéantir.

Il leva la tête dans l'attente du coup fatal en plissant les yeux pour distinguer quelque chose, n'importe quoi, tandis que Mary se pelotonnait contre lui, terrifiée.

*Là... J'avais raison.*

Sous l'appareil, deux longs empennages présentaient un motif circulaire.

Un dragon au regard féroce et aux griffes acérées, enroulé sur lui-même, la gueule grande ouverte comme pour avaler sa queue.

L'appareil continua sa course au-dessus d'eux en suivant la courbe de la route, moins vite qu'un homme au pas, comme si une conscience extraterrestre le contrôlait.

Lorsqu'ils furent sortis de son ombre, Mary se tourna vers Jake. Elle avait l'air traumatisée.

« Qu'est-ce que c'était que... ? » demanda-t-elle de la voix d'une fillette en tremblant de peur.

Jake l'étreignit plus fort. Il voulait lui faire comprendre qu'il était là pour elle, qu'elle était en sécurité entre ses bras. Pourtant, il ne pouvait pas la regarder. Il n'arrivait pas à détacher ses yeux de l'impressionnante machine inconnue.

Elle survolait leurs maisons à présent. Sa masse immense les plongeait dans l'ombre.

Les villageois étaient sortis dans la rue, les yeux levés vers le ciel. Certains se tenaient encore debout mais la plupart étaient à genoux, stupéfiés et horrifiés. Peter et les filles étaient là. Ils formaient un petit groupe dans le jardin, blottis les uns contre les autres en regardant avec effroi l'apparition. Non loin, Boy sautillait en aboyant, mais il

était inaudible sous le vacarme des puissants moteurs.

L'appareil continua lentement, si lentement désormais qu'il sembla sur le point de s'arrêter, le long du tracé de la route, à moins de cent mètres des vieux toits d'ardoises.

Jake avait la bouche sèche et les muscles tendus en prévision d'un soudain déchaînement de violence.

C'était l'avenir. Cette abominable juxtaposition d'ancien et de nouveau. C'était ce à quoi ressemblait l'arrivée d'extraterrestres. Un horrible sentiment d'impuissance. L'intrusion d'une force brutale irrésistible.

Un viol.

Le vrombissement changea, baissa d'une octave en un glissando qui lui donna la nausée. Il sentit son estomac se soulever.

« Oh ! bon Dieu... »

Une seconde ou deux, rien. Seulement ce calme soudain. Puis le bruit du moteur changea encore à la façon d'un réacteur qui chauffe. Alors l'engin accéléra, passant en quelques secondes de l'allure d'un marcheur à celle d'un bolide.

Bouche bée, Jake le regarda s'évanouir en un éclair.

Près de lui, Mary tremblait.

Il essaya de se relever mais ses jambes ne répondaient plus. Il attendit un peu puis recommença. En mobilisant toute sa volonté, il parvint à se hisser sur ses pieds.

Il tendit la main à Mary pour l'aider.

« Viens. Allons voir les enfants. Ils avaient l'air terrifiés. »

Elle le regarda tandis que ses mots l'atteignaient à travers sa torpeur, lui faisant oublier sa frayeur. Elle acquiesça.

Il voulut sourire mais n'y parvint pas. En cet instant, il sentit que plus rien ne pourrait jamais le dérider. « Allons les calmer... Il faut les faire rentrer... »

Il s'arrêta. Elle le dévisageait.

« C'est ce que tu as vu, n'est-ce pas ? Au marché... »

Il opina. « Ce sont les Chinois. Ils ont fini par arriver. Ils... »

Il se tut en la devinant au bord des larmes. Elle devait pourtant savoir. Elle avait le droit de savoir.

« Allons nous occuper des enfants, d'accord ? Ensuite, j'aurai quelque chose à te montrer. »

Ils se hissèrent au sommet du mur le plus élevé. Là, avec la tour du roi dans le dos, Jake tendit ses Bresser Hunter à Mary.

Un long moment, elle regarda en silence. Enfin, elle baissa les jumelles.

« Alors ? Tu comprends maintenant ? »



Mary soupira. « Tu veux jeter un coup d'œil ? »

Il lui prit les jumelles des mains et les leva en s'attendant à y voir ce qu'il avait aperçu la veille ou l'avant-veille. Mais cela avait changé. En vérité, il fut éberlué de constater jusqu'où cela s'était étendu en quelques jours.

Cinq de ces masses blanches étaient apparues au milieu du paysage tels d'imposants gratte-ciel érigés pour les plus proches à sept ou huit kilomètres tout au plus. Maintenant qu'ils étaient plus près, il pouvait en distinguer des détails. Il discernait jusqu'aux silhouettes de fourmis des ouvriers à côté de formidables machines arachnéennes évoquant des sortes de grues mobiles gigantesques. C'étaient ces engins qui construisaient à l'évidence les édifices en filant le contenu de cuves placées sous leurs hautes plates-formes pour envelopper d'un cocon de soie les supports hauts de plusieurs kilomètres.

Tout cela s'effectuait à une échelle titanesque. Tout – il le voyait distinctement à présent – était bâti par-dessus ce qui existait déjà. Les ingénieurs ne prenaient même pas la peine d'abattre ce qui les gênait : ils enfermaient l'ancien monde à la cave.

Une fois de plus, Jake se sentit aussi impressionné que terrifié.

« On dirait des glaciers, dit Mary à voix basse, manifestement abasourdie par ce qu'elle venait de découvrir. D'énormes blocs de glace...

— Tout le pays », ajouta-t-il en prenant soudain la mesure de ce qui s'accomplissait sous leurs yeux.

Ces affleurements n'étaient qu'un début. Des sortes d'avant-postes. Un jour, ils finiraient par combler l'espace qui les séparait. Ils opéreraient la fusion de toutes ces masses blanches jusqu'à ce que le pays dans son entier fût englouti.

Une ville ! Ils construisaient une ville de la taille du Royaume-Uni ! Cette idée l'emplit de désarroi.

Un glacier, oui... Tout serait enseveli sous la glace.

Il sauta du mur puis se retourna pour aider Mary à descendre.

« Sont-ils au courant ? s'enquit-elle. Je veux dire... les enfants... »

Il fit oui de la tête.

« Ah... »

Ils descendirent de la colline en silence, tous deux perdus dans leurs pensées. Ce n'est qu'une fois à la barrière qu'elle se tourna de nouveau vers lui.

« Je ne pensais pas que ce serait si court. Je pensais... eh bien, que nous vivrions des années ensemble. Je pensais... »

Elle se tut. Des larmes coulèrent sur ses joues.

« C'est la fin, n'est-ce pas, Jake ? Cet appareil... ces choses à l'horizon... »

Il voulut lui répondre par la négative. Lui affirmer que tout irait

bien. Mais son instinct lui soutenait le contraire.

La Chine avait déjà essayé de le tuer des années plus tôt, avant sa découverte de ce havre de paix, de ce petit paradis sur terre. Mais elle était de retour, plus forte et plus mauvaise que jamais. Cette fois, personne – quels que fussent les efforts consentis – ne lui échapperait.

« Viens, dit-il en lui prenant la main. Profitons du temps qu'il nous reste, d'accord ? »

Mary baissa les yeux sur leurs doigts entrelacés puis croisa de nouveau son regard. Un pauvre sourire se dessina sur ses lèvres.

« D'accord... Mais on ne dit rien aux enfants, hein ? Je ne veux pas leur gâcher leurs derniers... »

Elle se tut comme si elle avait atteint ses limites. Son visage se plissa.

« Viens, ma chérie », dit-il en l'attirant contre lui pour la serrer dans ses bras, les yeux clos, tandis qu'elle sanglotait sur son épaule.

*Voilà donc ce qu'on ressent. Voilà comment c'est à la fin.*

Jake frissonna et tourna les yeux vers la blancheur envahissante, à peine visible au-dessus des ruines.

« Mary ? »

Elle renifla profondément. « Oui, Jake ? »

— Veux-tu m'épouser ? »

# CHAPITRE X

## ORIENT

Jiang Lei fut tiré du sommeil par son intendant, Ho. « Il est six heures et demie, maître. Les hommes sont déjà debout... »

Le général se retourna et tira la couverture sur son menton en examinant l'intérieur de sa tente.

Ho avait dégagé une partie du bureau pour y disposer le petit-déjeuner : un bol de *cha* et un assortiment de mets délicats appréciés de son maître.

« Merci, Ho. »

Jiang envisagea de lui demander d'apporter un poêle. Si luxueuse qu'elle fût l'été, sa tente se résumait en cette fin d'automne à une chambre froide. La soie fine n'était guère efficace pour ce qui était de conserver la chaleur. Cependant, réclamer un appareil de chauffage pourrait être interprété comme un signe de faiblesse, surtout dans certains secteurs du campement, aussi préféra-t-il s'en abstenir.

« Comment vont nos soldats ? »

L'intendant Ho s'inclina et sourit. « Ils sont d'excellente humeur, maître. Ils ont hâte d'entamer cette journée. Votre visite l'autre soir... »

Ho se tut, baissa la tête d'un cran. Il venait de se rendre compte qu'il s'était laissé emporter par l'enthousiasme.

Jiang Lei sourit et, bravant le froid, repoussa ses couvertures. « C'était une bonne soirée, n'est-ce pas ? Il faudra recommencer. C'est bon pour le moral des troupes. »

Ho s'était précipité vers lui à l'instant où il émergeait de sa literie. Debout près de son maître, il lui tendait ses vêtements du jour en lui montrant, comme toujours, le sommet de son petit crâne rasé.

« Intendant Ho ?

— Oui, maître ?

— Aimez-vous ce pays ? Le *Yingguo* ? » Une fois de plus, il sentit qu'il allait trop loin en demandant à Ho son opinion. Mais il avait vraiment besoin de savoir. Était-il le seul à apprécier la beauté de cette contrée ? Ses hommes n'y voyaient-ils pas au-delà des ordres reçus ?

Ho chercha ses mots à grand-peine puis haussa les épaules. « En toute honnêteté, maître, je n'y ai jamais réfléchi. Est-ce un tort ? »

Jiang se saisit de ses chausses en tremblant de froid. « Non... Simple curiosité. Nous avons vu tellement de pays, n'est-ce pas ? »

L'intendant Ho esquissa un sourire associé à une courbette. À l'évidence, il préférait se trouver en position d'acquiescer. « En effet, maître. Beaucoup de pays. »

*Et beaucoup de gens*, pensa Jiang en se rappelant tous ceux qu'il avait « sauvés » et tous ceux dont il s'était débarrassé.

*Et d'autres s'ajouteront encore à ceux-là aujourd'hui...*

Jiang enfila sa veste molletonnée, qui le réchauffa aussitôt, puis il traversa la tente et, après que Ho lui eut présenté sa chaise, il s'assit à son bureau.

Le *cha* dégageait un parfum céleste. C'était bien le moins car Jiang dépensait une petite fortune pour faire venir du pays ses provisions personnelles.

Il but quelques gorgées puis esquissa un signe de tête. C'était le signal qu'attendait Ho.

« Autre chose, maître ?

— Mes bottes, c'est tout.

— Certainement, maître. »

Tel était leur rituel. Tous les matins, ils prononçaient les mêmes paroles. Tous les matins, Ho lui apportait ses bottes et s'agenouillait devant lui pour l'aider à les chausser.

Jiang Lei sourit. S'il avait été un autre Wang Wei, il aurait composé un poème là-dessus. Quelques vers commençant par « L'intendant Ho lui apporte ses bottes ». Mais treize siècles le séparaient de Wang Wei. Par ailleurs, Wang Wei était un poète. Un vrai. Il n'aurait pas eu peur, lui, de coucher sur le papier ce qui lui passait par la tête, si râpeux et disgracieux que ce fût. Il aurait trouvé le moyen de mettre ces mots en forme, de leur conférer de l'élégance.

À cette pensée, l'humeur de Jiang changea.

Il s'empara du livre qu'il lisait la veille au soir. Un ouvrage déniché par l'un de ses hommes persuadé que Jiang y trouverait intérêt. Il ne s'était pas trompé. Hélas ! en savoir trop sur les terres conquises n'arrangeait rien. Cela lui rendait au contraire la tâche plus difficile.

Jiang sirota son *cha* en grignotant ses gourmandises mais il avait perdu son appétit. Il éprouvait cette aigreur, cette irritation qui lui revenait parfois les jours de rafle. Cette horrible impression d'être, lui-même, et non Zao Chun, à l'origine de ces ordres. Quelle différence aux yeux de ces gens ? S'ils ne voyaient de la Chine que sa personne, au nom de quoi s'imagineraient-ils qu'elle portait le visage d'un autre ?

C'était lui le meurtrier. Lui l'arbitre, l'agent de miséricorde.

Certains jours, c'était tout bonnement insupportable. Certains jours, il avait envie de tout déléguer à Wang Youlai, de se glisser au fond de son lit et de tirer la couverture par-dessus sa tête, de tout chasser de son esprit.

Mais c'était une réaction infantile. Indigne d'un homme. Cette mission lui était échue et, si abominable qu'elle fût, il l'accomplirait à la lettre.

Après tout, comme le voulait le dicton, il était les mains de son maître.

Il pivota sur sa chaise. « Ho... vous pouvez débarrasser. J'ai fini.

— Mais, maître... »

Ho remarqua son expression. Il s'inclina très bas puis se saisit du plateau.

Une fois seul, Jiang se leva. Le livre sur Corfe l'avait sensibilisé à l'ancienneté de cette terre. Cette culture, comme la sienne, était profondément enracinée dans ce paysage. Peut-être était-ce la raison pour laquelle le grand empereur *geming*, Mao Zedong, s'était tant efforcé d'imiter ces gens, d'exhorter les Han à ressembler aux habitants du *Yingguo*.

Ils étaient pourtant très différents. Jiang le savait à présent. Et cela ne tenait pas qu'à leur odeur de bébé née de leur consommation de produits laitiers. Non. C'était dans leur tête. Une croyance partagée en un prétendu impératif de justice. Comme s'il existait rien de tel.

« L'ombre de la Magna Carta...

— Pardon, maître ? »

Jiang se retourna. L'intendant Ho se tenait dans l'ouverture de sa tente, la tête baissée.

« Ce n'est rien, Ho. Rien du tout. Eh bien, les hommes sont-ils prêts ?

— Presque, maître.

— Et le cadre Wang ?

— Il vous attend, maître. »

Jiang regarda par-dessus son serviteur et vit la silhouette qui faisait les cent pas dehors. Il poussa un soupir.

« Encore un jour ordinaire, n'est-ce pas, Ho ? Encore un. »

Le poney ne tenait pas en place. Quand Jake tira sur la lanière de cuir pour arrimer le chargement du chariot, l'animal avança d'un pas puis recula d'autant.

« Peter ! Maîtrise-le ! »

Boy aboya. Peter se pencha pour lui ébouriffer la fourrure puis s'approcha du poney et lui empoigna la bride tout en caressant sa longue tête de l'autre main pour le calmer.

Jake jeta un coup d'œil à son fils. Peter savait s'y prendre avec les animaux. Ils lui mangeaient – mot à mot – dans la main. Il était vrai que sa mère avait grandi dans une ferme et non en ville comme son père.

« Tu n'as rien oublié ? lança Jake.

— Je ne crois pas...

— Tant mieux. Parce qu'il faut y aller. »

Ils avaient réuni tout ce dont ils avaient besoin pour passer l'hiver. Habits, médicaments, armes, de même que tous les bijoux et articles de valeur qu'ils pourraient troquer. Le reste, ils l'avaient laissé, donné à des amis ou échangé contre le nécessaire.

Ils seraient partis dans l'heure, répondant à l'appel de la route et de l'Ouest. Ils n'avaient plus d'avenir en ces parages. Ils s'en étaient aperçus la veille à l'arrivée de l'appareil volant. Quand ils en avaient parlé à la nuit tombée, la fuite leur avait semblé la seule solution. Cependant, au moment de prendre le départ, Jake se demandait s'ils avaient eu raison, si les quelques semaines ainsi glanées suffiraient à compenser l'inconfort et l'angoisse qui les attendaient.

Par ailleurs, qui pouvait dire ce qu'avaient décidé les Chinois ? Entendaient-ils développer leur grande Cité au point d'engloutir jusqu'à la dernière parcelle de terre ? S'arrêteraient-ils à un moment donné sans s'attaquer au reste ?

Quoi qu'il en fût, l'avenir ne serait pas rose.

Sur ces entrefaites, son vieil ami professeur d'histoire, Geoff Horsfield, arriva. Ils avaient eu un peu plus tôt une discussion au cours de laquelle ils avaient conclu un accord. Jake était reparti avec le poney de Geoff. En échange, ce dernier avait « hérité » de tous ses livres.

L'historien porta la main à son front. « Jake ? Tout est prêt ? »

Jake resserra d'un cran la lanière puis hocha la tête, satisfait. « Maintenant, oui.

— Où sont Mary et les filles ?

— À l'intérieur. Elles terminent les derniers bagages.

— Tu es bien sûr de toi ? » Geoff hésita. « Je veux dire... »

Jake, gêné d'aborder le sujet en la présence de Peter, voyait très bien où son ami voulait en venir. Mais il devait faire fi de ses dernières doutes. Ils ne pouvaient pas rester. L'approche de ce machin à l'horizon le leur interdisait.

« Sûr. Nous irons d'abord à Dorchester. Nous y passerons plusieurs nuits puis nous reprendrons la route. Nous avons à Bridport des amis qui pourront nous héberger. Ensuite... Eh bien, rien n'est garanti, pas vrai ? »

Geoff afficha un sourire triste. « C'est la marche de l'histoire, Jake. Enfin, c'est un peu plus subtil que ça, d'habitude. Là, on la voit venir

avec ses gros sabots, quand même, merde ! Excuse ma grossièreté.

— Ce sont les Chinois... Ils n'y vont pas par quatre chemins... »

Geoff opina. « Tu penses au barrage des Trois-Gorges et à ce genre de mastodontes, c'est ça ? » Il hésita un instant. « Tu vas me manquer, Jake. Tu nous manqueras à tous. Tiens... j'ai un cadeau pour toi. »

Il tendit à Jake un livre de poche à l'ancienne et regarda le visage de son ami s'illuminer.

« La vache ! Où tu as trouvé ça ? »

C'était *Ubik*, le roman. Une réédition associée à la série avec en couverture Drew Ludd dans le rôle de Joe Chip.

« Je me souviens t'avoir entendu en parler il y a des années. J'avais voulu te le donner à l'époque, et puis... »

— Cette version... avec Drew Ludd en couverture... Je ne savais même pas qu'elle existait.

— Je l'ai acheté à Exeter le jour où tout a commencé. J'étais allé voir ma sœur, Dieu ait pitié de son âme. J'en avais profité pour faire un tour dans une librairie et... Enfin, voilà. Un petit bout d'histoire culturelle, hein, Jake ? »

Ils échangèrent une accolade chaleureuse. Comme ils se séparaient, Mary et les filles sortirent, chargées de lourds paquets.

Jake glissa le livre dans la poche de sa veste. « On y va, Mary ? »

Elle posa son fardeau près du chariot. « Je pensais qu'on pourrait tous y aller. Lui dire au revoir convenablement... »

Jake acquiesça et se tourna vers les filles. Elles arrivaient à peine à le regarder. Elles ne lui reprochaient en aucun cas les circonstances mais elles avaient du mal à dire adieu à leur père. À l'abandonner de cette manière.

« Tu veux bien garder le chariot un moment, Geoff ? »

— Bien sûr. Vas-y... »

Les filles posèrent leurs paquets puis rejoignirent leur mère. Toutes sauf Meg. Elle s'approcha de Peter, qui plaça un bras autour de sa taille.

Elle portait sa bague.

Ensemble, ils se rendirent au cimetière. Tom et Annie y gisaient côte à côte. La tombe de Tom était fraîche, à vif comme leur douleur. Mais Jake n'était pas venu seulement pour saluer une dernière fois son meilleur ami. Il voulait aussi dire adieu à son épouse. La femme qui l'avait aimé. La mère de Peter.

Il faillit en remettre en question sa décision et rester. Comment pourrait-il quitter cette région ? C'était chez lui. Le seul chez-lui qu'il eût jamais connu. C'était là qu'il s'était retrouvé lui-même après avoir tout perdu.

Là, le regard rivé sur les tombes, il le comprit, peut-être pour la première fois : ce n'étaient pas seulement de la chair et des os qui

étaient ensevelis là-dessous, c'étaient eux, leur essence même. Tout ce qu'ils avaient été. Tout ce qu'ils représentaient pour ceux qui les aimaient. C'était là qu'ils reposaient, dans un cimetière paroissial de la campagne anglaise. Pour l'éternité.

C'était du moins ce qu'il avait toujours cru. Espéré. Car dans quelques jours tout aurait disparu. Tout sombrerait dans les ténèbres.

Sur le chemin du retour, comme ils essuyaient tous les larmes de leur visage, Jake eut l'impression qu'ils venaient d'être chassés de chez eux, exilés, comme les enfants d'Israël. Il saisit les mains de Mary et plongeait son regard dans le sien.

« Nous ne les oublierons pas.

— Allons-y, dit-elle d'une voix blanche. Tout de suite. Avant que je change d'avis. »

Pendant le décollage, Jiang Lei se pencha vers le hublot.

C'était impressionnant : seize appareils, dont le sien, et une force de mille cinq cents hommes. À la place des indigènes, il aurait été très intimidé.

La plupart du temps, comme ce jour-là, c'était complètement disproportionné. Il n'avait pas besoin de tels moyens. Pourtant, il les mettait tout de même en œuvre car ainsi l'avait décidé Zao Chun.

La « diplomatie de la canonnière », appelait-il cette politique avec un sourire mauvais en donnant ses ordres à Jiang Lei trois ans plus tôt. « Notre revanche sur le traité de Nankin. »

Bien sûr, pour une revanche, c'était une belle revanche. Par malheur, l'ironie de la situation échappait aux habitants de ce pays. Ce qui s'était passé en 1842 de l'autre côté du globe n'avait plus qu'un lointain rapport avec leur vie en ce siècle. C'était du moins ce qui leur semblait. Pour les Han, en revanche, l'histoire était encore très vivante, et intense leur désir de vengeance – d'imposer leur nouveau statut à leurs ennemis ancestraux.

Par ailleurs, c'était la phase préférée de ses hommes. L'opportunité de jouer aux dieux avec la vie de ces gens. De les sauver ou de les anéantir selon leur fantaisie.

Non pas que Jiang leur accordât toute latitude pour ce faire. Non. Il leur imposait des limites très strictes. Cependant, si l'un de ses hommes commettait une erreur – disons par excès de zèle –, il lui accordait en général son pardon. Ou alors il lui infligeait une punition symbolique, pour le principe.

Après la froideur du petit matin, la journée s'était réchauffée. Jiang Lei ferma les yeux en fredonnant un vieil air traditionnel.

Dans son dos, à l'arrière du grand appareil, étaient assis ses huit gardes du corps encadrés par Ma Feng. Dans la cabine de pilotage, en



revanche...

« Maître Jiang... »

Le général rouvrit les paupières en sentant son moral s'effondrer. C'était Wang Youlai, qui, debout derrière les deux pilotes, venait d'échanger quelques mots avec eux.

« Qu'y a-t-il, Wang ? »

Jiang vit combien cela agaçait son interlocuteur. Il tenait à son titre, surtout depuis son retour, après que ses maîtres l'eurent promu cadre supérieur.

« Le pilote vient de me demander, maître Jiang... Souhaitez-vous effectuer la même approche que l'autre jour, au-dessus du château, ou... ? »

Wang avait de toute évidence surpris ses dernières lectures. Malgré tout, cette marque de délicatesse ne lui ressemblait pas.

*Que cherche ce salopard ? Il ne fait jamais preuve de bonté, sauf si cela peut l'aider à obtenir ce qu'il veut.*

« Nous approcherons comme l'autre jour mais plus lentement. Oh ! Wang... avant que vous ajoutiez quoi que ce soit... Chaque capitaine connaît ses ordres. Je leur ai donné à tous des instructions précises.

— Bien, général. » Wang s'inclina puis retourna à l'avant.

Jiang laissa échapper une longue expiration. Un de ces jours, il dirait à ce type ses quatre vérités.

Mais pas aujourd'hui. C'était une trop belle journée pour qu'il la gâchât ainsi.

Il fredonna un peu plus fort. En contrebas, les reflets du soleil miroitaient sur la baie tandis que sur sa droite – à sept ou huit kilomètres au nord-est – se dressait l'un des avant-postes de la Cité : un formidable bloc de blancheur géométrique constitué de huit piles entières, chacune haute de plus de mille cinq cents mètres et large de deux li.

À titre personnel, il n'y voyait qu'une abomination. À ses yeux, cette structure n'était qu'une gigantesque boîte en plastique. Un caisson de stockage géant destiné à l'humanité.

Ou, pis encore, une ruche démesurée.

Jiang l'avait survolée pendant sa construction. Il avait vu ses alvéoles hexagonaux. L'espace d'un instant, il avait eu l'impression d'avoir rétréci et de s'être retrouvé dans l'estomac d'une abeille.

Cette expérience lui avait même inspiré un poème. Médiocre, bien sûr. Ses derniers bons vers dataient de plus d'un an. Il les avait composés pour sa fille aînée. Ensuite, sa muse s'était aigrie. Elle était devenue aussi sinistre et rêche que son humeur.

Ils virèrent vers le sud puis se dirigèrent droit sur le château.

Jiang avança dans la cabine, s'assit à la place de Wang entre les deux pilotes tandis que le cadre restait debout derrière eux, plongé,

une fois n'est pas coutume, dans le silence.

« Savez-vous à quand remontent ces ruines, cadre Wang ?

— Un millier d'années ? »

Jiang partit d'un rire discret. « Précisément. C'était le château du roi, qui y abritait son trésor. Il y enfermait aussi ses prisonniers politiques. C'était une forteresse imprenable. Jusqu'à ce qu'un traître y laisse entrer l'armée rebelle qui l'assiégeait. Vous en avez les conséquences sous les yeux. Quoi qu'il en soit, elle reste impressionnante, même en ruine, n'est-ce pas ?

— Depuis combien de temps est-elle dans cet état ?

— Quatre cents ans. Nul n'a ressenti le besoin de la reconstruire, vous comprenez. Ce coin de campagne... ce n'est tout de même pas Londres ! »

Wang Youlai acquiesça. Pour une fois, il n'avait pas l'air de surveiller Jiang Lei mais de discuter sincèrement avec lui.

« Voyez comme elle domine le paysage, poursuivit Jiang. Elle devait être vraiment impressionnante, intacte. Une belle affirmation de pouvoir, n'est-ce pas, cadre Wang ?

— Mais elle aura bientôt disparu, non, général ? Laissez-vous les hommes s'amuser avec ? »

Jiang pivota légèrement sur lui-même pour le regarder par-dessus son épaule. « S'amuser ? Vous voudriez que je les laisse vandaliser cet édifice ? »

Wang baissa les yeux, intimidé par le ton de Jiang. « Mon général, il n'en reste pas grand-chose de toute façon. Je me disais qu'il ne pourrait pas faire de mal de permettre aux hommes de décompresser un peu... »

Il avait raison. Cela ne pourrait pas faire de mal. Ces ruines étaient saccagées depuis des siècles. Pourtant, Jiang se sentait révolté à l'idée d'une telle profanation. Certes, il s'agissait de vestiges délabrés, mais son instinct lui dictait de ne pas les abîmer davantage. De les enterrer intacts sous la Cité de Zao Chun pour permettre à d'hypothétiques générations futures de les mettre au jour.

« Non, cadre Wang, décida-t-il. Laissons-les. Ce ne serait pas correct... »

Il lut dans son regard la tentation de protester mais Wang finit par lâcher prise. Là non plus, cela ne lui ressemblait pas. D'ordinaire, il insistait jusqu'à ce que Jiang fût obligé d'élever la voix.

Lentement, ils dérivèrent au-dessus du château et arrivèrent en vue du village.

« Tout le monde est en position ? » demanda le général en voyant droit devant dans le ciel les appareils encercler l'agglomération.

Un par un, ils confirmèrent. Quand le dernier se fut manifesté, Jiang lança : « Très bien. Posez-vous. Chacun à son poste. »

Il coupa la communication. « Cadre Wang... vous resterez à bord aujourd'hui. »

Wang eut l'air éberlué. « Mais, général...

— Obéissez. Vous pourrez assister aux opérations depuis le cockpit mais vous ne quitterez pas l'appareil. Me fais-je bien comprendre ? »

Le cadre Wang ouvrit la bouche puis la referma. Enfin, il s'inclina.

Tout l'échange apparaîtrait dans son compte rendu de fin de journée. Jiang n'en doutait pas. Peut-être aurait-il dû le craindre car le premier dragon l'avait en ligne de mire. Cependant, il savait que Wang préparait un mauvais coup. Une manœuvre que ses maîtres lui avaient demandé de tenter. Et Jiang ne le laisserait pas faire. Pas ici.

Tandis que le grand appareil s'arrêtait en plein ciel avec force trépidations, Jiang désigna une zone sur la gauche.

« Là, dit-il au pilote. Derrière l'auberge. Envoyez une section à l'intérieur. Non, deux, par sécurité. Ensuite, nous nous poserons. »

Il se retourna brièvement. Wang boudait.

*J'avais raison, se dit le général. Ils lui ont confié une mission. Échauffer les esprits et faire en sorte que ça dégénère.*

Pas sous son commandement. Ces gens avaient déjà à subir cette... humiliation. Ils verraient leur vie bouleversée. Tout ce qu'ils possédaient et chérissaient leur serait arraché. C'était déjà terrible en soi mais, au moins, ils obtiendraient une deuxième chance. L'occasion de devenir de bons citoyens et de tirer quelque chose de positif de cette abomination.

Jiang Lei savait les malheurs qu'il avait causés. Il n'en ignorait rien et il espérait les alléger. Rester les mains de son maître mais... tâcher de préserver son âme. Tel un éclat de jade poli enfoui au plus profond de sa poitrine.

*Je ne suis pas un mauvais homme, se dit-il pour ce qui lui semblait la millième fois. Pourtant, mes actes...*

Il regarda ses subordonnés courir çà et là en contrebas pour sécuriser l'auberge, en extraire les premiers prisonniers et les forcer à s'allonger face contre terre sur la pelouse à l'arrière du bâtiment.

Il souffla puis toucha l'épaule du pilote. « Très bien, pilote Wu... posez-nous. »

Jake avait vu arriver les appareils. En les comptant, il avait compris que ses espoirs de fuite s'étaient envolés.

Debout avec ses amis et sa famille, il s'était demandé si c'était la fin. S'ils seraient tous morts dans l'heure.

Il n'avait pas peur, pourtant. Pas pour lui. Il ne ressentait que de la lassitude. Une sorte de léthargie mentale. Le sentiment que résister serait absurde.

Sans doute était-ce ce qu'avaient ressenti les Juifs pendant la Shoah.

Cette tragédie de l'histoire l'avait toujours perturbé. Pourquoi ne s'étaient-ils pas battus ? Qu'avaient-ils à perdre, après tout ? Il comprenait à présent, maintenant qu'il était à leur place.

Il voyait les soldats pénétrer dans le village en surgissant de toutes les directions. Certains, équipés de mégaphones, hurlaient sans cesse les mêmes consignes avec un accent haché abominable.

« Je-tei vo alme ei len-dei vou. Si vou lé-sis-tei, nou vou tu-lon juquau del-niei. »

Il n'avait pas compris tout de suite mais c'était très clair à présent : si un seul d'entre eux se battait, ils mourraient tous. Cela aussi ressemblait à la Shoah.

Était-ce donc leur destin ? Seraient-ils entassés dans des trains pour finir à l'abattoir ? Comme des animaux ?

Jake regarda autour de lui. Tous ceux qu'il aimait étaient là. S'ils mouraient tous ensemble sans tarder, peut-être ne serait-ce pas si terrible. Peut-être...

Mais tous ces « peut-être » lui étaient insupportables. S'autoriser à espérer lui paraissait obscène.

Peter s'approcha et passa un bras autour de sa taille. Le garçon tremblait. À côté de lui, Boy grondait. Un grognement grave et hostile.

« Tais-toi, Boy ! » chuchota Peter sur un ton sans appel.

Mary serrait ses filles dans ses bras. Toutes quatre se tenaient agglutinées, le visage marqué par la peur.

Cela aussi, Jake l'avait déjà vu dans de vieux documentaires en noir et blanc sur les camps de concentration. Il avait vu des familles s'accrocher ainsi jusqu'à la fin, comme pour se protéger, alors que les attendaient les fours crématoires.

Il ferma les yeux et gémit. Voilà pourquoi il avait voulu fuir. Pour éviter cet instant. Pour gagner encore quelques semaines avec eux. Pourtant, il le savait, alors même qu'il chargeait le chariot, il n'était pas question de salut mais de répit.

Même cela lui était refusé à présent.

Les soldats avaient atteint les maisons. Ils défonçaient les portes à coups de pied et fouillaient chaque logis pour veiller à n'oublier personne. Bientôt, brusquement, tous les villageois se mirent en mouvement, sommés d'avancer par quatre hommes vêtus d'une tenue agressive – anonymes sous leur casque et leur équipement de protection – qui les menaient devant eux comme du bétail.

Jusque dans l'arrière-cour du New Inn.

Là, semblable à un vaisseau extraterrestre monolithique, trônait l'appareil han, sa masse imposante occupant tout le pied de la colline. Il bloquait entièrement la vue et sa noirceur paraissait absorber toute

la lumière du jour.

Jake sentit ses jambes faiblir. Il était loin d'imaginer qu'il existât encore au monde une telle puissance. De cette structure de jais semblait émaner une froide sauvagerie technologique. Il s'agissait moins d'un objet que d'un concept. D'une arme que d'un instrument de mise en œuvre d'une volonté.

À l'instar de cette immense Cité en construction, il n'était pas question ici de continuation mais de rupture. En avisant ce majestueux véhicule, Jake comprit enfin. Les débuts dont il avait été témoin quelque vingt-deux ans plus tôt n'avaient été qu'un prélude à tout cela. Un déblayage en prévision d'un nouveau commencement.

Selon une logique différente. Avec l'empreinte de la Chine.

Il se tourna vers Mary et les filles, leur fit signe de s'approcher, mais elles restèrent figées sur place, terrifiées par ce qui les attendait.

Boy gronda de nouveau. Un long grognement grave qui se termina en jappement.

Les soldats ne l'avaient pas encore remarqué. L'un d'eux – un officier, à en croire son uniforme – s'approcha à grands pas en déboutonnant l'étui de son pistolet.

Peter, devinant son intention, lui hurla : « Non ! Laissez-le tranquille ! »

Mais le militaire ne l'écouta pas. Il leva son arme et tira sur le chien à l'instant où celui-ci se retournait d'un bond pour prendre la fuite.

L'homme tira encore, puis une troisième fois, et Boy s'écroula. La pauvre bête se mit à pousser des cris plaintifs en baignant dans son sang ; sa vie jaillissait par saccades. Debout au-dessus de l'animal, le soldat lui asséna le coup de grâce.

Lorsque la détonation retentit, Peter laissa échapper un cri. Pressentant ce qui risquait d'arriver, Jake l'empoigna de toutes ses forces. Le garçon se débattit pour lui échapper et se jeter sur le soldat. Toutefois, Jake tint bon, lutta contre son fils, convaincu que, s'il le lâchait, il mourrait.

« Bon sang, protesta un villageois. Ce n'était qu'un chien... »

L'un des soldats s'approcha de lui, le gifla et entreprit de déverser sur lui un flot de paroles dans sa langue natale.

Peter s'agrippait désormais à Jake, la figure enfouie contre la poitrine de son père, secoué de sanglots.

Le soldat resta immobile devant Boy, pistolet levé, comme pour provoquer Jake.

Celui-ci le foudroya du regard. « Salopard... »

Le militaire tressaillit. Mais le mot devait lui être inconnu car, l'instant d'après, il s'éloignait.

Jake balaya la foule du regard, lut l'effroi sur tous les visages. Lui

se sentait comme paralysé. Il ne cessait de revoir avec quelle désinvolture le soldat avait agi, comme si Boy n'était qu'un objet, un animal nuisible et non un compagnon bien-aimé.

Il serra Peter plus fort et lui chuchota de manière à n'être pas entendu des soldats : « Ne t'inquiète pas, fiston. Nous allons nous en sortir. »

Mais c'était faux, il le savait. La mise à mort de Boy ne constituait qu'un avant-goût. Jake ne voyait pas grand-chose du visage des soldats sous leur casque mais il distinguait leurs yeux, dans lesquels il lut le plaisir à exercer leur pouvoir.

Plusieurs uniformes noirs, et non verts comme leurs camarades, s'étaient disséminés parmi les villageois en sommant qui de ne pas bouger, qui de descendre au pied de la colline, où stationnait un autre appareil de dimensions plus modestes.

Cette manœuvre ne laissait rien augurer de bon. Sans avoir eu le temps de l'interpréter, Jake fut séparé de Peter par l'un des soldats, qui le traîna par le bras et le força à intégrer l'une des files que ses camarades et lui étaient en train de former.

« En rang ! beugla l'un d'eux en le bousculant. Mettez-vous en rang ! »

Devant chacune des lignes, un soldat était assis tête nue à un bureau. Debout derrière lui, un autre prenait des photos avec un Polaroid.

Ils avaient commencé à poser des questions : nom, date et lieu de naissance. Des informations de base. Par ailleurs, ils effectuaient quelques tests : prise d'empreintes digitales, prélèvement d'ADN, balayage de la rétine.

Jake aperçut Mary et les filles dans une autre file.

La rumeur enfla.

« Taisez-vous ! hurla un officier en embrassant la foule du regard d'un air sévère, les mains sur les hanches. On ne parle pas dans les rangs ! C'est compris ? Pas un mot ! »

Le silence régna de nouveau. Les seules voix à percer étaient celles des préposés aux interrogatoires.

Peter se trouvait juste devant lui, dans la file située sur sa droite. Il s'était calmé et gardait la tête baissée.

*C'est un garçon raisonnable. Il s'en sortira. Ne serait-ce que pour Meg.*

En quittant son fils des yeux, Jake remarqua un inconnu qui se tenait à l'écart en observateur. Ce n'était pas un soldat. Il portait des soieries flottantes lilas et jaune évoquant celles d'un mandarin d'autrefois : une élégante robe à longues manches en contraste avec tout le reste.

Il passa d'un pas lent devant les hommes en uniforme et chacun d'eux s'inclina en signe de respect à la manière de leur peuple.

Jake s'étonnait de voir des vêtements si traditionnels. C'est alors qu'il aperçut, sous les soieries, une veste en Gore-Tex.

Qui était donc cet homme ?

Sa curiosité était piquée. À quoi serviraient tous ces tests et questionnaires ? Ces gens étaient-ils, comme les nazis avant eux, obsédés par le classement de tout ce qu'ils avaient « traité » ?

Il espérait que non.

Il étudia l'inconnu. Il était plus vieux que lui, quoique pas beaucoup. Des fils d'argent parsemaient sa fine chevelure noire qui était, Jake le remarqua, aussi longue que celle d'une femme. De fait, par rapport à la brutalité des soldats qui l'entouraient, il avait une allure presque efféminée. Mais il émanait surtout de lui un grand raffinement. Il semblait rayonner de tout son être à la façon d'un cristal limpide et pur.

C'est alors que le Han parut remarquer l'attention que lui portait Jake. Il appela un de ses compatriotes, lui souffla quelques mots à l'oreille et regarda le soldat se précipiter vers Jake pour l'obliger à sortir du rang.

Sous les yeux de ses voisins, Jake se laissa malmener par le militaire, qui le poussa et le traîna jusqu'à deux mètres du Han vêtu de soie. Le soldat l'obligea à baisser la tête, à s'incliner. L'autre le regardait comme dans l'attente d'une réaction. Mais Jake comprit d'instinct qu'il ne devait pas parler. Pas un mot.

« Je suis navré, dit le Han au bout d'un moment. Pour le chien, je veux dire... Ce garde n'a fait qu'obéir aux ordres. »

Il s'exprimait dans un anglais d'une perfection qui surprit Jake. Mais au nom de quoi ? Les Chinois étudiaient l'anglais en deuxième langue depuis plus de cinquante ans. Cependant, l'accent de cet homme était très raffiné. Il parlait un meilleur anglais que quiconque au village, Jake inclus. S'il n'avait pas vu son interlocuteur, il aurait juré qu'il venait d'Oxford ou de Cambridge.

Ses excuses l'aidèrent à comprendre, toutefois. Quel que fût le rang de cet homme, quelle que fût son élégance, il n'en demeurerait pas moins un simple superviseur, un exécutant. Quelqu'un d'autre – Zao Chun ou son successeur – prenait toutes les décisions. Les autres dansaient comme des marionnettes selon son bon plaisir.

« Je m'appelle Jiang Lei, déclara enfin le Han. Et vous ?

— Jake Reed. » À l'instant où il répondit, il se demanda s'il avait eu raison. Même après toutes ces années, peut-être quelqu'un voulait-il encore sa mort.

Mais pourquoi ? Quel mal pourrait-il leur faire, lui ? Il n'y avait qu'à constater leur puissance.

« Eh bien, monsieur Reed... à qui devrais-je parler si je souhaitais en savoir plus sur ces gens ? »

Jake détourna les yeux.

« Très bien... Cela se serait pourtant passé d'une manière tellement plus simple... Les choses étant ce qu'elles sont, cependant... »

Jake s'humecta les lèvres. « Vous pourriez me parler. Par contre... »

Le Han posa sur lui un regard calme, comme celui d'un homme intelligent s'adressant à un autre. « Continuez... »

— Que cherchez-vous exactement ?

— Exactement ? C'est difficile à dire. Rien n'est jamais exact, n'est-ce pas ? »

Le Han pivota sur lui-même et claqua des doigts. Aussitôt, un petit homme servile au crâne rasé approcha d'un pas pressé.

« Ma tablette, Ho... tout de suite ! »

Tandis que le serviteur allait chercher l'objet demandé, Jiang Lei examina Jake.

« Voilà deux ans que j'opère ainsi, monsieur Reed, et j'ai été témoin de bien des scènes... » Il soupira puis se pencha pour continuer d'une voix plus basse, sur le ton de la confidence. « Cette étape est toujours la plus délicate, vous comprenez. Si l'un de vous avait dissimulé une arme et venait à s'en servir... eh bien... j'aurais du mal à maîtriser mes hommes. Cela n'est pas arrivé depuis longtemps. Je m'enorgueillis de mon autorité. Peu de généraux des bannières peuvent en dire autant. »

Jake le dévisagea. Un général ? Il faillit éclater de rire. Pourtant, tout autour de lui n'était qu'organisation et efficacité. Son hilarité s'évanouit. Cet homme avait beau se vêtir de soieries, il n'en était pas moins puissant.

Le serviteur revint et s'inclina en tendant à Jiang Lei sa « tablette ».

Le général s'en saisit et en effleura la surface. Jake se rendit alors compte qu'il avait sous les yeux une technologie d'avant l'Effondrement. Ces instruments arrivaient tout juste sur le marché. Beaucoup de fabricants les avaient adoptés à peine quelques semaines avant le début des événements.

Une autre pièce du puzzle, peut-être ?

« Bon... Reed, R, E, E, D, c'est ça ? Jake étant le diminutif de Jacob. Et vous avez... quarante-sept ans ?

— Quarante-huit.

— Né... ?

— À Windsor... Berkshire. »

Le général hésita un instant puis son visage s'éclaira. « Ça alors... Jake Reed... Vous voilà enfin ! »

Assis à bord, Jiang réfléchissait aux derniers événements, des plus



fascinants.

Il avait autorisé Wang Youlai à descendre, non sans demander à Ma Feng de le garder à l'œil. Wang ne risquait plus de causer de gros dégâts maintenant que le traitement était lancé et que les villageois avaient accepté leur destin. Ce qu'il pourrait entreprendre de plus grave serait de sortir son pistolet et d'abattre un prisonnier. Mais Jiang était certain qu'il n'en ferait rien. Pas sans une bonne raison

Quant à Reed...

La procédure était très simple. Reed avait été retiré de la liste officielle voilà plus de quinze ans mais son dossier continuait d'intéresser le Ministère, qui voulait être averti sans délai si jamais il donnait signe de vie.

Or Jiang Lei s'était tu. À l'insu de Wang, il avait isolé Reed des autres prisonniers pour le tenir sous bonne garde dans l'auberge.

Assis dans la fraîcheur de l'appareil, Jiang parcourut ce que l'on savait de Reed en s'efforçant de déterminer la menace qu'il représentait.

Lorsque l'heure était arrivée, en 2043, une liste avait été établie. Elle comportait plus de vingt-trois mille noms dont celui de Jake Reed.

Zao Chun prétendait avoir eu cette idée en regardant un vieux film américain, *Le Parrain 2*, dans lequel un caïd de la mafia faisait exécuter tous ses rivaux le jour du baptême de son filleul. Zao Chun, lui, raisonnait à une autre échelle. Son projet consistait en l'élimination non seulement des chefs, mais aussi des cerveaux des plus puissantes institutions de l'Ouest. Il entendait les éradiquer totalement, plonger tout le système en état de choc. En effet, sans ses esprits les plus affûtés, qu'était-il ? Un mégalithe de médiocrité. Un dinosaure pesant et inefficace.

Au cours des mois ayant précédé l'Effondrement, Zao Chun avait soigneusement placé ses agents à la façon de pierres sur un plateau de *weiqi* : par dizaines de milliers, sous les atours de représentants de commerce ou d'hommes d'affaires, il les avait envoyés en Occident pour servir la grande cause de la mondialisation, pour alimenter l'immense fournaise de la société de consommation. Pourtant, rien n'était plus éloigné de leur mission que le négoce. Ils étaient là pour observer, pour assimiler en profondeur le comportement de leurs cibles. Ils devaient tout savoir de leurs déplacements et de leurs relations de manière à pouvoir, le jour venu, quand l'ordre serait donné, agir vite et de manière décisive.

Pendant les trois jours d'après la première attaque du Marché, ces agents avaient rayé les cinq sixièmes des noms de la liste. Les autres cibles s'étaient cachées ou étaient mortes sans laisser de traces, victimes de la sauvagerie qui avait suivi.

Au fil des trois années suivantes, on en avait retrouvé un certain

nombre. En revanche, depuis quelques années, les « prises » se faisaient rares.

C'était un motif suffisant pour vouloir discuter avec l'une d'elles. Mais Jiang Lei avait une autre raison plus spécifique. Une raison personnelle.

Le général effaça le petit écran puis se renversa dans son siège en réfléchissant à ce qu'il allait entreprendre.

Il eût été irréaliste de s'imaginer qu'on pourrait cacher cet homme à Wang durant plus de quarante-huit heures. Il faudrait le lui livrer à un moment ou à un autre. Jiang espérait malgré tout l'interroger seul à seul, le jauger, sans la présence de l'affreux Wang en train de respirer dans son cou et d'écouter chaque mot échangé.

Le général poussa un long soupir. Il n'y avait qu'une solution : confier à Wang Youlai l'encadrement du peloton de *gongzuo*.

Jiang Lei se leva puis se mit à faire les cent pas dans la cabine. Quel était le moindre des deux maux ? Laisser Wang Youlai s'adonner à ses penchants sadiques ou livrer Reed aux Mille Yeux ? Les deux options l'horrifiaient. Cependant, il ne pouvait s'opposer au destin de ceux que Zao Chun avait exclus de sa ville et il gagnerait ainsi une journée sans la surveillance incessante de Wang.

Sa décision était prise. Il confierait à Wang Youlai les rênes du *gongzuo* et fermerait les yeux sur les conséquences.

Cela le mettait malgré tout mal à l'aise.

Et le chien ? se dit-il. Quel besoin avaient-ils de l'abattre ainsi ? Ne pouvaient-ils pas le conduire d'abord à l'écart ? Il avait vu sur les traits des villageois l'effet de cette mise à mort publique : elle avait détruit le peu de confiance qu'il leur restait.

Jiang Lei maugréa. Il devrait frapper du poing sur la table. Mais, avant tout, il lui fallait s'entretenir avec Wang : lui annoncer la « bonne nouvelle » et se débarrasser de lui.

« Intendant Ho... »

Le serviteur arriva en un instant, tête baissée, dos courbé devant son maître.

« Oui, monseigneur ? »

— Faites venir Wang Youlai. Oh ! allez chercher Ma Feng également, tant que vous y êtes. Mais demandez-lui d'attendre le départ du cadre. J'ai une mission à lui confier. »

Assis dans la salle familière désertée, Jake attendait le début de la séance.

On l'avait attaché à une chaise puis laissé ruminer sa frayeur. Imaginer le pire tout en espérant le meilleur.

Était-ce donc ce que l'on ressentait ? se demanda-t-il. Cette

incertitude abjecte ? Cet horrible flottement de l'âme ?

*Je préférerais encore mourir*, se dit-il. Mais ce n'était pas vrai car, il le savait, il ferait tout pour vivre. Il conclurait n'importe quel accord pour sauver sa peau et celle de son fils.

C'était bien le plus affreux. Ignorer où ils se trouvaient. Peter, Mary et les filles. Où étaient-ils ? Que leur arrivait-il ?

Et si les Chinois se servaient d'eux pour l'attendrir ? Si c'étaient eux qu'ils torturaient à sa place ? Il avait entendu parler de telles horreurs...

Il ferma les yeux et laissa échapper un gémissement inaudible.

Derrière lui, la porte s'ouvrit et la lumière du jour inonda la salle plongée dans l'obscurité.

« Vous êtes un homme intéressant, monsieur Reed. »

C'était le Han. Le raffiné. Jung quelque chose.

Jake n'était pas bâillonné. Rien ne l'empêchait de parler. Mais on ne lui avait posé aucune question.

Il attendit, le cœur battant à tout rompre.

La porte se referma. De légers bruits de pas se rapprochèrent sur le plancher.

« Vous ne comprenez pas encore, n'est-ce pas ? »

Le général avait quitté ses soieries. Il portait un uniforme militaire à présent. Une tunique bleue très stricte ornée sur la poitrine d'un carré de soie où était brodé un animal de couleur stylisé mal identifiable.

Jake s'éclaircit la voix. « Que suis-je censé comprendre ? »

— Ce que nous faisons. Pourquoi nous le faisons. Je pensais... eh bien, que vous seriez curieux de le savoir, étant donné que vous étiez au cœur des événements quand tout a commencé. »

Jake baissa les yeux. C'était vrai. Il avait envie de savoir. Cela le torturait depuis vingt-deux ans.

Le Han s'approcha. « Vous me promettez d'être sage ? »

Jake leva les yeux vers lui et fronça les sourcils. Que voulait-il dire ?

« Je pourrais menacer de tuer votre fils ou... oh ! tant d'atrocités... Mais ce que je voudrais avant tout savoir, c'est si je puis vous faire confiance. Si je vous libère... ? »

— Oh ! »

Jake s'avoua stupéfait. Il affronta le regard de son geôlier et opina.

« Parfait. »

Tandis que le Han dénouait ses liens, Jake se surprit à s'interroger sur les desseins de cet homme. Pouvait-il se fier aux apparences ou s'agissait-il d'un jeu subtil ? D'un stratagème sournois conçu pour l'inciter à en révéler plus qu'il ne le ferait autrement ?

Cela ne tenait pas debout. Que pourrait-il obtenir de Jake que la

torture, simple et brutale, lui refuserait ?

Quand le Han se déplaça de nouveau devant lui, Jake le regarda.  
« Votre nom... ? Je ne suis pas sûr d'avoir...

— Jiang Lei, articula le Chinois. Dji-ang Lè-i.

— Et vous êtes général ?

— Au sein de la dix-huitième bannière.

— Ah... Combien existe-t-il de bannières ? »

Jiang Lei ne lui répondit que par un sourire.

« Puis-je vous proposer un rafraîchissement ?

— Ma femme, Mary... et mon fils, Peter... ? »

Là encore, Jiang refusa de répondre.

Jake soupira puis hocha la tête. « Oui... Merci.

— De l'eau ? Du thé plutôt ? Quelque chose de plus fort ? Vous aimez le whisky, à l'époque...

— De l'eau suffira. Je me disais... »

Jiang Lei lui intima le silence d'un geste de la main. Il se dirigea vers la porte, l'entrebâilla et donna un ordre dans sa langue natale.

Il revint sur ses pas.

« Votre famille sera préservée. Il ne lui sera fait aucun mal. Mais nous ne sommes pas là pour parler d'elle. Pas pour l'instant, en tout cas.

— Pourquoi suis-je ici, alors ?

— Parce que vous étiez sur place. Vous avez tout vu, n'est-ce pas ? Le dernier jour, quand Zao Chun a donné le signal. J'étais là, vous savez, au palais impérial. J'y faisais une lecture. Et alors, soudain, tout avait disparu. L'ancien monde. Une nouvelle Terre était née. Comprenez-vous ? »

Jake le dévisagea un moment puis baissa les yeux. Il secoua la tête. Toutefois, Jiang ne se laissa pas abuser.

« Vous comprenez très bien. Dès que vous avez vu ce qui se produisait, vous vous êtes enfui. C'est écrit noir sur blanc dans votre dossier. Zao Chun a tout conservé. Même une fois les sociétés à terre. Il en avait besoin, voyez-vous, pour repeupler son monde. Pour remplir les niveaux de sa grande Cité. »

Jake le regarda. « Est-ce ce dont il s'agit ? »

Jiang Lei acquiesça. « C'est un nouveau commencement, monsieur Reed. Une deuxième chance. Mais il faudra tout d'abord vous rééduquer. Ce que vous saviez, ce que vous étiez, tout cela doit être abandonné. Ce n'est qu'ensuite que vous pourrez pénétrer dans la Cité. Quand vous aurez été purgé de votre passé.

— Ma femme et mes enfants aussi ? »

Jiang Lei sourit. « Un homme a besoin de sa famille, non ? »

Jake détourna le regard. Les larmes lui brûlaient les yeux. Il peinait à le croire. Il n'arrivait pas à s'imaginer qu'il aurait la vie

sauve. Qu'ils auraient tous la vie sauve. C'était trop beau pour être vrai.

« Néanmoins, reprit Jiang sur un ton plus sinistre, il y a un problème. »

Jake sentit son estomac se contracter de nouveau. « Un problème ?

— À propos de votre passé.

— Ah... »

Jiang allait continuer quand on frappa à la porte. Il alla ouvrir et revint aussitôt.

« Tenez », dit-il en tendant un verre d'eau fraîche.

Jake s'en saisit, but quelques gorgées puis se tourna de nouveau vers le Han.

« On a essayé de me tuer. À deux reprises. Une fois en plein ciel puis une deuxième chez ma fiancée. Ceux qui me pourchassaient l'ont... ils l'ont assassinée. J'ai réussi à leur échapper...

— Je sais. Vous avez même laissé trois de nos meilleurs agents derrière vous, n'est-ce pas ? »

Jake expira. « Vous n'êtes pas près de l'oublier, j'imagine... »

Jiang Lei éclata de rire puis reprit d'un air plus sombre : « Les Mille Yeux ont une mémoire d'éléphant. Ils n'oublient jamais rien.

— Les Mille Yeux ?

— Le Ministère. Il se trouve ici un homme, Wang Youlai, qui est à son service et qui lui rapporte tous nos faits et gestes. Il n'est pas encore au courant de votre présence mais cela ne saurait durer. Je ne pourrai pas lui taire longtemps cette information.

— Mais vous avez dit... »

Jake baissa les yeux. Ce n'était pas la faute de Jiang Lei.

« Qu'attendez-vous de moi ?

— Vous devez devenir quelqu'un d'autre... de façon temporaire... jusqu'à ce que j'aie trouvé une meilleure solution. Mon agent, Ma Feng, vous cherche un nom convenable. Ensuite, dès que vous serez hors de vue de Wang... »

Jake ne comprit pas ce que ça voulait dire. Devenir quelqu'un d'autre ? Adopter une fausse identité ? Était-ce là ce qu'on lui demandait ?

« Mais si aucun dossier ne correspond à mon nom...

— Croyez-moi, dit Jiang en détournant le regard, il y aura un dossier. »

Jake voulut lui demander ce qu'il entendait par là mais il le comprit avant d'ouvrir la bouche. Un mort. Quelqu'un qui n'avait pas donné satisfaction au cours de son « traitement ». Quelqu'un qui n'avait pas terminé le processus de rééducation et n'avait jamais eu accès à la grande Cité.

Il but une gorgée puis se toucha la poitrine du menton. « Oh ! mon

Dieu... Quel gâchis... Quel horrible gâchis... »

Jiang hocha la tête, le regard empreint de compréhension et de compassion.

« Je suis navré. Il fut un temps, sans doute, où nos deux peuples auraient pu conclure un accord bien plus satisfaisant... Nous aurions pu apprendre à vivre ensemble et partager le monde. Mais nous avons laissé s'échapper cette chance. Désormais, nous regardons devant nous et non plus derrière. Le passé est révolu. Il ne reste plus que l'avenir.

— Jiang Lei... ?

— Oui, monsieur Reed ?

— Votre accent. Où l'avez-vous attrapé ? »

Le général sourit. « À Cambridge. Je faisais partie de l'équipe d'aviron, vous savez. J'avais des bras comme des pistons. » Il eut un rire léger. « Ça remonte, hein ? Dans un pays oublié. Mais dites-moi, puisque je vous ai sous la main... comment était-ce dans l'inforama ? Qu'avez-vous ressenti quand tout a commencé ? »

Le vieux Josh avait bu presque toute une bouteille de whisky. Il était vautré sur son canapé, les yeux clos. Une musique assourdissante résonnait dans sa chambre exiguë au dernier étage de l'auberge ; ses sonorités somptueuses dérivait dans l'obscurité de la ville désertée.

Il écoutait *Rhinos, Winos and Lunatics* de Man. L'un des meilleurs albums de sa discothèque, par des Gallois qui rêvaient d'être californiens.

Josh sourit puis éructa. Ces morceaux étaient du miel à ses oreilles. Ce rythme irrésistible avec les deux guitares électriques qui se répondaient. Celle de Micky Jones en particulier. Comme il regrettait de n'avoir jamais vu ce type jouer dans sa jeunesse ! Mais l'enregistrement remontait à plus de quatre-vingt-dix ans et Jones était depuis longtemps mort et enterré.

Cette idée incita Josh à se redresser sur son séant. Il se frotta l'œil gauche un moment puis promena un regard embué sur son environnement. Où avait-il posé cette foutue bouteille ?

Il la trouva du bout des doigts, glissée sous l'oreiller décoloré. Il en but une bonne lampée puis la leva en l'honneur de la fin des temps.

« Au vieux monde... »

Ce monde merveilleux qui pouvait engendrer une telle splendeur instrumentale.

Josh se hissa en chancelant sur ses deux pieds puis s'approcha de la fenêtre ouverte pour admirer le paysage éclairé par la lune, ce panorama d'ardoises grises et de murs brisés qui était son foyer.

Qui l'était, du moins, jusqu'à ce jour.

Il était enfermé dans les toilettes extérieures quand ils étaient

arrivés. Assis, son pantalon autour des chevilles, craignant de faire un geste, il les avait écoutés vociférer dans leurs mégaphones et rassembler tout le monde derrière l'auberge.

Il avait entendu leurs voix dans le bar, à quelques pas d'où il était, puis les protestations de son fils qu'on emmenait.

Et pourtant il était resté caché, trop effrayé pour sortir.

Ils étaient venus dans le jardin où il restait dissimulé à leur vue. Là, ils avaient entrepris de bavarder entre eux dans leur odieux charabia.

Et alors ils étaient partis. Sans lui. Ils étaient montés dans leur engin et ils s'étaient envolés. Lorsqu'il avait enfin eu le courage de sortir, une bonne heure plus tard, il avait trouvé le village désert. Tous ses voisins avaient disparu. Capturés.

Après une vie d'indépendance, il sut que c'était la fin. Balancez le générique et baissez le rideau : l'Occident était foutu. La Chine était arrivée et ces petits enfoirés ne plaisantaient jamais.

Non. Et ils n'aimaient pas le rock non plus.

Josh éclata de rire et regarda ses étagères surchargées tout autour de lui. Eh bien, merde aux Chinois ! Son monde était ici. Les vestiges de l'ère préinformatique. Tous ces trucs dématérialisés auxquels sa génération avait pris goût s'étaient évanouis en même temps qu'Internet, Google, Yahoo, MySpace, Facebook et toutes ces e-conneries. Tout cela avait disparu sans laisser de traces. Mais pas les vieux machins. Le vinyle et le plastique, eux, avaient survécu.

« Dieu merci ! »

Il retourna près de sa platine en titubant et entreprit de changer de disque. Il savait quel album s'imposait. Il ne l'avait pas écouté depuis belle lurette...

Josh sourit à pleines dents et balaya sa chambre du regard. Où l'avait-il posé ? Ou, plutôt, où Jake l'avait-il laissé ?

Ah ! là...

Il sortit le microsillon de sa pochette en se délectant du contact de ses doigts sur la tranche, du style de la vieille étiquette orange à lettres noires avec le logo de CBS dans un petit rectangle non loin du trou central.

*Franchement, on n'a jamais fait mieux...*

Il se pencha sur le tourne-disque et prit garde à ne pas rayer la surface en soulevant le bras et en posant doucement le saphir dans l'intervalle entre la quatrième et la cinquième pistes.

Il adorait l'aspect du vinyle, les reflets noirs accompagnant sa rotation. Ni les CD ni tout ce qui les avait remplacés n'offraient cette chaleur. C'était du fétichisme, sans doute, mais cela comptait. Sans ces menus plaisirs, la vie ne valait pas d'être vécue.

Un léger bruit de fond retentit, un souffle et un bourdonnement

sous-jacents, puis le morceau commença. La clarté de cristal de ces premières notes de piano s'envolant des haut-parleurs fit courir des frissons le long de sa colonne vertébrale. *Aren't You Glad*. Spirit au sommet de son art.

Josh pivota sur lui-même, regarda sa bouteille de whisky, la mine réjouie, en se laissant envahir par la musique.

« Que c'est beau... Putain, que c'est beau... »

Assis à la porte entrouverte du patrouilleur, Wang Youlai observait la campagne silencieuse en contrebas quand il entendit ce qui montait vers lui sur sa droite, derrière le château.

Il se pencha vers le pilote. « Qu'est-ce que c'est ? »

L'interpellé se retourna à moitié. « Pardon, cadre Wang ?

— Cette musique... D'où vient-elle ? »

Le pilote retira ses écouteurs et tendit l'oreille pendant une seconde ou deux puis il pointa le doigt. « On dirait que ça vient de là-bas... »

— Trouvez-en l'origine, alors ! s'impatienta Wang. Mettons un terme à ce tintamarre ! »

Le pilote hocha la tête puis joua sur ses manettes pour incliner son appareil et retourner à Corfe.

Wang repéra sa cible presque aussitôt. Là, au dernier étage de la vieille auberge, à droite du château éclairé par la lune. De la lumière émanait d'une fenêtre. Dans cette lueur, une petite silhouette voûtée dansait.

Il fut tenté d'ordonner au pilote de lancer un missile, de réduire l'auberge en poussière, mais sa curiosité était piquée. À quoi jouait donc cet imbécile ? Comment était-il passé entre les mailles du filet ?

Cela dénotait de la négligence. Il ferait fouetter les responsables !

« Posez-vous sur la place, commença-t-il avant de changer d'avis. Non... de l'autre côté de l'auberge. Je vais y entrer avec deux hommes. » Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Li... Zhuo... Vous viendrez avec moi. »

Il ne les avait pas choisis au hasard. Il avait remarqué leur ardeur au travail, cet après-midi, leur façon de suivre ses instructions à la lettre.

*Avec enthousiasme*, se rappela-t-il. Il regarderait les images plus tard. Une fois de retour à la base.

Ils se posèrent. Wang attendit que se tût le vrombissement du moteur puis il se tourna vers les deux gardes et leur fit signe de passer devant.

Si quelqu'un devait se faire descendre, ce ne serait pas lui. Non pas qu'il envisageât de gros problèmes. L'homme aperçu avait l'air saoul.



Mais il valait toujours mieux ne rien laisser au hasard.

En entrant, Wang fit la grimace. Il détestait l'odeur de ces logis presque autant qu'il haïssait leurs habitants. Pourquoi ne se contentait-on pas de tous les exterminer ? Il l'ignorait. Zao Chun, si radical par ailleurs, souffrait visiblement d'une faiblesse sur ce point. S'il n'en avait tenu qu'à Wang, seuls les Han auraient été épargnés. Et encore, uniquement les Han de pure souche, pas ces foutues minorités ethniques.

Comme ils gravissaient l'escalier, le son se fit plus fort. C'était un vacarme abominable. Le genre d'horreur dont seuls ces barbares étaient capables.

*Pour cela, au moins, les ordres sont clairs*, se dit-il en se rappelant que ces atrocités, parallèlement à tant d'autres, seraient effacées de la mémoire culturelle une fois que le Ministère aurait achevé son travail.

Il ne resterait plus rien dans la nouvelle Cité de cette pop et de ce rock. De ces rythmes lancinants pour décérébrés. Seules subsisteraient les mélodies ancestrales des Han, jouées sur leurs instruments traditionnels.

À une volée de marches du dernier étage, Zhuo et Li s'arrêtèrent. Ils interrogèrent Wang Youlai du regard.

« Entrez, dit-il en articulant d'une manière exagérée pour se faire comprendre par-dessus le martèlement de la musique. Sécurisez l'appartement. J'entrerai ensuite... Et faites cesser ce tapage, hein ? »

Zhuo, couvert par Li, enfonça la porte d'un coup de pied. Tous deux se ruèrent à l'intérieur. Wang entendit le bruit d'une chaise renversée et d'une brève échauffourée. Enfin, la musique s'arrêta d'un seul coup.

Wang laissa échapper un soupir de soulagement. « Dieux merci... »

Il escalada les dernières marches puis entra et s'arrêta tout net à la vue des étagères croulant sous les livres et les disques.

Guanyin ! Quelle trouvaille ! Les Mille Yeux s'en donneraient à cœur joie à examiner tout cela !

Cette pièce recelait assez d'articles illicites pour occuper une équipe de fonctionnaires pendant un mois.

Wang Youlai promena son regard alentour puis fronça les sourcils. Zhuo et Li se tenaient tête baissée. Le cadre ne vit aucun signe de leur captif.

« Eh bien ? Où est-il ? »

Zhuo regarda Li puis s'inclina davantage et répondit.

« Il a sauté, cadre Wang. Quand nous sommes entrés, il se tenait près de la fenêtre. Il nous a jeté un bref coup d'œil et... »

Wang s'approcha de la fenêtre et s'agrippa à son encadrement pour regarder en bas.

Il faisait trop sombre pour en être sûr mais une silhouette semblait

étendue dans la rue juste devant l'entrée de l'auberge.

Le cadre se retourna vers les deux hommes. Il pourrait les dégrader, voire les punir de n'avoir pas accompli correctement leur mission. Cela étant, ils n'avaient rien commis de bien grave. Aussi valait-il mieux s'assurer leur loyauté et se servir d'eux pour découvrir ce que leurs camarades pensaient réellement de leur fichu général Jiang.

« C'est dommage, dit-il en les laissant mariner encore quelques instants pour se délecter de leur malaise. Il nous aurait été utile de savoir comment il nous a échappé et à cause de qui. Mais, bon... tant pis ! Taisons cet incident, d'accord ? Après tout, je ne voudrais pas voir des éléments aussi précieux que vous dans l'embarras à la suite d'une bévue, au fond, bien anodine.

— Merci, cadre Wang, dirent les deux hommes, soulagés, en s'inclinant.

— Cela dit, Zhuo... Li... fini de merder, hein ? Ne laissez pas échapper le prochain ! Donnez-nous au moins l'occasion de l'interroger. D'avoir avec lui une de nos petites conversations... »

Zhuo et Li s'interrogèrent du regard puis affichèrent un sourire de connivence.

« Bien, cadre Wang... »

Josh gémit et tenta de déplacer sa main. Il la voyait, posée près de lui sur la pierre froide, mais, pour ce qui était de la bouger...

Non. La douleur était insupportable. Malgré l'effet engourdissant du whisky, il avait l'impression que tout son dos était en feu. Il sentait aussi un picotement du bout des orteils jusqu'à la nuque. Mais quand il essayait de se mouvoir...

Rien. Que dalle.

Qu'espérait-il ? Il venait de sauter par la fenêtre. C'était ce qu'il avait fait de plus stupide de toute sa vie. Il fallait dire que l'irruption des deux gorilles l'avait pris au dépourvu.

Il ferma les yeux, perdit conscience un instant. Quand il recouvra ses esprits, une seule pensée l'assailit.

*Je suis en train de mourir.*

Un instant, il était au paradis, occupé à agiter les bras au rythme de cette musique merveilleuse et puissante. Le suivant...

Le pire, c'était le silence. S'il devait mourir, que ce fût au moins au son d'un bon vieux rock bien trempé. *Free Bird*, mettons, ou *Whipping Post*... ou bien, oui, putain ! *Cortez the Killer*, à fond les manettes, avec un Neil Young au mieux de sa forme en mode reggae. Un truc géant pour partir en beauté. Mais ça...

Il détestait cela. Il détestait ce silence, ce froid, cet

engourdissement. Ce n'était pas normal, si ? Tant de sensations et pourtant si peu.

Sa main reposait là, sous ses yeux, mais elle avait l'air à mille kilomètres.

*Mourir... Ouais, t'es en train de mourir, mec... Voilà ce à quoi ça ressemble...*

Combien de sang avait-il perdu ? Il l'ignorait. Sans doute beaucoup parce qu'il se sentait affaibli et nauséeux. Mais ce serait le froid qui finirait par le tuer. Il en avait la certitude.

C'est alors qu'il les entendit s'approcher. Leurs pas, suivis de leurs voix. Ils discutaient entre eux, non pas dans leur baragouin habituel mais en bon anglais.

Il les entendit s'arrêter. Il perçut leur surprise.

« Cadre Wang... voulez-vous... ? »

— Non, Li... Pourquoi gêcher une balle ? »

Pourquoi, n'est-ce pas ?

Il voulut les appeler, recommander à ces enfoirés d'aller se faire foutre, mais il n'en eut pas la force. Même quand l'un d'eux posa son pied lourdement chaussé sur son dos, Josh le sentit à peine. Il éprouvait comme le souvenir du souvenir d'une douleur à travers une large épaisseur de verre et le vide d'une distance infinie.

Comme s'il mourait par paliers.

Ce qui était sûrement la vérité.

S'il avait pu, il se serait fendu la poire. Une dernière fois. En guise de bras d'honneur. Car c'était ainsi qu'il avait vécu. Dans la contestation permanente. Le majeur levé bien haut devant l'autorité.

Le vieux Josh sourit ou crut sourire... puis s'éteignit.

Ils retournèrent le corps sans vie en quête de documents quelconques mais ne trouvèrent rien.

C'était un vieillard. Au moins quatre-vingts ans.

Wang examina le cadavre puis secoua la tête. Il ne servait à rien d'essayer de comprendre ce qui motivait ces gens. Il n'avait rien à voir avec eux.

*Nei wai you bie*, comme le voulait le dicton. « Intérieur et extérieur sont bien distincts. » Les Han et les *Hongmao*, les Occidentaux, étaient différents. Ils ne partageaient pas la même vision du monde. C'était ainsi. Il en irait toujours ainsi. Les croire capables de vivre ensemble... C'était une erreur.

« Venez, dit-il avec un geste à l'intention de Zhuo et de Li. Allons-nous-en. »

En remontant dans l'appareil, toutefois, il se surprit à se remémorer la silhouette de cet homme qui dansait dans la lumière

devant sa fenêtre ouverte.

Qui dansait...

Wang Youlai secoua la tête. Il ne sortirait rien de bon de cette expérience. Mélanger le pur et l'impur... Le temps lui donnerait raison. Mais qu'y pouvait-il ? Il n'avait pas voix au chapitre. Il n'était, après tout, que les mains de son maître.

Il soupira et entreprit de noter sur sa tablette son compte rendu de la journée. Alors lui revinrent d'autres souvenirs antérieurs du même après-midi.

Un cruel sourire lubrique se dessina sur son visage à cette évocation. Bientôt, toutefois, il chassa ces pensées de son esprit en bon serviteur qu'il était. Loyal jusqu'à la mort.

Mais pas la sienne, dans la mesure du possible.

# CHAPITRE XI

## LA FIN DE L'HISTOIRE

Debout au sommet de la butte du château, Jiang Lei scrutait le paysage plongé dans l'obscurité.

Il était tard mais on entendait encore dans le lointain le bruit des machines bâtissant, imperturbables, la grande Cité de Zao Chun.

Ces engins ne s'arrêtaient jamais. De jour comme de nuit, la ville s'étendait, envahissait la campagne, la peuplait de ses avant-postes tel un géant posant sans relâche ses pierres de *weiqi* sur le plateau, déterminé à le remplir peu à peu.

Du haut de son perchoir, Jiang Lei la distinguait sans effort, avec ses formes de nacre étincelante éparpillées dans les ténèbres.

Reed était parti depuis longtemps mais leur discussion avait laissé Jiang songeur. C'était à cause d'elle qu'il était venu, pour comprendre l'effet que cela procurait de voir le monde depuis ce belvédère. Reed avait raison. On sentait le poids des siècles sous ces ruines de pierre.

Il soupira. Il faudrait abattre ces tours, bien entendu. Maintenant qu'il les avait vues, il comprenait. La crête entière devrait être aplanie. En temps normal, on contournait les régions montagneuses pour construire tout autour mais ce relief naturel était trop modeste. Il serait nivelé et la ville prendrait racine à sa place, au-dessus de ses gravats.

Jiang Lei s'imagina la scène, la garda un instant suspendue dans son esprit, certain de pouvoir en dériver un poème. Un poème de glace, de temps et de vies brisées. Surtout de vies brisées. Des vers élégants et délicats. Une contemplation vécue au bout du monde.

Il se retourna vers le pied de la colline. Là, à moins de cinquante mètres, Ma Feng et le jeune Li Ying l'attendaient en partageant une cigarette dont la lueur rougeoyante seule trahissait leur présence dans l'obscurité.

Jiang sourit. Pour une fois, il avait passé une bonne journée. Sa rencontre avec Reed... De telles conversations étaient rares. Mais Reed semblait assez rare lui-même. Il était dommage qu'il fût *hongmao*. Et encore plus dommage qu'il figurât sur la liste de Wang.

Le général inspira l'air froid de la nuit. Il ne savait pas encore très

bien comment procéder. Il avait donné à Reed un nouveau nom qui retarderait de quelques jours son identification. Mais ensuite...

« Ma Feng ! »

Comme le soldat gravissait la pente au pas de course, sa silhouette se détacha des ténèbres.

« Oui, mon général ? »

— Ma conversation de cet après-midi... avec le prisonnier... Le cadre Wang ne doit en aucun cas en avoir connaissance. Est-ce bien clair ? »

Ma Feng s'inclina davantage. « Oui, mon général. J'en avertirai nos hommes.

— Parfait. Ce sera tout. »

Ma Feng resta où il était dans la même posture de déférence. Il ne donnait aucun signe de vouloir en changer un jour.

Jiang savait ce que cela signifiait. Jamais Ma Feng ne lui poserait la question directement, aussi le fit-il à sa place.

« Vous voulez savoir pourquoi, n'est-ce pas ? Pourquoi je m'intéresse à un villageois, moi, un général de Zao Chun ? Eh bien... je ne saurais le nier. Mais le fait est que notre ami Wang Youlai s'intéresserait à lui d'encore plus près. »

Il marqua une pause puis reprit : « Cet homme figure sur la liste... »

Ma Feng leva les yeux, scandalisé, puis il les baissa de nouveau aussitôt.

« Vous comprenez désormais, n'est-ce pas ? Vous comprenez pourquoi le cadre Wang ne saurait être mis au courant ? »

— Non, mon général, mais... vous devez avoir une bonne raison.

— En effet. Maintenant, ce que je viens de vous dire... pas un mot, n'est-ce pas ? »

Ma Feng hésita puis : « À vos ordres, mon général.

— Parfait. Rentrons, à présent. »

Jake descendit de l'appareil et regarda autour de lui. C'était un camp. Un camp de prisonniers avec ses miradors et ses clôtures de barbelé. Au regard de l'histoire, il aurait très bien pu vivre un siècle plus tôt. Pourtant, maintenant qu'il avait rencontré le responsable, il ne comprenait plus. Se montrer si cultivé et pourtant si cruel... Ne faisait-il qu'obéir à la nécessité ?

Il n'avait pas imaginé survivre à cette journée. Assis dans cette pièce, seul, les mains liées, il s'était cru condamné. Or il était encore bien en vie, à une minute de ses retrouvailles avec ceux qu'il aimait.

Il jeta un coup d'œil à son escorte, sur ses talons, mais le Han ne s'intéressait plus à lui. Il fit signe à Jake d'avancer avec un geste vague

en direction des baraquements. Des gens y étaient réunis. Des prisonniers, quoi d'autre ? Un unique réverbère brillait au centre du camp et le discret ronronnement d'un générateur se faisait entendre.

Jake s'approcha. Plusieurs personnes étaient rassemblées sous le lampadaire autour d'une fontaine. Il reconnut des habitants des villages voisins. Certains étaient venus à Corfe l'autre soir pour le barbecue.

Plus loin, les baraquements se composaient de douze longs bâtiments trapus répartis en trois lignes droites. À travers leur matériau translucide luisant faiblement de l'intérieur, Jake vit se déplacer des ombres indistinctes.

Au-delà se devinait la clôture éclairée tous les vingt mètres par des projecteurs.

De la lumière s'échappait de la porte de chaque baraque.

« Vous savez où sont les gens de Church Knowle ?

— Rangée du milieu, répondit quelqu'un, le doigt tendu. Vers le fond. Vous ne pouvez pas vous tromper.

— Merci. »

Il les entendit bien avant de les identifier. Beaucoup d'entre eux se tenaient sur le pas de la porte, en train de discuter comme s'ils étaient chez eux. Comme s'il ne s'agissait pas d'un mauvais rêve dans lequel ils se seraient retrouvés plongés.

Will Cooper était là, de même que John Lovegrove de Corfe et – à la grande surprise de Jake – Jack Hamilton de Wareham avec sa nouvelle épouse, Becky.

Il fit sensation en surgissant des ténèbres. Will Cooper l'exprima mieux que personne : « Jake... Putain ! Où tu étais passé ?

— Je te croyais foutu », ajouta John Lovegrove.

Becky le serra dans ses bras. « C'est bon de te voir, Jake, lui glissa-t-elle à l'oreille. Tu ferais mieux de rejoindre Mary et les autres... Ils sont morts d'inquiétude...

— Ils sont à l'intérieur ?

— Au fond à gauche. Pauvre Pete... Il est inconsolable, le pauvre garçon. »

Jake l'étreignit doucement puis entra.

L'intérieur se révéla spartiate : à mi-chemin entre un grand dortoir et une immense tente constituée de ce qui ressemblait à une épaisse matière plastique. Des sources lumineuses étaient directement incorporées aux parois. En dessous, des grabats s'alignaient de part et d'autre de l'allée centrale, dans un style tout militaire.

Il repéra aussitôt Mary, assise sur l'un des lits au fond de la salle, entre Cathy et Beth qui lui tenaient les mains. À deux lits du sien, Peter était allongé sur le ventre. Assise à côté de lui, Meg lui caressait les cheveux.

Ce spectacle émut profondément Jake. Il avait cru les avoir perdus, ne plus jamais les revoir.

Il s'approcha. Ils lui tournaient tous le dos. Ils ne s'avisèrent de sa présence que lorsque Meg leva les yeux et l'aperçut.

« Oncle Jake ! couina-t-elle en se levant d'un bond. C'est l'oncle Jake ! »

Dans le chaos qui suivit, comme il était assailli d'étreintes et de baisers, leur bonheur à le retrouver lui chavira le cœur et ses yeux s'emplirent de larmes.

Peter resta accroché à lui comme s'il entendait ne plus jamais le lâcher.

Une fois l'émotion retombée, Jake s'assit au milieu d'eux, Peter toujours blotti contre lui, pour tout leur raconter. D'autres s'étaient approchés, impatients d'entendre les nouvelles, fascinés par sa description de l'homme qui semblait tenir leur destin entre ses mains.

Cependant, il ne leur dit pas tout. Son instinct lui dictait de rester sobre pour une fois, de s'en tenir à l'essentiel. Il ignorait pourquoi mais il craignait de se montrer déloyal. Cet homme lui avait à l'évidence sauvé la vie. Il devait le récompenser par sa gratitude et non par de vains bavardages.

Quant à sa fausse identité... il n'en dit pas un mot. Pas même à Mary. Comment savoir, dans ces circonstances, qui parmi ses anciens amis et voisins pourrait être amené à le trahir ?

Plus tard, comme il se détendait sur le lit, Mary vint le voir. Elle s'assit à son chevet, posa la main sur son front et sourit.

« Salut... »

Il laissa ses yeux s'imprégner de sa beauté.

« Salut... »

Il glissa un bras autour d'elle, l'attira contre lui et l'embrassa.

« Tu sais quoi ? Je n'aurais jamais cru pouvoir revivre ça.

— Quoi ? M'embrasser ?

— Oui... J'étais assis dans cette pièce et... Oh ! mon Dieu... Je ne sais pas... Je me suis cru mort. Je pensais sans arrêt à... »

Jake déglutit, étouffé par le souvenir.

« Je pensais sans arrêt à ma promesse envers Tom et... »

Elle posa un doigt sur ses lèvres. « Je suis contente, tu sais... tellement contente que tu sois revenu. Avant cela, je n'étais pas sûre de mes sentiments, de nous deux... mais quand j'ai cru t'avoir perdu... »

Jake lui renvoya son regard, surpris de voir une larme perler sur sa joue.

« Tu m'as manqué, tu sais.

— C'est vrai ? » Elle voulut sourire mais ne put que pleurer. « Oh ! Jake... que va-t-il nous arriver ? Que faisons-nous dans cet enfer ? »



Juché sur le podium érigé au centre de la cour, Wang Youlai observait la foule des prisonniers rassemblés. Une poignée de gardes surveillaient la scène à proximité en tenant leurs imposantes armes automatiques d'un air nonchalant, presque paresseux. Ils savaient qu'il n'arriverait rien. Ces gens étaient aussi dociles que des moutons.

Wang, pour sa part, avait bien dormi. Une fois n'étant pas coutume, il était d'excellente humeur. Son « excursion » de la veille lui avait laissé un goût de trop peu. D'où sa présence à cette heure indue pour saluer l'aurore.

Il observa les captifs autour de lui. Ils n'avaient l'air de rien. La plupart n'avaient pour habits que ceux dont ils étaient vêtus le jour de leur arrestation. Peu possédaient un manteau. Presque tous frissonnaient dans l'air glacial du petit matin.

Wang sourit. Il n'avait rien à faire là. Officiellement, du moins. Ce n'était pas son rôle. Cependant, ce qu'ignorait Jiang Lei ne pouvait nuire. Par ailleurs, sa présence faciliterait de beaucoup la tâche du général.

Il appela Zhuo puis s'adressa à lui en chuchotant pour n'être entendu de personne d'autre.

« Zhuo... filez au bureau. Aucun de ces abrutis ne doit contacter le général Jiang. Compris ? »

Le soldat s'inclina puis détala.

Wang se redressa et se pelotonna dans son manteau pour se protéger du froid. En l'absence de Jiang, il était l'officier le plus haut gradé et pouvait alors dicter sa loi.

Il sauta du podium et entreprit de déambuler parmi les prisonniers, qu'il devina intimidés par son autorité et sa superbe. Certes, ils le haïssaient, mais ils le craignaient aussi.

« Celui-ci, dit-il en touchant le bras de l'un d'eux. Et celui-là », ajouta-t-il en désignant un autre.

Un de ses hommes filmait la scène du haut de l'estrade tandis qu'un autre, à côté de lui, notait le nom des individus choisis. D'autres soldats plongèrent dans la foule pour en extraire les sélectionnés et les regrouper à l'écart.

Wang secoua la tête avec un rictus de dégoût. Jiang Lei était beaucoup trop tendre, trop coulant dans sa désignation des élus. C'était mauvais pour la Cité. Car le mieux pour elle, s'il fallait absolument y accepter des *Hongmao*, serait de sélectionner les meilleurs, les plus aptes sur le plan génétique.

Son maître, le premier dragon, avait raison. Le général Jiang était beaucoup trop clément. *S'il est incapable de choisir, je le ferai à sa place.*

Il s'imagina le vieil homme, avec son intendant qui s'affairait

autour de lui, qui lui préparait du *cha* et lui apportait une feuille de papier vierge sur laquelle il pourrait composer un nouveau poème.

Il eut envie de cracher par terre. Avoir un homme pareil pour général ! Il répugnait à critiquer Zao Chun, même en pensée, mais ç'avait été selon lui une erreur d'offrir une telle promotion à Jiang Lei. Il n'était ni assez ferme ni assez cruel pour cette mission.

Il choisit un autre prisonnier puis encore un, pour la plupart des vieillards, quoiqu'il se glissât parmi eux quelques femmes. Toutes d'un âge avancé.

Wang s'arrêta. Qu'est-ce que c'était que ça ? Il poussa un grognement et secoua la tête. *Non, non... c'est inadmissible... Regardez l'œil de cette femme !*

Il lui effleura le bras. « Celle-là...

— Non ! hurla quelqu'un à proximité en se frayant un chemin pour s'agripper à Wang. Laissez-la tranquille ! »

Wang recula d'un pas ou deux en manquant de peu bousculer les prisonniers tandis que deux de ses gardes intervenaient et se servaient de la crosse de leur fusil comme d'une massue pour mettre l'homme à terre.

« Emmenez-la ! ordonna Wang, son cœur battant la chamade. Et lui avec. »

Ils traînèrent le couple à l'écart.

Les prisonniers agglutinés autour de Wang avaient à présent le regard rivé sur lui avec sur la figure la même hostilité.

Le cadre renifla. « Ce sera tout pour l'instant... »

Il recula en laissant le soin à ses gardes de lui ménager un passage à travers la foule.

C'était un début. Encore une trentaine qu'il n'y aurait pas à traiter.

« Embarquez-les, lança-t-il au capitaine de la garde. Occupons-nous-en dès maintenant. Ce sera fait. »

L'officier s'inclina, sans aucune expression sur le visage, puis aboya quelques ordres à l'intention de ses hommes.

*Oui, et je la posséderai peut-être*, songea-t-il en observant celle qu'il avait sélectionnée à la fin, la femme à l'œil paresseux. Il sourit. *Mieux ! J'attacherai son mari et je le forcerai à nous regarder.*

Comme avec les deux estropiées de la veille. Guanyin ! Que ç'avait été bon ! Il sentit son sexe durcir rien que d'y penser.

Ensuite, il contacterait le Ministère et lui signalerait ce qu'il avait... accompli.

Wang Youlai tourna les talons, souleva ses soieries pour ne pas les salir et se précipita vers l'appareil.

Jiang Lei bâilla puis sortit de sa tente.

C'était une belle journée. Le ciel était dégagé et la brise vivifiante.

« Puis-je débarrasser votre petit-déjeuner, maître ? s'enquit Ho, qui patientait non loin.

— Bien entendu... » Jiang lui jeta un coup d'œil, s'éloigna d'un pas puis se retourna. « Ho... avez-vous vu notre ami ce matin ?

— Notre ami... ? Ah ! le cadre Wang, vous voulez dire ?

— Oui, ce cher cadre... L'avez-vous vu ?

— Pas depuis une heure, mon général. Il est parti.

— Parti ? Mais il n'est attendu nulle part ! »

Jiang fronça les sourcils. Au nom des dieux ! Que manigançait-il encore ?

Il fut tenté de ne pas intervenir. Après tout, il était tellement agréable de ne pas avoir à supporter la présence continuelle du cadre et ses commentaires acrimonieux... Mais si Wang Youlai ne cherchait pas à nuire ici, c'était qu'il s'y employait ailleurs.

Le général éleva la voix : « Ma Feng ! Rassemblez les hommes. Nous partons en reconnaissance. »

Il ignorait où s'était rendu Wang mais n'avait guère de mal à le deviner.

Le camp. Il devait être au camp.

Et alors ?

Jiang laissa échapper un soupir d'exaspération. Il se tourna de nouveau vers Ho. « Une heure, Ho ? Vous en êtes sûr ?

— Il s'est éclipsé à l'aube, mon général. Je... Aurais-je dû vous prévenir ?

— Oui, Ho. Pour ce qui est du cadre Wang, vous devez tout me dire. »

Ho s'inclina très bas. « Pardonnez-moi, maître... »

Jiang secoua la tête. Quel mauvais coup préparait encore le misérable ?

Il tourna les talons, hésitant sur l'attitude à adopter, puis il se précipita vers la tente de communication. « Li Fa, lança-t-il au jeune technicien assis devant la console, passez-moi le camp de prisonniers. Ni délai ni excuse ! Quiconque tentera de me retarder s'exposera à de graves ennuis. Soyez bien clair là-dessus. Je veux savoir – immédiatement ! – si le cadre Wang se trouve là-bas. »

Li Fa s'inclina puis se retourna et établit la connexion. Il posa la question demandée. Au bout d'un instant, il pivota sur sa chaise et leva les yeux vers Jiang.

« Il y était, mon général, mais il en est reparti il y a cinq minutes.

— Passez-moi son appareil... Tout de suite ! »

S'il s'agissait bien de ce qu'il imaginait, il le ferait juger, déshabiller et fouetter pour insubordination.

Mais Wang avait tout prévu. Il volait en aveugle, en silence radio

complet, comme s'il participait à une mission spéciale.

Cela confirma les soupçons de Jiang. Toute la question était de savoir si le cadre agissait à sa seule discrétion ou s'il suivait les ordres de ses maîtres du Ministère. Dans ce dernier cas, Jiang aurait du mal à le faire comparaître devant un tribunal militaire.

« Qu'il soit maudit, ce sale nabot ! »

Il quitta sa tente. Ma Feng et sa section l'attendaient dehors, tête baissée.

« Venez, dit-il en se dirigeant vers la zone d'atterrissage, les soldats sur ses talons. Espérons que nous n'arriverons pas trop tard. »

Jake s'effondra sur le lit, tout l'espoir né de sa discussion avec Jiang Lei envolé après ce à quoi il venait d'assister.

Cet odieux petit salopard... Il représentait le vrai visage de la Chine ! Ce fils de putain, avec son rictus arrogant et son mépris impitoyable de la vie.

Jake ne se faisait plus aucune illusion quant à ce qui allait se produire désormais. Il espérait seulement que ce serait rapide. Que cette pourriture ne jouerait pas avec ses amis. Qu'il ne lui viendrait pas à l'idée de « prendre son pied » en les torturant.

En voyant les gardes rouer le pauvre Jack de coups de crosse, il avait failli se jeter sur eux et se battre jusqu'à la mort. Mais à quoi bon ? À en croire Jiang, c'était ce qu'attendaient beaucoup de ces gardes : une bonne excuse pour se débarrasser de leurs captifs. Pour ne pas avoir à effectuer correctement leur travail.

Il ne fallait pas oublier non plus sa famille. La promesse faite à Tom. S'il se battait, ils mourraient tous : Peter, Meg, Cathy, Beth... et Mary.

Il ferma les yeux et gémit. Pauvre Becky. La pauvre chérie, dont la seule tare physique était son œil paresseux. En quoi avait-elle mérité ce sort ? Au nom de quoi la première raclure venue avait-elle pu l'emporter ainsi ? S'il y avait une justice...

Mais il n'y en avait pas. Pas la moindre.

Jake leva les yeux et vit Mary qui l'observait, debout à son chevet, la mine désespérée.

« Tu m'avais dit que tout irait bien... »

Il baissa la tête. « Je sais, murmura-t-il sur un ton d'excuse.

— Alors c'était quoi, ça ? »

Jake haussa les épaules. Il l'ignorait. Peut-être Jiang Lei n'était-il pas au courant. Peut-être ses hommes ne se conduisaient-ils ainsi que derrière son dos.

Mary s'assit à côté de lui et lui prit la main. « Entendons-nous, Jake. Nous allons nous en sortir, d'accord ? Nous allons tout faire pour

survivre. Pour les enfants. »

Il la regarda puis détourna les yeux. Il ne lui avait pas encore parlé de sa fausse identité. Du pétrin dans lequel il était peut-être encore fourré.

« Je vais essayer, dit-il en lui pressant la main. Tu le sais. Seulement...

— Seulement, quoi ? »

Il prit une profonde inspiration puis secoua la tête. « Rien, dit-il en espérant que cela ne deviendrait jamais un problème. Rien du tout. »

Jiang Lei pointa le doigt en tressaillant sur son siège.

« Le voilà ! Le voilà, ce tordu ! Posez-vous, pilote Wu, droit sur sa trogne ! »

Ma Feng interrogea son collègue du regard et esquissa une grimace. Jamais ils n'avaient vu leur général si remonté. Où était donc passé l'homme affable et prévenant qu'ils connaissaient ? Qui était ce démon qui l'avait remplacé ?

Jiang se tourna vers ses soldats. « Vous allez l'arrêter et l'attacher, c'est compris ? S'il se débat, je vous donne la permission de le gifler ! Oui ? »

Les soldats eurent l'air enchantés de cet ordre. « Oui, général Jiang ! répondirent-ils en chœur.

— Parfait... Maintenant, espérons que... »

Une fusillade retentit.

Jiang se pencha pour saisir la situation puis il prit une brusque inspiration.

Il s'effondra sur son siège. Certains individus avaient vraiment le mal en eux...

Mais Wang était à sa merci, désormais.

Tandis que l'appareil se posait à moins de trente pas de là où se tenait Wang, sur la rampe d'accès à son patrouilleur de la Sécurité, Jiang Lei hurla son ordre : « Arrêtez cet homme, Ma Feng... Ligotez-le ! »

Ma Feng et deux camarades bondirent de l'appareil et se précipitèrent vers leur cible. De leur côté, les hommes de Wang voulurent s'interposer.

« S'ils tentent de vous arrêter, abattez-les ! »

Li et Zhuo reculèrent, laissant Wang Youlai exposé. Ma Feng l'empoigna avec brutalité en manquant de peu le soulever.

« Monseigneur ! protesta Wang, visiblement outré de la façon dont on le traitait. Qu'ai-je fait pour mériter cela ? »

Mais Jiang Lei, hors de lui, refusa toute négociation. « Emmenez-le ! »

Jiang promena son regard sur les corps gisant autour de lui, atterré par le spectacle. Ce n'était pas une façon de procéder. Loin de leur faciliter la tâche, un tel comportement la leur compliquait.

À bord, Jiang laissa libre cours à sa fureur devant un Wang assis la tête basse et les mains liées par une corde rêche.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? Qui vous a donné l'ordre d'agir ainsi ? »

Wang Youlai foudroya Jiang Lei du regard. « Je n'ai fait que pallier votre inaction ! »

Jiang le dévisagea, stupéfié par l'impudence de son prisonnier. « Pousseriez-vous l'outrecuidance jusqu'à me dicter ma conduite, Wang Youlai ? Me dire ce que je dois faire ? » Jiang secoua la tête, certain désormais de ne plus avoir d'autre choix que de le juger et de le traiter avec autant de sévérité que possible. « Je suis un général de Zao Chun. Lui-même m'a choisi ! Et vous, qu'êtes-vous donc ? »

Wang éclata d'un rire bien surprenant à l'oreille compte tenu des ennuis où il s'était plongé.

Jiang fronça les sourcils sans comprendre ce qui avait pu susciter cette réaction. Cet homme avait-il perdu la tête ?

Il se calma puis reprit la parole en articulant comme s'il s'adressait à un enfant entêté. « Ce que vous venez de commettre, Wang Youlai, constitue une grave entorse à la discipline. Je compte vous juger sur-le-champ. Si votre culpabilité est prouvée – et elle le sera –, je vous ferai fouetter et renvoyer à vos maîtres dans une boîte. Comprenez-vous ? »

Wang affronta son regard. Il avait l'air étrangement détaché, indifférent aux paroles de Jiang.

« Oh ! je comprends très bien, général Jiang... Je sais ce que vous aimeriez m'infliger... Mais, si vous me jugez, la vérité éclatera... »

— Quoi ? explosa Jiang en laissant son impatience altérer sa réaction. De quoi parlez-vous donc ?

— De Reed. De la liste. »

Jiang le dévisagea, décontenancé. Comment avait-il découvert le pot aux roses ? Un espion se cachait-il parmi ses hommes ? L'un des agents de Wang avait-il surpris une conversation ?

Quoi qu'il en fût, il en aurait le cœur net. Il les torturerait tous s'il le fallait mais il aurait sa réponse. En attendant, il avait un problème plus urgent : s'il venait à se savoir qu'il était intervenu, qu'il avait fourni à Reed une fausse identité pour le soustraire à l'enquête du Ministère, ce serait lui, Jiang Lei, qui irait au-devant d'un châtimement exemplaire.

Une seule décision lui restait offerte. La seule qui pût le sauver. Mais il devait d'abord s'occuper de l'horrible Wang.

« Ma Feng ! cria-t-il sans quitter le cadre des yeux.

— Oui, mon général ? dit Ma Feng, qui arriva aussitôt en s'inclinant.

— Mettez-le en sûreté. Attachez-le, bâillonnez-le et gardez-le sous étroite surveillance jour et nuit. Ne permettez à personne de lui parler. Ne le laissez pas communiquer avec l'extérieur. Vu ?

— Oui, mon général.

— Vous n'avez pas le droit... » commença Wang.

Jiang fit volte-face et le gifla. « Je vous connais, Wang. Vous me jugez trop mou. Eh bien, vous allez la découvrir, ma mollesse ! »

Il se tourna vers Ma Feng. « Emmenez-le. S'il cherche à s'échapper, abattez-le. »

Jake était en train de se reposer quand ils arrivèrent.

Peter le secoua pour le réveiller, puis il s'écarta et montra du doigt l'homme qui se tenait dans l'embrasure de la porte.

Jake se redressa sur son séant. En découvrant le nouveau venu, il se leva vivement et baissa la tête.

« Jiang Lei... »

Le Han s'approcha en faisant signe à ses gardes de ne pas bouger de la porte.

« *Shi* Reed... Pardonnez-moi mais vous allez devoir me suivre. Je crains que votre existence ne soit désormais connue. Le Ministère ne tardera plus à vouloir vous interroger. Quant à moi... eh bien, je dois m'acquitter des formalités. »

C'était ce que redoutait Jake. S'approcher à ce point... Il était à leur merci dorénavant. Ils finiraient ce qu'ils avaient commencé il y avait tant d'années. Il soupira et baissa les yeux.

« J'apprécie... vos efforts. Vous avez fait preuve de bonté. Mais ma famille...

— Elle sera protégée, je vous le promets. Aucun mal ne lui sera fait.

— Et vous ? »

Jiang Lei sourit. « Je vais devoir me battre pour en réchapper, à présent. »

Son sourire s'atténua. Il regarda le bout de ses bottes. « Vos amis... Je suis arrivé trop tard pour les sauver. »

Jake gémit.

Il s'était attendu à cette nouvelle mais il n'en était pas moins pénible d'obtenir la confirmation de ses frayeurs.

Jiang Lei croisa son regard, de la peine dans le sien. « Je suis navré... Mais je vous promets ceci : cet homme paiera pour ses actes. Ses habitudes ne sont pas les nôtres, je vous l'assure. Il n'est pas représentatif de notre peuple. Mais beaucoup d'entre nous lui

ressemblent et les Mille Yeux font appel à eux aussi souvent que possible. Je pourrais masquer cette tare et qualifier de nécessaire la conduite de Wang mais ce ne serait pas vrai. Il a mal agi et je vous en demande pardon, *shi* Reed. Cela aurait dû se passer autrement. »

Jake sourit et accepta la main tendue de son interlocuteur.

« Faites vos adieux, reprit Jiang. Vous avez une demi-heure. »

Jake s'inclina à la manière des Han. « Jiang Lei... je vous remercie. »

Il regarda le général s'éloigner puis il baissa les yeux, pensif. Lui restait-il encore une chance ? Sans doute pas. Une fois entre leurs mains, ce serait fini.

Les Mille Yeux... Comme c'était approprié. Comme c'était chinois...

Plus tard, à la lueur d'une bougie parfumée, Jiang Lei entreprit de rédiger sa lettre.

Il faisait froid dans sa tente. Beaucoup plus froid que les nuits passées. L'hiver approchait. On le sentait dans l'air. Malgré tout, Jiang ne réclama pas de chauffage à Ho.

Il avait contacté un vieil ami de Pékin qui avait accepté de lui servir d'intermédiaire. En effet, il convenait d'agir avec discrétion ou pas du tout. S'il passait par la voie officielle, son message n'aurait aucune chance d'atteindre son destinataire. Il serait perdu ou retardé et perdrait en tout cas de son efficacité.

Même en procédant ainsi, Jiang courait un risque énorme. On n'écrivait pas de telles missives tous les jours. Cela étant, on n'atteignait pas souvent un tel point de non-retour dans sa vie.

Tout était de sa faute. Il s'en rendait compte à présent. C'était lui qui avait cédé le commandement à Wang. Il lui avait donné le goût de ces atrocités. Fallait-il s'étonner qu'un pervers sadique tel que lui en voulût davantage ?

Non. Aussi endosserait-il toute la responsabilité de cette affaire. Il coucherait tout sur le papier à l'intention de Zao Chun. Il s'humilierait par écrit devant le grand homme en lui demandant une faveur rare, en le suppliant de se souvenir des immenses services rendus par le passé.

Il avait agi spontanément à l'époque, sans attendre de récompense. Cependant, si Zao Chun lui gardait de l'estime, eh bien...

Jiang s'arrêta, son pinceau suspendu au-dessus de la feuille, en se demandant comment formuler cela.

Le tour de ses phrases, il le savait, n'aurait que peu d'importance car Zao Chun était un homme d'humeur versatile qui se laissait gouverner par ses lubies. C'était ce qui le rendait si imprévisible, si dangereux. Ce qui lui avait permis de conserver si longtemps le



pouvoir.

Néanmoins, Jiang était avant tout un poète. À ce titre, il accorderait autant de soin au choix de ses mots qu'à leur calligraphie.

Il était possible – peut-être même probable – que cette lettre fût sa dernière. Sa requête risquait en effet de susciter une telle colère que Zao Chun le livrerait incontinent au premier dragon, qui disposerait alors de lui ainsi qu'il l'entendait.

Il n'existait aucune autre solution. Même s'il abattait Wang et tous ceux qu'il avait contaminés, l'identité de Reed filtrerait tôt ou tard et une enquête serait lancée. Le Ministère y veillerait. Dans ce cas, pourquoi ne pas prendre le taureau par les cornes dès maintenant ? Pourquoi ne pas exprimer clairement son objection à l'homme qui disposait du pouvoir de vie ou de mort sur lui ? Pourquoi ne pas souligner le gâchis que représenterait l'abandon d'un homme tel que Reed aux sadiques désœuvrés qui attendaient dans les cellules du Ministère à Brême ?

Pourquoi le briser alors qu'on pourrait l'employer de façon profitable ?

Il nota tout cela et conclut par une fioriture esquissée d'un coup de pinceau.

Voilà... Il ne restait plus qu'à marquer le pli de son sceau.

Jiang s'empara de deux feuilles d'essuie-tout et les posa sous sa lettre. Après avoir soigneusement encré son sceau, il l'appliqua fermement au bas de la page.

L'encre rouge vif brilla un instant à la lueur de la bougie en dégageant une odeur presque aussi forte que celle de la cire.

Un poème se cachait aussi là-dedans. Mais il avait eu son content de poésie pour la journée. Ce soir, il n'était qu'un général suppliant son seigneur de lui pardonner et d'épargner sa vie. Ainsi que celle d'un homme inconnu de lui deux jours plus tôt.

C'était étrange. Ou pas, maintenant qu'il y pensait. Car cela couvait depuis des mois. Ce détachement.

Jiang Lei se leva, prit le temps de bâiller et de s'étirer. Alors, constatant que l'encre était presque sèche, il saisit la feuille de papier et, après avoir glissé la tête par l'ouverture de la tente, il héla son serviteur.

« Intendant Ho... »

L'intéressé surgit aussitôt. « Maître ?

— Faites venir Ma Feng... Dites-lui que j'ai un message à transmettre.

— Bien, maître. »

Ho s'inclina avant de s'éclipser.

Jiang choisit une de ses chemises officielles et y glissa la lettre. Rien ne garantissait qu'elle atteindrait un jour son vieil ami et encore

moins sa destination finale. Les agents des Mille Yeux étaient peut-être déjà à l'affût d'une telle missive, prêts à l'intercepter et à assassiner Ma Feng avant de s'en prendre à lui. Qui savait où en était la situation et si Wang Youlai avait eu le temps d'apprendre à ses maîtres ce qu'il savait ? Néanmoins, si fragile que fût ce plan, c'était le seul possible. Toutes les autres portes lui étaient fermées. Si sa stratégie échouait, il était mort.

De façon incongrue, Jiang Lei sourit à cette idée.

Jake se réveilla.

Il faisait noir et, l'espace d'un instant, il ne se souvint plus d'où il était. La forte odeur d'encaustique et d'essence lui apprit qu'il n'était pas de retour au camp.

Il s'assit.

« Ohé ? »

Pas de réponse. Jake tendit les bras pour prendre ses repères à l'aveuglette. Son matelas était posé à même le sol. Un gros pot métallique gisait non loin. De la peinture peut-être. Il eut l'impression de se trouver dans un garage ou une remise quelconque mais il n'avait aucun souvenir de la façon dont il y était entré.

Ce dont il se souvenait très bien, c'était de l'interrogatoire. Il s'était déroulé dans le bar de l'hôtel Bankes Arms. Par contre...

Par contre, quand il y réfléchissait, il ne se rappelait plus du tout comment cela s'était terminé.

Lui avait-on administré un calmant ? Un somnifère ?

Il se leva, chancelant. Tout avait été filmé. De cela, au moins, il se souvenait. Tous ses propos. Tous ses aveux. Ce qu'ils en feraient après toutes ces années, il n'en avait aucune idée.

Il avança à tâtons et faillit basculer par-dessus une caisse remplie de vieux échantillons de papier peint.

Un garage. Forcément.

Sa tête l'élançait à présent comme s'il avait trop bu.

Il réessaya plus fort. « Ohé ? »

Le silence régna un moment puis, dehors, le gravier crissa sous des pas. Jake se tourna vers le bruit et se protégea les yeux quand la large porte bascula pour glisser le long du plafond en exposant sa prison à la vive clarté du soleil.

Il sortit en titubant. Entre ses paupières plissées, il aperçut le gros semi-automatique du garde pointé sur lui.

« Venez... Le général Jiang vous attend... »

Il n'avait pas vu Jiang Lei depuis sa visite au camp. En suivant le soldat, il se demanda ce que le général attendait de lui désormais.

Comme ses yeux se réaccoutumaient à la lumière du jour, Jake regarda autour de lui sans reconnaître son environnement. Où qu'il

fût, ce n'était pas en Purbeck. Du moins pas dans un secteur de lui connu. Jiang avait dû le déplacer. Peut-être pour le soustraire à quelqu'un.

Le général l'attendait à bord de son patrouilleur.

« *Shi* Reed, dit-il en invitant Jake à s'asseoir. Comment allez-vous ? Notre somnifère, je le crains...

— C'était donc un somnifère ?

— Oui, mais ses effets s'estomperont bientôt. » Jiang avait l'air épuisé. Il afficha un sourire contrit. « Je ne voulais pas vous attacher. Vous droguer m'est donc apparu comme la seule solution. »

Jake baissa les yeux. « Des nouvelles ? »

Jiang secoua la tête. « Votre sort repose entre les mains des dieux. J'ai "donné tout ce que j'avais dans le ventre", comme vous dites en Occident, mais...

— Mais quoi ?

— Il est parfois difficile de juger de son propre pouvoir, de sa propre influence. Moi... ? Je me considère comme une pièce minuscule d'un immense puzzle. Et j'ai pourtant accès à des gens placés tout au sommet. Tel est le monde où je suis né. Un monde de privilèges. Or je viens, pour une fois, de faire jouer mes relations en ce monde.

— Comment cela ?

— J'ai écrit à Zao Chun en personne pour implorer son pardon. »

Jake le dévisagea, stupéfait.

« Son pardon... »

Jiang opina. « Oui... J'ai remis mon sort entre ses mains. »

Jake éclata de rire. « Bon Dieu ! »

Le général sourit à son tour. « C'est drôle, non ? Enfin... pas vraiment... et pourtant...

— Et en attendant sa réponse... ? »

Jiang attira son attention de l'autre côté de l'habitacle. Là, à côté du siège, reposaient deux cannes à pêche et un panier de victuailles.

Le général se leva, saisit l'une des gaules et l'étudia d'un œil expert. « Ce loisir est, me semble-t-il, prisé de nos deux peuples... Aimez-vous la pêche, Jake ? »

Celui-ci hocha la tête.

« Dans ce cas, c'est décidé. » Jiang éleva la voix en direction de la cabine de pilotage. « Pilote Wu... conduisez-nous au bord de ce cours d'eau prometteur que nous avons aperçu il y a trois... non, quatre jours. Celui qu'enjambait un joli pont de pierre. »

Il jeta un coup d'œil à Jake.

« Et Wang Youlai ? s'inquiéta ce dernier. Qu'en est-il de lui ?

— Ah... fit Jiang en se renfrognant aussitôt. Le cadre Wang se trouve avec des amis, disons-nous. Les nôtres, fort heureusement, pas

les siens. »

Jiang partit alors d'un rire chaleureux que Jake se surprit à juger agréable. Très agréable, même.

Wang Youlai renversa la tête, éberlué, sa joue cuisante après la gifle reçue.

*Tu mourras pour cela, se dit-il en foudroyant l'homme du regard. Dès que j'aurai recouvré la liberté, je te ferai écorcher vif !*

Ils viendraient à sa rescousse, il le savait. Ils venaient toujours. N'ayant pas reçu son rapport quotidien la veille au soir, ils avaient dû lancer une enquête pour découvrir les raisons de ce silence, conformément à leurs procédures. C'était à cette minutie qu'ils devaient leur efficacité.

Malgré tous les attermoissements et subterfuges de Jiang Lei, ils le retrouveraient. Et alors...

Wang frémit d'indignation. Il avait passé une nuit de cauchemar sur un inconfortable matelas humide que ses geôliers lui avaient apporté à contrecœur, à même le sol d'une cellule glaciale envahie par une puanteur d'égout à soulever le cœur.

Un jour, il tiendrait sa revanche. Pour l'instant, ils s'amusaient, mais rirait bien qui rirait le dernier. Et qu'il rirait de bon cœur !

Wang avait assisté à de telles « séances » dans les salles spéciales aménagées au sous-sol de la grande forteresse de Brême. Il avait vu de ses yeux comment un homme fort pouvait se muer en enfant terrifié. Comment la douleur permettait de démolir n'importe qui.

Et c'était, se promit-il, ce qu'il ferait à ces misérables.

Avec la permission de ses maîtres, bien sûr. Mais pourquoi ne la lui accorderaient-ils pas ? Il connaissait en détail l'ensemble des infractions commises par Jiang Lei. Sa tentative de dissimulation du dénommé Reed. C'était son atout. Une information dont se délecteraient ses maîtres. Non pas qu'ils se fonderaient là-dessus pour condamner Jiang Lei. Oh non ! Ils s'en serviraient pour le contrôler. Pour en faire leur pantin.

Car telle était leur façon de procéder. Leur manière de cimenter leur domination de la grande Cité de Zao Chun.

Il ne supportait plus depuis longtemps que Jiang lui donnât des ordres ou le contredît. L'iniquité de leurs rapports l'agaçait profondément. Mais ce serait bientôt du passé. Dès sa libération.

Il avait retrouvé le sourire, rien que d'y penser, quand le soldat le frappa de nouveau sans retenir son coup, au point de lui faire monter les larmes aux yeux.

Oui... mais celui-ci y passerait en premier. Comme il le ferait hurler, ce fumier !

En les apercevant en contrebas par la verrière du cockpit, Jiang Lei comprit que la partie était perdue.

Ils étaient accompagnés d'une véritable armée : six transporteurs et un énorme patrouilleur. L'appareil noir banalisé était posé dans le champ jouxtant les tentes de ses soldats. Certains des nouveaux venus étaient restés sur place pour garder les véhicules mais les autres – au nombre d'une bonne centaine, dont quatre individus visiblement très importants – attendaient devant la tente de Jiang Lei.

« On dirait que nous avons de la visite, déclara tranquillement le général.

— Vous croyez qu'ils sont là pour moi ?

— Possible... Toutefois, j'imputerais plutôt leur présence à la disparition de Wang. Ils surveillent leurs agents de près, surtout ceux de son gabarit. »

Jiang prit une longue inspiration. « Pilote Wu... posez-nous. » En endossant sa veste bleu marine, il ajouta : « Restez à bord, *shi* Reed. Si votre présence s'avère nécessaire, je vous ferai chercher. »

Jake acquiesça d'un signe de tête. Il avait apprécié cet après-midi passé avec Jiang. Il s'avouait séduit par le charme naturel de cet homme, par sa culture et sa cordialité. Il s'était rendu compte par lui-même de la brutalité de la Chine. Pourtant, il voyait en Jiang Lei une autre facette de ce peuple. En cet homme il découvrait l'essence même de l'éthique confucéenne.

*Bonne chance, Jiang Lei*, se dit-il après que l'appareil se fut posé, en regardant le général descendre la passerelle en direction des hauts fonctionnaires assis à l'attendre. *Ne vous laissez pas faire par ces enfoirés !*

Jiang Lei s'inclina très bas tandis que ses quatre visiteurs se levaient de leur siège.

« *Chunzi*... C'est un honneur de vous recevoir... Que me vaut cette heureuse et agréable visite ? »

Il avait prononcé ces mots très simplement, sans ironie apparente. Pourtant, ses visiteurs le savaient aussi bien que lui, ils étaient autant les bienvenus que l'eût été la peste.

L'aîné des quatre – un petit dragon du septième rang – répondit à son salut et entreprit de lui répondre. De toute évidence, il n'éprouvait nul besoin d'user de politesse, même à l'égard d'un général.

« Où est-il ? Où est Wang Youlai ? »

Jiang baissa la tête en signe de déférence. « Le cadre Wang est aux arrêts. Il... »

Le vieil homme l'interrompit. « Faites-le venir. Immédiatement ! »

Jiang continua d'éviter son regard. « Certainement, monseigneur. »

Il se retourna, chercha des yeux son officier de service. « Capitaine Shan... allez chercher le cadre Wang. Tout de suite.

— Bien, mon général. »

Shan s'éloigna au pas de course.

Jiang affronta le regard du vieillard. « Comme je l'ai dit... »

Mais le nouveau venu refusa de l'écouter. « Wang Youlai n'a de comptes à rendre à personne d'autre que nous, général Jiang. Depuis combien de temps le retenez-vous ?

— Quelques heures...

— Et vous n'avez pas jugé bon de nous contacter ? »

Jiang baissa de nouveau la tête. Manifestement, ils ne comptaient pas renoncer. Les crimes de Wang seraient passés sous silence ou étouffés.

C'était mal. Odieux.

Cependant, la priorité de Jiang était désormais de protéger sa famille quoi qu'il advînt de lui.

Il croisa de nouveau le regard de son interlocuteur. Visiblement, celui-ci attendait encore une réponse à sa question.

« Oh... pardonnez-moi, monseigneur ! Je suis tellement pris...

— Pris ? » Le vieil homme se leva. Les yeux enchâssés profondément dans son long visage méprisant étaient aussi froids que ceux d'un lézard. « Assez pris pour négliger votre devoir ? »

C'était une question orientée. Jiang Lei comprit soudain ce qui se passait. Cette conversation était filmée. Ils essayaient de l'incriminer.

« Je connais mon devoir », répondit-il froidement, déterminé à ne pas prononcer un mot de plus.

Jiang songea alors à Reed, à bord du patrouilleur, qui attendait de voir comment se déroulerait l'entretien. Le vieux fonctionnaire n'avait fait aucune allusion à lui. Peut-être ignorait-il encore sa présence. Peut-être Wang n'avait-il pas eu le temps de la lui signaler.

Eût-il été quelqu'un d'autre, Jiang aurait pu envisager de se servir de Reed comme d'une monnaie d'échange. Mais il était ce qu'il était, aussi rejeta-t-il d'emblée cette idée. Car Reed symbolisait sa volonté de conserver des gens tels que lui dans le système : des hommes bons, sains, intelligents. Si la sélection des futurs citoyens ne s'opérait pas avec un peu de discernement, autant l'abandonner à Wang et à ses semblables. À leur amusement cynique.

Jiang Lei plongea une fois de plus son regard dans celui du vieillard, où il ne rencontra que du dédain.

Cela changeait la donne, certes. Mais non sa tactique. Son seul espoir demeurerait de tenir bon jusqu'à l'arrivée de nouvelles de Zao Chun.

Et si elles ne venaient jamais ?

Les soldats du dragon entourèrent Jiang. Ils le respectaient assez pour ne pas le malmenier mais ils pointèrent tout de même leurs armes sur lui pour l'inviter à regagner sa tente.

C'étaient les Mille Yeux qui commandaient à présent. En se dirigeant vers sa tente, il vit leurs agents se mettre au travail, en quête d'un maximum de bribes d'informations qu'ils pourraient recouper par la suite.

Il les avait mal jugés. Il le savait désormais. Pour lui, Wang n'avait été qu'une gêne. Un motif d'agacement. Pour eux... Telle était leur méthode. Ils écrasaient tout ce qui s'opposait à leur hégémonie. Ils protégeaient les leurs. Ils veillaient à ce que leurs yeux restassent ouverts, leur vigilance intacte. C'en était presque admirable.

Malheureusement, il en résultait des hommes tels que Wang. Des faux jetons doublés de brutes et de sadiques. Des moins que rien qui se faisaient passer pour des héros. Des sous-merdes à l'imagination puante orientée.

Qu'il les haïssait !

Mais c'étaient eux, manifestement, qui avaient remporté cette manche. À moins d'un miracle, ils découvriraient tout. Et alors... ?

Jiang Lei poussa un profond soupir. Il était inutile de continuer à se voiler la face. Il lui restait une heure tout au plus. Ensuite, ce serait terminé.

Jiang Lei ruminait, assis à son bureau, quand Ma Feng s'approcha. Il s'arrêta et s'inclina très bas à moins de deux mètres du général. Un autre soldat se tenait juste derrière le premier, hors de vue de Jiang.

Celui-ci leva les yeux. « Oui, Ma Feng... qu'y a-t-il ? »

Le visiteur se redressa. Il portait sur le visage un demi-sourire. « Maître... la situation étant ce qu'elle est, je me suis dit que vous aimeriez interroger de nouveau notre prisonnier.

— Notre prisonnier ? » Jiang fronça les sourcils.

Ma Feng recula. Derrière lui, vêtu d'un uniforme complet de la garde, apparut le *Hongmao*, Reed.

« Ma Feng !

— Pardonnez-moi, maître, si j'ai mal agi, mais je pensais que vous souhaiteriez finir d'interroger *shi* Reed, étant donné le peu de temps qu'il nous reste. »

Il aurait dû ressentir de la colère, pester contre cet incapable en lui reprochant son initiative. Pourtant, il ressentait avant tout un vague amusement.

Reed patientait, la tête baissée comme un bon Han. À ce spectacle, Jiang Lei sourit.

« *Shi Reed*... Vous pouvez ôter votre costume à présent.

— Merci, *Jiang Lei*. Je... »

Le général lui coupa la parole de crainte qu'il se fît une fausse idée.

« *Shi Reed*... il faut que vous compreniez bien le problème. Je ne peux plus vous protéger. Ce sont les Mille Yeux qui commandent à présent et ils découvriront bientôt votre existence : dès qu'ils interrogeront le cadre *Wang*, à vrai dire. Alors ils viendront me chercher et je n'aurai d'autre choix que de vous livrer. » Il soupira. « Tel n'est pas mon désir mais nous n'y pouvons rien. Votre destin était tracé depuis longtemps, à l'évidence. »

*Reed* esquissa un haussement d'épaules puis entreprit de quitter son déguisement.

*Jiang Lei* resta debout. « Ma *Feng*... vous monterez la garde dehors. Nul ne doit entrer sans mon autorisation expresse. Compris ?

— Maître... » *Ma Feng* s'inclina puis sortit.

*Jiang* se tourna de nouveau vers *Reed* et lui sourit. « Je vous en prie, asseyez-vous. »

*Reed* hésita.

« De quoi s'agit-il ?

— Ma famille...

— Vous voulez parler de ma promesse à votre égard ? Ne vous inquiétez pas, *shi Reed*. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour protéger les vôtres. Par ailleurs, ils ne figurent pas sur la liste. Nos amis n'ont donc aucune raison de s'intéresser à eux.

— Pourtant, mon fils... ?

— Nul besoin que ce soit le vôtre. Nous lui donnerons un autre nom, n'est-ce pas ? Ainsi, il ne risquera plus rien. »

*Reed* fixa sur *Jiang Lei* un regard empreint de gratitude. « Merci. »

Tous deux restèrent assis.

« Eh bien ? reprit *Jiang Lei* au bout d'un moment. Aviez-vous autre chose à me demander ? »

*Reed* hésita. « Mes anciens amis... ceux dont je vous ai parlé... Leur sort est-il consigné quelque part ? »

*Jiang* y réfléchit puis s'esclaffa. « Qu'importe, après tout ! Ils finiront bien par tout découvrir de toute façon... »

*Reed* se pencha. « Que voulez-vous dire ?

— Dès l'instant où j'ouvrirai votre dossier, des sirènes d'alarme se déclencheront. Si elles n'ont pas encore sonné, c'est parce que je m'en suis tenu à des recherches vagues et générales. En revanche, toute interrogation détaillée de votre fichier alertera automatiquement les esprits inquisiteurs...

— Nos amis, vous voulez dire ? »

*Jiang* opina. « Qui d'autre ? Mais ils découvriront de toute façon votre existence, et ce dès que le cadre *Wang* leur aura parlé. Dès lors,



ils investirent cette tente et exigèrent de savoir où vous êtes et pourquoi je ne vous ai pas encore livré.

— Ce sera le début des ennuis pour vous...

— Une fois de plus. »

Les deux hommes rirent.

« Alors ? lança Jiang d'un air soudain plus sérieux. Désirez-vous vraiment savoir ? »

Reed hocha la tête. « Oui. Si nous en avons le temps. »

Jiang était en train d'écrire la dernière ligne de son poème lorsque le rabat de sa tente s'ouvrit dans un souffle et qu'un inconnu – un Han de haute taille vêtu d'une austère tunique de soie noire – y pénétra.

Jiang se leva à demi puis se rassit, devinant à l'air suffisant de son visiteur que ses camarades et lui avaient obtenu satisfaction.

« Vous savez tout...

— Pas grâce à vous, général Jiang.

— Votre maître souhaite-t-il me recevoir ?

— Mon maître ? » Les commissures des lèvres de l'homme frémirent. « Vous voulez parler de Huang Zigong, je suppose...

— Le septième dragon porte donc un nom. » Mais Jiang n'était pas d'humeur à se lancer dans une joute verbale avec cet individu. « Et Reed ? »

L'homme s'avança, s'empara de la feuille de papier sur laquelle écrivait Jiang et l'examina un instant. Il la reposa puis pivota sur lui-même pour faire de nouveau face au général.

« Oubliez cette affaire, Jiang Lei. Il est à nous désormais. »

L'officier soupira. Tout avait donc été vain.

« Et maintenant ? Serai-je remplacé ?

— Cela semble probable, non ?

— Et Wang Youlai ? Vous allez la remercier, cette ordure, j'imagine. Vous allez lui offrir une promotion, n'est-ce pas ?

— Il s'est montré extrêmement loyal...

— C'est un... »

Jiang faillit lui dire le fond de sa pensée dans des termes fleuris. Mais pourquoi gaspiller sa salive à propos de ce misérable ? Il avait perdu son pari.

Il était si perturbé qu'il n'entendit ni ne perçut tout de suite la légère vibration de l'air qui enfla de manière progressive.

L'inconnu fut le premier à la remarquer. « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il en levant les yeux pour regarder à travers la fine soie bleue de la tente.

Quand ils sortirent, le vrombissement se fit de plus en plus sonore.

Jiang reconnut d'emblée l'appareil à son marquage. Son cœur

s'emballa.

C'était le patrouilleur personnel de Zao Chun !

Comme il se posait, des soldats jaillirent des tentes pour protéger le périmètre.

Jiang se tourna vers son visiteur, debout à côté de lui. « À qui ai-je l'honneur, au fait ?

— Cela ne vous regarde pas, répondit l'autre avec un rictus méprisant.

— Mais si je ne sais pas qui vous êtes... »

L'inconnu lui jeta une carte d'identité d'un noir uni. Jiang n'eut pas besoin de l'activer pour la reconnaître. Cet homme était un *shou*. Soit, littéralement, une « main ». L'un des douze assistants personnels du premier dragon du Ministère. Ils étaient ses « mains » chaque fois qu'il s'agissait de se les salir.

Un homme très puissant, sans aucun doute. Mais, pour l'heure, en position d'infériorité numérique et de grade.

Quand la passerelle descendit, toutefois, ce ne fut pas Zao Chun qui sortit mais l'un de ses serviteurs, un homme de petite taille aux cheveux bruns, vêtu de soieries couleur lavande, que Jiang reconnut aussitôt.

Wen Ping... Zao Chun avait envoyé Wen Ping.

Jiang gémit intérieurement puis s'avança pour accueillir le nouveau venu, le *shou* sur ses talons.

À dix mètres de lui, ils s'arrêtèrent tous les deux et s'inclinèrent très bas. Wen Ping les regarda l'un après l'autre et sourit sans faire même semblant de leur retourner la politesse.

« Général Jiang... maître Deng... J'ai appris l'existence d'un léger malentendu. »

Maître Deng, le *shou*, leva les yeux, un éclair d'irritation dans le regard. Mais il ne se serait jamais risqué à s'opposer à Wen Ping car, de tous les agents de Zao Chun, il était le plus insaisissable. Et le plus dangereux.

Jiang Lei soupira. Soit Zao Chun n'avait pas reçu sa lettre, soit telle était sa réponse.

« Est-ce faux ? continua Wen Ping sans se départir de son sourire. Ou me serais-je trompé, *chunzi* ? Le problème aurait-il été réglé en mon absence ? »

Jiang Lei s'humecta les lèvres puis prit la parole. « Pardonnez-moi, seigneur Wen, mais ne devrions-nous pas attendre le septième dragon ?

— Oh ! grands dieux, non ! s'écria Wen Ping, qui passa devant eux en promenant son regard alentour comme pour admirer la vue. Je suis sûr que nous pourrons trouver un accord ici et maintenant à nous trois, non ? Après tout, nous sommes tous les mains de nos maîtres... »

Il se tourna vers Deng. « Certains le sont même très officiellement. »

Deng baissa la tête. Il gardait toutefois les paupières fermement plissées en s'efforçant de deviner où Wen voulait en venir.

« Voyez-vous, continua ce dernier, mon maître, notre grand seigneur à tous, Zao Chun, s'émeut toujours beaucoup à la découverte de telles rivalités entre frères. Or ne sommes-nous pas tous frères, nous qui œuvrons aux mêmes desseins ? »

Deng et Jiang s'interrogèrent du regard.

Voyant cela, Wen Ping sourit. « Ah... vous comprenez, je vois. Excellent... Nous avançons. Veillons toutefois à nous entendre parfaitement, n'est-ce pas ? Clarifions la situation. Général Jiang...

— Oui, monseigneur...

— Vous devez apprendre à communiquer vos informations. À l'avenir, vous ne garderez plus de secrets. Vous ne retiendrez plus aucun renseignement. Apprenez la transparence. Est-ce bien clair ? »

Jiang s'inclina. « Limpide, monseigneur.

— Parfait... Quant à vous, maître Deng, en tant que représentant de notre frère très estimé le premier dragon, vous devez encourager vos agents à rester à leur place et à se contrôler.

— Se contrôler, monseigneur ?

— Oui, se contrôler ! » Wen le foudroya du regard puis laissa son visage s'adoucir.

Maintenant qu'ils étaient tous réconciliés, il retrouva le sourire et parut disposé à le conserver.

« Bien, *chunzi*... Oublions cet incident. Acceptons d'aller de l'avant en toute harmonie. Comme deux doigts de la main, pour ainsi dire. »

Il s'interrompit puis se tourna vers Jiang Lei.

« Général Jiang, il reste encore de futurs citoyens à traiter, paraît-il...

— En effet, monseigneur.

— Dans ce cas, vous allez reprendre immédiatement vos activités ordinaires. »

Jiang s'inclina, surpris et soulagé des paroles de Wen Ping. « Oui, monseigneur. Merci, monseigneur.

— Quant à vous, maître Deng... vos griefs ont été entendus. Il ne sera plus fait obstruction à vos agents. Leur travail est essentiel. Sans eux, l'empire serait menacé. Notre seigneur le sait et il a beaucoup d'estime pour votre action. Cependant, en ce qui concerne cet individu répertorié, Reed, il vous demande de poser sur l'affaire un regard, disons... bienveillant. »

À ces mots, Deng releva brusquement la tête. En avisant la dureté de l'expression de Wen, il baissa de nouveau les yeux sans attendre.

« Comme il vous plaira, monseigneur.

— Parfait. Dans ce cas, nous en avons presque fini. Il ne reste plus

qu'un détail à régler. Général Jiang...

— Oui, monseigneur...

— Vos remarques concernant le cadre Wang ont été dûment consignées. Cela étant, nous ne pouvons permettre à nos sentiments personnels de dicter nos décisions. Wang Youlai réintégrera ses fonctions et toutes les plaintes portées contre lui seront effacées, vu ? Que cela vous plaise ou non, vous travaillerez avec lui. Et lui avec vous. Il en ira ainsi. M'avez-vous bien compris, général ?

— Je comprends. »

Wen Ping sourit. « Bien. Je me réjouis que ce soit réglé. Mon maître ne déteste rien tant que de tels... différends. Or ce que déteste mon maître... »

Jiang et Deng s'inclinèrent de nouveau en réaction à la menace dissimulée dans ces paroles.

Jiang Lei vit que Wen allait tourner les talons pour regagner son appareil sans un mot de plus, mais il ne pouvait pas le laisser partir. Pas sans lui poser la question.

« Seigneur Wen...

— Oui, général Jiang ?

— Pardonnez-moi mais... avez-vous vu Zhun Hua récemment ? Je me demandais... »

Wen plissa les yeux. Il savait quelque chose. Jiang le voyait. Mais Wen secoua la tête.

« Je n'ai aucune nouvelle pour vous, Jiang Lei. »

Le général s'inclina une dernière fois comme pour le remercier de sa réponse. À l'intérieur, pourtant, il ressentait une angoisse que seules entraînent les longues séparations.

*Nous sommes les mains de nos maîtres.*

Après que Wen Ping eut pris congé, Jiang resta debout à regarder les représentants des Mille Yeux rassembler leurs affaires et se préparer au départ.

Ainsi, Zao Chun avait bien reçu son message. C'était du moins ce qu'il lui semblait, même si Wen Ping n'y avait pas fait explicitement référence, car le problème de Reed avait été résolu, et ce d'une façon relativement satisfaisante. Cependant...

Jiang ferma les yeux. Pourrait-il supporter le prix à payer ? Pourrait-il encore travailler avec cette odieuse sous-merde après ce qui les avait opposés ?

Il l'ignorait. Mais quel choix avait-il ?

« Ma Feng ! cria-t-il en se tournant vers son nouveau capitaine de la garde.

— Oui, mon général ?

— Appelez le patrouilleur. Nous avons du travail. »

Old Sarum était, à l'instar de Corfe, un site rescapé d'une autre ère. Comme beaucoup de ces ultimes vestiges, il disparaîtrait bientôt, enseveli sous les fondations de la grande Cité qui s'étendait lentement sous les yeux de Jiang Lei, à l'est.

Du haut de cette imposante colline, le général voyait les machines – des milliers d'automates colossaux ou minuscules – s'activer sous la surveillance d'équipes réduites de gardes en armes censés intervenir immédiatement dans l'éventualité où l'un de ces « robots » deviendrait soudain incontrôlable.

Bien entendu, les machines les plus gigantesques ne connaissaient jamais de dysfonctionnements. Il s'agissait de mécanismes très simples, sans fioritures, évoquant des araignées géantes dont six des huit pattes servaient à les stabiliser tandis que les deux autres agrippaient les piliers de soutènement et les enfonçaient profondément dans la terre. Pendant ce temps, une autre machine démesurée se tenait prête à fournir à la grande *zhizhu* les étauçons et les poutrelles nécessaires à la rigidité de la Cité qu'elle gardait entassés sur son dos. Ainsi, à une échelle gigantesque, pas une pièce ne mesurant moins d'un demi-*li* de longueur, s'érigait l'enveloppe de la Cité à laquelle serait suspendu tout le reste.

Sans connaître toutes les subtilités du projet au niveau technique, Jiang savait les piliers antisismiques : ils avaient été conçus pour résister à des secousses de 8,8 sur la vieille échelle de Richter au prix d'une violente oscillation, pas davantage.

Cependant, le général s'avouait surtout fasciné par les machines les plus petites – les robots-géomètres et les *zhizhu* miniatures –, qui mesuraient pour la plupart moins de quelques *chi* de diamètre. Elles fourmillaient à la façon d'êtres vivants pour prendre des mesures, tracer des repères puis filer les sols et les parois à partir de la glace liquide stockée dans les cuves qu'elles portaient sur le dos.

Ces mécanismes, il fallait bien le dire, étaient à la fois plus complexes et moins fiables que leurs collègues géants. Il leur arrivait, à eux, de ne plus répondre à leur programmation. On voyait alors une équipe de surveillance « partir à la chasse ». Jiang en avait été témoin deux mois plus tôt. Une machine avait subi un choc en tombant d'un étau et s'était mise à se comporter de manière imprévisible. Avant que l'un des gardes eût réussi à la désactiver, elle s'était échappée et avait entrepris de propulser dans l'air des jets de glace qui durcissaient instantanément en formant d'insolites arcs translucides qui étincelaient au soleil.

Quand cela se produisait, les gardes se lançaient aussitôt à la poursuite de l'engin défectueux. Et il ne s'agissait pas seulement de tirer dessus pour le mettre en pièces. La glace liquide était une

substance dangereuse : si une cuve venait à être catapultée en l'air, les soldats avaient toutes les chances de se retrouver déchiquetés ou couverts de superplastique. Le seul moyen de maîtriser en toute sécurité une *zhizhu* dévoyée était de la priver de l'usage de ses pattes puis de lui griller son cortex artificiel à coups de laser. C'était du reste l'occasion pour les hommes de faire étalage de leur habileté à ce jeu. Un jour, pourtant, un de ces tas de ferraille avait basculé à l'instant où l'un des gardes lui assénait le coup de grâce et le faisceau avait atteint la cuve.

La déflagration avait retenti à plus de quinze kilomètres à la ronde. La glace liquide de l'immense nuage formé par l'explosion s'était figée dès son contact avec l'air.

S'était alors abattue une pluie de tessons cristallins acérés comme des couteaux. Quiconque se trouvait à moins de trente *chi* de l'explosion avait été réduit en charpie. Mais le sort le plus atroce avait été réservé aux victimes les plus proches du foyer, qui avaient été prises au piège de la glace.

Cela revenait à être enseveli vivant sous un plexiglas incroyablement résistant. Il existait des produits chimiques capables de faire « fondre » ce polymère, mais les responsables avaient décidé qu'il était préférable de perdre quelques soldats de temps à autre plutôt que de courir le risque de voir un « mange-glace » synthétique tomber en de mauvaises mains.

Sans doute était-ce sage mais les malheureux mettaient parfois des heures à mourir. Ils suffoquaient lentement en luttant à chaque respiration tandis que le plastique implacable rendait tout mouvement impossible.

Le jour où Jiang Lei avait assisté à un dysfonctionnement de cet ordre, les gardes avaient été relativement chanceux. Ils n'avaient eu à déplorer que deux morts et trois blessés graves ; la plupart d'entre eux s'en étaient sortis plus ou moins indemnes. L'incident avait causé une belle pagaille mais ne s'était pas soldé par un désastre. En effet, on ne qualifiait de désastre que ce qui ralentissait les travaux : un glissement de terrain sous le poids des machines géantes, par exemple.

La perte de quelques hommes n'avait aucune importance au regard de l'ambition du projet.

Ce jour-là, toutefois, Jiang ne put s'empêcher de se dire que ses compatriotes avaient tort. Les Han s'étaient toujours enorgueillis de leur aptitude à lancer et à mener à bien des entreprises extraordinaires : la Grande Muraille, le Grand Canal et l'armée de terre cuite du Premier Empereur en étaient de bons exemples. Pourtant, Jiang en était venu à douter de leur bien-fondé, à mettre en cause leur coût en vies et en souffrances. Pourquoi privilégiaient-ils le grandiose par rapport à l'humain ? Quel défaut dans leur personnalité

les empêchait-il de reconnaître la futilité de leurs efforts ? Ne voyaient-ils pas comme il était ridicule d'éprouver constamment le besoin d'exprimer leur arrogance sous la forme de projets pharaoniques dispendieux ?

Cela étant, ne procédaient-ils pas ainsi depuis toujours ? Ces travaux ne constituaient-ils pas une nouvelle phase du processus immémorial de destruction et de régénération ? Une manifestation physique du *yin* et du *yang* ?

Jiang regarda autour de lui. Old Sarum avait disparu. Seuls demeuraient les contours en briques de ses anciennes chambres désormais enterrées.

Toutes ces vies. Toutes ces longues générations de gens, avec leurs espoirs et leurs désirs, leurs peurs et leurs angoisses...

Il leva les yeux en percevant une infime vibration de l'air.

Dans le lointain, au-delà de la ligne blanche dentelée délimitant la Cité, l'un des monumentaux appareils de levage se déplaçait lentement dans sa direction, tel un scarabée géant volant sur place, son fardeau cyclopéen suspendu à de larges bandes de glace sous son abdomen.

Tout se jouait à une échelle gigantesque...

Un autre jour, il aurait pu y trouver l'inspiration pour un poème : quelques vers sur les fantômes d'Old Sarum et l'arrivée des Han. Sur des cultures si distinctes, si opposées et de mœurs si dissemblables qu'il aurait tout aussi bien pu s'agir d'espèces différentes. Mais Jiang avait d'autres préoccupations, à commencer par la façon de supporter Wang Youlai.

Wang. Que de desseins il nourrissait à son égard !

Debout dans la file, Mary attendait d'être remarquée. Il faisait froid et, même si la plupart des prisonniers avaient eu le droit de garder leur couverture, ils commençaient à souffrir de ces deux heures passées dehors. Ils avaient l'air de plus en plus fragiles, surtout les plus vieux et les plus jeunes.

Devant Mary, Peter patientait en enveloppant Meg de ses bras pour lui tenir chaud. Il était formidable depuis quelques jours. Il restait stoïque malgré son calvaire et s'inquiétait davantage de sa famille que de lui-même. On en aurait facilement oublié qu'il n'avait encore que quatorze ans. Un autre garçon de son âge se serait effondré sous ce poids. Pas lui. En cela, il ressemblait beaucoup à son père. Tous deux partageaient cette force intérieure.

Mary voulut sourire mais elle ne s'en croyait pas capable un jour de nouveau. Pas depuis que leurs geôliers avaient emmené Jake une deuxième fois. Il était déjà si dur de supporter ces journées quand il était là ; alors, sans lui...

Elle se retourna vers Beth et Cathy. Malgré leur air de détermination résignée, Mary le savait, elles souffraient aussi. Pas seulement des conditions physiques, du reste, mais de l'incertitude. De ne pas savoir si elles résisteraient à ces épreuves et d'ignorer même jusqu'à leur objet. D'autant plus qu'au fond de leur tête se tapissait en permanence l'ombre sinistre de l'holocauste. Et si c'était en définitive ce dont il s'agissait ? Si tous ces discours de réimplantation constituaient non pas un espoir mais un terrible mensonge ?

Elle ne trouvait même pas la force d'en parler. Mais cela ne quittait jamais son esprit. Pas un instant.

Elle se hissa brièvement sur la pointe des pieds pour regarder devant par-dessus la foule. Il était encore là : l'homme aux soieries qui était venu voir Jake. Assis sur une estrade, il les interrogeait les uns après les autres en consultant un appareil portatif. Apparemment, Jake voyait en lui un homme bon. Pourtant, comment pouvait-il exister rien de bon là-dedans ? Comment les participants à ces horreurs pouvaient-ils trouver le sommeil en sachant les malheurs et la détresse qu'ils causaient ?

Beth lui donna un petit coup sur l'omoplate.

Elle pivota pour lui demander ce qu'elle voulait puis se figea.

C'était lui. Celui de l'autre jour. Comment Jake l'avait-il appelé ? Wang... Voilà ! L'homme au regard froid et sadique.

À sa vue, elle sentit son estomac se contracter. Elle s'en aperçut, c'était elle qu'il regardait en souriant, comme s'il savait qui elle était.

Son sang se glaça dans ses veines.

Elle se retourna en espérant qu'il s'en irait. Quelques instants plus tard, néanmoins, elle perçut une présence dans son dos. Elle sentit la chaleur de son souffle sur sa nuque.

Il prit la parole à voix basse comme pour s'adresser à elle seule.

« Vous êtes la femme de Reed, n'est-ce pas ? »

Mary ferma les yeux. Devait-elle répondre ? Était-ce sans danger ?

Elle secoua la tête.

Il continua sur le même ton lourd de sous-entendus. « Ah bon ? Cela me surprend. L'autre jour, quand nous vous avons interrogée, vous nous avez affirmé être sa femme. Et voilà qu'aujourd'hui vous ne l'êtes plus... »

— Il est parti », se força-t-elle à articuler.

Il y avait quelque chose d'abominable, de démoniaque, dans sa présence juste derrière elle. Dans cette voix douceuse, reptilienne. Et l'autre homme, assis devant la foule, cautionnait-il ce comportement ?

Elle aurait voulu faire volte-face et gifler ce malotru. Lui hurler de déguerpir. Mais elle était impuissante car, s'il connaissait son identité, il connaissait sûrement aussi celle de ses enfants. Or il n'était pas dans les habitudes de tels individus de passer outre pareils renseignements.



« Que voulez-vous ? »

L'homme partit d'un rire horrible dépravé. « Pourquoi voudrais-je quoi que ce soit ? »

Pourquoi, en effet ? Mais il cherchait quelque chose. Elle le savait. Pour une raison mystérieuse, il faisait une fixation sur sa famille. Cela venait-il d'une initiative de Jake ? Ou le sociopathe qu'était à l'évidence cet homme les avait-il tout bonnement choisis sans raison ?

Mary n'osait y penser tant c'était effrayant. Elle devait pourtant y réfléchir si elle voulait sauver les siens.

Elle allait lui répondre quand il s'avança, ses soieries lui effleurant le bras.

En le voyant derrière Meg et Peter, Mary se sentit submergée par son aversion pour lui. Sa façon de se tenir là, froid et menaçant, si proche que son haleine se mêlait à la leur... Jamais elle n'avait rien vu, rien vécu de tel. Si elle avait disposé d'une arme, elle l'aurait tué sur-le-champ sans se soucier des conséquences. Mais elle était désarmée. Et elle se souciait des conséquences. Il leur fallait se sortir de là vivants. Tous. Sinon, elle aurait échoué.

Wang tendit le bras pour toucher l'épaule de Peter.

Le garçon tressaillit de surprise. Il se retourna et écarquilla les yeux en s'avisant de qui il s'agissait.

« Toi ! » aboya Wang. Toute prétention de douceur l'avait désormais quitté. « Comment t'appelles-tu ? »

— P-p-peter, balbutia le garçon, désarçonné par la violence de la requête. P-peter Reed.

— Ton père... Est-il avec toi ?

— Non... Non, il... »

L'homme s'était mis à ricaner avec mépris. Il se pencha sur Peter d'un air menaçant et sarcastique.

« Il est mort. Voilà ce qu'il est. Crevé ! Tu le serais aussi s'il n'en tenait qu'à moi. De la racaille de ton espèce... »

Mary fixa Wang du regard, stupéfaite et horrifiée. Où avait-il été chercher cela ?

À l'avant, quelqu'un poussa un cri. Des soldats s'approchèrent du fautif en bousculant la foule.

« Allez... » siffla Wang en assénant à Peter un mauvais coup. Donne-moi une raison, rien qu'une seule...

— Peter, non ! » hurla Mary en voyant le garçon reculer, le poing levé.

C'est alors que quelqu'un fit irruption et, après avoir poussé Peter à l'écart, décocha un crochet du droit à Wang.

Un craquement d'os brisé retentit. Wang s'effondra en hurlant et en se tenant le nez.

C'était Frank Goodman. Debout au-dessus du Han, le colosse de

Swanage invita avec de grands gestes son adversaire à se relever et à se battre comme un homme.

Mais Wang n'allait pas se relever. Les gardes arrivèrent et deux d'entre eux le soulevèrent pour l'emporter tandis que les autres empoignaient Goodman pour le traîner dans l'une des baraques érigées à l'autre bout du camp.

Mary regarda Peter. Il avait les yeux rivés par terre. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait violemment.

« Nous n'en savons rien », dit-elle.

Il secoua la tête. « Si. Il est mort. Et je parie que c'est cet enfoiré qui a pressé la détente. »

Quelqu'un d'autre jouait des coudes dans leur direction, la foule s'écartant devant lui. C'était le grand Han vêtu de soieries.

« Que se passe-t-il ici ? »

Mary le regarda, de la déception dans le regard. « Ce n'est rien...

— Rien ? » L'homme avait l'air inquiet. Comment savoir s'il était sincère, toutefois ? Mary y vit tous les signes d'un subterfuge. Et si Jake était bel et bien mort...

« Venez, dit l'homme. Suivez-moi. Nous allons vous traiter tout de suite. »

Mary hésita car elle ne savait pas s'il parlait d'elle ou de sa famille.

« Venez, répéta-t-il comme s'il avait lu dans son esprit. Oui, vous tous... Mais dépêchez-vous avant que je ne change d'avis et vous laisse moisir dans le froid. »

Il vaut parfois mieux ne rien savoir.

Assis dans les entrailles du patrouilleur, Jake réfléchissait à ce qu'il avait vu. Quand il avait interrogé Jiang Lei sur le sort réservé à ses amis, ce n'était qu'une question très vague, de celles que l'on pose parce qu'elles vous turlupinent depuis des années. Et ce sans s'imaginer obtenir une réponse.

Pourtant, il en avait reçu une. En fait, il existait un fichier pour chacun d'eux : des sous-dossiers d'un classeur plus vaste intitulé « Jacob Reed ».

Il n'avait pas tout lu. Il n'avait même visionné que quelques minutes des heures d'enregistrement de leurs interrogatoires. Il s'y était refusé après s'être rendu compte de ce dont il s'agissait.

On les avait torturés. Ils avaient été emmenés dans ce qui ressemblait à un abattoir, puis on les avait déshabillés et ligotés. Là, sous le regard des caméras, on leur avait posé toutes sortes de questions sur leur cher ami Jake. Où il allait, ce qu'il faisait, qui il fréquentait, où il serait susceptible de se rendre.

Une succession interminable de questions. Et, pendant tout ce

temps, ils se faisaient « amadouer ».

Il n'avait pas regardé ces séquences. Il n'en avait pas eu le courage. Surtout ce qu'ils avaient fait à Jenny. Jamais il n'aurait imaginé qu'on pût se montrer si ignoble. Et ce à quelle fin ? Pour le retrouver. Pour découvrir où il était.

S'il avait su...

Non. Il se mentait à lui-même. S'il l'avait su, il serait resté caché, à l'abri, car ils se seraient comportés de la même façon avec lui.

Il avait vu leurs dernières photos. Celles de leur corps étendu sur une paillasse, sans vie, exsangue, grêlé de cicatrices et de brûlures, chacune de ces marques témoignant d'une douleur indicible. Mais c'était leur figure qui le hantait le plus. Ces visages hâves, ravagés, avec leurs yeux aveugles et leur bouche blessée. Ils étaient perdus. Abandonnés et au désespoir. Ils savaient que nul ne viendrait à leur secours. Ils aspiraient à la mort, bien après que leur dernier espoir se fut enfui.

Jake avait fondu en larmes. Comment pouvait-on faire endurer cela à un autre être humain ? Pourquoi ?

Après tout, quelle menace représentait-il en dehors de l'inforama ?

S'agissait-il plutôt de leur part d'un désir obsessionnel de faire place nette ?

Comment pouvait-il ne pas leur en vouloir ? Comment pouvait-il leur accorder sa confiance après avoir vu ce dont ils étaient capables ? Comment pouvait-il croire en leur nouveau monde merveilleux alors qu'il le savait assis sur de telles fondations ?

Le problème était qu'il n'avait pas le choix. Il devait s'adapter ou mourir. Il n'existait pas de troisième voie. Jiang Lei l'en avait prévenu. Il n'aurait pas son mot à dire.

Son instinct avait eu raison de le pousser à fuir. Mais ç'aurait été futile. Nul n'échapperait à cette invasion. Nul ne s'y déroberait.

Quand la Chine arrivera...

Jake soupira. Il se leva et se mit à faire les cent pas dans la cabine, soudain incapable de tenir en place.

C'était écrit depuis des lustres. Pourtant, personne n'avait vu venir le danger. Personne n'avait imaginé combien la Chine serait impitoyable une fois réveillée. Tout le monde avait cru que partager le monde avec elle, commercer et échanger des marchandises avec elle, suffirait à la changer, à la rendre plus démocratique, plus occidentale. Mais la Chine était la Chine. Quand elle était arrivée, ç'avait été à la façon d'un dragon cracheur de flammes fondant sur sa proie, ivre de vengeance.

Jiang Lei l'avait aidé à combler quelques zones d'ombre. Zao Chun avait tout supervisé. Il avait mis son plan à exécution comme s'il s'était agi d'un jeu, sans s'arrêter un instant aux souffrances, à la mort

et à la désolation qu'il causait. Un seul objectif lui importait : anéantir l'Amérique sans déclencher une guerre nucléaire. Geoff Horsfield ne s'était pas trompé.

C'était une stratégie incroyablement difficile et risquée mais elle avait porté ses fruits.

D'innombrables sous-marins avaient entrepris de suivre leurs homologues américains, prêts à intervenir, tandis que des équipes d'agents spéciaux infiltrés et formés pour pirater les dispositifs de défense des États-Unis attendaient eux aussi leur heure.

Tout était une question de coordination. Au cours des quelques heures qui avaient suivi l'attaque du Marché, les principaux systèmes informatiques de l'Occident avaient été mis hors service. Des villes entières avaient été privées d'électricité et donc de leurs infrastructures. Dans le même temps, l'assassinat des personnages clés avait stoppé net les processus de prise de décision.

Pour reprendre les termes de Zao Chun, cela était revenu à « leur trancher la tête et les couilles avant de leur arracher le cœur ».

À son signal, dix mille agents dormants s'étaient réveillés et leur présence s'était fait sentir dans les rues des villes d'Occident : poseurs de bombes, tireurs isolés, incendiaires, ils avaient semé la panique et la destruction sur leur passage. Ils avaient jeté de l'huile sur le feu.

Des missiles avaient décollé, bien entendu. Neuf avaient même atteint le territoire chinois. Les villes de Ningbo, de Shenyang et de Nanchong avaient été réduites en cendres. Mais les autres engins – des dizaines de milliers d'ogives nucléaires – n'avaient pas bougé. Soit ils avaient été neutralisés, soit leurs sites de lancement avaient été détruits par les commandos de Zao Chun.

En Chine aussi, le chaos avait régné durant quelques semaines. Zao Chun l'avait prévu. Il avait laissé la tempête se calmer d'elle-même avant d'envoyer ses troupes. La population s'était alors réjouie du retour de l'ordre et d'un pouvoir fort. Zao Chun avait fait figure de héros, de protecteur du peuple.

C'était le début d'une ère nouvelle. L'ancienne règle – la règle occidentale – avait été anéantie. On l'avait éteinte et débranchée. Elle était morte. Mais, Zao Chun le savait, s'il voulait construire un nouveau monde pérenne, l'ancien devait *rester* mort.

Avait alors suivi la phase la plus cruciale du projet, appelée « la Longue Campagne » par tous ses participants.

Chaque fois qu'était perçu le plus infime signe de « réveil » – l'ouverture d'une station de radio, par exemple, ou la remise en service d'un équipement vital –, les agents de Zao Chun se rendaient aussitôt sur place, où que ce fût dans le monde, pour tout réduire en cendres. Cette campagne visait non seulement à empêcher toute reconstruction mais aussi à prévenir le rétablissement des anciennes

technologies. L'ancien monde – celui des puissances occidentales – ne devait plus jamais réapparaître.

Ce n'était pas simple. En plusieurs occasions, quelques efforts semblaient leur avoir échappé. Mais les forces de Zao Chun avaient toujours triomphé. Jusqu'à ce que ce besoin de retrouver le monde d'avant, alimenté par le souvenir du passé, commençât à s'étouffer à mesure que grandissait une nouvelle génération, une multitude de jeunes gens – des innocents, aurait-on pu dire d'eux – qui ne gardaient de cette civilisation qu'un souvenir au mieux indirect. Pour qui les anciennes machines ne représentaient plus rien. Pour qui l'idée d'une planète « connectée » où les nouvelles circulaient instantanément d'un bout à l'autre de sa surface tenait plus du fantasme que d'une réalité révolue.

La Terre avait alors sombré dans un nouveau Moyen Âge. Une ère de seigneurs de la guerre et de maraudeurs.

C'était un monde plus simple et plus brutal. Un monde prêt à cueillir pour qui en serait capable. Et un homme l'était. Zao Chun. Il s'y était préparé. Aussi avait-il lancé la troisième et dernière phase en libérant à Pékin les formidables machines arachnéennes conçues pour bâtir la grande Cité qui durerait dix mille ans. Une Cité qui, tel un immense glacier, recouvrirait la planète entière d'un océan à l'autre, en enfouissant littéralement le passé.

Ces considérations paralysèrent Jake d'effroi. Il sentit ses testicules se rétracter rien qu'en se figurant son insignifiance face à cette entreprise gigantesque. Détruire un monde pour en bâtir un autre. Il était inhumain de réfléchir en ces termes. Pourtant, un homme avait osé et, ayant osé, avait triomphé. Pour l'instant du moins.

Jake se rassit et examina son environnement du regard en se demandant combien de temps cela durerait encore.

Jiang Lei l'avait quitté depuis des heures. Pourtant, Jake ne voyait toujours aucun signe de Mary et des enfants. Rien qui lui prouvât que le général tiendrait sa promesse.

Jiang lui avait annoncé la suite. Un autre camp. Différent. Un « camp de rééducation ».

« Le passé est mort, avait-il déclaré. Seul demeure l'avenir. Vous devez l'embrasser, *shi* Reed, car il ne reste rien d'autre. Comprenez-vous ? »

Il ne comprenait pas. Pas encore. Mais il y viendrait sans aucun doute.

Le moment venu.

Sous le regard de Mary, Jiang Lei remit à Beth sa carte d'identité avec une légère inclinaison du buste.

Beth avait été la dernière traitée. Elle se retourna et adressa un sourire à sa mère.

*Dieu merci*, songea Mary. *Si un seul d'entre eux avait été rejeté...*

Aucun. Il leur faudrait donc continuer. Sans Jake.

Ils allaient suivre les autres élus vers le transporteur quand deux gardes s'approchèrent et, leur barrant le passage, désignèrent un autre appareil de dimensions plus réduites juste en face d'eux.

« Nous avons été acceptés », protesta Mary, craignant qu'il s'agît d'un horrible retournement de situation. Elle montra le transporteur du doigt. « Nos compagnons sont tous là-dedans.

— Vous devoir aller, insista l'un des soldats en désignant le petit appareil. Vous pas avec les autres. »

Mary se retourna pour chercher le responsable des yeux mais il avait déjà entrepris de traiter la personne suivante.

Le garde la poussa pour la faire avancer. « Maintenant... vous devoir aller. Le général dit vous devoir aller. »

Elle baissa les yeux. C'était la fin. Tout ça pour ça...

« Venez, lança-t-elle à ses enfants. Obéissons. »

Elle voyait, même à cette distance, qu'il s'agissait d'un engin militaire et non d'un transporteur. Deux soldats en gardaient la passerelle. À leur arrivée, ils s'écartèrent et les invitèrent à monter à bord d'un mouvement de leur fusil.

Mary regarda autour d'elle. Aucun de ses enfants ne voyait ses yeux. Ils savaient cependant, tout comme elle, qu'un problème venait de survenir.

Au pied de la passerelle, elle s'arrêta et tourna la tête vers le campement. C'était sans doute la dernière fois qu'elle voyait ses voisins. Tous ces amis... Toutes ces belles années passées avec eux...

« Beth... Cathy... approchez. Peter, occupe-toi de Meg... »

Elle entoura des bras ses deux aînées et entreprit d'escalader la rampe. C'est alors qu'une silhouette se détacha dans l'obscurité au-dessus d'eux.

« Mary... »

Les filles poussèrent des cris perçants et se précipitèrent vers Jake pour l'enlacer tandis que Peter restait en arrière avec Mary, interdit.

Des larmes coulaient le long de ses joues mais il souriait. Il rayonnait comme un idiot.

Jake embrassa les filles l'une après l'autre puis il descendit et serra Peter dans ses bras, s'agrippa désespérément à lui.

« Dieu merci... Oh ! merci ! »

Peter répondit à son étreinte puis le relâcha.

Jake se tourna vers Mary. « Alors ? Tu viens ? »

Mary n'avait toujours pas l'air sûre d'elle. « Cet appareil... ?

— C'est celui de Jiang Lei. Ses hommes vont nous conduire au

camp.

— Un autre camp ?

— Oui, mais plus confortable. C'est là que nous deviendrons des citoyens.

— Ah... » Elle faillit sourire.

Jake, lui, ne s'en privait pas. « Tu sais, j'ai bien cru ne plus jamais te revoir. Je pensais... » Il secoua la tête. « Je ne peux pas t'en parler, Mary. Ces gens...

— Tout va bien, maintenant ?

— Ouais... » Il soupira. « Alors ? J'ai droit à un bisou ? »

Elle s'approcha, passa les bras autour de lui et posa ses lèvres sur les siennes. L'espace d'un instant, ce fut tout. Ensuite, conscients du regard des enfants posé sur eux, ils se séparèrent, mal à l'aise, comme des adolescents.

Beth jeta un coup d'œil à ses sœurs. « Entrons. Oh... Jake ?

— Oui, ma grande ?

— C'est bon de te revoir. »

Jiang Lei regardait ses hommes démonter et replier sa tente.

Ils portaient s'installer sur un autre site afin de s'attaquer à Dorchester. Leur travail était terminé dans ce secteur. Les villages étaient évacués et leurs habitants traités. Plus loin, près de l'un des gros patrouilleurs, il distinguait Wang Youlai qui parlait aux soldats.

Le cadre était encore plus arrogant depuis l'incident Reed. Ce qui n'était que difficile auparavant devenait désormais, aux yeux de Jiang, impossible. En effet, Wang et ses maîtres avaient interprété les ordres de coopération de Wen Ping comme une invitation à entraver les efforts du général.

Le léger accrochage de l'autre jour, au cours de la séance de traitement, n'était qu'un début. Jiang Lei le savait. Elle avait entraîné la mort d'un homme de valeur, droit et intègre, un citoyen potentiel puni pour un acte dont la faute incombait en fait entièrement à Wang.

Jiang, lui, ne se serait pas contenté de lui casser le nez.

Mais Wang n'avait pas fini de nuire. Il saisisait dorénavant toutes les occasions de s'insinuer pour rendre plus difficile la tâche de Jiang. Il ne faisait même plus semblant de lui manifester du respect. Il n'était plus là que pour faire de sa vie un enfer, pour l'user jusqu'à ce qu'il démissionnât au profit d'un autre pantin.

Le Ministère avait certainement un candidat à l'esprit, du reste. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute...

D'un autre côté, l'épisode Reed avait renforcé le général dans ses convictions. Il lui avait rappelé la raison pour laquelle il avait accepté sa mission.

Il était là pour conférer aux apparences un minimum de réalité. Pour réaliser l'antique rêve de sagesse du gouvernement : l'idéal confucéen. S'il abandonnait sa foi en cette aspiration, que resterait-il ? La barbarie. La loi de la force nue.

Néanmoins, il avait du mal, certains jours, à garder cette lampe allumée.

Ma Feng, ses nouveaux galons bien en évidence sur le bras, s'approcha de lui. « Nous sommes prêts, mon général. Désirez-vous monter à bord ? »

Jiang hésita. Il fut tenté d'abandonner Wang sur place. De décoller et de le laisser se trouver un autre moyen de transport. Mais cela n'aurait abouti qu'à un autre rapport pénible, une autre réclamation mesquine.

Par ailleurs, Wen Ping lui avait ordonné de coopérer.

« Capitaine Ma... allez inviter Wang Youlai à voyager avec moi. Dites-lui que je me réjouirais de sa compagnie. »

Ma Feng écarquilla les yeux. « À vos ordres, mon général ! »

Comme il montait à bord en soulevant ses soieries, Jiang se surprit à froncer les sourcils. Fallait-il voir là un châtiment mérité au cours d'une ancienne incarnation ? S'était-il exposé dans une autre vie à cette cruelle punition ?

Souffrir des mains de ses inférieurs...

Peu avant l'arrivée de Wang, il s'installa sur son luxueux siège de cuir noir et attacha sa ceinture en s'efforçant de se calmer car, il le savait, il aurait besoin de toute sa patience au cours des semaines à venir.

*Considère cela comme une épreuve, se répéta-t-il. Élève-toi au-dessus de ces bassesses.*

Malheureusement, le seul son de la voix de Wang lui écorchait les oreilles. Quand il entra dans la cabine, Jiang ne put s'empêcher de le dévisager d'un air méprisant.

« Pilote Wu... appela-t-il en se penchant vers le cockpit, passez au-dessus du vieux château, voulez-vous ? J'aimerais le contempler une dernière fois. »

Il s'adossa, conscient de la présence de Wang qui l'examinait sans tenter de s'en cacher, comme s'il était un spécimen dans un bocal.

Il en eut la chair de poule. Être l'objet de l'examen d'un homme pareil...

« Qu'y a-t-il, Wang Youlai ?

— J'étais en train de penser... à Reed...

— Et alors ?

— J'aimerais lui rendre une ultime visite. Il avait l'air très... spécial à vos yeux. Je serais curieux de savoir pourquoi. »

Jiang baissa les yeux sur ses mains, qu'il découvrit fermement



serrées l'une contre l'autre. De tels relâchements dans sa maîtrise le trahissaient sans doute mais toute autre réaction lui était impossible.

Par ailleurs, Reed était en sécurité. Wang n'avait plus aucun moyen de l'atteindre. Sa famille et lui faisaient désormais partie du programme. Aussi loin que Jiang avait pu les envoyer.

« Avez-vous de la famille, Wang Youlai ? Une femme ? Des frères ? »

Jiang connaissait la réponse. Il la connaissait car les Mille Yeux tenaient à ce critère de sélection. Wang était orphelin. Il n'avait pas non plus le droit de se marier. En effet, les agents du Ministère ne devaient connaître aucune distraction. Aucune faiblesse susceptible d'être exploitée par d'autres. Une famille affaiblissait un homme. Elle le rendait vulnérable. Jiang le savait d'expérience.

Wang se détourna en se renfrognant.

*Parfait, se dit Jiang avec un sourire intérieur. Il me reste donc une chance de demeurer sain d'esprit. Si j'arrive à lui taper sur les nerfs autant que lui sur les miens.*

Mais cela suffirait-il ?

L'appareil décolla.

« Pilote Wu, donnez-moi la vue devant nous.

— Bien, mon général. »

Aussitôt, le grand écran placé devant Jiang s'alluma et présenta ce que voyaient les pilotes depuis le cockpit. À mesure que l'appareil prenait de l'altitude, la vue s'élargit sur la campagne à gauche, vaste tapisserie de verts et de bruns, sur la mer dans le lointain et sur les derniers avant-postes de la Cité, à droite, formidables masses blanches hexagonales posées tels des mausolées de marbre au milieu du paysage.

« Impressionnant, n'est-ce pas, Wang Youlai ? »

Le cadre haussa les épaules. Il semblait déterminé à ne jamais tomber d'accord avec Jiang.

« Dites-moi, cadre Wang... avez-vous été spécialement formé pour être un sale con ? »

Wang le fusilla du regard. « À votre place, je mesurerais mes paroles, général Jiang... »

Les yeux rivés sur l'écran, Jiang vit la colline de l'antique château apparaître sur la gauche de l'image à la faveur d'un virage de l'appareil.

« Oh ! je sais ce qu'a dit Wen Ping. Cependant... »

Ses mots moururent dans sa bouche. Elles avaient disparu ! Les majestueuses tours de pierre s'étaient envolées ! Quant à la colline... elle avait été creusée par endroits. Comme dévorée. De colossales excavatrices montées sur chenilles s'employaient à la ronger tandis que des équipes d'ouvriers entassaient la terre et les gravats dans

d'immenses bennes dont les longs alignements couvraient ses pentes naguère si vertes.

Le cœur de Jiang se serra à ce spectacle. Cela se passait comme il l'avait annoncé – ils ne se laisseraient arrêter par rien d'aussi négligeable –, mais en être témoin lui fit prendre conscience du crève-cœur. Oui, et de l'ampleur de la perte.

Tout un monde bâti pour en remplacer un autre. Un monde de plastique peuplé d'hommes reconstitués.

Pour cela, en tout cas, il n'enviait pas Reed. Il baissa les yeux comme remontait un souvenir. Un film qu'il avait vu des années plus tôt, avant l'Effondrement, quand il était encore jeune homme. C'était déjà un vieux film à l'époque. Mais un classique. L'une des meilleures autocritiques de l'Occident. Jack Nicholson en tenait le rôle principal en compagnie d'une ribambelle de personnages excentriques. Celui qui l'avait le plus frappé était l'infirmière. La responsable de l'asile. Il ne se souvenait plus du titre mais la fin du film n'avait cessé depuis lors de le hanter. La manière dont le personnage de Nicholson avait été brisé, lobotomisé, privé de ses souvenirs et de son esprit rebelle.

Aux yeux de Jiang, c'était ce à quoi s'employaient ici ses compatriotes, mais à une échelle gigantesque. Ils infligeaient ce traitement non pas à une seule personne mais à tout un peuple. Ils le subjuguèrent, le lobotomisaient. Ce faisant, ils créaient un monde dont la population n'avait d'autre choix que de se soumettre, de rentrer dans le moule. Ou de mourir.

En supervisant l'entreprise, en quoi se distinguait-il des semblables de Wang ?

Tous allaient trop loin, se dit-il. Beaucoup, beaucoup trop loin.

N'était-ce pas l'*ethos* qui les animait depuis trois millénaires ? Bâtir une société fondée sur la conformité et le comportement acceptable ? Récompenser la vertu et punir l'égarement ?

Oui, mais, dans le cas présent, c'était différent. Surtout pour les *Hongmao*. Car ce que l'on créait en fait ici, c'était un élevage de zombies amnésiques dressés pour oublier leur passé collectif et embrasser un mensonge.

Jiang déglutit, soudain amer, déstabilisé et furieux d'avoir permis à de telles pensées de ressurgir en lui.

Il se retourna. Wang avait toujours le regard braqué sur lui, un soupçon d'amusement au coin des lèvres.

Le château se trouvait désormais derrière eux. Devant ne s'étendait plus que la campagne.

« Cadre Wang ?

— Oui, général Jiang ?

— Ne mettez pas ma patience à l'épreuve. Pas aujourd'hui. »

Jake se réveilla en sursaut. Puis il comprit. C'était Peter. Peter qui le secouait.

« Quoi ? » fit-il d'une voix endormie. Il rêvait. De son enfance. De sa vie avant l'accident.

Il referma les yeux. « Trop tôt... »

Peter le secoua encore. « Papa... il faut que tu te lèves. Tu n'as pas entendu ? On nous attend dans la grande salle. Nous devons nous grouper là-bas. »

Se grouper. Voilà un mot qu'il n'avait pas entendu depuis des années.

« Une minute... »

Il voulut remonter les draps sur lui mais Peter les arracha. « Viens ! Nous aurons des ennuis si nous arrivons en retard. »

Jake se redressa en bâillant. « Des ennuis ? »

Alors il découvrit les longues rangées de lits. Les gens à l'allure identique avec leur crâne rasé et leur tunique ocre.

Il leva la main, sentit ses cheveux qui commençaient tout juste à repousser sur son crâne.

Ce n'était donc pas un rêve. C'était la réalité.

Il pivota brusquement sur lui-même en quête de Mary et des filles.

Ils étaient arrivés tard la veille. Il s'en souvenait à présent. Il se souvenait des douches, des tondeuses électriques, de toutes les atteintes à leur dignité. Oh ! et surtout des gardes, qui semblaient prendre un plaisir lubrique à observer leur humiliation publique.

Elles étaient là toutes les quatre, à quelques pas.

« Oui, dit Mary comme si elle lisait dans son esprit, je sais quelle tête ça me fait. Mais ça repoussera. »

Cathy, debout près de sa mère, semblait sur le point de fondre en larmes. Meg aussi. Pour ce qui était de Beth, en revanche, ce nouveau style la grandissait, lui donnait l'air plus forte.

« On dirait Ripley », dit-il, ce qui la fit sourire.

Peter aussi avait été rasé. Mais chez lui cela paraissait presque naturel.

« Viens, insista-t-il. On nous a déjà appelés deux fois !

— Appelés ? Pour quoi ? Le petit-déj' ?

— Tiens... » Peter lui fourra une feuille de papier entre les mains. « Tu es censé lire ça. »

Jake bâilla de nouveau. « Qu'est-ce que ça veut dire ? *Wangji guoqu, yongbao weilai...*

— Non, papa... L'autre côté... »

Jake retourna le document. « Oublier le passé, embrasser l'avenir... Une conférence...

— Et nous sommes tenus d'y assister. Allez, viens... »

Il laissa Peter le traîner par le bras tandis que Mary et les filles leur emboîtaient le pas. Puis il pivota sur lui-même et envoya un baiser à Mary. « Tu es superbe !

— Toi, tu ressembles à un vieux pruneau... » rétorqua-t-elle, hilare.

La salle de conférence se trouvait droit devant eux. Des gardes bousculaient les prisonniers pour les faire entrer.

Jake ralentit et se tourna vers les siens.

« Écoutez... quoi qu'il advienne, nous sommes ensemble, d'accord ? Nous allons nous en sortir. Nous sommes solides. Depuis toujours. Quant à leur grande Cité... nous allons y fonder un nouveau foyer. C'est le plus important : un foyer. Un abri où nous serons en sécurité et que nul ne nous obligera à quitter. »

Mary s'approcha et lui prit le bras.

« Vous avez entendu votre père. Allez ! on y va... Voyons ce qu'ils nous réservent. »

« Ma Feng... lança Jiang par liaison radio, que se passe-t-il là-dessous ? »

Ils faisaient du surplace au-dessus de la ville, où l'on apercevait des combats au corps à corps entre les hommes de Jiang et ceux de Branagh. Plusieurs bâtiments étaient la proie des flammes et des coups de feu épars éclataient parfois.

Après un sifflement et quelques crachotements, la voix de Ma Feng retentit.

« Cela ne sert à rien, général Jiang... Ils se battront jusqu'au dernier. Nous avons déjà perdu une dizaine d'hommes, peut-être davantage... »

Jiang se renversa dans son siège. Il persévérerait depuis une heure et les autochtones ne donnaient aucun signe de vouloir céder d'un pouce. Une seule décision s'imposait.

« Très bien, capitaine Ma... Rappelez les hommes.

— À vos ordres, mon général ! »

La friture cessa.

Jiang prit une longue inspiration.

« Êtes-vous certain que ce soit bien sage ? »

Le général se retourna vers Wang. « Vous êtes toujours là, vous ?

— Où voulez-vous que je sois ? »

*N'importe où plutôt que près de moi, en train de me tourmenter...*

Jiang soupira. C'était inutile. Il allait devoir abandonner.

Les haut-parleurs sifflèrent et crachèrent à nouveau. « Ça y est, mon général... Nous nous replions. »

Jiang vit ses soldats refluer par la grande porte, couverts par de petits groupes de leurs camarades.

*Efficacité et discipline*, songea-t-il. Mais cela ne suffisait pas

toujours. Surtout contre des hommes désespérés.

« Très bien. Retirez-vous jusqu'aux navettes de débarquement. »

Les appareils se trouvaient à cinq cents mètres sur la route de Weymouth.

Jiang reporta son attention sur la ville. Maintenant qu'ils n'étaient plus sous le feu ennemi, certains citadins tiraient à l'aveuglette sur son patrouilleur. Il entendait les balles tinter contre le fuselage.

Il emplît d'air ses poumons.

« Bon... Pilote Wu... ripostez. »

Il sentit un soubresaut quand les roquettes prirent leur envol à la suite de quatre détonations retentissantes et fondirent sur ces antiques ruelles. L'onde de choc suffit à soulever l'appareil tandis que le pilote l'éloignait des impétueux champignons de flammes.

Jiang Lei se protégea les yeux. L'expansion de la Cité ne saurait être arrêtée ni même retardée. Si ces gens ne voulaient pas appartenir au nouveau monde, alors ils mourraient.

Malgré tout, en regardant brûler la ville, il éprouva un profond sentiment d'échec. L'impression de s'être souillé. Des hommes courageux étaient morts là-dessous. Des femmes et des enfants aussi.

« Très bien, dit-il à voix basse, plus à son intention qu'à celle de quiconque. Allons-nous-en. » Quand il se radossa, il vit Wang le regard rivé sur l'écran, une expression de pur ravissement sur la figure.

« Guanyin ! Regardez comme ils brûlent, ces abrutis ! »

Une fois son appareil posé près des navettes de débarquement, Jiang sortit pour s'adresser à ses hommes. Dorchester avait disparu, la petite armée de Branagh avec elle. Il ne restait plus qu'à traiter la campagne environnante. Avant cela, toutefois, il avait une dernière formalité à accomplir.

« Capitaine Ma ! » lança-t-il en lui faisant signe d'approcher.

L'officier s'inclina très bas. « Oui, mon général ? »

— Faites venir deux de vos meilleurs soldats. Je voudrais leur confier une mission.

— À vos ordres, mon général ! »

Il revint une minute plus tard, les fidèles Shen et Zhang avec lui. En les voyant, Jiang Lei sourit.

« Parfait. Montez... nous avons du travail. »

Comme ils entraient dans la cabine, Wang eut l'air mécontent de devoir la partager avec des hommes du rang.

« Général Jiang... est-ce bien nécessaire ? »

Jiang lui jeta à peine un coup d'œil. « Il faut que j'aie vu quelque chose... Si vous préférez descendre... »

Wang avait l'air intrigué. Jiang devina ce qui se passait dans sa

tête. Il se demandait ce qui pouvait réclamer une attention si urgente.

« Non, non... Vous pourrez me déposer ensuite.

— D'accord. Attachez vos ceintures, tout le monde. Pilote Wu...

— Oui, mon général ?

— Mettez le cap au nord. »

Il vit Wang plisser les yeux.

L'appareil décolla, tourna lentement sur place puis se dirigea vers le nord.

« Capitaine Ma... ?

— Oui, mon général ?

— Vous souvenez-vous de notre conversation d'il y a quelques semaines ? »

Ma Feng allait secouer la tête puis il s'arrêta, une expression de surprise se dessinant sur son visage. « Vous voulez dire... ?

— Précisément.

— Mais, mon général... » Toutefois, en constatant la détermination manifeste dans les traits de son supérieur, le soldat baissa la tête.

Il détacha sa ceinture puis, se tournant vers Shen et Zhang, il leur désigna Wang Youlai d'un geste du menton.

« Shen... Zhang... donnez-moi un coup de main. Nous avons quelque chose à montrer à notre cher cadre... »

Wang tourna la tête en tout sens, de la suspicion dans le regard. « De quoi s'agit-il ? Qu'est-ce que... ? »

Shen le réduisit au silence d'un coup de poing à la figure. Ensuite, il chargea un Wang sonné sur son épaule avec l'aide de Zhang.

« Je veux qu'il soit conscient, dit froidement Jiang. Je veux qu'il se rende compte de ce qui lui arrive. »

Les trois militaires hochèrent la tête. Shen et Zhang emportèrent Wang mais Ma Feng s'attarda.

« Mon général...

— Oui, Ma Feng ?

— Êtes-vous certain de vouloir aller jusqu'au bout ? »

Jiang acquiesça.

« Vous savez qu'ils lui trouveront vite un remplaçant...

— Je le sais. »

Ma Feng hésita encore. « Le nouveau pourrait être encore pire...

— Pire que Wang Youlai ? C'est possible. Mais en attendant que l'un d'eux apprenne à voler... »

Jiang Lei pouffa de rire.

Ma Feng écarquilla les yeux puis comprit la plaisanterie et s'esclaffa à son tour.

En essuyant une larme, le capitaine se redressa puis s'inclina profondément devant son supérieur, l'air de nouveau très sérieux, du respect dans le regard.

« C'est comme si c'était fait, monseigneur... »

Juste au sud de Cerne Abbas, sur la colline, deux hommes cheminaient le long de la rivière qui suivait son cours sur leur gauche. Sur leur droite, présence écrasante vue du ciel, gisait l'impressionnante silhouette du géant de cinquante-cinq mètres de haut, le plus vieux des symboles de fertilité creusé dans une craie dont la blancheur contrastait avec le vert du coteau, son énorme phallus dressé comme toujours depuis plus de trois mille ans.

C'était une belle journée ensoleillée. En entendant l'appareil s'approcher d'eux à toute vitesse en provenance du sud, les deux promeneurs se cachèrent derrière un buisson de peur d'être repérés s'ils restaient à découvert.

Beaucoup d'appareils circulaient dans le ciel depuis une semaine mais celui-là ne volait pas vers l'ouest. Ce n'était pas non plus un transporteur. Il était beaucoup plus petit, bien plus élégant que les lourdes unités de débarquement de troupes. Par ailleurs, il se dirigeait droit sur eux.

Comme il passait au-dessus, une silhouette tomba de sa soute arrière. C'était un homme vêtu de soieries rouge vif, qui agitait les bras et les jambes en poussant un long cri aigu, bientôt interrompu par son impact au sol.

Ils restèrent cachés en regardant l'appareil décrire un lent cercle devant eux avant de repartir vers le sud. Ce n'est qu'une fois l'engin hors de vue qu'ils se redressèrent et coururent vers où l'homme était tombé, pour se retrouver devant le corps écrasé de façon obscène, les bras et les jambes en croix sur la craie nue.

Quand ils prirent la parole, ce fut avec le fort accent de cette région précise du Dorset.

« À quelle vitesse tu crois qu'il est tombé ?

— J'en sais rien, mais il a pas traîné en route ! »

Ils éclatèrent de rire.

« Bon, fit le premier. Allons nous préparer. Vaut mieux partir fissa.

— C'était qui, à ton avis ?

— Aucune idée. Je m'en fous pas mal, d'ailleurs. C'est pas moi qui vais pleurer s'ils s'entretuent. Plus il en tombera du ciel, mieux ce sera ! Mais ceux qui l'ont lâché... ils ont sacrément bien visé, non ? Ils ont le sens de l'humour, au moins, ces salauds. »

L'autre opina. En y réfléchissant bien, cela tenait effectivement du tir d'entraînement. Et ils avaient mis en plein dans le mille, sans conteste : pile sur la pointe du pénis du géant !

« Quelle façon de mourir, hein ? »

Les deux promeneurs tournèrent les talons et se tapèrent dans le

dos en riant de bon cœur.



# LISTE DES PERSONNAGES

- ADAMS, Eve. — Diva très recherchée et vedette du disque.
- ADAMS, Jack. — Fermier de Church Knowle.
- Alec. — Jeune garçon de Corfe.
- Alex. — Ami proche de Jake Reed et fiancé de Jenny ; capitaine de la Sécurité dans les forces spéciales.
- Alison. — Petite amie de Jake à l'université pendant trois ans ; évaluatrice chez GenSyn.
- Boy. — Chien de Peter Reed : un border collie de huit ans.
- BRANAGH, William Arthur. — Roi du Wessex.
- BROGAN, Billy. — Fils de Margaret.
- BROGAN, Margaret. — « Mamie Brogan » ; habitante d'East Orchard.
- BUCKLAND, Eddie. — Fermier de Corfe.
- Capitaine de la Sécurité. — Officier au patronyme non précisé dans l'enclave de West Kensington.
- Carl. — Metteur en scène d'immersions.
- Chris. — Ami proche de Jake Reed ; compagnon de Hugo et industriel multimillionnaire.
- COOKE, Dick. — Fermier de Cerne Abbas.
- COOPER, Will. — Fermier de Corfe.
- CROFT, Rebecca. — Dite « Becky » ; fille de Leopold souffrant d'un œil paresseux.
- DENG. — « Maître Deng » ; *shou* (littéralement « main ») au service du premier dragon, seigneur du Ministère (« les Mille Yeux »).
- EBERT, Gustav. — Génie de la génétique et cofondateur de GenSyn (*Genetic Synthetics*).
- EBERT, Wolfgang. — Génie de la finance et cofondateur de GenSyn (*Genetic Synthetics*).
- GIFFORD, Dick. — Fermier de Corfe ; fils de Ted.
- GIFFORD, Ted. — Fermier de Corfe ; père de Dick.
- GOODMAN, Frank. — Fermier de Langton Matravers.
- GROVE, Dick. — Habitant de Corfe.
- GURNEY, John. — Sentinelle de Corfe.
- HAINES, Billy. — Patron du Wessex Arms à Wool.
- HAMILTON, Jack. — Patron du Quay Inn à Wareham.
- HAMMOND, Matthew. — Boucher de Church Knowle.
- HARRIS, Ginny. — Petite fille de Corfe.
- Hart. — Médecin de Church Knowle.

HASLINGER, Joel. — Ingénieur en chef chargé de l'inforama chez Hinton Industries.

HEWITT. — Lieutenant de Branagh ; chef d'une patrouille à cheval.

HINTON, Charles. — Président-directeur général de Hinton Industries.

HINTON, George. — Cadre supérieur chez Hinton Industries.

HINTON, Henry. — Dit « Harry » ; responsable de la planification stratégique chez Hinton Industries.

Ho. — « Intendant Ho » ; valet au service de Jiang Lei en campagne.

HORSFIELD, Geoff. — Historien habitant à Corfe.

HUANG Zigong. — Septième dragon ; serviteur du Ministère (« les Mille Yeux »).

HUBBARD, Beth. — Fille cadette de Tom et de Mary.

HUBBARD, Cathy. — Fille aînée de Tom et de Mary.

HUBBARD, Mary. — Épouse de Tom ; mère de Cathy, de Beth et de Meg.

HUBBARD, Meg. — Benjamine de Tom et de Mary.

HUBBARD, Tom. — Fermier habitant à Church Knowle ; époux de Mary ; père de Cathy, de Beth et de Meg ; meilleur ami de Jake Reed.

Hugo. — Ami proche de Jake Reed ; compagnon de Chris et compositeur reconnu.

Jenny. — Amie proche de Jake Reed ; fiancée d'Alex.

JIANG Lei. — Général au sein de la 18<sup>e</sup> bannière de Zao Chun ; également connu sous son pseudonyme, Nai Liu.

LAMPTON, sir Henry. — Chef de la sécurité chez Hinton Industries.

LEGGAT, Brian. — Fermier d'Abbotsbury.

LI Fa. — Soldat han ; technicien au service de Jiang Lei.

LI Ying. — Soldat han ; l'un des gardes du corps de Jiang Lei.

LI. — Soldat han ; serviteur de Wang Youlai.

LIU Ge. — Soldat han ; l'un des gardes du corps de Jiang Lei ; adepte du *pipa*, luth chinois à quatre cordes.

LOVEGROVE, John. — Fermier de Purbeck.

LUDD, Drew. — Acteur le plus populaire d'Hollywood ; vedette de la série *Ubik*.

MA Feng. — Soldat han ; l'un des gardes du corps de Jiang Lei.

MASON, Harry. — Patron du Thomas Hardy à Dorchester.

Matt. — Pilote d'hélicoptère au service de Hinton Industries.

McKENZIE, Liam. — Propriétaire des écuries de Dorchester.

Mell. — Dame de Corfe.

Mike. — Chef autoproclamé des défenseurs de la barricade érigée à la porte de l'enclave de Sonning Common.

MILLER, Harry. — Habitant de Church Knowle.

NAI LIU. — « Saule tenace » ; pseudonyme de Jiang Lei, le poète han le plus populaire de son époque.

OATLEY, Jennifer. — Jeune Anglaise « traitée » par Jiang Lei.

PADGETT. — Médecin retraité de Wool.

PALMER, Joshua. — Dit « le vieux Josh » ; père de Will et collectionneur de disques.

PALMER, Will. — Patron du Bankes Arms à Corfe ; fils de Josh.

RANDALL, Jack. — Fermier de Church Knowle ; époux de Jenny.

RANDALL, Jenny. — Épouse de Jack Randall.

REED, Jake. — *Login* ou « danseur de la toile » chez Hinton Industries ; père de Peter.

REED, Peter. — Fils de Jake et d'Anne.

Rory. — Disquaire au marché de Dorchester ; père de Roxanne.

Roxanne. — Fille de Rory.

Sadi. — SADI4 (système automatisé de décryptage de l'inforama, version 4), une intelligence artificielle optimisée appartenant à Hinton Industries.

SHAN. — Soldat han ; capitaine au service de Jiang Lei.

SHEN. — Soldat han ; l'un des gardes du corps de Jiang Lei.

SIMS, Dick. — Sentinelle de Corfe.

S-s-stan le B-b-bègue. — Réfugié des Midlands ; pillard.

STEWART, Andrew James. — Quadragénaire anglais « traité » par Jiang Lei.

Trish. — Intelligence artificielle servant d'« avatar de filtrage » dans l'appartement luxueux de Jake Reed.

WAITE, Charlie. — Patron du New Inn à Church Knowle.

WAITE, Ma. — Épouse de Charlie Waite.

WANG Youlai. — Cadre au service du Ministère (« les Mille Yeux ») affecté à la surveillance de Jiang Lei.

WEBBER, Sam. — Petit garçon de Corfe.

WEN Ping. — Serviteur de Zao Chun, très proche de celui-ci ; un homme très puissant.

Will. — Responsable de l'armurerie mobile de l'enclave de Marlow.

WILLIAMS, Charles. — Époux de Margaret et père de Kate ; directeur retraité d'une société de courtage en valeurs mobilières.

WILLIAMS, Kate. — Fiancée de Jake Reed ; fille de Charles et de Margaret.

WILSON, Dougie. — Fermier de Kimmeridge.

YATES, Andrew Isaiah. — Premier ministre du Royaume-Uni en 2043.

ZAO Chun. — Ancien fonctionnaire du bureau politique du Parti communiste chinois ; architecte de l'« Effondrement » ; tueur de masse et tyran.

ZHANG De. — Soldat han ; l'un des gardes du corps de Jiang Lei.

ZHAO Nizu. — Grand maître du *weiqi* et génie de l'informatique ; serviteur de Zao Chun.

ZHUN Hua. — Épouse de Jiang Lei.

ZHUO. — Soldat han ; serviteur de Wang Youlai.

# PERSONNAGES DÉFUNTS

ASCHER, Walter. — Superviseur chez Hinton Industries.

COOPER, Charlie. — Fils de Jed et de Judy.

COOPER, Jed. — Époux de Judy ; père de Charlie et de John.

COOPER, John. — Fils de Jed et de Judy.

COOPER, Judy. — Épouse de Jed ; mère de Charlie et de John.

CROFT, Leopold. — Père de Becky.

GRIFFIN, James B. — Soixantième président des États-Unis d'Amérique.

MAO Zedong. — Premier empereur *geming* (au pouvoir de 1948 à 1976).

Mattie. — Jeune amant de mamie Brogan.

PALMER, Andrew. — Fils du vieux Josh.

CALMER, Gwen. — Épouse du vieux Josh.

REED, Anne. — Épouse de Jake et mère de Peter ; sœur de Mary Hubbard.

# GLOSSAIRE DES TERMES MANDARINS

*Chi*. — Mesure de longueur : 1 *chi* = 0,358 m.

*Chunzi*. — Terme datant de l'époque des Royaumes combattants et décrivant une certaine classe de nobles régie par un code de chevalerie et de moralité connu sous le nom de *li*, ou « rites ». Ici, le terme est grossièrement, et parfois ironiquement, traduit par « gentilhomme ». Le *chunzi*, dans le présent ouvrage, est autant un idéal de conduite – tel que spécifié par Confucius dans les *Analectes* – qu'une véritable classe sociale, quoiqu'une certaine mesure d'indépendance financière et une éducation de haut niveau soient considérées comme requises.

*Geming*. — Révolutionnaire. Le *Tianming* est le Mandat du Ciel, supposément transmis par Shangdi, l'Ancêtre Suprême, à son homologue terrestre, l'empereur (Huangdi). L'empereur en question ne pouvait jouir de ce mandat que tant qu'il en était digne, et la rébellion contre un tyran – qui brisait le mandat par son manque de justice, de bienveillance et de sincérité – était considérée non comme un acte criminel mais comme une juste expression de la colère divine.

*Hongmao*. — Littéralement « têtes rouges », le nom que les Chinois attribuèrent aux marins hollandais (puis anglais) qui tentèrent de commercer avec eux au *xvii<sup>e</sup>* siècle. En raison de la nature flibustière de leurs incursions (qui les amenaient souvent à piller les ports chinois), le nom a une connotation négative.

*Li*. — Mesure de longueur : 1 *li* = 500 mètres.

*Pipa*. — Luth à quatre cordes utilisé dans la musique traditionnelle chinoise.

*Sanguo yanyi*. — La *Romance des Trois Royaumes* est un long ouvrage de cent vingt chapitres couvrant une centaine d'années, de la chute de la dynastie Han à la réunification de la Chine sous le Qin en 265 avant J.-C. Fondée tant sur des faits que sur des mythes, cette œuvre est encore beaucoup lue en public et demeure la saga héroïque chinoise la plus captivante. Son incipit en dit long sur l'attitude des Han vis-à-vis de l'histoire : « Ce qui fut longtemps divisé doit assurément, un jour, retrouver son unité. Et ce qui, longtemps, fut uni, doit un jour, fatalement, se diviser à nouveau<sup>8</sup>. »

*Wen cai*. — « Élégance ». Il s'agit là autant de l'expression d'un concept, à savoir celui d'une certaine idée de la perfection intégrée dans cette élégance, que d'un terme purement descriptif.

*Yingguo*. — L'Angleterre ou, plus fréquemment de nos jours, le Royaume-Uni.

*Yinyue*. — « Musique ». Là encore, le terme est employé ici d'une manière conceptuelle, presque poétique.

8 Traduction Nghiêm Toan, Jean et Angélique Lévi (Flammarion, 2009).

## REMERCIEMENTS

Le lecteur l'aura remarqué, *Fils du Ciel* aborde son thème central – l'avènement de la Chine – de manière assez tardive. Voilà pourquoi je n'ai pas jugé nécessaire de m'étendre sur les mots et expressions chinois utilisés : le glossaire n'en propose qu'une poignée. Pour ce qui est des références culturelles, je me contenterai de signaler que le *weiqi* est le jeu le plus ancien et le plus difficile du monde, plus connu en Occident sous son nom japonais : le go.

Mes remerciements s'adresseront cette fois-ci à Brian Griffin, qui a lu mon manuscrit alors qu'il n'était encore qu'à l'état d'ébauche ; à Mike Copley pour ses encouragements et ses bonnes idées ; à Nic Cheetham, mon nouvel éditeur et ardent défenseur, dont la suggestion radicale de supprimer soixante-dix mille mots et de diviser ce roman en deux parties a abouti au présent volume. À Caroline Oakley, qui a fourni un formidable travail d'édition sur ce texte, j'exprime ma plus sincère reconnaissance, de même que pour m'avoir indiqué – d'une façon aussi claire que justifiée – où il devait s'achever.

Enfin, je remercie de tout mon cœur Susan et mes filles Jessica, Amy, Georgia et Francesca d'enrichir ma vie. Quand je pense qu'elles n'étaient encore que des bébés quand cette aventure a commencé...

Au long voyage qui nous attend. *Gan bei !*

Illustration de couverture : © Larry Rostant

SON OF HEAVEN (CHUNG KUO I)

Copyright © David Wingrove, 2011

All rights reserved including the right of reproduction in whole or in part in any form.

This edition published by arrangement with NAL Signet, a member of Penguin Group (USA) Inc.

© Librairie L'Atalante, 2012, pour la traduction française

ISBN 978-2-36793-233-0

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes



[www.l-atalante.com](http://www.l-atalante.com)